





11

11

Jeune

~~Jeanne~~  
Jeune

~~Cost 10~~  
~~And 50~~  
~~Vol 7~~

$\frac{10}{1}$   
 $\frac{1}{8}$



CALOLUS, V.  
IMP. ROM.



CONIUNCTIS OPERIS VIRTUS FORTUNAQUE TERRIS  
EREPTUM SUPERIS TE TRIBUERE PIIS.

LA VIE  
D E  
L'EMPEREUR  
CHARLES V.

Traduite de l'Italien de Mr. LETI.

PREMIERE PARTIE.

*Enrichie de Figures en Taille-douce.*



A BRUXELLES,

Chez JOSSE DE GRIECK, Marchand Libraire,  
proche la Steen-Porte.

---

M. DCC. XXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROT.

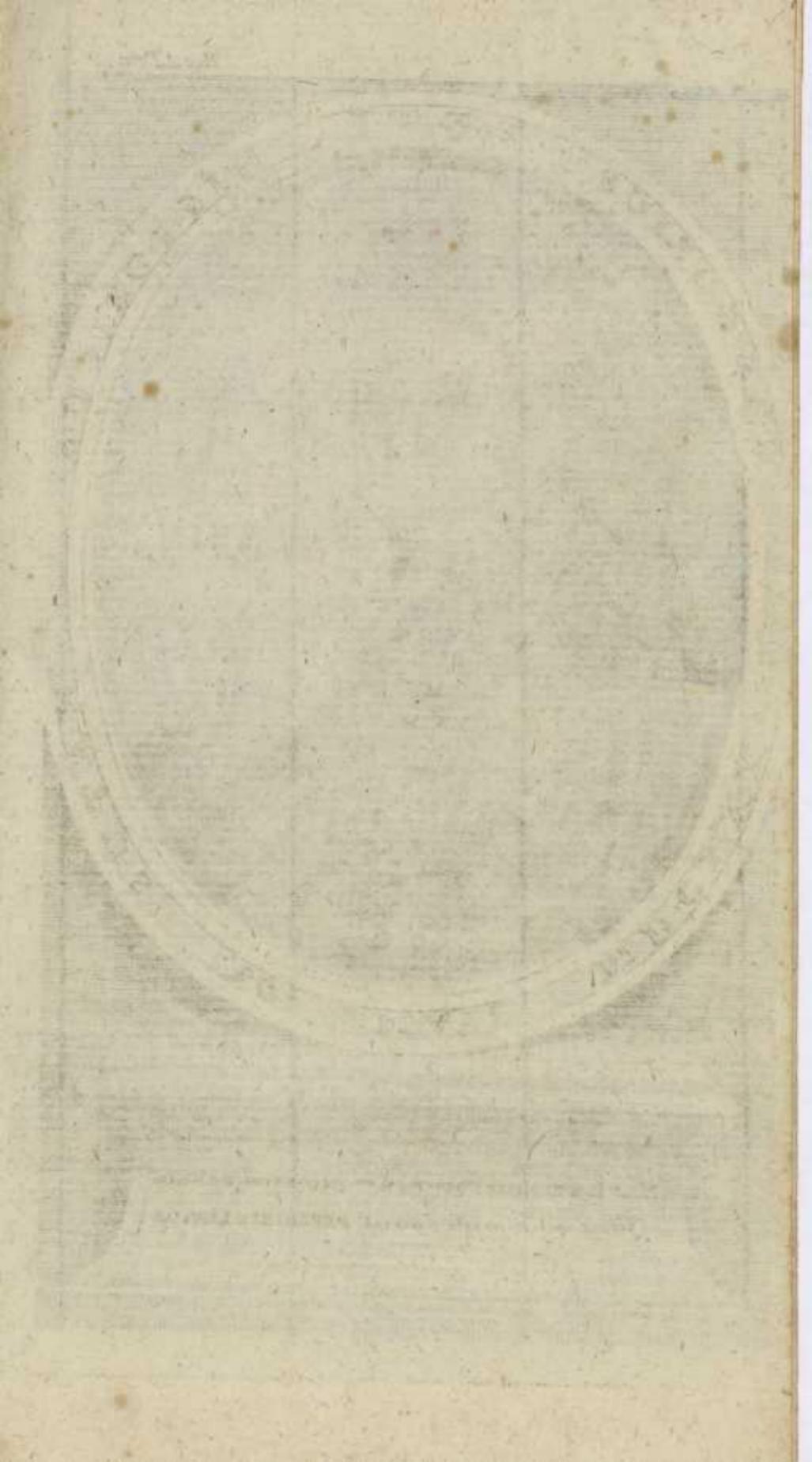
W. H. & C. S. 1841

W. H. & C. S. 1841

W. H. & C. S. 1841



W. H. & C. S. 1841





HÆC LETI FACIES QUOT SÆCULUM CONTINET ANNOS  
QUAM SOLUM DICAS TOT PEPERISSE LIBROS.



L A V I E  
D E  
L'EMPEREUR  
CHARLES V.

I. PARTIE. LIVRE I.

Depuis l'An 1500. jusqu'à 1520.

---

ARGUMENT.



Q N montre combien il est néces-  
saire d'écrire la Vie des Grands. La Société civile ne se peut maintenir sans un bon Gouvernement, à quoi est nécessaire un bon Chef. La Nature inspire aux hommes le

Tome I.

A

desir

2 LA VIE DE CHARLES V.

» desir d'être louiez. Coûtume de faire chan-  
» ter les loüanges des Grands dans les Fe-  
» stins. Comment on a rendu publiques  
» les actions des grands Hommes Grecs  
» & Latins. Plusieurs exemples. D'Home-  
» re dans la Guerre des Grecs contre les  
» Troyens : d'Asdrubal contre Carthage :  
» des Egyptiens envers leurs Hommes il-  
» lustres. Pourquoi les Histoires saintes ont  
» été publiées. Exemples considérables de  
» Joseph , de Mardochee , de David , de  
» l'entrée triomphante de JESUS - CHRIST  
» à Jerusalem. Les Romains se sont acquis  
» beaucoup de gloire en transmettant à la  
» Posterité l'exemple des Héros de plusieurs  
» Nations. Mérite des véritables Héros ob-  
» scurcis par ceux qui veulent passer pour  
» tels sans en avoir les qualitez. Ce qu'en  
» ont dit Valere Maxime & Cicéron. Il  
» est nécessaire d'écrire la Vie de CHAR-  
» LES , & pourquoi. Les Anciens n'ac-  
» cordoient jamais les honneurs du Triom-  
» phe , qu'à ceux qui les avoient bien mé-  
» ritez : à qui on a donné le titre de *Grand* ,  
» & par qui mérité. CHARLES l'a mieux  
» mérité que nul autre : abrégé de sa Vie  
» & de ses actions. Ce qui a porté l'Au-  
» teur à écrire la Vie de ce Prince. Com-  
» bien elle a été profanée par les passions  
» de ceux qui l'ont écrite. Origine & gran-  
» deur de la Maison d'Aûtriche. Combien  
d'Em-

d'Empereurs en font sortis , & quels , avec  
 plusieurs particularitez. Naissance de Phi-  
 lippe Pere de CHARLES , son maria-  
 ge , ses biens héréditaires , ses voyages ,  
 ses Enfans , sa mort. Naissance de CHAR-  
 LES , présage , & autres choses arrivées  
 en ce tems-là , son Baptême , ses Pa-  
 rain & Maraine. Il est promis en Maria-  
 ge au commencement de sa treizième an-  
 née. Sa Nourrice , & comment il est éle-  
 vé. On lui donne pour Gouvernante la  
 Princesse de Chimay. Diverses choses ar-  
 rivées pendant son enfance. Mort du Roi  
 Philippe son Pere. Combien il est re-  
 gretté par son Epouse & Maximilien son  
 Pere. Precepteurs qu'on donne à CHAR-  
 LES , exercices qu'on lui fait apprendre.  
 Son inclination naturelle envers ses Maî-  
 tres. Il s'applique beaucoup à ses exer-  
 cices , & à quels principalement. Claude  
 de France qui lui avoit été promise en  
 mariage épouse François de Valois. Ma-  
 riage de Catherine Tante de CHARLES  
 avec Arthus Prince de Galles. On con-  
 elud une Ligue à Cambray contre les  
 Vénitiens , succès qu'elle eut. Mort de  
 Henry VII. Roi d'Angleterre. Du Pape  
 Jules II. Jean d'Albret Roi de Navarre  
 chassé par le Duc d'Albe de son Royau-  
 me , qui demeure pour toujours incorpo-  
 ré à la Castille. François I. passe en Ita-

#### 4 LA VIE DE CHARLES V.

» lie avec une Armée. Il y remporte une  
» grande Victoire. Il prend le Milanez.  
» Paix conclue entre CHARLES & Fran-  
» çois. Mort du Roi Ferdinand le Catho-  
» lique. Evenemens de quelques pronos-  
» tics. CHARLES va en Espagne. Com-  
» ment il y est reçu. Il est proclamé Roi  
» avec pompe & magnificence. Actions  
» d'autorité qu'il y fait. L'Empire Otto-  
» man se rend formidable. Envahit l'Égypte.  
» Selim Empereur des Turcs fait étranger  
» certains Traîtres qui l'avoient bien  
» servi, & pourquoi. Martin Luther se fâ-  
» che contre l'Église Romaine, ses raisons.  
» CHARLES fait donner un Chapeau de  
» Cardinal à Adrien son Précepteur. Est  
» proclamé Roi d'Arragon. Mort de l'Em-  
» pereur Maximilien. François I. & CHAR-  
» LES deviennent Competiteurs de l'Empire.  
» Raisons & prétentions de l'un & de l'au-  
» tre. Leon X. se déclare pour CHARLES.  
» Le Duc de Saxe refuse la Couronne Im-  
» périale. Discours qu'il fait au College Ele-  
» ctoral. Il est prié de nommer un Empe-  
» reur. Son excuse. Puis nomme CHARLES  
» comme le plus digne; l'Électeur de Tré-  
» ves Partisan de François I. s'y oppose.  
» CHARLES est élu. L'Électeur Palatin  
» est envoyé en Espagne pour y porter l'E-  
» lection. L'Espagne est déclarée ne dépen-  
» dre point de l'Empire. Sédition des Es-  
» pagnols,

pagnols , & leurs raisons. CHARLES obligé d'aller en Allemagne , dispose du Gouvernement de l'Espagne. Le Duc de Baviere va en Espagne ; CHARLES le renvoye aux Electeurs. S'embarque. Particularitez , cause de la haine réciproque de CHARLES & de François I. Plaintes mutuelles qu'ils se font , avec plusieurs observations. CHARLES arrive en Angleterre. Est extrêmement bien reçu du Roi & de la Reine. Presens qui s'y firent. Parole remarquable d'Henry en se séparant de CHARLES. Ennemis de CHARLES. Parallele de CHARLES , de Soliman , & de François I. CHARLES arrive aux Pais-Bas , & comment il y est reçu. Il y demeure peu. Trois choses dignes de remarque.

**I**L n'y a rien dont le monde ait un plus indispensable besoin que de la Société civile. Rien de plus important à un Etat que d'être bien gouverné , & il ne scauroit y avoir de bon Gouvernement sans un bon Chef. Aussi voit-on d'ordinaire que les Etats où régnerent des Chefs , des Princes , & des Empereurs illustres par beaucoup d'actions glorieuses & héroïques , sont florissans en toute sorte de vertus : & comme les Peuples ne doivent pas aspirer à un plus grand

*Vie des  
Grands  
digne  
d'être  
laissé.*

bonheur que d'avoir à leur tête des Princes, des Maîtres, & des Rois invincibles & pleins de valeur, ils doivent aussi soutenir & encourager ceux qui ont des talens pour écrire l'Histoire des Hommes Illustres, à l'exemple des Grecs & des Romains, qui ont pris tant de soin de le faire, & qui par ce moyen ont fait naître dans le cœur de leurs Descendans, un si grand desir & une ambition si forte de les imiter, qu'ils n'y ont épargné, ni veilles, ni fatigues, ni leur propre sang.

*Exiles  
Actions  
des  
Grecs.*

Pourquoi pensez-vous qu'Homere ait tant pris de peine à écrire l'Histoire & les belles Actions des Grecs dans la longue & fameuse Guerre de Troye, & de publier les loüanges des plus fameux Capitaines, qui y ont acquis tant de gloire, que pour porter les esprits de ceux qui viendroient après lui dans sa Patrie, à la vertu, & à la haine des vices & de la paresse? Après qu'Asdrubal eut tant de fois triomphé des Ennemis de Carthage, le Sénat de cette Ville ordonna d'une commune voix, que l'on élèveroit des Monumens, & qu'on feroit des Inscriptions publiques pour en éterniser la mémoire, afin qu'on tirât du profit de tels exemples. Les Egyptiens tout rudes & austeres qu'ils étoient, ne laissoient pas de célébrer la mémoire des triomphes de leurs  
Rois

Rois avec les plus grandes démonstrations de joye ; ils se faisoient même un singulier plaisir , que l'on en donnât de bonnes histoires au public , afin que ceux qui viendroient après eux , pussent jouir des mêmes avantages qu'eux , & profiter de ces bons exemples.

Les Historiens sacrez animez d'un esprit prophétique , ont par une semblable raison transmis à la Posterité , pour l'utilité & l'édification de l'Eglise plusieurs Histoires saintes. Telle est , par exemple , l'Histoire de Joseph , qui a mérité tant d'honneurs & de triomphes parmi les Egyptiens , pour avoir sauvé par sa prudence & ses bons conseils , tant de Villes & de Provinces de cette grande famine dont elles étoient menacées. Tel fut l'exemple de Mardochée entre les Perses , qui fut élevé à un si grand honneur dans cette Nation , pour avoir découvert une conspiration tramée par deux Traîtres d'Eunuques. Tel fut celui de David , qui a mérité un si grand éloge , & si distingué des autres , pour avoir vaincu en un combat singulier le superbe géant Goliath. Telle a été enfin l'entrée triomphante de JESUS-CHRIST en Jerusalem , lors qu'il fut proclamé Roi avec tant de gloire ; action dont non seulement les Evangelistes ont décrit les circonstances d'une manière si glorieuse ;

8 LA VIE DE CHARLES V.

se ; mais dont les Chrétiens célèbrent tous les ans un jour solemnel consacré à la mémoire de ce Triomphe , portant des Palmes & des branches d'Olivier dans les mains , & avec des Cérémonies pompeuses , pour inciter les Fidèles à rendre à JESUS-CHRIST les hommages & l'adoration qui lui est dûë.

Les Ro-  
mains  
se ren-  
dent il-  
lustres.

Les Romains qui ont mieux connu que personne , combien les Exemples illustres des Anciens sont utiles à la Posterité , ont mieux pratiqué aussi les moyens les plus capables de les leur rendre utiles & efficaces , en décernant l'honneur du Triomphe à ceux qui l'avoient mérité , & en rendant éternelle la mémoire de ces Triomphes. L'agrandissement de ce Peuple pendant tant de siècles seul , est capable de montrer combien les grands Exemples des Anciens servent d'aiguillon à leurs Descendans. C'est ce qu'on a vû du jeune Scipion. L'Histoire Romaine rapporte qu'il avoit accoutumé de dire , que les Images de ses Prédecesseurs lui avoient servi d'aiguillon pour le porter à entreprendre tant de choses qu'il avoit exécutées avec tant de gloire & à l'avantage de sa Patrie : Et Valere Maxime rapporte dans le 2. livre de *rerum memoria* , que les Romains avoient de coûtume de faire chanter les Actions les plus illustres de leurs Héros , dans les Festins

Festins publics, par les personnes les plus âgées, & les plus vénérables, afin qu'elles eussent plus de poids dans leur bouche, & qu'elles fissent plus d'impression sur l'esprit des jeunes gens, pour les porter à les imiter. Cicéron assure dans son Oraison pour le Poëte Archias, que tous les hommes aiment naturellement à être loüez. Que plus on a fait de grandes & de glorieuses Actions, & plus on est possédé du desir de voir sa réputation transmise à la Posterité; & que ceux qui ont fait de grandes Actions, y ont été portez, non par le motif de la récompense, mais par le seul desir de la gloire.

Desorte que plus le monde s'est divisé <sup>Mérite</sup> en plusieurs Principautez & Souverainetez <sup>des Hi-</sup> différentes, & plus il y a eu de Princes & de Souverains, & par conséquent il y a eu aussi plus de moyens & d'occasions de faire naître plus de grands Hommes, & de Héros, & de produire entr'eux l'émulation, de se rendre chacun plus illustres que son Concurrent, effet ordinaire de l'ambition qui naît avec nous, & qui s'y augmente incessamment, comme dit Cicéron. Mais il faut pourtant remarquer cette différence, que dans toute l'Antiquité, on ne trouvera point que les Hébreux, les Grecs, ni les Romains, ayent fait aucun état des Actions communes &

ordinaires , ni que l'on ait jamais accordé le Triomphe , qu'à ceux qui l'avoient mérité , par des Victoires , & des Actions glorieuses , extraordinaires , héroïques , & presque incroyables ; car parmi les Anciens , le seul mérite triomphoit , & jamais la flâterie n'y a eu de part. Les plus grands Hommes aussi , & les Héros ne vouloient jamais recevoir le Triomphe , avant que l'on eût les preuves claires , certaines & publiques de la verité de leurs belles Actions , & qu'après qu'on avoit fait les plus exactes perquisitions , publiquement reconnues & approuvées.

*Qualité de Grand.*

La premiere Antiquité n'a trouvé qu'un seul Héros qu'elle ait crû avoir mérité le nom de *Grand* , sçavoir Alexandre , qui l'a effectivement mérité. Les Romains , qui par l'espace de quatre Siècles , ont sçû se rendre maîtres du Monde par le moyen de tant de grands Capitaines , de vaillans Guerriers & de Héros , & qui ont accordé les honneurs du Triomphe à tant de Personnes , n'ont trouvé qu'un seul homme , qu'ils crussent digne du titre de *Grand* , & ce fut *Pompée*. Le Christianisme , l'Empire des Grecs , ni celui des Latins , en quinze Siècles , & entre tant de glorieux Empereurs & Héros , n'ont donné la qualité de *Grand* qu'à deux seuls , sçavoir , Constantin & Charlemagne.

gne. Mais quoi , ni l'Eglise ni l'Empire n'ont daigné donner le titre de *Grand* à Charles-Quint , qui pourtant à considérer sans passion ses Actions glorieuses & héroïques , & à les mettre en parallèle avec celles des deux autres , il se trouvera que les siennes seules peuvent bien balancer celles des autres ensemble. Cependant on lui a refusé la qualité de *Grand*, qu'on a accordé à ces deux Princes , quoi qu'il soit de notoriété publique , que sans la valeur , la prudence , & les travaux de ce Prince , Soliman & Luther se seroient rendus maîtres du Monde. Il est pourtant vrai , à ce que dit Bernard Justiniani , que le Pape Paul III. bien informé que l'Invincible Charles-Quint avoit remporté avec beaucoup de gloire XL. fameuses Victoires , & défait cinq cents mille Ennemis , tombez tous sous son épée , l'exalta beaucoup dans un Consistoire , & lui donna les glorieux Eloges d'*Auguste* , de *Puissant* , d'*Invincible* ; mais il ne lui donna pas celui de *Grand*.

*Charles  
Quint  
mérite  
mieux  
que tout  
autre le  
titre de  
Grand*

Cependant les François , adorateurs de leur Nation , & flâteurs de leurs Rois ( j'excepte les Huguenots du siècle de Louis XIV. ) dans l'espace de la moitié du siècle courant , & qui va bien-tôt finir , puisque nous sommes en 1699. comme si de tels titres étoient fort communs , en ont

revêtu deux de leurs Rois, ſçavoir Henry, & Loüis. Je ne veux pas nier que ces deux Monarques ne ſe ſoient acquis une réputation immortelle, par leurs glorieuſes Actions ; mais ſ'ils ont mérité le titre de *Grand*, c'eſt ce que je ne ſçai pas ; ce qu'il y a de certain eſt qu'on l'a donné à ceux-là, & non pas à celui-ci. Mais que diſ-je ? n'a-t-on pas vû depuis deux ſiècles, ou du moins depuis la mort de cet Empereur, des plumes vénales immortalifer la mémoire de la Vie & des Actions de certains Princes & Guerriers, qui à peine étoient capables de ſe conduire eux-mêmes, encore moins de défendre leurs Etats l'épée à la main avec quelque vigueur ; Gens qui portent de riches épées d'or à leur côté, mais qui loin d'avoir le courage de ſ'en ſervir pour aucune entrepriſe glorieuſe, ne ſçavent pas même faire paroître un grain de bon ſens pour la défense de leur Patrie.

*Abon-*  
*dance*  
*& ſte-*  
*rité*  
*dans*  
*l'hiſtoi-*  
*re.*

Je dirai ſur ce ſujet, que je ne ſçai ſi on a jamais bien décidé cette queſtion : S'il eſt plus avantageux d'écrire la Vie d'un Prince, deſtitué de bonnes qualitez, ou de celui qui en poſſede beaucoup. Il eſt vrai que dans un tems de ſterilité tous fruits ſont trouvez bons, quels qu'ils ſoient, au lieu que les plus excellens dégoutent dans une année d'abondance. Il en eſt de même ici

ceux

Ceux qui écrivent la Vie & les actions d'un Prince, sterile en bonnes qualitez, en tirent un grand avantage, par cette raison qu'alors on a un champ libre de dire tout ce qu'on veut, & que personne ne pouvant dire cela est bon, ou cela ne l'est pas, on s'en rapporte les yeux fermez, comme dit le Proverbe, à la bonne foi du Curé. Au lieu que d'entreprendre d'écrire la Vie d'un Héros, où l'on trouve de bonnes qualitez, & des actions glorieuses sans nombre, c'est s'exposer beaucoup, parce que chacun ayant connoissance de toutes ces choses, on ne peut rien mettre au jour là-dessus, qui ne soit exposé à la censure & à la critique de mille gens, & il n'y a pas jusqu'aux plus sots qui ne se dégoûtent des meilleures choses, à cause de leur abondance. Si on dit beaucoup de choses d'un Héros, quelque raison qu'il y ait de les dire; si on rapporte avec étendue les circonstances, & les événemens de sa vie, on ne manque pas de dire, que ce sont-là de vieilles rapsodies, des choses que personne n'ignore, qui ennuient, qui déplaisent. Que si l'Historien se retranche à ne rapporter que la substance & la moële des choses, on l'accuse incontinent d'avoir laissé ce qu'il y avoit de plus beau & de meilleur, & d'avoir estropié plutôt que fait son Histoire.

Que dira-t-on donc de la Vie de Charles-  
 Quint, *Diffé-  
culé*

*d'écrire  
la Vie  
de Char-  
les V.*

Quint, dont j'entreprends d'écrire l'Histoire, lequel pendant le cours d'un long Empire, n'a jamais fait aucun pas qui n'ait imprimé sur la terre les traces de sa vertu héroïque, & de ses exploits glorieux ? Et que sera-ce donc de parler de tant de centaines de voyages qu'il a faits d'un lieu en un autre, en si grande quantité, que l'Arithmétique n'a pas assez de nombres pour les compter ? Il est hors de doute, que c'est une entreprise également grande & difficile, que de vouloir écrire la Vie d'un Prince rempli de tant de grandes qualitez : aussi quand j'ai pris la plume pour y travailler, j'ai résolu de n'y épargner ni veilles ni travail. Au reste je me servirai de la même méthode que j'ai pratiquée dans les autres Histoires que j'ai composées, & qui m'est comme naturelle de dire tout, mais de m'étendre plus ou moins sur certains faits que sur d'autres, sans rien oublier que ce qui n'est pas certain, & qui est plutôt fondé sur des oïï-dire que sur le témoignage de quelque Auteur. Et quoi que je n'ignore pas ce qu'a écrit l'Orateur Cosmi, *qu'aucun Ecrivain ne doit négliger l'éloquence* ; ce qui est contraire au sentiment de Cicéron & de Pline, qui disent qu'il ne faut rechercher l'éloquence & l'abondance, que dans l'Art Oratoire, je n'ai uniquement pensé qu'à dire la vérité.

Que

Que s'il y a jamais eu au monde de Monarque, de Grand, de Héros, de Prince comblé de gloire entre les Empereurs, qui ait mérité de triompher parmi les hommes, de recevoir les éloges des vivans & l'applaudissement de la Posterité, c'est assurément l'Auguste & l'Invincible Empereur Charles-Quint, Monarque d'Espagne, Souverain de tant d'Etats, qui a été un Héros dans les Armées, le Frein des peuples barbares, le Vainqueur de tant d'ennemis, un Prédige dans les entreprises, l'Oracle de tant de Conseils, l'Empereur le plus infatigable, soit quand il falloit mettre l'épée à la main contre ses ennemis, ou régner sur ses sujets pendant la paix, que l'Empire ait jamais vû ni devant ni après lui, si on a égard aux circonstances & aux événemens de sa vie, soit ceux qui ont dépendu du hazard, ou de l'influence des Astres, qui sont souvent inévitables, soit ceux qui ont été le fruit de sa Prudence. Et si l'on recherche des actions grandes, glorieuses, & capables de porter le mérite d'un Prince jusques dans la posterité la plus reculée, il faut avouer qu'on les trouvera toutes en la personne de Charles-Quint, Prince, qui, comme nous le verrons bien-tôt, tient en quelque maniere sa bonne fortune, de la fatalité des Etoiles, qui semblent avoir ménagé en sa faveur des événemens extraordinaires,

*I' mérité  
rite  
meux  
que tous  
autre,  
qu'on  
écrite  
son His-  
toire.*

res, & préparé des mariages qui l'ont rendu puissant dans ses États, invincible à ses ennemis, plein de gloire en toutes ses actions, & qui en un mot l'ont fait devenir un Miracle & un Prodiges dans le Monde.

*Abregé  
de la  
Vie de  
Charles  
V.*

Il est certain qu'il n'y a jamais eu d'Empereur qui ait eu, pour ainsi dire, tant de choses à démêler avec le Ciel & avec la Terre; avec l'Ordre sacré & le profane; avec l'Eglise, & la Politique; avec la Croix & l'épée; avec amis & ennemis, que Charles V. Jamais aucun autre n'a si souvent traversé l'Océan & la Méditerranée, comme si bravant la fortune & les tempêtes, il avoit ordonné ou permis à la Mer & à ses ondes de le battre, mais non pas de le pouvoir submerger. Jamais aucun autre Guerrier à la tête de tant d'Armées, ni Monarque avec tant de Grands à sa suite, n'a parcouru tant d'États, de Cours, de Royaumes, & de Villes. Jamais autre que lui n'a eu de Conférences avec tant de Potentats, de Têtes Couronnées, de Papes, de grands Capitaines, & avec un si grand nombre de Ministres publics. Jamais aucun autre n'a assisté à tant de Dietes, de Conseils, d'Assemblées, de Traitez, de Négociations, de Conclusions de Paix & de Guerre.

*Autres  
particu-  
laritez*

Personne n'a jamais mieux scû que lui, prendre, comme on dit, l'occasion aux cheveux, & obliger la fortune à le suivre, l'ar-  
rêter

rester ou la relever lors qu'il la voyoit prête à tomber, & par le moyen de quelque caresse la faire revenir, lors qu'il la voyoit prête à lui tourner le dos.

Jamais personne n'a mieux sçû commander à l'Armée, & à la Cour, ni donner les ordres en tems & lieu à ses Capitaines, & Ambassadeurs, selon les occasions & les conjonctures, & par rapport à l'Emploi qu'il donnoit à chacun. Jamais autre que lui n'a remporté des Victoires si signalées par toutes les circonstances, ni vû si heureusement réussir ses desseins. Jamais autre que lui, & jusqu'à lui ( j'excepte Louis XIV. ) n'a combattu tout à la fois contre tant d'Ennemis, différens en intérêt, & en Religion. Jamais personne n'a sçû mieux trouver que lui, les tours & les détours nécessaires pour rendre inutiles les Confédérations faites contre lui, défunir ses Ennemis, & les attirer à son parti.

Jamais personne n'a été plus généreux, <sup>Amis</sup> à garder la foi & la parole même à ses Ennemis, ni plus perfide à la violer à ses plus <sup>en.ore.</sup> grands Amis, lorsque l'intérêt de ses affaires s'y trouvoit. Jamais Conquérant n'a eu tant de Prisonniers de conséquence entre ses mains. Jamais Prince n'a eu tant de moyens d'humilier & de perdre ses Ennemis, de protéger & avancer ses Amis : Jamais on n'a mieux sçû faire semblant d'a-  
voir

voir peur, quand il étoit nécessaire pour rompre les desseins de ses Ennemis. Mais jamais personne ne l'a surpassé en valeur, en courage, ni en fermeté, quand il falloit en témoigner. Enfin jamais personne n'a mieux scû accorder les intérêts de l'Etat avec ceux de la Religion, ni été plus habile à se couvrir du prétexte de la Religion, dans les affaires quand il le falloit. En un mot, ce Prince possédoit en perfection toutes les bonnes qualitez, & couvroit ses défauts de l'aparence des plus grandes vertus.

*Influen  
ce des  
Astres.*

J'avouë que je ne comprends pas ce que c'est que cette Astrologie dont on parle tant, & sur laquelle on prétend tirer des Horoscopes, & des présages de la vie & des actions des hommes. Je ne suis pas assez habile pour entendre, comment ce qu'on appelle Destin, Fortune, Astres, Génie, ont tant de pouvoir sur la vie & actions des hommes. Je ne dispute pas qu'il n'y ait une Science qu'on appelle Astrologie, car ce seroit nier le cours du Soleil, l'accroissement, & le decours de la Lune, les Eclipses, les Cometes, toutes choses que nous voyons de nos propres yeux: Mais que ces Astres, ce Destin, ces Influences soient la cause de tout le bien & de tout le mal qui arrive au Monde & aux hommes, (car il n'y a pas jusqu'aux femmeletes, qui ne parlent du Destin, & ne le fassent entrer en toute sorte

forte d'accidens) c'est ce que je ne dirai pas. Qui pourra jamais découvrir si cette Fortune, ces Astres & leurs influences exercent leur empire généralement sur tous les hommes, ou si c'est seulement sur quelques-uns en particulier, puisque l'on voit que leurs influences se répandent fort inégalement sur les hommes? On trouve dans l'Histoire, qu'un Magicien d'Egypte disoit un jour à l'Empereur Marc Antonin, *Prince, vôtre Etoile jette des rayons si vifs, qu'ils ébloïssent vos yeux.* Pour moi, je croi que les Astres se joiënt des hommes, parce qu'ils les trouvent disposez à souffrir le bien & le mal. Je ne veux pas nier la puissance & la vertu des Astres, ce seroit parler contre l'expérience, & nier des effets que nous voyons & sentons tous les jours; mais je ne sçaurois me persuader que les Astres, le Destin, la Fortune soient les Ministres & les instrumens dont la Providence se sert pour dispenser tout ce qui est nécessaire au gouvernement du Genre humain; & c'est ce qui doit porter les hommes à la patience dans le mal, & à la modération dans la prospérité.

Si jamais il y a donc eu Prince au monde, favorisé extraordinairement de la Fortune, du Destin, du Hazard, des Astres, de la Providence, c'est assurément Charles-Quint dont nous parlons. Il semble en effet, que

*Charles favorisé du Cielo*

toutes

toutes ces choses se sont épuisées en sa faveur ; la Providence à commander, les Astres à obéir, pour rendre grand, heureux & illustre ce Prince, & qu'ils en ont ordonné les moyens long-tems avant sa naissance, ce qui montre qu'un Poëte celebre a eu raison de dire de lui :

Vorrei baciarvi Astri del Ciel lucenti,  
 De la Reggia del Ciel Numi immortali,  
 Per haver impennato a valo l'ali  
 Ne' vostri chori eterni, & eminenti.  
 Per portar dico influssi alti, e reali  
 A i figli, a Pronipoti, agli aderenti,  
 Di quel ch'esser dovea stupor de Genti  
 Accio solo apparisse senza uguali.  
 Nel Ciel da voi investito fû di Regni  
 Quel' Austro di cui scrivo, e di cui parlo  
 Che sterili à sue lodi fa ingegni.  
 Così vi piacque all' universo darco  
 Ricco trà voi di più preggiati Regni  
 Pria che trà noi fosse Filippo e Carlo.

Certains Théologiens moitié Historiens  
 ( & entr'autres le Père Dentice dans un de  
 ses Sermons ) ont laissé par écrit, que les au-  
 tres Princes sont la production de la nature,  
 ou de l'épée, ou de l'oppression, ou de la bonne  
 conduite, & que Charles V. est le seul, en fa-  
 veur duquel la Providence a préparé les  
 moyens de le rendre Grand, avant même la  
 naissance

La Pro-  
 vidence  
 dirige  
 les mo-  
 yens.

naissance de son Pere ; en sorte que la grandeur où il a été élevé , est plutôt un coup du Ciel , qu'un fruit des moyens humains. Il est certain, que quiconque aura lû dans les autres Histoires , ou dans celle-ci , & fera réflexion à la maniere en laquelle se fit le mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien , & celui de Philippe avec l'Infante de Castille , ne pourra qu'admirer la conduite adorable de cette Providence , qui a trouvé bon , pour parvenir à ses justes fins, de préparer ainsi la grandeur où devoit être élevé ce Monarque, qui devoit en son tems être le Rempart de la Chrétienté, la Gloire de l'Empire , & l'Ornement de l'Europe. Sa nomination même à la Couronne Impériale , comme on le verra ci-après , fut un miracle de la Grace , & on ne trouve point que jamais aucun autre Empereur ait été élevé à une telle Dignité , sur-tout en un tems comme celui-la, par une élection telle que fut la sienne ; en un mot , ce Prince fut un Prodige dans sa naissance , en la personne de ses Ancêtres, dans le cours de la Providence en sa faveur ; un Prodige en toutes ses actions par Mer & par Terre.

Sangro parlant de quelques actions de cet invincible Monarque , l'appelle *le sacré & le fortuné Empereur* , & afin que ceux qui pourroient lire son Histoire , n'eussent pas lieu de croire, qu'il ne lui eût donné ce nom de

*Sentimens de Sangro*

de

de sacré qu'à cause de son caractère, & par allusion, à la qualité de S. Empire qu'on donne à cette Monarchie, il s'explique & fait voir que Charles fut destiné & consacré par la divine Providence à être un grand Monarque, un grand Prince, un grand Empereur. Je ne dirai pas seulement, dit cet Auteur, depuis qu'il étoit dans le ventre de sa Mere, mais même dès avant la naissance de son Pere. Et puis il conclud, qu'il ne falloit pas trouver étrange, de voir un Empereur heureux en un tems où l'Empire étoit comme une barque renversée, & brisée sur les terribles écueils de l'hérésie, ou flottante parmi les tempêtes & les orages de la barbare puissance Ottomane qui l'avoient presque coulée à fond; il ne falloit pas moins qu'un tel Empereur, pour donner quelque tranquillité à l'Empire, & défendre dans un poste si glorieux toute la Chrétienté. Les Espagnols ont un proverbe qui me paroît fort joli; Il ne suffit pas d'être Seigneur, mais de sçavoir être tel; aussi peut-on dire de nôtre admirable Charles, qu'il réüssit glorieusement en tout ce qu'il entreprit, parce qu'il n'étoit pas seulement Empereur, mais qu'il sçavoit bien être tel.

Pour-  
quoi  
l'Au-  
teur é-  
crit la  
Vie de  
Charles.

J'ai donc résolu d'écrire la Vie de ce Prince, qui sans aucune flâterie, peut-être justement nommé un Prodige de la Nature & de la Grace, soit qu'on le considère du côté

côté de la Religion , ou de l'épée , dans les Armes , ou dans les Conseils : par rapport à son courage , ou à sa Prudence ; par rapport aux Princes , ou aux Peuples , sur lesquels il régnoit ; soit enfin par rapport à ses actions par mer & par terre. J'avouë que l'entreprise m'en paroît fort difficile ; car quoique j'aye eu le bonheur d'avoir écrit l'Histoire de sept grands Hommes , je ne laisse pas de croire , qu'il se trouvera des gens , sur-tout entre ces Critiques qui connoissent mes petites forces , & qui sçavent qu'elles sont beaucoup inférieures à mon entreprise , qui condamneront jusqu'à la seule pensée d'un dessein si hardi. Combien y en aura-t-il même , qui par caprice , ou avec raison , à ce qu'ils croiront , condamneront mon dessein , comme entierement inutile , fondez sur ce que le monde est plein des Histoires qu'on a faites de cet Empereur , ce qui est véritable , car il n'y a point eu d'Ecrivain en aucune Nation , ni d'aucune langue , même entre les plus médiocres , qui n'ait tâché d'immortaliser son nom en travaillant à rendre immortel celui de ce Prince si admirable ?

Mais c'est cela même, je l'avouë, qui m'a porté à commencer de travailler à cet Ouvrage , à l'âge de 70. ans ; & après plus de 40. ans d'exercice à écrire des Histoires, & d'application infatigable à rassembler les

*Plusieurs ont fait son Histoire.*

Mémoi-

Mémoires nécessaires à tant d'Ouvrages que j'ai mis au jour ; car après avoir lû de certaines Histoires différentes de cet illustre Empereur, j'ai trouvé, à mon grand regret que les belles actions de ce grand Prince, ont été plutôt profanées, qu'érites depuis 200. ans, par la passion de ceux qui y ont travaillé; les uns par les loüanges excessives qu'ils lui ont données; les autres par les outrages indignes qu'ils ont faits à sa mémoire, ou que chaque Ecrivain ait voulu relever aux dépens de la gloire de l'Empereur celle du Prince dont il étoit sujet, peut-être parce qu'il avoit été mal-traité & opprimé par la puissance de cet Empereur.

Mais la Religion y a encore eu plus de part que tout cela, car ceux qui ont voulu la défendre, n'ont fait aucune difficulté de déchirer la réputation, & de noircir les plus belles actions de ce grand Prince, diminuer ses vertus, & grossir ses défauts. Oüi la plûpart des Historiens Catholiques, & Protestans aussi, par la subtilité de leur plume, & par un motif de Religion, ont fait de leurs Histoires, les uns une boutique de médisance, & les autres un Théâtre d'éloges selon leurs passions, & la Religion qu'ils professoient, pour décrier les vertus de ce Prince ou pour les élever jusqu'au Ciel. Pour ne pas parler ici de ce qu'ont publié  
avec

avec tant de faſte les Eſpagnols idolâtres de leur Nation , au ſujet des vertus de ce Prince qu'ils ont outrées , & de ſes plus grands défauts qu'ils ont couvert de ſpecieux prétextes. Ni de ce qu'en ont dit les François , qui regardant l'Empereur , comme le concurrent de François I. à l'Empire, & ſon rival en toute ſorte de vertus, & d'actions héroïques , pour faire honneur à leur Prince , n'ont pas fait difficulté de faire des ouvrages inſignes à la mémoire de Charles V.

Je commence donc à écrire la Vie de ce grand & admirable Empereur à l'âge de 70. ans , c'eſt-à-dire , avec un corps qui eſt preſque hors du monde , & qui n'eſt plus qu'une ombre qui peut diſparoître à tout moment: ainſi je ne me crois plus obligé à ſuivre la maxime , *qu'en écrivant on doit garder des meſures.* Peut-être cela me pourroit-il inſpirer quelque vanité dans la réſolution que j'ai faite de finir mes jours , par la compoſition d'une Hiſtoire ſincère & ſans paſſion de cet excellent Empereur Charles-Quint. Mais que diſ-je ? Si mon inclination naturelle m'a toujours porté , comme toute l'Europe le ſçait aſſez , à ſacrifier ma fortune , & celle de ma famille , & de m'expoſer à mille périls , malheurs , & diſgraces , plutôt que de tromper le public en lui cachant la vérité , dans toutes les Hiſtoires que j'ai écrites juſqu'ici , je puis

*Réſolution  
conſtante  
de de  
l'Am-  
tours*

bien assurer , que je le ferai avec encore plus de sincérité en cet Ouvrage , aujourd'hui que je n'ai plus rien à ménager qu'avec la mort, qui certainement n'est pas aussi éloignée de moi , que le sont les intérêts de ceux dont j'ai à parler dans cet ouvrage.

La  
Maison  
d'Aut-  
riche.

CHARLES a tiré son origine de la *Maison d'Autriche*, de laquelle on peut dire avec justice & avec raison , que d'un petit ruisseau qu'elle étoit au commencement, à l'égard de ses forces, & de la puissance de ses Etats, elle s'enfla tellement par la bonne fortune qui accompagna le Pere de CHARLES depuis sa naissance, & par l'épée & la bonne conduite du Fils, qu'elle devint un torrent, qu'aucune Digue n'a pû arrêter, ni l'empêcher d'inonder tant de Royaumes & de Provinces, jusqu'à se faire des ouvertures considérables dans le nouveau Monde. Mais après tant de tempêtes qui enflerent ce torrent, il scût en faire une Mer calme, & tranquille, & d'une si grande étendue, que le reste de la Terre. Il fut le VII. Empereur de sa Famille, comme aujourd'hui Leopold est justement le septième après lui.

Premier  
Empereur  
de  
la  
Maison.

Rodolphe a été le premier de la *Maison d'Autriche* qui a porté la Couronne Impériale, & ce qui lui fait beaucoup d'honneur aussi-bien qu'à ses Descendans, c'est qu'il parvint à cette Dignité, après beaucoup de contesta-

contestations, & uniquement en considération de son mérite particulier, & par l'approbation générale de tous ceux qui avoient voix dans l'élection: ce qui arriva en 1273. Lors qu'il n'étoit encore que simple Comte d'un village nommé *Ausbourg*. Il ne se faut donc pas étonner si ceux de la Maison d'Autriche l'ont toujourns reconnu comme le Chef, la souche, & le tronc de leur *Auguste* famille, qui seule au Monde peut prendre le titre de la Maison Impériale, puisqu'elle est née pour l'Empire, & que depuis elle a toujourns porté la Couronne Impériale jusqu'à aujourd'hui. Après avoir défait en une Bataille, & fait prisonnier le Roi de Bohême qui refusoit de le reconnoître pour Empereur, & l'avoir obligé à lui rendre l'hommage qu'il lui devoit, il en fit son Gendre, & lui donna sa Fille Bonne en mariage. Il pacifia la plûpart des differens qui déchiroient l'Empire. Il fut benin, doux, & plein de zele pour l'Eglise. Il gouverna l'Empire pendant 19. ans, & mourut, à ce qu'on dit, dans l'année, & au propre jour, auquel *les Anges porterent la maison de la sainte Vierge d'Esclavonie à Lorette*, c'est ainsi que le dit le Pere Cadana.

Albert Fils de Rodolphe fut le II. Empereur de cette Maison. Il est vrai qu'il ne succeda pas immédiatement à son Pere, parce qu'il eut pour competeur Adolphe

Comte de Nassau, qui fut élu Empereur par le crédit de l'Archevêque de Mayence son parent, & qui le Couronna à Aix-la-Chapelle. Mais ayant pris les armes chacun avec ses Partisans pour décider à qui l'Empire demeurerait, Adolphe fut tué dans la Bataille en 1297. Le Pere Gioffudo de saint Remi, dit dans sa Chronologie, qu'Adolphe ne fut pas tué dans la Bataille, mais que les Electeurs lui ôterent l'Empire, & mirent Albert en sa place, qui gouverna l'Empire pendant dix ans avec la réputation d'un excellent Empereur, & puis fut tué par Jean son neveu, qui se vouloit venger d'un village qu'il lui avoit enlevé; mais s'étant repenti de cette action, il se renferma en un Monastere où il en fit une rude penitence. Ce fut au tems de cet Empereur, c'est-à-dire en 1300. que Boniface VIII. institua le premier Jubilé qui fut célébré avec un grand concours de peuple.

- III. Frédéric Duc d'Autriche neveu d'Albert, fut élu Empereur en 1314. par la voix unanime de tous les Electeurs, & ensuite fort solennellement couronné. Mais peu de semaines après, les plus grands Partisans devinrent mécontents, & s'étant unis avec ceux qui ne vouloient pas reconnoître Frédéric, ils élurent le Duc de Baviere; ce qui obligea l'un & l'autre à se mettre en campagne pour disputer la Couronne.

ronne. Mais il arriva que Frédéric fut vaincu, & que Louïs demeura Empereur par la mort de son Concurrent. A Louïs succeda ensuite Charles IV. fils du Roi de Bohême. A Charles succeda Robert Duc de Baviere; & à Robert Sigismond.

Après la mort de Sigismond en 1440. IV.  
 on élût incontinent en sa place Albert II. Duc d'Aûtriche son gendre, & qui a été le 4. Empereur de cette Maison. Il contribua beaucoup par son grand zele, à faire cesser le schisme arrivé au Concile de Basle, où fut élu l'Antipape Amedée de Savoye, qui prit le nom de Felix. De plus Jean Paleologue Empereur des Grecs, étant venu à Florence avec son Patriarche & un grand nombre de Prélats, pour assister au Concile assemblé par ordre du Pape en cette Ville-là, afin de tâcher de réunir le Rit Grec avec le Latin. L'Empereur Albert y envoya ses Ambassadeurs, & ses meilleurs Theologiens, afin qu'ils travaillassent à la réunion des deux Eglises. Enfin le monde entier a une obligation particuliere à la mémoire de cet Empereur, en ce que l'excellent Art de l'Imprimerie a commencé à paroître justement lors qu'Albert commença à monter sur le Thrône Impérial, du moins commencerent alors à paroître les premiers Livres imprimez. Il étoit amateur des Lettres, à l'imitation de Sigismond son beau-pere

qui les aimoit avec passion. Quoi qu'il en soit, la plus commune opinion entre les Auteurs rapporte l'invention à ce tems-là, & on assure qu'Albert lui donna beaucoup de Priviléges, à l'exemple de son Oncle; mais sa vie fut si courte, qu'elle ne lui permit pas de faire tout ce qui auroit été à souhaiter en faveur de cet Art.

- v. Frédéric III. cinquième Empereur de la Maison d'Autriche, fut élu à cette dignité à l'âge de 25. ans à Aix-la-Chapelle, où il fut fort solennellement Couronné. Deux ans après il alla à Rome suivi d'un grand nombre de Noblesse, menant avec lui son Epouse Eleonor, accompagnée de 30. Dames de la première qualité, où ils furent couronnez tous deux dans l'Eglise de Saint Pierre, de la propre main du Pape Eugène IV. à la priere de ce Pape il créa Roso d'Este Duc de Ferrare. Ce fut une chose admirable en lui d'avoir accumulé des tresors immenses, sans avoir fait tort à personne, & sans avoir surchargé les peuples. En son tems Mahomet Empereur des Turcs prit Constantinople, & se rendit maître de cet Empire & de celui de Trebisonde, & cette puissance barbare devint si fiere de ses progrès, que la Chrétienté en gémit, & en souffrit beaucoup. Puis cet Empereur mourut après avoir soutenu plusieurs guerres avec peu de succès contre les Turcs, après  
s'être



MADE IN  
ENGLAND



MAXIMILIEN, I.<sup>RE</sup>  
EMPEREUR.

s'être vû enlever le Royaume de Hongrie, & la Ville de Vienne. On croit qu'il n'auroit pas été si malheureux dans ses guerres, s'il n'avoit été si avide d'amasser des sommes immenses qu'il laissa à son fils.

Maximilien son Fils lui succeda dans l'Empire en 1496. précisément dans le tems, auquel il avoit fait passer en Espagne Philippe son Fils aîné, pour y épouser l'Infante Jeanne. Comme ce Prince étoit magnifique & libéral, il dépensa la moitié du Tresor que son Pere lui avoit laissé, à lui faire les honneurs funébres, car il accompagna le corps de son pere au Tombeau avec trente mille chevaux. Le Pape de ce tems-là, Jules II. avoit coûtume de dire, *Que les Cardinaux & les Electeurs avoient fait une grande faute dans leurs Elections, que les Electeurs devoient l'avoir fait Empereur, lui Pape, & que les Cardinaux devoient avoir fait Pape, l'Empereur.* Il usa de beaucoup d'adresse pour avoir pour femme Marie de Bourgogne, mariage qui a été véritablement la source de toute la grandeur de la Maison d'Aûtriche; puisque sans cette succession qui apporta tant de Royaumes dans cette famille, Ferdinand n'auroit jamais donné sa Fille Jeanne en mariage à Philippe son fils unique, pere de Charles, duquel nous allons commencer à parler, & à donner plusieurs particularitez de sa nais-

fance, & quoi que ce ne soit qu'en passant, toujours est-il nécessaire à l'intelligence de cette histoire d'en parler. Car quoique ce Prince ait fait des actions qui ont été admirées, & possédé des vertus & des qualitez excellentes; il est pourtant vrai qu'une des choses les plus considérables en lui est d'avoir donné au monde, à l'Empire, & à la Chrétienté, le glorieux & Auguste Empereur Charles; ainsi l'on peut dire de lui avec plus de raison que l'on ne l'a dit autrefois de Philippe de Macédoine au sujet d'Alexandre son fils, *hoc unum dicere sufficiat, te filium habuisse Charolum.* Il fust de dire de vous, que vous avez mis au monde un tel fils que Charles.

Mere  
de Phi-  
lippe.

Philippe donc pere de Charles & fils de Maximilien nâquit en 1478. de Marie fille de Charles Duc de Bourgogne nommé le *Hardi*, qui fut tué en une Bataille contre les Suisses, & ne laissa que cette fille unique & héritiere de tant d'États. Mais le Roi de France lui fit tant d'outrages, que les Flamands qui ne vouloient pas être sujets des François, sollicitèrent cette Princesse à appeler à son secours Maximilien d'Aûtriche fils de l'Empereur Frédéric III. qu'elle épousa ensuite à la grande satisfaction des Flamands, qui avoient conçu une haute estime des grandes qualitez de Maximilien, & dans la même année 1478. elle accoucha



PHILIPPE D'AUTRICHE,  
PERE DE CHARLES. V.

PLATE I  
THE GREAT CHURCH

cha du Prince Philippe, qui fut nommé le *Beau*, à cause de sa beauté singuliere, comme nous le dirons ci-après plus amplement. Mais comme cette Princesse aimoit beaucoup la chasse, il arriva qu'en poursuivant un Cerf, elle tomba de son cheval, & se blessa si fort, qu'elle en mourut neuf jours après en 1482. n'ayant que 25. ans, & laissant seulement deux enfans, Philippe & Marguerite. Celle-ci fut promise en mariage à Charles VIII. Roi de France, qui la renvoya sans l'épouser. Ensuite elle fut mariée avec l'Infant Jean, Fils du Roi Ferdinand le Catholique, qui mourut bien-tôt après sans enfans. Après la mort de Ferdinand elle fut promise à Philibert Duc de Savoye, qui mourut avant la consommation du mariage. Mais voyant que ses mariages réussissoient si mal, elle résolut de n'en entendre plus parler, & ainsi elle fut déclarée Gouvernante des Pais-bas, comme on le verra ci-après.

Philippe étant devenu l'héritier de sa mere, qui lui laissa une si riche Succession, Philippe se maria en Espagne. fit trois fois le voyage d'Espagne. Le premier en 1496. à l'âge de 18. ans, pour se marier avec Jeanne Fille de Ferdinand le Catholique, & comme il étoit très riche du côté maternel, & que Maximilien son pere n'étoit pas moins riche, ni moins magnifique, il parut en Castille à la Cour

de Toledé, avec un Cortége si superbe & si grand, que jamais on n'en avoit vû de tel en un Etranger; & comme d'ailleurs il étoit parfaitement beau, les Provinces les plus éloignées coururent en foule pour le voir. Peu de tems après son mariage, il s'en retourna en Allemagne avec la Princesse Jeanne sa chere Epouse, qui avoit alors deux freres, sçavoir Jean Prince d'Espagne l'aîné, & Ferdinand Roi de Naples, qui moururent tous deux sans enfans (tant la Providence sçait faire réüssir les choses, quand elle veut élever un Prince.) Ce qui fit tomber cette puissante Succession dans la Maison d'Autriche.

En 1501. Philippe fit un second voyage en Espagne avec son Epouse, où il fut appelé par Ferdinand son beau-pere, lequel se voyant avancé en âge, & le Prince d'Espagne mort, crut qu'il étoit de son intérêt de faire reconnoître Prince d'Espagne son Gendre, lequel avoit déjà un fils nommé Charles. On lui prêta le serment de fidélité avec l'applaudissement de tout le monde, & les Espagnols disoient hautement: *Que jusques-là ils n'avoient eu pour Rois que des hommes, mais qu'ils commençoient par celui-ci à avoir pour Rois des Anges.* Après son retour en Flandres, il fit un troisiéme voyage en Espagne en 1506. après la mort de la Reine Isabelle, pour y faire le partage  
de

de la Succession avec Ferdinand son beau-pere, lequel ne se réserva, sa vie durant, que le Royaume de Naples & d'Arragon, avec une pension de 25. mille écus par an, & la disposition de je ne sçai quels Ordres de Chevalerie.

Ensuite le partage de cette Succession fut fait avec l'approbation générale des Etats de tous les Royaumes assemblez alors pour cela; après-quoi Philippe & Marie furent reconnus depuis ce jour qui étoit le premier de May, pour Roi & Reine de Castille, au grand contentement des Peuples. Cependant Philippe, que son Pere Maximilien pressoit de s'en retourner avec son Epouse en Allemagne, où étoit toute leur Famille, se prépara à partir, quoique Ferdinand & les Etats le priaissent avec empressement de laisser du moins Jeanne en Espagne: mais c'étoit vouloir séparer le Soleil de sa lumiere, que de vouloir séparer des Gens que l'Amour avoit rendus inséparables. La mort sépara pourtant bientôt après ce que les hommes n'avoient pû desunir; car lors que toutes choses furent prêtes, & qu'ils étoient en chemin pour s'aller embarquer, Philippe fut attaqué vers le commencement de Septembre d'une fièvre maligne dans la Ville de Burgos, dont il mourut sept jours après.

Jamais Prince ne fut universellement

regretté que celui-là : Aussi jamais Prince n'a possédé comme lui toutes les qualitez nécessaire à un Souverain, & sans défaut. On doit dire à l'honneur de sa mémoire une chose rare & merveilleuse, c'est que ce Prince est le seul duquel tous les Historiens généralement n'ont dit que du bien ; sans qu'il s'en soit trouvé aucun, quelque satyrique & malin qu'il ait été, qui ait trouvé à dire à sa vertu, ni à ses qualitez, ni à sa conduite, on ne sçauroit rien dire de plus avantageux pour lui. Tous ceux qui sont versez en l'Histoire le reconnoissent, & Sangro qui vivoit au commencement de ce siècle-là, a dit de lui : Un tel Pere méritoit avoir un si digne Fils, qui seul n'a eu aucun ennemi ni en sa Vie, ni en sa Mort, ce qui est extrêmement rare. Prince aussi avancé dans la vertu, que jeune à l'égard des années. Quoi que les Espagnols n'eussent possédé ce Prince que peu de tems, & peu de jours même, depuis qu'il étoit monté sur le Trône, ils ne laisserent pas de le regretter d'une maniere inconsolable, parce qu'ils s'étoient persuadés de voir par son moyen un Siècle de félicité en leur País. Mais quoi que la mort de ce Prince fût généralement regrettée, il est pourtant vrai, que la France en fut plus affligée qu'aucune autre Nation, & avec raison certainement, car on n'avoit jamais vû de Prince étranger

avoir

avoir tant d'inclination pour cette Nation & pour le génie François, inclination qu'il ne transmit pas à son fils CHARLES, qui a toujours eu une extrême aversion pour l'humeur des François. LOUIS XII. qui avoit connu & éprouvé l'inclination de Philippe pour la France, dès qu'il apprit la nouvelle de sa mort, en prit un aussi grand deuil que si ç'eût été son propre Fils, & ordonna qu'on lui fît les honneurs funèbres, & un service solennel dans toutes les Eglises Cathédrales de son Royaume, & particulièrement dans celle de Paris.

Philippe laissa deux Fils, & quatre Filles, tous Enfans dignes d'un tel Pere & d'une telle Mere, mais qui ne vécurent ensemble qu'un peu plus de neuf ans. L'aîné fut CHARLES, qui nâquit deux ans après. Le deuxième fut Ferdinand qui nâquit à Alcalá, d'autres disent à Henarez le 10. Mars 1503. Il fut Empereur, & l'on parlera amplement de lui dans cette Histoire. La quatrième Fille fut *Donna-Eleonor* qui nâquit en Flandres en 1499. fut mariée avec Dom Emanuel de Portugal, & après la mort de celui-ci, elle fut remariée avec François I. On parlera d'elle en plusieurs endroits. La deuxième *Dona Isabelle*, qui nâquit aussi en Flandre en 1501. Mais les Auteurs ne s'accordent pas du lieu. Elle épousa Christian II. Roi de Dannemark, avec

avec lequel elle vécut peu d'années. La troisième fut *Marie*, née à Gand en 1505. On la maria à l'âge de 15. ans avec Louis Roi de Bohême & d'Hongrie : on en parlera dans la suite de cette Histoire. La dernière fut Catherine née à Torrequemada en 1507. cinq mois après la mort de son Père, qui fut mariée, comme on le dira dans la suite, avec Dom Jean III. Roi de Portugal.

*Naissance de Charles V.*

CHARLES l'aîné de tous nâquit donc à Gand, alors la plus florissante Ville des Pais-Bas, un Lundi 24. Février, jour de S. Matthias, & qui fut toujours heureux pour lui, comme on le verra dans le cours de cette Histoire. Plusieurs Historiens assurent, que Maximilien n'avoit sollicité son Fils de s'en retourner en Flandres bien-tôt après ses nôces, qu'afin que la Reine son Epouse, si elle devenoit grosse, pût accoucher en un Pais qui fît partie de l'Allemagne. Il voulut par-là prévenir ou lever un obstacle que les Electeurs auroient pû un jour opposer, en cas qu'on vint à vouloir élever ce Prince à l'Empire, ce qu'il esperoit, & en quoi il ne se trompa point ; sçavoir, que la Bulle d'or défendoit d'élire un Etranger. Cependant il ne fut pas dit un mot de cela, lorsqu'on créa Ferdinand Roi des Romains, comme nous le verrons dans la suite, quelques oppositions qu'il y eût eu.

Ce

Ce Prince nâquit sous le Signe des Poissons, & tout ce que les Astrologues disent de ceux qui naissent sous un tel Signe, se trouva vrai en lui; particulièrement ce qu'en avoit prédit Rutilio Benincasa dans son Almanach perpétuel: car il est certain que ceux qui liront l'Histoire que j'écris de ce grand Empereur, & qui la confereront avec ce qu'a prédit Benincasa de ceux qui naissent sous ce Signe, trouveront que toute cela s'est vérifié en la personne de ce Prince. Entr'autres choses cet Astrologue, assure, que ceux qui naissent sous cette Constellation, sont sujets à deux grands périls en la 15. & en la 30. année de leur âge. Deux choses qui se sont trouvées véritables en ce Prince; car en sa 15. année il tomba dans une si dangereuse maladie, qu'il fut abandonné des Médecins, & en sa 30. année il courut un des plus grands dangers, où il ait été exposé de sa vie, comme nous le dirons sur cette année-là. On fit encore beaucoup d'autres présages sur l'année de sa naissance, dans une année sainte, au jour de la Fête d'un Apôtre qui fut si heureux par le Sort: c'étoit encore l'année du commencement de l'Empire de Perse d'Ismaël le grand, & celle en laquelle Christophle Colomb découvrit le nouveau Monde, & dans laquelle CHARLES fit de si grands projets, & les exécuta avec tant de succès.

Son  
Baptême.

Il fut baptisé en grande pompe le 8. d'Avril par l'Evêque de Tournai. Il eut pour Parrains les deux Princes de Chimay & de Bergues; & pour Maraine Marguerite sa Tante, & Veuve de Dom Jean. On lui donna le nom de Charles pour renouveler la mémoire du Duc Charles de Bourgogne surnommé le *Hardi*, son bisayeul, si fameux dans l'Histoire. On célébra la Fête de la naissance de ce Prince presque partout, en Allemagne, en Espagne, & encore plus dans les Pais-Bas. Quoique Philippe son Pere eût sujet d'espérer d'avoir nombre d'enfans, & qu'il en ait eu plusieurs en effet, il sembloit pourtant qu'il avoit mis toute son affection en celui-ci: Aussi disoit-il souvent, *que la physionomie de cet enfant lui faisoit esperer qu'il seroit un jour un grand Héros*, & lorsqu'il fut prêt à retourner en Espagne, il recommanda qu'on eût un soin particulier de son éducation. Nous allons voir quelques particularitez des choses plus considérables qui arriverent dans les premières années de son enfance.

Il est  
Promis  
en ma-  
riage.

En 1501. Americ Vespuccio, envoyé par le Roi de Portugal, découvrit le détroit, d'entre le Pérou & la côte méridionale. En cette même année Louïs Roi de France craignant que l'Empereur Maximilien n'eût formé quelque dessein sur le Duché de Milan, fit la paix avec lui, & par un des

Arti-



CHARLES LE HARDI,  
DUC DE BOURGOGNE.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

Articles il fut convenu, qu'il donneroit sa fille aînée *Claude* en mariage à Charles fils de Maximilien, qui devoit être Héritiere de la Bretagne. L'affaire fut conclüe à Paris, lorsque Philippe & Jeanne Pere & Mere de Charles, passerent par la France pour aller en Espagne, où ils étoient appelez par Maximilien. Il fut convenu aussi, qu'en cas que ce mariage ne s'accompliroit pas par la faute des François, l'Empereur Maximilien demeroit en plein droit de donner l'investiture du Duché de Milan à Charles son petit-fils, sans autre consentement de Loüis XII. Ce fut-là la pierre de scandale, & la source funeste des mésintelligences & des jalousies d'Etat qui régnerent entre Charles, quand il fut devenu Empereur, & François I. Successeur de Loüis XII. qui causerent tant de guerres, & remplirent l'Europe de sang & de carnage, comme on le verra dans la suite de cette Histoire.

Maximilien avoit tant à cœur le dessein de faire élire Roi des Romains Charles son petit-fils, en cas que Philippe son pere viendroit à mourir, & dès qu'il auroit atteint l'âge de neuf ans, qu'il commença d'en préparer les moyens, dès que Charles fut né, comme nous l'avons dit en partie. Pour cet effet, comme il sçavoit que les Allemands haïssent si fort les Espagnols, qu'ils

*Comment il fut élu.*

qu'ils n'en peuvent souffrir même le nom, il écrivit en Espagne à Philippe son fils, de recommander à Jeanne son Epouse, de mener à sa suite le moins d'Espagnols qu'elle pourroit, & comme Philippe avoit un profond respect pour son pere, & que la Princesse avoit des adorations pour son Epoux, ils s'accommoderent sans peine au desir de Maximilien: Lequel ayant appris que Jeanne avoit résolu de nourrir de son propre sang l'Enfant qu'elle devoit mettre au monde, écrivit à son fils de la détourner de ce dessein, si c'étoit un fils, craignant qu'il ne contractât l'humeur Espagnolle en suçant le lait de sa mere. On lui donna donc pour nourrice, Anne Sterel, femme d'un Baron de l'Archiduché d'Autriche. C'étoit une Dame qui avoit plus de vivacité que n'en ont d'ordinaire les Allemandes, & l'on fut si satisfait de ses soins, que quand le Prince fut sévré, on la fit sous-Gouvernante de Charles, sous la Comtesse de Chimay, & le jeune Prince profita beaucoup sous elle des Instructions que l'on peut recevoir dans ce bas âge.

Evénemens  
des années  
1502.

Je n'ai dessein de rapporter que les choses plus considérables arrivées pendant l'enfance de Charles. Quelques-mois après le mariage de Philippe avec Jeanne, mourut Ferdinand Roi de Naples frere de cette Princesse, qui sans avoir eu le consentement



ALEXA-NDRE VI.  
PA-PE.



vement de son Pere, laissa son Royaume à Frederic son Oncle, lequel s'en mit en possession du consentement du Pape Alexandre VI. qui le lui donna pour l'obliger à secourir César Borgia son neveu dans le dessein qu'il avoit de chasser du Duché d'Urbain Guido Ubaldo della Rovere, ce qui arriva ensuite. Cependant Ferdinand le Catholique, & Louïs XII. qui avoient l'un & l'autre des prétentions sur ce Royaume, se liguèrent pour en chasser Frederic par la force des Armes; & après l'en avoir chassé, ils partagerent le Royaume, en sorte que Louïs eut pour son partage Naples & les Provinces circonvoisines, & Ferdinand la Pouille & les deux Calabres. Mais il arriva, que ne pouvant pas convenir des Limites, les deux armées se battirent à Crignela, où les François furent presque tous tallez en pièces, & leur Général le Duc de Nemours y fut tué. Il arriva aussi que Ferdinando Gonsalvo le plus fameux Capitaine de son Siécle, qui étoit Général de l'Armée de Ferdinand le Catholique, sans avoir égard au Traité conclu l'année précédente, trouva une occasion favorable, & se rendit maître du Royaume entier au nom de Ferdinand, & en chassa tous les Gouverneurs que les François y avoient mis.

1503.

En cette même année, mourut de poison <sup>Autres</sup> le <sub>en 1505</sub>

le Pape Alexandre VI. Auquel succeda François Picolomini de Siennes sous le nom de Pie III. Mais il ne vécut que trente jours. Il eut pour successeur Julien della Rovere, qui prit le nom de Jules II. & fut un Pape Guerrier. Au commencement de l'Eté de 1506. mourut la Reine Isabelle Epouse du Roi Ferdinand, laquelle ayant eu pour sa Dot tous les Royaumes d'Espagne, avoit voulu régner conjointement avec Ferdinand son Epoux. Elle laissa toute son Hérité à Philippe leur gendre & à Jeanne leur fille, excepté comme nous l'avons déjà dit, le Royaume d'Arragon & celui de Naples : de sorte qu'immédiatement après la mort de cette Reine, ils allerent des Pais-bas en Espagne pour partager la succession, & se mettre en possession des Royaumes qu'elle leur avoit laissez. Quelques Historiens disent que Ferdinand fut fâché qu'Isabelle son Epouse eût fait un tel Testament ; Mais la plûpart assûrent, qu'elle ne l'avoit fait qu'avec le consentement de Ferdinand. Il semble pourtant que ce Prince vit avec chagrin les grands honneurs que l'on fit à Philippe & à Jeanne quand ils arriverent en Espagne. Quoi qu'il en soit, ils firent le partage de la succession, après quoi Philippe & Jeanne furent solennellement couronnez, & se mirent ainsi en possession de leurs Royaumes, par des com-  
mence-

mencemens fort heureux. Quand à Ferdinand leur pere, après avoir demeuré quelque-tems en Castille, il alla à Naples se mettre aussi en possession de son Royaume.

Mais il arriva que Philippe d'Aûtriche étant rappelé, comme nous l'avons dit, en Allemagne par son pere, comme il étoit prêt à s'embarquer pour s'en retourner au Pais-bas, avec la Reine son épouse, mourut à Burgos. La Reine Jeanne qui n'avoit alors que vingt-six ans, vit mourir entre ses bras un si charmant Epoux, qui n'en avoit alors que vingt-huit; & en fut si extraordinairement affligée, qu'elle tomba en plusieurs infirmités, qui la rendirent incapable de conduire seule tant de Royaumes: de sorte qu'elle pria le Roi Ferdinand son pere, de lui venir aider. Ferdinand qui connoissoit parfaitement la nécessité qu'il y avoit d'accorder son secours à sa fille en un si important besoin, n'eut pas plutôt appris l'état où elle étoit, qu'il se prépara à aller en Espagne, & s'embarqua à Barcelonne: non, à la verité, sans être combattu de plusieurs sentimens contraires; car d'un côté il craignoit quelque soulèvement des Napolitains, s'il avoit une fois quitté le Royaume, & amené avec lui le grand Gonsalve; & de l'autre il craignoit une rébellion en Espagne dans ce changement d'affaires. Mais enfin de deux maux il choisit

fit celui qu'il jugea le moins à craindre ; c'est-à-dire qu'il valoit mieux risquer un Royaume en Italie, qu'il ne croyoit pas bien assuré, que d'en risquer tant d'autres en Espagne, qui lui appartenoient plus légitimement, & qu'on pouvoit conserver avec moins de peine ; ainsi il alla en Espagne, après avoir donné les ordres nécessaires, & mena avec lui Gonsalve, dont il faisoit son idole.

*Combien  
il fut  
regreté.*

Mais si la Reine Jeanne fut extrêmement affligée de la mort de Philippe son Epoux, il est certain que Maximilien fut infiniment plus affligé qu'elle de cette perte, parce qu'il l'avoit toujourns regardé comme celui qui devoit être son Successeur à l'Empire, depuis qu'il le vit Maître de tant de Royaumes & qu'il le jugeoit nécessaire à l'Espagne, comme Charles à l'Empire. Je crois pourtant que ce sont-là des fantaisies capricieuses de quelques Auteurs Italiens, car les Auteurs Allemans & Espagnols n'en disent rien. Mais ce que je croi bien, comme une chose beaucoup plus apparente, c'est que Maximilien pensoit à faire Philippe son Successeur à l'Empire, & après lui Charles, pour rendre ainsi perpétuel l'Empire dans la Maison d'Autriche, & c'est pourquoi il prenoit des mesures de si loin en sa faveur, comme nous l'avons déjà dit. Enfin on disoit, qu'on n'avoit jamais vû au monde  
d'Epouse

d'Epouse si affligée de la mort de son Epoux que celle-ci, ni de Pere qui eût témoigné tant de tendresse paternelle pour un fils ; & ce qu'il y eut en cela de plus extraordinaire, c'est que les Espagnols qui ne le connoissoient que depuis peu, & qui ne sont pas fort sensibles à l'affliction, ne laisserent pas de le regretter infiniment, & de donner des marques sensibles de leur affliction.

Après avoir donné à l'affliction ce qu'elle pouvoit souhaiter, Maximilien se mit à chercher quelque consolation en ses petits-fils, & comme il avoit mis en Charles toute son affection, quoi qu'il n'en manquât pas pour le frere & les sœurs de ce Prince, il travailla à lui chercher d'habiles & d'excellens Precepteurs, afin qu'ils lui enseignassent tout ce que doit sçavoir un grand Prince. Il lui en donna deux, sçavoir Adrien Florent Flamand, originaire de la Ville d'Utrecht, alors Doyen de la Cathédrale de Louvain, & qui ensuite par la reconnaissance d'un tel Disciple, fut élevé jusques à la dignité de Cardinal & à celle de Pape, comme nous le dirons cy-après : c'étoit un homme fort docte, mais de plus d'une bonté de mœurs exemplaires. L'autre fut *Charles Cenrio* Flamand né à Anvers, d'une extraction noble, qui avoit beaucoup voyagé, & qui sçavoit en perfection l'art de monter à Cheval, & tous les Exercices

*Precepteurs de Charles*

cices que doivent sçavoir non-seulement les Princes en général, mais particulièrement ceux qui conviennent à des Princes d'une naissance fort relevée, qui possèdent de grands Etats, qui sont bien-faits de leur personne, & qui doivent selon les apparences, parvenir à l'Empire. Et ces deux Maîtres qui ne faisoient que donner les premières instructions, en avoient plusieurs autres sous eux, qui leur enseignoient tout ce qui leur étoit convenable.

*Amour du sang* Les grands soins que prit l'Empereur Maximilien de l'éducation de Charles son petit fils, après la mort de Philippe son pere, firent voir bien clairement la vérité de cette maxime des Naturalistes, que l'amour du sang plus il descend, & plus il devient grand. Et cela n'est pas difficile à prouver, car s'il est vrai que le Genre humain ait été fait pour la production, il s'ensuit que plus elle s'étend de fils en fils, plus aussi l'amour doit s'augmenter. Le moyen aussi qu'un ayeul (je parle en cela de ce que j'ai expérimenté) ne se réjoüisse de voir que son sang au lieu de périr, & de sécher comme le suc des Arbres par la longueur des années, se rajeunit, & s'étend jusques à l'éternité de fils en fils, & de petit-fils en petit-fils : & s'il est vrai que l'ambition régné dans l'homme, comme l'expérience le fait voir, celle qui regarde l'amour des Enfans, doit être

être la plus forte de toutes, puisqu'elle prend la source d'une vertu qui est l'amour naturelle. Maximilien ne l'ignoroit pas, lui qui avoit accoutumé de dire, à ce que dit Sangro, *Je n'ai communiqué à mon fils Philippe qu'un sang mortel, mais il a rendu le mien immortel, en mettant au monde CHARLES, & comment n'aimerois-je point ce petit-fils, puisque je trouve en lui Maximilien & Philippe?* Paroles qui méritent, dit cet Auteur, de servir d'exemple, pour la consolation des grands-peres.

Quoi que Maximilien par l'affection singuliere qu'il avoit pour CHARLES, fit tous ses efforts pour apprendre tout ce qui peut servir à former un Guerrier & un Heros, parce qu'il prévoyoit déjà que l'Empire s'éternisoit dans sa Famille, il avoit particulièrement recommandé à Adrien son Précepteur, de lui faire apprendre la langue Latine, en sorte qu'il en pût faire usage, & la parler facilement; car cette langue étoit alors aussi commune en Allemagne, qu'elle est aujourd'hui oubliée & méprisée dans toute l'Europe, sur-tout par la Noblesse: & c'est-là la honte de nôtre Siècle, qu'au lieu qu'alors on appelloit le Latin la langue des Nobles, aujourd'hui les Nobles ne l'appellent par mépris que la langue des Pédants, & cette corruption a tellement empesté toute la Noblesse, que de mille Gens

*Maximilien veut que Charles apprenne le Latin*

de qualité à peine y en a-t-il un seul qui l'entende.

*Deux  
raisons.*

Ces sages Peres & Legislatteurs, qui ont été les Auteurs de la fameuse Bulle d'or, qui par son excellence a bien mérité ce nom, nous ont donné une grande marque de l'estime qu'on doit faire de cette langue, puisque pour encourager tout le monde à l'apprendre, & montrer l'estime & le cas qu'on en doit faire, ils ont ordonné par cette Bulle, que personne ne pourroit être Electeur qu'il n'entendît, & ne sçût cette langue, qu'on appelloit alors la *Langue Romaine*: elle ordonne encore plus particulièrement aux Electeurs de n'élire jamais personne, autant qu'il seroit possible, qui ne fût bien instruit dans cette langue. Il ne faut donc pas être surpris, si l'Empereur Maximilien, qui l'avoit lui-même si bien cultivé, recommandoit avec tant de soin à Adrien de la bien enseigner à son petit fils, qui selon ses desirs, & à en juger par les apparences, devoit lui succéder dans l'Empire; Il y a même des Auteurs qui assurent que Maximilien avoit si fort à cœur, que son petit fils s'avancât dans la connoissance de cette langue, que souvent quand il le tenoit entre ses bras en particulier, il lui enseignoit à prononcer quelque mot Latin: tant l'amour paternel est fort en un grand-pere.

*Charles  
n'a pas*

Mais il arrive souvent, que les desseins  
des

des hommes, ni les présages qu'on tire des Astres, ne sont pas suivis des événemens qu'on en attend, & s'ils se trouvent vrais à certains égards, ils se trouvent faux en d'autres. Charles étoit destiné à l'Empire dès son enfance, par l'Empereur Maximilien son grand-pere. Les présages qu'on peut tirer de l'influence des Astres sembloient le promettre : Cependant ces Astres lui inspirèrent des inclinations fort éloignées de celle d'apprendre cette langue, que devoient sçavoir selon les Loix tous ceux qui prétendoient à la Couronne Impériale ; car il est certain que jamais Prince n'a eu moins d'inclination pour le Latin que celui-ci, quoi qu'il en eût beaucoup à apprendre toute sorte d'exercices nobles.

Il témoigna cependant beaucoup d'inclination, pour les langues vulgaires, comme l'Italiene, l'Espagnole, l'Angloise, la Flamande, la Françoisise, qu'il apprit parfaitement. Pendant qu'il les apprenoit, il avoit coûtume de dire. *Qu'il vouloit se servir de la Langue Italiene pour parler au Pape ; de l'Espagnole pour parler à la Reine Jeanne sa Mere, de l'Angloise pour parler à la Reine Catherine sa Tante, de la Flamande pour parler à ses Citoyens & Amis : & de la Françoisise pour s'entretenir avec lui-même.*

Il vouloit faire entendre par cette der-

niere, qu'il vouloit faire revivre la memoire de Philippe son pere, qui avoit appris à parler si parfaitement la langue Françoise, que l'on a dit de lui, que jamais Etranger n'avoit possédé si parfaitement que lui cette langue, quoi que le Fils ne l'ait pas moins sçûe que son Pere : Il y avoit seulement cette difference entr'eux, sçavoir que Philippe avoit beaucoup d'inclination pour la Nation Françoise, au lieu que Charles a toujours témoigné n'avoir que de l'aversion pour elle. Enfin, toujours est-il vrai, que si Charles ne s'avança point dans la connoissance de la langue Latine, ce ne fut point la faute d'Adrien son Maître, qui lui voyant si peu d'inclination pour cette langue, & connoissant le besoin qu'il en avoit, lui disoit souvent : *Mon Prince, apprenez la langue Latine, si vous ne le faites, vous vous en repentirez un jour.* Mais ce Prince lui répondoit toujours : *Croyez-vous donc, que mon grand-pere veuille faire de moi un Maître d'Ecole ?*

Infinit  
de la  
nature.

Ainsi vont les choses du monde, & les influences des Astres sur les hommes. L'éducation fait beaucoup, mais le génie naturel est encore plus nécessaire. Il est assuré que jamais Charles n'eut aucune inclination pour la langue Latine, & cependant depuis Rodolphe premier Empereur de la maison d'Autriche jusques à lui, & depuis

depuis lui jusques à Leopold aujourd'hui régnant, on a toujours vû que tous les Empereurs de la même Maison, ont eu une grande facilité à apprendre & à parler cette langue, & l'on peut dire que Charles est le premier, & le seul qui a dégénéré à l'égard de cette qualité de ses Ancêtres. Tant il est vrai que chacun naît avec certaines inclinations naturelles qu'aucun soin humain ne peut changer. Car enfin Charles ne manqua ni de Maîtres, ni d'instructions, & Adrien son Précepteur n'eut point d'égal en sçavoir, en bonne conduite, en habileté pour bien gouverner l'esprit de ce jeune Prince, & si diligent qu'il n'y épargna ni veilles ni travail. Mais enfin de quoi tout cela a-t-il servi? De rien, parce qu'il y manquoit de l'inclination du côté du Prince. Ou il faudroit que les instructions, fissent à peu près dans l'esprit, le même effet que font les Medecines dans le corps d'un malade, lesquelles, quoi qu'on les avale avec beaucoup de répugnance & de soulevemens d'estomac, ne laissent pas de produire l'effet à quoi on les avoit destinées; mais il en est autrement des opérations que font les instructions sur l'esprit.

Je ne sçaurois m'empêcher de faire ici en passant, une observation, aussi nécessaire qu'instructive, & de laquelle on suppose que je ne suis pas le premier Auteur;

*On haït  
ceux  
qui nous  
instrui-  
sent.*

ſçavoir, que nonobſtant tout ce que nous venons de dire, il ne laiſſe pas d'être vrai, qu'on a reconnu en ce Prince une qualité rare & extraordinaire, c'eſt que presque tous les Enfans, par une inclination naturelle, & une coûtume invétérée haïſſent la férule & le fouët, quoi qu'on ne s'en ſerve que pour corriger les défauts & les vices de l'eſprit, & à rendre ſage & ſavante la Jeuneſſe. Je veux dire qu'on voit fort rarement qu'un Diſciple ait beaucoup d'affection pour ſon Maître, & que pour un Alexandre, qui a marqué de la reconnoiſſance pour ſon fameux Précepteur, il s'eſt trouvé mille Nérons, qui s'ils n'ont pas été aſſez tyrans pour répandre le ſang de leurs Maîtres, ont du moins été des ingrats, qui les ont mépriſez juſqu'à n'en pouvoir ſouffrir la vûë. Que ſi l'on honore les Medecins, comme dit Salomon, ſeulement pour le beſoin qu'on en a pour la ſanté du corps, qui eſt ſi incertaine; combien plus doit-on honorer les Précepteurs, qui par la force de leurs inſtructions nous ont donné, ſ'il m'eſt permis de parler ainſi, l'uſage de la raiſon, & nous ont transformez d'animaux ſans raiſon en des animaux raiſonnables. De-là vient qu'on appelle ânes les plus ignorans; car en effet ceux-là ſont tels, qui n'ont pas eu de Maîtres pour leur couper par leurs inſtructions leurs longues oreilles.

Cependant

Cependant le nombre est infini de ceux qui après avoir profité des instructions de leurs Précepteurs, non-seulement ne leur rendent pas les bienfaits qui leur sont dûs, ni la reconnoissance qu'ils méritent, mais qui même souvent les ont en horreur.

Il faut pourtant excepter de cet horrible exemple d'ingratitude, l'Empereur Charles-Quint, qui a donné des marques de reconnoissances dignes d'être célébrées dans tous les Siècles. Car il eut l'ame si grande, si auguste, si généreuse, si héroïque, qu'il n'a pas seulement témoigné de la reconnoissance envers ceux de ses Précepteurs, sous lesquels il avoit beaucoup profité en tant d'exercices differens, comme l'ont fort bien remarqué, *Campana, Ulloa, Sandorat, Sangro* & autres, mais encore envers ceux, sous lesquels il n'avoit que peu, ou point profité, tel qu'étoit par exemple Adrien à l'égard du Latin. Car enfin, que pouvoit faire davantage ce Prince en faveur d'un si célèbre Précepteur, que ce qu'il a fait, puisque bien loin de ne vouloir pas le voir, il a voulu qu'il fût toujours à son côté, & s'est fait un plaisir de l'avancer de jour en jour dans les Honneurs, les Charges & les Dignitez, & qu'après l'avoir élevé à la dignité de Cardinal, il n'a pas crû avoir satisfait à la reconnoissance qu'il sentoit pour lui dans son cœur, que par ses

soins & son crédit, il ne lui ait fait mettre sur la tête la Triple Couronne. On a aussi particulièrement admiré en lui, qu'il prenoit un si grand plaisir à donner des loüanges à son Précepteur, que, hors la langue Latine, pour laquelle il n'avoit jamais eu d'inclination, il reconnoissoit que tout ce qu'il avoit de bon en lui, & d'évenemens glorieux dans sa vie, il le devoit à la bonne éducation, & aux bonnes instructions qu'il avoit reçûs d'Adrien. Qu'il me soit donc permis de dire, que cet Empereur doit être un miroir, où se doivent regarder les Princes qui ne sçavent pas même s'ils ont jamais eu des Précepteurs; Tant est grand en eux, (épargnons-leur par grace, le mord d'ingratitude, & la couvrant d'un voile) l'oubli de les récompenser, & de leur rendre, du moins pour l'exemple, le respect qu'ils leur doivent. Car si plusieurs se sont efforcez d'imiter Charles, toûjours est-il vrai que jamais personne n'en a approché.

Si la  
Langue  
Latine  
est né-  
cessaire.

Toutefois je ne sçaurois approuver les sentimens de ces Historiens, qui ont non-seulement blâmé, mais déchiré avec trop de malignité la réputation de ce Prince, sur ce qu'il n'avoit pas appris le Latin; car enfin cette langue peut bien faire honneur à un Prince, mais elle ne lui est pas absolument nécessaire. Il y a déjà plus de mille ans que les Princes ne parlent plus Latin,

ni d'autre langue que la vulgaire, ni dans les Conseils, ni dans les Armées, ni à leurs soldats, ni à leurs sujets. Depuis même le tems des Romains, ils se sont servis d'Interprètes. J'avouë qu'il seroit à souhaiter, qu'un Prince entendît toutes les langues, afin qu'il pût par lui-même entendre ce qu'on lui demande, & répondre aux propositions des Etrangers, sans être obligé de dépendre de la discretion d'un Interprète, qui explique souvent les choses autrement qu'elles ne sont dites; cela se doit entendre des langues apprises par l'étude comme le Latin, & non pas des langues vivantes. Car enfin y avoit-il donc du tems de Charles grand nombre de Villes, de Royaumes, ou de Nations, qui parlassent naturellement & par usage la langue Latine? Point du tout. Où est donc la nécessité de cette langue? Tous les peuples de sa dépendance étoient Espagnols, Italiens, Allemans, ou Flamands. Ses Armées n'étoient composées que de ces quatre Nations. Charles entendoit si bien ces quatre langues, qu'il pouvoit parfaitement s'exprimer en chacune, & de plus il possédoit admirablement la Françoisé, comme nous l'avons déjà dit; desorte qu'il n'y avoit ni Nation étrangere, ni Ambassadeur d'aucune Nation avec laquelle il eût des affaires, dont ce Prince n'entendît la langue.

Exerci-  
ce de  
cheval.

Il avoit tant de passion pour l'Art de monter à cheval, que Cenrio, que Maximilien lui avoit donné pour le lui apprendre, au lieu de le solliciter à s'appliquer avec soin à l'apprendre, comme la plûpart des Maîtres sont obligés de le faire à l'égard de leurs Disciples, étoit obligé au contraire de l'exhorter à se donner du relâche, craignant que sa trop grande application à ces exercices, ne le rendît malade, comme on voit qu'un Arc qui est trop tendu se rompt. Déjà depuis l'âge de trois ans on avoit remarqué en lui cette passion pour de tels exercices : car on le voyoit jeter les yeux avec soin sur l'épée de tous ceux qui l'approchoient, & témoigner qu'il souhaitoit l'avoir ; tellement qu'on fut obligé, pour satisfaire son inclination, de lui mettre une petite épée au côté, lorsqu'à peine il commençoit à porter le haut-de-chausse, & il étoit si amoureux de son épée, qu'il se la faisoit mettre sous le chevet de son lit, quand il étoit des-habillé, sans quoi il pleuroit si fort, qu'il ne se seroit jamais endormi. Il fut si vigoureux dans son enfance, qu'à l'âge de dix ans il montoit mieux, & travailloit mieux un cheval que d'autres à 20. Il tiroit aussi fort adroitement du Pistolet, de l'Arc, & de l'Arbalète, & faisoit avec bonne grace tous ses autres exercices. Pour ce qui regarde les Mathé-

mati-

matiques, la Géographie, la Marine, & la Méchanique, ses propres Maîtres étoient obligez de confesser, qu'ils ne sçavoient plus que lui apprendre. Pour moi je crois que la Nature prévoyant ce qu'il devoit être un jour, lui donna largement tout ce qui lui étoit nécessaire.

Cependant Louïs XII. ayant appris la mort de Philippe le Beau, fils de Maximilien, lui qui avoit pressé & conclu le *Deux maria-*  
 Traité de mariage de Claude sa Fille avec Charles *ges.*  
 Fils de Philippe, le rompit, & enterra, s'il faut ainsi dire, la foi qu'il lui en avoit donnée, à Paris, par le service pompeux qu'il lui fit faire; soit qu'il estimât que ce mariage ne lui seroit pas avantageux, ou qu'il aimât mieux marier sa Fille avec un Prince de sa Maison, qu'avec un Etranger. Quoi qu'il en soit, il prit prétexte pour rompre le Traité, de dire, qu'il ne vouloit pas attendre si long-tems à marier sa Fille. Quelques-uns assurent même, qu'il la maria sans attendre la réponse de Maximilien, avec François de Valois Duc d'Angoulême, qui lui a succédé au Trône de France, qui a été Concurrent de Charles V. à l'Empire, & qui fera une partie considérable de cette Histoire. Mariage qui a été la source de tant de choses tragiques, que l'on a vû non-seulement en France & en Espagne, mais dans toute l'Europe. En ce même-tems Henry

VII. Roy d'Angleterre pressoit beaucoup le mariage de son Fils aîné Arthus Prince de Galles, avec Catherine Fille du Roy Ferdinand; mais ce Prince la lui refusa disant, que tandis que Plantaginete vivoit, la Succession du Royaume ne seroit pas assurée à Arthus, ce qui porta Henry à faire mourir Plantaginete. Catherine ayant appris la mort d'Edouïard, (car c'est ainsi que s'appelloit Plantaginete,) refusa de se marier avec Arthus, mais son malheur voulut qu'elle y consentît dans la suite. Il est vrai que ce ne fut jamais un véritable mariage, & qu'il ne fut pas consommé: de-là vient que Catherine qui étoit sœur de la Mere de Charles, fut ensuite mariée avec Henry, devenu Prince de Galles par la mort d'Arthus son frere, en ayant obtenu du Pape une Bulle de dispense: mariage qui a fait tant d'affaires à Charles, comme on le verra dans la suite de cette Histoire.

*Divers évenemens. 1508.* Cependant Maximilien conçût un grand ressentiment du mépris que Louïs XII. avoit fait du Traité de Mariage de sa Fille Claude avec Charles, qui avoit été si solennellement conclu, & en fit des plaintes réitérées, non-seulement à Louïs, mais encore dans toutes les Cours de l'Europe, & protesta hautement, qu'il s'en vangeroit. Néanmoins les interêts de l'Etat qui servent souvent de contrepoison à la colere  
des



CATHERINE D'AUTRICHE,  
REINE D'ANGLETERRE.



des Princes, eurent tant de pouvoir sur l'esprit de celui-ci, qu'il n'y pensa plus. Cependant Louis XII. faisoit négocier une Ligue avec le Pape Jules II. & Ferdinand Roi de Naples, qui gouvernoit l'Espagne pour sa Fille, & plusieurs autres Princes contre les Vénitiens; desorte que pour se réconcilier avec Maximilien, il le fit solliciter d'entrer dans cette Ligue, & lui en fit espérer de grands avantages. Ce Prince qui haïssoit la République de Venise, à cause des disputes fréquentes qu'il avoit avec elle au sujet des Limites, embrassa avec plaisir cette occasion; à cause des avantages qu'il esperoit d'en retirer, & ainsi se fit la réconciliation de Maximilien avec Louis. La Ligue fut conelüe à Cambray en 1508. avec un si grand secret gardé pendant trois mois, que quelques Auteurs l'ont regardé comme un miracle, par lequel la providence a voulu faire voir, qu'elle tient dans la main le pouvoir d'élever ou d'abaisser les Princes, selon qu'elle le trouve bon.

On fit une rude guerre contre cette République, laquelle n'ayant rien découvert de la conspiration faite contre elle à Cambray, fut attaquée sur la fin de cette année 1509. au commencement d'Avril, par l'Armée des Alliez, & par quatre côtez à la fois avec tant de furie, qu'en moins de trois mois elle perdit tout son pais de Terre.

*Autres  
des 509.  
1510.  
1512a*

re-Ferme, où il ne lui resta que la seule Ville de Treviso, enforte qu'on crut la République perduë sans ressource. Mais le Senat trouva moyen d'amasser de grandes sommes, avec lesquelles on mit en campagne une Armée de vingt mille hommes de pied, & de treize mille chevaux, ce qui sauva la République. Le Pape Jules II. naturellement inconstant, voyant que les Vénitiens se fortifioient, tourna casaque, comme on dit, & s'unit avec eux contre le Roy de France, & fit entrer dans cette Ligue le Roy Ferdinand le Catholique, & Maximilien, qui desiroient avec passion de se vanger du Roy Louis XII. pour les raisons ci-dessus alleguées. Ainsi Venise au lieu de perdre, gagna beaucoup par cette guerre. Alors mourut Henry VII. Roy d'Angleterre le vingt-deux Avril 1509. & comme ç'avoit été un Prince avare & avide, il laissa en mourant un trésor en argent comptant de plus de six millions d'écus Romains, somme immense pour ce tems-là. Il eut pour Successeur Henry VIII. son fils, lequel se joignit avec le Pape Jules, Maximilien, & le Roi Catholique, qui étoient déjà liguez contre la France. Pendant les deux années presentes, les Portugais firent beaucoup d'entreprises dans les Indes, & entre autres se rendirent maîtres de la fameuse Ville de  
Goa,

Goa, par le moyen de Don Alphonse d'Albuquerque, qu'ils avoient établi Gouverneur de ce país-là après la mort de Don Francesco d'Almeida, qui y avoit été assassiné.

Les François cependant qui étoient fort puissans en Italie, remportèrent une grande victoire près de Ravenne sur les Alliez, par l'habileté d'Alphonse d'Este Duc de Ferrare, contre lequel le Pape Jules faisoit la Guerre. Après cette grande défaite l'Empereur Maximilien envoya une Armée d'Allemands en Italie, qui renforça beaucoup le parti des Conféderez, & le Duc Maximilien Sforza recouvra le Duché de Milan. De plus on chassa les François de Gènes, & on en fit Duc Octavien Fregoso, qui y rétablit l'ordre de la République. Il sembloit que la guerre alloit être terminée par la mort du Pape Jules arrivée le vingt-un de Février 1513. Pape qui aimoit mieux l'Epée que la Croix; d'autant plus qu'il eut pour Successeur le Cardinal de Medicis sous le nom de Leon X. & qui étoit grand amateur de la paix. Loüis XII. aussi las d'une guerre qui avoit été si avantageuse au Roi d'Angleterre, fit la paix avec lui, & épousa la sœur de ce Prince, beaucoup plus jeune que Loüis: desorte que celui-ci voulant faire le brave, dans le Mariage comme il l'avoit fait à la guerre, perdit

*Autres*  
de 1512.  
1518.  
1519.

perdit bien-tôt après la bataille, & mourut des efforts qu'il avoit faits. A Loüis succeda François de Valois son gendre, qui fut appellé François I. Prince si plein de courage, & d'un esprit si martial, qu'il aura beaucoup de part à cette Histoire.

Roi de  
Navarre

Qu'il me soit permis de faire ici un pas en arriere. Jean d'Albret, Roy de Navarre s'étoit joint avec Loüis XII. contre le Roi d'Angleterre, & le Roi Catholique; desorte que le Pape qui appuyoit les intérêts de celui-ci, excommunia le Roi de Navarre, le déclara déchû des droits qu'il avoit sur son Royaume, & les transféra à Ferdinand le Catholique, lequel envoya Don Frederic de Toledé Duc d'Albe, avec une puissante Armée, qui soumit ce Royaume en peu de tems, & ainsi par la Bulle du Pape ou plutôt avec une puissante Armée, qui fit bien plus d'effet que la Bulle, il réunit ce Royaume à la Castille en 1512. Depuis lequel tems il y a toujours demeuré incorporé, quoique le Roy de France prenne le titre de Roy de Navarre. Loüis II. ne manqua pas de donner du secours au Roi de Navarre, qui se presenta souvent devant le Duc d'Albe, mais il fut toujours repoussé avec perte, & forcé de s'en retourner. On dit que la Reine Catherine, fuyant avec le Roi son Epoux pour aller en France, lui disoit: *Mon cher Epoux, vous*  
avez



FOR PROPER  
OLIVIA  
AND THE SAME BY HALL



DON PROSPER  
COLONNA,  
GENERALISSIME EN ITALIE.

avez été Roi de Navarre, mais ni vous ni aucun de vos heritiers ne le fera jamais plus: Il est vrai, que nous n'aurions pas perdu ce Royaume, si vous en aviez été Reine, & que j'en eusse été le Roi. Elle avoit raison de le dire, parce que si elle avoit gouverné, elle se feroit contentée de demeurer en paix & en repos.

François I. ne fut pas plutôt couronné, qu'impatient de faire connoître son courage martial, il passa en Italie avec une puissante Armée, commandée par Jacques Trivulce Capitaine de grande réputation, & malgré les glaces, & les périls, il passa les Alpes, au grand étonnement de toute l'Europe, avec armes, munitions, & artillerie. Prosper Colonne destiné par les Conféderez à s'opposer au passage de François I. fut battu & fait prisonnier à Ville-Franche. Après s'être ouvert un tel chemin, François I. s'avança jusques à Marignan avec une Armée de quarante mille hommes, où il trouva le Cardinal de Sion, homme de guerre depuis le tems de Jules II. & qui commandoit vingt-sept mille Suisses tous gens d'élite. Il l'attaqua, & après un combat qui dura deux jours & deux nuits, il le défit avec perte de plus de quinze mille Suisses qui demeurèrent sur la place. De-là il alla à Milan, où il passa plusieurs jours en fêtes & réjouïssances, pendant

dant que Trivulce achevoit de réduire l'entier Duché à l'obéissance de François, ce qui lui acquit une réputation immortelle, quoi qu'il ne fit alors que commencer à porter les Armes ; & comme il ne faisoit pas beaucoup de cas du Prince d'Autriche, ou pour mieux dire du Roi Charles, il croyoit de se voir bien-tôt le plus formidable Conquerant du Monde, après avoir remporté une si fameuse Victoire, remarquable par tant de circonstances : à la vérité il y avoit là de quoi donner de la vanité à un jeune Roi, qui pourtant témoigna beaucoup de modération, soit à accorder des graces, ou à prêter l'oreille à des propositions de paix.

*Paix  
entre  
François I. &  
Charles  
V.*

L'Empereur Maximilien, reçût un sensible déplaisir des succès heureux de ce jeune Roi, dans les conjonctures où se trouvoit alors le Roi Charles son petit-fils, d'être obligé d'aller au plutôt en Espagne. C'est pourquoi il porta secrettement le Pape à parler d'accommodement : & ce Pape qui alla s'aboucher ensuite avec le vainqueur François I. à Bologne, lui recommanda si fort la paix, qu'il fut convenu, qu'on enverroient des Ambassadeurs à Noyon tant de la part de l'Empereur Maximilien, & de François I. que du Roi Charles : bien-tôt après la paix fut faite à ces conditions.

*Que François I. céderoit au Roi Charles*

*toutes*

toutes les prétentions qu'il avoit sur le Royaume de Naples, moyennant une pension annuelle de cent mille écus. Que Charles épouserait Louïse fille aînée de François, en la place de Renée fille de Louïs XII. qui lui avoit été promise, & Charles rendrait le Royaume de Navarre à Henry d'Albert fils du Roy, ou qu'à faute de le lui rendre, il lui donneroit l'équivalent en d'autres païs, dans six mois.

Les conditions étoient un peu rudes pour Charles, aussi si la main y consentit en signant le Traité, il est certain que le cœur n'y consentit pas, comme les effets le firent voir bien-tôt après. Cependant on fit publier solennellement la paix dans les deux Royaumes, avec de grandes démonstrations de joye; même pour rendre le Traité plus ferme, ils se donnèrent mutuellement l'Ordre chacun de son païs, pour être comme le sceau de leur Foy; sçavoir François donna à Charles l'ordre de saint Michel, institué par Louïs XI. & Charles donna à François celui de la Toison d'or, fondé par Philippe le Bon, Duc de Bourgogne bisayeul maternel de Charles, avec des colliers de grand prix.

Maximilien Ayeul de Charles, qui se miroit dans la jeunesse de son cher petit-fils, & qui ne travailloit qu'à le voir s'acquiescer de l'autorité, & du crédit dans le Monde,

*Charles  
com-  
mença à  
se faire  
considé-  
rer.*

Monde, l'exhortoit à commencer de se faire connoître par quelque action extraordinaire, non-seulement à ses peuples, mais même aux Nations étrangères; & ce Prince dont le courage & les inclinations répondoient en cela parfaitement au desir de son grand-pere, commença à donner des marques de son Autorité, en faisant les fonctions de grand Maître de l'Ordre de la Toison d'or, dont nous venons de parler, avec beaucoup de pompe & de Majesté; car il convoqua par des Lettres circulaires accoutumées le Chapitre de l'Ordre à Bruxelles, d'autres veulent que ce fut à Anvers, & Sangro à Gand lieu de sa naissance. Le Chapitre assemblé à la premiere séance, il fit une loy authentique qui ordonnoit, que les Chevaliers qui n'étoient que trente selon la premiere institution, seroient à l'avenir cinquante, & en même-tems, il en créa 20. de nouveaux pour remplir le nombre, outre les sept qui manquoient au nombre de trente. Il fit cela en qualité de Duc de Bourgogne, & les Chevaliers qu'il élut furent les suivans.

N O U V E A U  
C H E V A L I E R S .

De l'Ordre de la Toison d'Or créé par Charles-Quint, & ajoûtez aux autres dans la premiere Promotion qu'il fit.

**F**rançois I. Roi de France.  
*Jacques de Horé.*  
*Henry Comte de Nassau.*  
*Philippe de Verré.*  
*Don Ferdinand Infant d'Espagne.*  
*Don Emanuel Roi de Portugal.*  
*Loüis Roi de Hongrie.*  
*Frederic Comte Palatin Electeur.*  
*Jean Marquis de Brandeboug Electeur.*  
*Charles de Lanoy Seigneur de saint Zelle.*  
*Guy de la Beaume.*  
*Hugues Comte de Mansfelt.*  
*Laurent de Gorenod.*  
*Philippe de Croy.*  
*Jacques de Goure.*  
*Antoine de Croy.*  
*Antoine de Lalain.*  
*Alphonse de Bourgogne.*  
*Philibert de Châlon.*  
*Felix d'Uferdember.*

*Michel*

*Michel Volckestein.**Maximilien d'Hornes.**Guillaume de Ribaupierre.**Jean Trozagueres.**Jean de Waffenaer.**Maximilien de Bergues.**François de Melung.**Jean Comte d' Egmond.**Autres  
Préten-  
dans.*

Mais comme il y avoit plusieurs autres Seigneurs qui méritoient cet Ordre, & par conséquent qui s'étoient attendus d'avoir part à cette élection, il ne pouvoit se faire qu'il n'y eut des mécontents : aussi Charles tâcha adroitement de remédier à ces mécontentemens, en donnant aux uns des Emplois honorables, & en faisant esperer autant aux autres. Il n'y avoit point encore eu d'exemple d'aucun autre Prince, & encore moins d'un aussi jeune Prince qu'étoit alors Charles qui n'avoit que seize ans, qui eût fait une si nombreuse création de Chevaliers, ni qui eût mis à leur tête un aussi grand Roi que François I. qui par ses belles actions, & sur-tout par la Victoire qu'il avoit remportée en Italie, faisoit parler de lui comme d'un grand Héros dans toute la Terre.

*Loix  
1516.*

Charles se servit de cette occasion, pour s'instruire à fond de tous les Statuts & Loix établies dans la Fondation de l'Ordre, & ayant

ayant trouvé qu'elles avoient besoin de quelque réforme, de l'avis de son Conseil il la fit, en y ajoûtant les deux Articles suivans : I. Que les Chevaliers Princes précéderoient ceux qui ne le seroient pas, quoi que ceux-ci fussent plus anciens. II. Qu'à l'avenir, les Chevaliers ne seroient pas obligez de porter touûjours le Collier de l'Ordre comme ils avoient accoûtumé de faire, mais qu'ils se contenteroient de porter seulement la Toison pendante sur la poitrine attachée avec un cordon de soye : Qu'ils seroient pourtant obligez de porter le Collier en la maniere ancienne aux grandes Fêtes, de Noël, de la Circoncision, des Rois, de Pâques, de la Pentecôte, de l'Ascension, du S. Sacrement, de la Vierge, des Apôtres, & de S. André en particulier, parce qu'il est le Patron de la Maison de Bourgogne.

En ce tems-là mourut le Roi Ferdinand le Catholique, qui gouvernoit l'Espagne & la Castille comme ses propres Royaumes, & les autres, au nom de la Reine Jeanne sa fille qui se mit d'abord en possession du Gouvernement. Il ne fut guère regretté des Juifs, qu'il avoit chassez d'Espagne au nombre de plus de cinq cens mille, qui se retirèrent en differens Païs. Il en passa plus de 20. mille en Italie, dont la plûpart s'établirent à Rome. A la vérité

*Mort  
de Fer-  
dinand.*

Ferdi-

Ferdinand fut le pere de tous raffinemens de Politique ; mais il n'en devint que plus habile à violer ses promesses , & à couvrir ses plus pernicieus desseins du prétexte de la Religion ; en quoi par malheur il a fait beaucoup de Disciples.

Pour donner quelque éclaircissement à cette matière , je dirai , que Ferdinand mourut le 21. Janvier 1516. lors que l'on nommoit les Ambassadeurs , pour la conférence de la paix à Noyon. Maximilien ayant appris sa mort, fit sçavoir à son petit-fils Charles , qu'il devoit faire la paix avec François I. à quelques conditions que ce fût. Ce qui arriva bien-tôt après , puisqu'elle fut conclüe vers la mi-May de la même année. Ce ne sera point m'éloigner de mon sujet , que de faire ici quelques observations curieuses sur quelques prédictions. On avoit fait l'Horoscope du Roi Ferdinand , & on lui avoit prédit , qu'il mourroit infailliblement à *Madrigal*. Pour éviter l'accomplissement de cette prédiction , il ne voulut jamais s'approcher de ce Canton , quoi qu'il y eût une Fille Religieuse ; il arriva pourtant qu'il mourut en un lieu appellé *Madrigalio*, Madrigalet. La crainte qu'il avoit de cette prédiction lui étoit venuë de deux exemples qu'il avoit lûs dans l'Histoire ; l'un de Don Pietro Roi de Castille , auquel il avoit été prédit qu'il

*perdroit*

perdroit la vie par un grand accident dans la Tour de l'Etoile, & quoi qu'il évitât avec tout le soin possible tout lieu qui portât ce nom, il ne laissa pas d'être assassiné dans le Château de Montel, où l'on voyoit écrit sur la porte, *C'est ici la Tour de l'Etoile.* L'autre fut de l'Empereur Frederic, auquel un Astrologue prédit, qu'il mourroit à Florence, ce qui fit qu'il ne voulut jamais mettre le pied dans cette Ville. Il arriva pourtant qu'il mourut en un lieu appellé *Florenzola*, la petite Florence. J'avoué qu'il ne faut pas ajoûter foi aux Pronostics: Il y a pourtant des exemples capables d'obliger à y faire réflexion.

Cependant l'Empereur Maximilien jugea qu'il étoit d'une nécessité indispensable, que Charles allât au plutôt en Espagne, d'autant plus, qu'il n'y avoit rien à craindre pour l'Italie, ni pour les Pais-Bas, depuis que la paix avoit été faite avec François I. Mais il voulut que Charles fît ce voyage avec une suite pompeuse, aussi fut-il accompagné de plusieurs grands Seigneurs du Pais. Il s'embarqua à Ostende avec les Flotes de Holande, & de Zelande, & quelques vaisseaux Espagnols; & quoi qu'il eût été prié par le Roi d'Angleterre, & la Reine Tante de Charles, de se rafraîchir sur ses côtes, & qu'il eût promis de le faire, le vent se trouva si favorable, qu'on ne trou-

va pas à propos de s'arrêter. Et à propos de prédictions, il y eut des gens qui voyant que le Ciel favorisoit si fort ce premier voyage de Charles, en tirèrent ce Présage, qu'il seroit heureux toute sa vie & dans toutes ses entreprises. Charles laissa pour gouverner le Pais-Bas en sa place, la Princesse Marguerite sa Tante. Mr. Materen met ce voyage en 1518. & dit, que Charles avoit alors précisément 15. ans; cependant il avoit déjà dit, qu'il étoit né en 1500.

Al ar-  
9104.  
8517.

Après une heureuse navigation de 15. jours, Charles arriva en Espagne, au Port de *Villavitirosa*, dans la Province d'*Austrias* où la Reine Jeanne sa mere avoit envoyé une partie de la Noblesse Espagnole pour le recevoir avec pompe; avec l'autre partie elle lui étoit allée deux journées au devant. D'autres disent que la Reine étoit incommodée à *Tordesilla*, où Charles alla incessamment lui faire la révérence, & sans s'arrêter que peu à *Valladolid*. On admira la tendresse qu'ils se témoignèrent réciproquement, car ils s'embrassèrent pendant plus de demie heure en répandant des larmes de joye. On n'admira pas moins que les Espagnols témoignassent tant d'affection à un Roi qui n'étoit pas de leur Nation, & qu'ils n'avoient encore jamais vû. Il est vrai qu'ils le regardoient comme s'il eût été Espagnol, tant parce que  
sa

sa mere étoit Espagnole , que parce que son pere étoit mort en Espagne ; c'étoient d'assez bonnes raisons , pour ne pas dire que Charles avoit des qualitez propres à se faire aimer.

La Reine qui avoit déjà résolu de se dé- charger du poids du Gouvernement , avoit aussi donné les ordres, afin qu'on tînt toutes choses prêtes pour le couronnement de son fils ; ce qui fut exécuté avec beaucoup de magnificence : & comme il étoit passé à la suite de Charles un grand nombre de Noblesse , & de grands Seigneurs Allemans , François , Anglois , & Flamans , les Espagnols , naturellement orgueilleux, voulant faire voir à cette Noblesse étrangère le faste de leur nation, firent des magnificences extraordinaires, au-delà de ce qu'on en auroit pu attendre. La Reine avoit fait faire pour son cher fils un manteau Royal, tout couvert de broderies , de perles , & de pierres , qui fut trouvé si riche & si extraordinaire , qu'on n'en avoit jamais vû en Espagne de semblable ; il parut encore plus beau sur les épaules de Charles par la bonne grace qu'il avoit à le porter. En un mot , tout concourut à la magnificence de son Couronnement , & les acclamations publiques , & la pompe des habits, & le cœur & l'amour de ses sujers.

Cependant Samonte & Ferrari qui l'ont

*Il est  
procla-  
mé Roi*

*Aussi*

*Senti-  
ment.  
17.*

suivi, assurent que Charles n'avoit aucune inclination pour ce voyage d'Espagne, tant parce qu'il n'aimoit guère cette Nation, que parce que menant une vie fort douce & fort tranquille en Flandres, il lui fâchoit de s'aller exposer aux incommoditez & aux périls de la mer; mais qu'il y fut forcé par les instances pressantes de Maximilien son ayeul, qui estimoit ce voyage indispensable; de sorte qu'il l'entreprit plutôt par son obéissance pour l'Empereur, que par sa propre inclination. Ces deux Auteurs rapportent encore deux particularitez, l'une que Charles courut un si grand danger par une tempête qui survint, que l'on regarda comme un miracle, qu'il n'y eût pas péri. J'avouë qu'on ne sçauroit aller sur mer sans être exposé aux tempêtes; mais je ne sçau-rois assurer ce fait, dont personne qu'eux n'a parlé. L'autre est que Charles, alla en Espagne accompagné d'une puissante Armée, à dessein d'obliger les Espagnols par la force à le recevoir, en cas qu'ils ne l'eussent pas fait de bon gré; mais c'est un grand abus, car il n'y a aucune apparence qu'une telle pensée soit montée dans l'esprit de Maximilien, & encore moins en celui de Charles, après l'exemple qu'ils avoient vû de la pompeuse & magnifique réception qu'on avoit fait à Philippe son Pere, & qu'il y avoit lieu d'attendre que les Espa-  
gnols

ghols ne feroient pas moins d'honneur au  
fils.

Enfin après la mort de Ferdinand le  
Catholique qui arriva le 23. Janvier 1515.  
Charles partit pour l'Espagne au mois de  
Septembre 1517. non pas avec une Armée  
navale, mais accompagné de 20. Comtes,  
Marquis & autres Personnes de la premie-  
re qualité, de 60. Gentils-hommes Com-  
menſeaux, cent Gardes à cheval, & 300.  
Officiers ou Domestiques. Ce qu'il y a d'af-  
sez vrai-ſemblable ſur ces deux choſes rap-  
portées par Samonte & Ferrari, eſt qu'à  
l'arrivée de Charles en Espagne, le Conſeil  
Royal qui réſidoit alors à Toledé, quoi  
qu'il eût réſolu de le recevoir avec toute  
la magnificence poſſible, & qu'on eût fait  
des dépenses immenſes pour les prépara-  
tifs, néanmoins n'ayant pas reçu des ordres  
particuliers de la Reine, ſur la qualité qu'on  
lui devoit donner, ſe trouva embarſſé à  
ſçavoir ſ'ils le devoient reconnoître ou en  
qualité de Prince de Caſtille, ou comme  
Duc de Bourgogne, ou comme Roi : Mais  
enfin après pluſieurs longues conſultations  
à la maniere de leur Nation, ils délibere-  
rent à la pluralité des voix, de lui donner  
ſeulement le titre de Prince Sereniſſime,  
ſans dire ſi c'étoit d'Espagne ou de Bour-  
gogne. Mais pour ce qui regarde les hon-  
neurs, & la reception qu'on lui fit, elle

*Comte  
ment  
Charles  
eſt reçu  
en Ef-  
pagne*

fut aussi magnifique que celle qu'on avoit fait à Philippe son Pere : Quoi qu'il y ait plusieurs Auteurs qui assurent , que quoi que Charles n'eût eu que la simple qualité de Prince , quand il arriva en Espagne , on ne laissa pas de lui faire les mêmes honneurs , que les Espagnols ont accoutumé de faire à leurs Rois , lors qu'ils font leur entrée à Toledé.

*Il est  
déclaré  
Roy.  
3517.*

Charles averti de la peine où avoient été les Espagnols , naturellement pointilleux , à se déterminer sur les qualitez qu'on lui devoit donner , n'eût pas plutôt reçu les premiers honneurs qu'on lui fit à son débarquement , qu'il alla en toute diligence à *Tordesilla* , où la Reine sa mere faisoit sa résidence à cause de ses incommoditez : comme au lieu de toute l'Espagne où l'air étoit le meilleur. Je ne m'arrêterai point à représenter ici les embrassades , les baisers , les caresses , les marques de tendresse & d'affection qu'ils se donnerent réciproquement , après une absence de treize ans. Ensuite ils eurent des Conférences secretes , où Charles déclara avec beaucoup de respect à la Reine sa mere , que son intention étoit de ne vouloir d'autre qualité dans le Royaume que celle de son Lieutenant. Mais si la modestie du fils se contentoit de cela , la tendresse de la mere vouloit bien aller plus loin. En effet elle fit assembler le

le Conseil Royal , & prenant la plus riche Couronne du Roy son Pere, elle la mit en presence de tous, sur la tête de son fils , & fut la premiere à le reconnoître pour Roi de Castille , ce que firent aussi après elle tous ceux du Conseil. Ensuite on en dressa l'acte solemnel, avec cet article exprès, que tout se feroit dans le gouvernement au nom de la *Reine Jeanne, & du Roi son fils.*

Ulloa assure, que la premiere chose que Charles fit après avoir été proclamé Roi, ce fut de faire la paix avec François I. En quoi il s'est manifestement trompé. La premiere action d'autorité de Charles en Espagne, fut d'ordonner à Don Pietro Martinez de Gusman, grand Commandeur de l'Ordre de Calatrava, Gouverneur de l'Infant Don Ferdinand son frere, & à Don Alvaro Osorio, Evêque d'Astorges son Précepteur, de ne plus faire la fonction de leurs charges, & de se retirer le premier dans une de ses maisons de Campagne, & l'autre dans son Diocèse à la Cour selon la coûtume. On fit mille raisonnemens sur ce changement inopiné : mais la véritable raison en fut, que Charles étoit informé par plusieurs Personnes dignes de foi, que l'un & l'autre de ces Seigneurs remplissoient de mauvaises impressions l'esprit de Ferdinand contre son frere, & lui vou-

loient persuader, que son frere avoit tant d'averfion pour lui, qu'il ne le voyoit qu'avec peine, & qu'il s'étoit oppofé par fes lettres à la volonté de la Reine, qui lui vouloit mettre en main le Gouvernement; étant juſte de le donner à un des freres en l'abſence de l'autre. Ils lui diſoient tout cela par le deſir qu'ils avoient de dominer.

*L'Empire Ottoman ſe rendit en 1517.*

Cette année enfanta deux grands ſujets de larmes, l'un pour la Chrétienté en général, & l'autre pour l'Eglife Romaine en particulier. Le premier fut celui-ci. Selim grand Sultan des Turcs, étant monté à l'Empire Ottoman plein d'un courage martial, & avec des deſſeins ſuperbes de s'acquérir de la gloire, & de devenir un grand Conqué rant par ſes Armées innombrables, réſolus de ſe rendre maître de la Syrie, afin de pouvoir plus aiſément ſ'emparer de l'Egypte. Il ſe vantoit même, pour donner plus de courage à la fierté des Turcs, qu'après avoir renforcé ſon Empire de ce côté-là, il lui ſeroit facile de tourner ſes armes contre la Chrétienté en Europe, de détruire la Monarchie du Pape, & de ſ'enrichir de tant de treſors qu'il tient inutilement renfermez dans ſes Eglifes. Avec de tels deſſeins, & à la tête d'une Armée formidable, il arriva à Rama, envoya ſon Infanterie du côté de Gaza, & pour lui il alla avec ſoixante mille chevaux à Jeruſalem.

lem, sous prétexte de visiter cette Ville si fameuse dans tout l'Orient ; mais principalement , pour obtenir de Mahomet par des Sacrifices, des Victoires, & la prospérité de ses Armes : & il usa d'une si grande hypocrisie , qu'il fit de grandes charitez , non-seulement aux pauvres d'entre les Turcs , mais aussi aux Prêtres Chrétiens , disant qu'ils étoient dignes de sa protection & de sa charité , parce qu'ils étoient Gens de sainte vie.

De Jerusalem il alla à Gaza avec sa Cavalerie , afin de se joindre à son Infanterie, & de continuer ainsi son voyage en Egypte. Mais le Soudan d'Egypte étant averti de sa marche , se mit en devoir avec ses troupes , qui étoient à six mille du Caire, de lui fermer si bien tous les passages, qu'il lui fût impossible de les forcer, ce qui seroit indubitablement arrivé , sans que quatre Soldats deserterent de son Armée, & allèrent découvrir à Selim le dessein du Soudan ; de sorte qu'au lieu de passer à gauche , où tout étoit fortifié , ils tournerent à droit , en plein minuit , & passerent facilement : mais pour toute récompense d'une trahison qui avoit si bien réüssi , ces quatre Soldats Albanois n'eurent qu'une corde ; l'Empereur les fit étrangler en sa presence, disant, *Qu'il vouloit empêcher que d'autres n'imitassent un si méchant exemple, & ne lui fissent*

*sent une trahison semblable à celle qu'ils venoient de faire au Soudan.* Lequel voyant que son redoutable ennemi avoit forcé les passages, & défait les Troupes, rassembla celles qui lui restoient, & s'alla renfermer avec elles dans le Caire, qu'il fortifia du mieux qu'il pût. Mais Selim qui avoit une Armée de trois cens mille hommes, attaqua la place par six endroits differens. On combattit pendant deux jours & deux nuits, sans discontinuation, & sans manger ni dormir, il y fut tué un nombre innombrable de gens d'un côté & d'autre; mais finalement les Assiégez furent accablés par le grand nombre, auquel il ne fut pas difficile d'entrer par quatre endroits à la fois. La Victoire se déclara donc pour Selim. Le Soudan fut fait prisonnier, & ensuite Selim le fit étrangler, & exposer son corps sur une des portes de la Ville. Ainsi finit le formidable Empire des Soudans d'Egypte, & tel fut aussi le commencement de l'épouvantable Monarchie de la Maison Ottomane.

*Martin  
Luther.*

Cependant Leon X. qui prévoyoit les malheurs que cette Puissance barbare pouvoit causer à la Chrétienté, par un zèle ordinaire aux Papes, ordonna des prieres publiques, avec des processions solennelles à Rome. Il y assista plusieurs fois lui-même nuds-pieds. Il ordonna encore un

Jubilé

Jubilé Universel dans toute la Chrétienté, pour obtenir le secours de Dieu contre les Infidèles. Mais comme les Papes, tout Papes qu'ils sont, sçavent bien ce qu'ils doivent faire, mais non pas ce que la Providence veut tirer de ce qu'ils font; il arriva que Leon ordonna que dans le Pais de Saxe, au lieu que les Jubilez avoient accoutumé d'y être publiez par les Peres Augustins, selon leurs anciens Privilèges, celui-ci seroit publié par les Dominicains, auxquels il en transféra le droit & le Privilège par une Bulle. A quoi s'opposa vigoureusement *Frere Martin Luther*, Provincial des Augustins dans la Province de Saxe, & très-éloquent Prédicateur. Il fit plusieurs écrits pour se plaindre du tort qu'on faisoit à son Ordre. Il en écrivit même plusieurs lettres à Rome: mais Leon n'en voulant pas avoir le démenti, soutint la Bulle en faveur des Dominicains, & Luther en colere de ce procédé quitta le froc, & se mit à prêcher contre l'Autorité du Pape, & ensuite contre toute l'Eglise Romaine, avec le succès que personne n'ignore, & duquel nous parlerons en son lieu.

Pendant que cela se passoit, Charles travailloit à établir son autorité en Espagne, en quoi il falloit user de beaucoup de ménagement, ayant à faire à une Nation

fiere & orgueilleuse : ainsi, comme un autre Jupiter, il tenoit la foudre d'une main, & une Couronne de fleurs, de l'autre, c'est-à-dire qu'il se servoit tantôt de la clémence, & tantôt de la rigueur. Mais comme il avoit une haute idée du mérite, de la vertu, de la prudence, & de l'habileté d'Adrien Florent son Precepteur, il résolut de se servir de son Conseil, dans les affaires publiques, & dans celles du Cabinet, & pour lui donner plus d'autorité & de crédit sur l'esprit des Espagnols, il le recommanda avec chaleur au Pape Leon X. afin qu'il le fit Cardinal à la premiere promotion. Leon qui avoit fait dessein de faire conclure une ligue à tous les Princes Chrétiens contre le Turc, qui avoit déjà destiné plusieurs Cardinaux des plus habiles, pour les envoyer en qualité de Légats pour cette affaire, & qui voyoit qu'il y auroit plusieurs places vuides dans le Consistoire, résolut de faire une nombreuse promotion, ce qui arriva le premier de Juillet 1517. où il fit trente-un Cardinaux ; & ainsi il satisfit aux demandes de plusieurs Princes, & particulièrement il fit plaisir à Charles, ayant fait Cardinal Adrien du titre de saint Jean & saint Paul ; mais il aimoit si fort son nom de Baptême, qu'il voulut contre la coutume ne le pas changer, ni être autrement

*Char-  
les fait  
donner  
le Cha-  
peau de  
Cardi-  
nal à  
Adrien  
son Pra-  
cepteur.  
1517.*

trement

rement appelé que le Cardinal Adrien. Il ne voulut pas même changer son nom quand il fut Pape.

Véritablement cette promotion fut fort agréable à Charles, & comme on lui adressa le Chapeau pour le mettre sur la tête d'Adrien, il voulut qu'on en fit la cérémonie à Valladolid dans l'Eglise Cathédrale en grande pompe. Alors les Arragonois ayant témoigné avec beaucoup de zèle au Roi Charles, qu'ils souhaittoient jouir des mêmes Priviléges que les Castillans, c'est-à-dire, que le Roi allât en personne dans ce Royaume, pour y recevoir le serment de fidélité de ses Sujets. Le Roi trouva leur demande juste : desorte que douze grands Seigneurs d'Arragon le vinrent prendre avec une nombreuse suite, pour l'accompagner. Il partit donc suivi d'un nombre infini de noblesse Castillane, ayant toujours à son côté, & encore plus dans son cœur son cher Adrien. Le Roi fut reçu des Arragonois, (si jaloux des Castillans, qu'ils voudroient les surpasser en toutes choses) en tous lieux avec une magnificence extraordinaire, & particulièrement à Saragosse, Capitale du Royaume d'Arragon, tellement que le Roi étoit étonné de voir un si grand faste. Là il fût proclamé & Couronné d'une des Couronnes que l'on y garde dans le Tresor du Royau-

Royaume , mais il portoit le manteau Royal, que sa Mere lui avoit donné. On admira la bonté de ce Prince , en ce que le lendemain du jour , auquel on lui avoit prêté le serment de fidélité , il donna sa main à baiser à plus de mille personnes, outre ceux qui en avoient le droit.

*Mort de  
l'Empereur  
Maximilien.  
1517.*

Pendant qu'il étoit à Saragosse , il reçut un Courrier , qui , quelque diligence qu'il eût fait, avoit eu de la peine à faire le voyage en vingt-huit jours , à cause des glaces & du dégel. Quoi qu'il en soit , le neuf de Février au soir il reçut la nouvelle de la mort de l'Empereur Maximilien son ayeul, arrivée en Allemagne le douze Janvier 1519. Il étoit âgé de soixante ans , & mourut d'une dysenterie , à laquelle il ne se trouva point de remede. C'est ainsi que j'ai parlé de cet Empereur dans un autre de mes ouvrages , parce que c'est ainsi que je l'ai trouvé dans plusieurs Auteurs qui vivoient de ce tems-là. Maximilien au reste a toujours passé avant & après qu'il fut Empereur, pour un esprit irrésolu, changeant, aimant la nouveauté , mais d'un génie trop foible pour soutenir de grands desseins : sans règle dans ses dépenses , faisant les générositez à l'aveugle, & excessivement prodigue : de sorte qu'il se trouva souvent si embarrassé dans des desordres considérables , qu'il ne put jamais avoir aucun bon succès

succès dans les entreprises : Cependant durant tout son Règne , il avoit toujors la guerre contre quelqu'un , mais avec une inconstance , qui ne lui faisoit point d'honneur. Peu de fermeté en lui , & encore moins de prudence : aussi Jules II. avoit coûtume de dire de lui , *Que les Cardinaux & Electeurs s'étoient trompez , parce que ceux-ci au lieu de donner l'Empire à lui Pape , ils l'avoient donné à Maximilien ; & les Cardinaux , en ce qu'au lieu de faire Maximilien Pape , ils l'avoient élevé , lui , à cette Dignité.* En effet l'Empereur auroit été un fort bon Pape , & le Pape un fort bon Empereur , au lieu qu'ils réüffirent très-mal , celui-ci à être Empereur , & celui-là à être Pape.

Après la mort de cet Empereur , on vit naître plusieurs prétendans à l'Empire , & François  
sois Roy  
de France  
ce. quoi qu'il n'y en eût que deux que la voix publique crût y avoir bonne part, les autres ne laissoient pas d'y prétendre & d'esperer de pouvoir , comme on dit , pêcher en eau trouble. Les deux plus considérables Concurrents furent François I. & Charles-François avoit l'avantage d'être plus à portée pour avancer ses affaires. D'ailleurs deux ou quatre choses parloient haut en sa faveur , son courage martial , les marques incontestables qu'il avoit données d'une valeur invincible , d'une grande conduite dans

dans les Armées, & la bonne fortune qui l'avoit toujours accompagné. De plus c'est que dans des tems semblables, où l'Allemagne étoit menacée de tant de maux, au dedans & au dehors : Au dehors par l'Empire des Turcs, devenu si formidable, & au dedans par des guerres de religion, on avoit besoin d'un homme comme lui. Ainsi toutes sortes de raisons vouloient que l'on élevât à l'Empire, un Prince tel que celui-là, qui régnoit sur des peuples courageux & bien unis, & qui étoit en état de défendre l'Empire par sa propre valeur, aussi bien que par la puissance de ses Etats, dans des tems fâcheux comme ceux d'alors. Ses Partisans ne manquoient pas de faire valoir toutes ces raisons, & de se servir de toute leur éloquence, pour faire voir la nécessité qu'il y avoit de le faire Empereur.

*Charles  
Roi  
d'Espa-  
gne.  
1519.*

Il n'en étoit pas ainsi de Charles, car toutes les circonstances étoient contre lui. Premièrement, quoi qu'il pensât à l'Empire, il ne pensoit pas encore à prendre des mesures pour cela, attendu la bonne santé & la forte complexion de Maximilien son grand-pere, qui sembloit lui promettre une fort longue vie. Il faisoit en effet son compte qu'il auroit assez de tems pour faire le voyage d'Espagne, y demeurer trois ou quatre ans, & puis s'en retourner aux Pais-Bas, pour conférer en Allemagne avec l'Em-

L'Empereur sur le sujet de celui qui devoit être son Successeur : & c'étoit aussi son intention ; mais il eut lieu d'experimenter la verité de cette maxime : *Que l'homme propose , & Dieu dispose* ; car Maximilien mourut lors qu'il étoit si éloigné des Electeurs. Plusieurs lui conseilloient de s'embarquer au plutôt , pour aller en personne soutenir ses intérêts, & la longue possession de l'Empire dans la Maison d'Aûtriche. Mais le Cardinal Adrien , dont Charles préferoit les sages conseils à tous autres , ne fut pas de cet avis, de peur qu'il ne reçût l'affront de trouver l'Empereur fait, quand il arriveroit. Les Partisans de François aléguerent contre Charles ces raisons, qu'il étoit trop éloigné. Que les Espagnols ne souffriroient pas , qu'il demeurât si loin de ses Royaumes : Que les Etats étoient éloignez les uns des autres , & par conséquent exposez à plusieurs révolutions & séditions: Qu'il n'avoit aucune experience dans les Armes: Que l'Empereur qui l'avoit élevé, & duquel il avoit toujours dépendu, lui avoit inspiré & son humeur , & ses maximes , & plusieurs choses semblables.

Les Electeurs s'étant donc assemblez à Francfort à la maniere accoûtumée pour l'Electon d'un Empereur , les Partisans de François I. ne se servirent pas seulement de la langue , mais de la bourse auprès

*Le Pape se déclare pour Charles.*

des

des Electeurs Ecclesiastiques, plus aisez à se laisser corrompre, parce que ne laissant point d'enfans pour leur succeder, ils ne pensent qu'au present, desorte qu'il y eut de grandes contestations entre ces deux uniques Concurrans. Leon X. se trouva embarrassé à choisir le parti qu'il devoit prendre; mais il fit une consultation secrette avec les plus habiles Cardinaux, où il fut résolu, que le Pape se devoit déclarer pour Charles pour deux raisons: premierement parce que c'étoit un Prince Catholique & zélé, descendu de plusieurs Princes très-pieux, & qui défendrait avec un grand zèle les intérêts de l'Eglise dans la conjoncture des troubles que *Luther* y avoit causez. L'autre que Charles étant Roi de Naples, & des Loix inviolables défendant que les Empereurs en fussent Rois, Charles seroit obligé de céder ce Royaume au S. Siège, dont il étoit fief; mais c'étoit, comme on dit, *compter sans l'Hôte*. Sur cela on envoya à Francfort le Cardinal Cajetan, avec ordre de faire tout ce qu'il pourroit en faveur de Charles, sans pourtant choquer ouvertement les intérêts de François I. D'autres disent pourtant que le Pape s'y opposa vigoureusement.

*Le Duc  
de Saxe  
refuse.*

Les Electeurs las de tant de contestations, résolurent sans plus écouter les raisons des deux Concurrans, de les exclure

tous

tous deux, comme étrangers; & de mettre la Couronne Impériale sur la tête d'un homme de leur Nation, & du nombre des Electeurs, attendu que l'Allemagne étoit menacée de plusieurs maux, si on attendoit plus long-tems à lui donner un Empereur. De sorte que d'une commune voix ils élurent Frederic de Saxe, surnommé le Sage, quoi qu'il fût proche parent du Duc qui protegeoit *Luther*; mais la bonne opinion que l'on avoit de son courage, de sa prudence, & de tant d'autres grandes vertus qu'il possédoit, dissipa tous les soupçons qu'on auroit pû concevoir de lui: ainsi unanimement tous les Electeurs lui présenterent la Couronne Impériale. Mais lui ne voulant pas refuser à la légère un offre de cette importance, demanda deux jours pour se déterminer: & au troisiéme il fut remercier les Electeurs avec beaucoup de modestie, disant, qu'il ne se sentoit pas assez de forces pour soutenir un si grand poids. Refus qui donna lieu à Erasme d'écrire beaucoup de choses à la loüange de cet Electeur, qui fit le Discours suivant dans le College des Electeurs, lorsqu'il refusa la Couronne Impériale.

## DISCOURS

*De l'Electeur Frederic de Saxe au College  
Electoral , sur ce qu'on l'avoit  
nommé à l'Empire.*

**M**ESSIEURS, & très-honorez Colle-  
gues, je ne puis comprendre, d'où  
vient que nous ne pouvons nous accor-  
der, ni pourquoi on pense à François I.  
pour le faire Empereur, au lieu de tourner  
toutes nos pensées vers le Roi d'Espa-  
gne, ni enfin pourquoi on me voudroit  
obliger à prendre la Couronne Impériale,  
quelque grace qu'on me fasse d'avoir eu  
cette pensée. Souvenons-nous, je vous prie,  
que la premiere & plus ancienne marque  
de Dignité qu'on donne aux Empereurs,  
est de leur donner une épée, afin qu'ils  
s'en servent contre les ennemis de l'Em-  
pire, & pour la défense de l'Eglise. De-là  
vient aussi la coûtume d'élire pour Em-  
pereurs des jeunes gens, afin qu'ils soient  
propres à faire la guerre, ou que l'on puisse  
esperer qu'ils le deviendront. Ce sont-là des  
qualitez qui ne se rencontrent point en moi  
qui suis déjà dans un âge plus propre à em-  
brasser le Crucifix, qu'à manier l'épée, &  
à faire la guerre plutôt à mes pechez,  
qu'aux hommes; & comment pourroit-on  
se

se résoudre , je vous prie , d'ôter l'Empire à des personnes qui le méritent , pour me le donner , à moi qui ai cinquante-neuf ans , âge où les autres sont prêts à le quitter : & comment s'imaginer que je commence à régner lorsque les autres commencent à mourir ? Certainement s'il suffisoit pour bien gouverner l'Empire , d'en avoir la bonne volonté , j'en accepterois le sceptre avec beaucoup de plaisir , parce que je n'en manque pas : mais comme il faut de bons effets , qu'on ne peut attendre d'un âge aussi avancé que le mien , je vous supplie d'agréer que je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait de me croire digne d'un si grand emploi , & de prendre en bonne part le refus que je suis obligé d'en faire.

Je ne puis m'imaginer aussi d'où vient qu'unanimement , nous ne concourons pas tous à l'Electiion du Roi Charles , puisque c'est un Prince qui a des qualitez qui l'en rendent plus digne que tout autre. Il est né en Flandres , qui est une Province de l'Allemagne. Il a été élevé par les soins d'un Ayeul tel qu'étoit Maximilien , qui n'aura pas manqué de lui donner de bonnes instructions pour bien gouverner , lui qui en étoit naturellement si capable , comme personne ne l'ignore ; de sorte que nous avons sujet d'esperer toute sorte de bon

Bonheur sous l'Empire de son petit-fils. De plus il est jeune, naturellement porté aux actions grandes & généreuses, bien fait de sa personne, robuste pour résister aux fatigues. Il entend parfaitement les langues étrangères, & sur-tout l'Allemande. Il n'a pas son pareil en toute sorte d'exercices militaires. Il n'ignore rien dans le métier de la guerre. Il est en un âge propre non-seulement à défendre, mais à aggrandir l'Empire, & à s'acquérir de la gloire, & il a en main les moyens d'y réussir sans charger nos Peuples, étant maître de tant de Royaumes & de Pais fleurissans. En un mot, jamais Electeurs n'eurent une plus belle occasion de faire paroître leur zèle, & leur bonne conscience à choisir un Empereur, que celle d'aujourd'hui où il s'agit d'élire Charles.

Enfin je ne vois pas comment nous ne faisons pas réflexion, que ce seroit nous couvrir de honte devant toutes les Nations étrangères, que de laisser échapper une si belle occasion qui se presente de faire honneur à l'Empire, en lui donnant un tel Empereur, & de rendre nôtre propre réputation immortelle pour avoir fait une telle élection. Cependant on cherchera des moyens d'empêcher que ce Prince ne soit élu, & pourquoi? afin de mettre François I. en sa place. Mais sur quoi fondé?

je

je n'en sçai rien. Je ne conteste pas que le Roi de France n'ait du mérite & de la valeur, mais il faut considérer que ce Prince n'a pas été élevé en Allemagne, & qu'il n'y a jamais mis le pied, à peine entend-il seulement quelque mot de nôtre langue. Or étant né en France, il ne se peut qu'il n'ait contracté quelque chose de l'humeur Françoisise si opposée à la nôtre.

Mais que dis-je ? La prudence & la bonne conduite nous obligent par maxime d'état, de considérer avec crainte & défiance, que ce Prince est né dans un Royaume, où régne une Monarchie absolüe. C'est une chose trop considérable pour ne nous pas obliger à ouvrir les yeux, & à prendre nos précautions & nos sûretés. Car enfin qui nous assurera qu'il ne lui prendra pas fantaisie un jour de changer la liberté de l'Empire, & de réduire les Electeurs & les Princes, en l'état où sont aujourd'hui les Ducs & les Pairs en France. Cela n'est pas impossible, Messieurs: Ne rappellons point le souvenir des histoires passées. Et qui ne sçait combien de sang nos Prédecesseurs n'ont pas été obligez de répandre, avant que de pouvoir arracher le Sceptre de l'Empire de la main des François, & de le pouvoir mettre en celle de nôtre Nation ? Et aujourd'hui que nous

en

en sommes les maîtres, nous voudrions y renoncer, pour le leur donner une seconde fois ?

*Le Duc  
de Saxe  
Charles.*

Toutes ces raisons alléguées par Frederic dans son discours, n'empêcherent pas que les Electeurs ne continuassent, pendant plusieurs jours de le presser, & de tâcher de l'obliger à accepter la Couronne Impériale. Mais enfin, voyant qu'il persistoit dans son refus, que le parti de Charles & de François se fortifioit de jour en jour, & qu'il s'en formoit de nouveaux, par des gens qui esperoient profiter de la division : les Electeurs très-satisfaits de la grande modestie de Frederic, & de sa sincérité, le prièrent de nommer la Personne qu'il jugeroit en conscience la plus propre, l'assurant qu'ils s'en rapporteroient à son avis. Frederic refusa de le faire, attendu qu'il ne pouvoit que s'attirer la malveillance de ceux qu'il ne nommeroit pas : cependant on le pressa tant, qu'il leur dit, *que pour lui il protestoit sur son honneur & sur sa conscience, qu'il ne connoissoit personne qui fût plus digne de l'Empire que le Roi Catholique.*

*Mezerai.*

Je ne comprends point par quelle raison les Electeurs demandoient à Frederic quel étoit son avis, après l'avoir oïi parler si longtems & se déclarer si ouvertement pour Charles. Mezerai, qui prétend prouver, que

que sans les menaces de Charles , François I. auroit été Empereur , en parle de cette forte dans son Histoire. *Le Duc de Saxe avoit été menacé , s'il arrivoit que par l' Election de François I. Charles fût exclu de la Couronne Impériale , qu'il le feroit prendre prisonnier , & le perdrait , avec l' Armée , par laquelle il tenoit Francfort investi , comme étant cause de ce qu'il perdoit l' Empire. Desorte que voyant que ce vain nom d' Empereur lui feroit perdre la vie , il fit , comme on dit , de nécessité vertu , c'est-à-dire , qu'il couvrit sa juste appréhension d'une générosité feinte , refusa cette souveraine dignité , & par un discours affecté , il persuada aux autres d'élire Charles.*

L'Electeur de Tréves , le plus ardent & le plus déclaré Partisan du Roi François , parut extrêmement opposé à l'avis du Duc de Saxe , quoique ce fût lui-même qui avoit proposé de s'en rapporter à lui , pour l' Election de l'Empereur ; mais quand il vit qu'il se déclaroit pour le Roi Charles , il fit du bruit & s'emporta jusqu'à dire , que la puissance immense de Charles , qui possédoit tant d'Etats & de Royaumes , ne mettoit pas seulement en un danger manifeste la liberté des Princes d'Allemagne , mais qu'elle donneroit de la jalousie à toute la Chrétienté , quand on verroit , qu'à ces forces il joindroit celles de l' Empire. Il ne

L'Ele-  
cteur de  
Tréves  
s'y op-  
pose.

se contenta pas de ces paroles, qui étoient trop violentes pour produire quelque effet, car il presenta au Colége électoral une protestation par écrit contre l'Élection que Frederic avoit faite, dans laquelle il la traitoit de scandaleuse, & honteuse à l'Empire, aux Electeurs & au Monde entier, & qu'elle auroit toutes les suites fâcheuses que chacun pouvoit s'imaginer. Mais Dieu qui dispose du cœur des hommes par sa providence, forma celui des Electeurs, le rendit inflexible aux crieries de celui-ci.

*Charles  
est élu  
Empereur.  
1519.*

Tellement qu'au matin du dix-huit Juin 1519. ils créèrent Charles Roi des Romains, qui est autant que si l'on disoit Empereur, d'une commune voix, hors l'Archevêque de Trèves, qui n'y donna la sienne que quelques jours après, quand il vit que toute espérance étoit perdue pour François I. & afin de ne s'attirer pas pour toujours la haine de Charles. Cela ne fut pas plutôt fait, que Guillaume Duc de Baviere, qui avoit depuis quelques mois été fait Duc par la mort de son Pere Albert, surnommé le Sage, s'offrit de partir le lendemain pour aller en Arragon porter à Charles la nouvelle de son Election, & pour recevoir son consentement, de quoi il ne doutoit pas. Les Electeurs le chargèrent particulièrement, quand il auroit vu Charles, de le solliciter à s'en venir incessamment

amment en Allemagne, pour y être couronné. Tout le Collège Electoral reçût l'offre du Duc avec beaucoup de plaisir, tant parce qu'il avoit beaucoup de crédit dans l'Empire, que parce qu'étant le plus zélé Partisan de Charles, ce Prince auroit beaucoup d'égard à ce qu'il lui diroit. Le Duc s'embarqua en Zélande sur un vaisseau léger, mais il eut les vents si peu favorables, qu'il ne put arriver qu'en trente jours à Saragosse, où il fut reçu de Charles, non-seulement avec tous les honneurs dûs à son caractère, mais avec les grands témoignages d'affection & de tendresse dont le cœur humain soit capable.

Cependant les Electeurs qui étoient dans l'impatience de voir Charles en Allemagne, & afin que son voyage fît plus d'honneur à l'Empire, en le faisant accompagner par deux des plus grands Princes de leur nation, envoyèrent en Espagne le Duc de Baviere, qui suivit de près l'Electeur Palatin, & qui fut chargé des Actes autentiques de son Election, souscrite par plus de trois cens Princes, Comtes & grands Seigneurs de l'Empire, qui supplioient tous avec empressement l'Empereur de se mettre le plutôt qu'il pourroit en chemin, parce que les affaires de l'Empire demandoient nécessairement sa presence, pour remédier aux desordres presens, causez par Martin Luther, que

*On envoya  
voye en  
Espa-  
gne l'E-  
lecteur  
Palatin*

Leon X. avoit condamné & excommunié pour avoir fait une secte nouvelle, & qui pourtant étoit protégé par quelques Princes : & comme il sembloit que tout concouroit à la bonne fortune de Charles, l'Electeur Palatin fut aussi heureux dans son voyage, que le Duc de Baviere l'avoit été dans le sien ; & il fut reçu du Roy, avec autant de démonstrations d'affection que lui. L'Empereur ayant tenu conseil avec ces deux Electeurs, résolut de partir au plutôt.

*L'Espa-  
gne sé-  
parée  
de l'Em-  
pire.* Mais comme l'Espagne ne reconnoît en rien l'Empire, & qu'elle n'a rien de commun avec lui, dequoi les Allemans ne demeurèrent pas d'accord, soutenant que l'Espagne a dépendu de l'ancien Empire Romain, & que celui d'aujourd'hui qui est le même, doit avoir succédé à ses droits : pour ôter ce scrupule aux Espagnols, Charles n'eut pas plutôt accepté l'Empire, qu'il fit publier une Loi par laquelle il déclara, que l'Espagne étoit un état entierement séparé de l'Empire, & qui n'en dépendoit en aucune maniere.

Il trouva encore un autre moyen de satisfaire l'ambition des Espagnols. C'est que jusques à ce tems-là, on n'avoit point donné d'autre qualité aux Rois de Castille, que celle d'*Altesse*, quoi qu'on traitât de *Majesté* le Roy de France & celui d'Angleterre ; Il fit donc une autre Loi après celle-

celle-là, par laquelle il étoit ordonné qu'à l'avenir on donneroit le titre de *Vôtre Majesté* au Roy de Castille & celui d'Arragon, ce qui fut fort agréable aux Espagnols. Il créa encore un Office de Grand-Maître des Postes, charge de grande importance, qu'il donna au Comte de Villademiano de la maison de Tassis, & la rendit hereditaire dans cette famille, afin d'obliger cette puissante Maison, à tenir en bride les Espagnols en son absence. Dans le même dessein, il fit aussi Chevaliers de la Toison d'or Don Alvaro de Zuniga Duc de Bejar, Don Frederic Henriquez Almirante de Castille, Don Innico de Velasco Conestable, le Marquis d'Astorgas, le Prince de Viziniano & le Duc de Cardonne.

Cela n'empêcha pas qu'il ne s'emût quelques legeres séditions en certains lieux écartez de la Castille, par les intrigues de Don Antonio d'Acugna Evêque de Zamorra, de Don Jean Padille, & de Jean de Bravo; & comme un feu lent dure d'ordinaire plus long-tems, on vit aussi ces troubles durer en Espagne l'espace de trois ans. Car pendant que ces séditieux, qui s'étoient soulevez, non pour le bien public, mais par ambition, & par l'esperance de pouvoir, comme on dit, *pêcher en eau trouble*, pendant, dis-je, que ces trois séditieux avoient allumé le feu en un coin, & que ceux qui

Sé-  
ditions par  
qu'il s'  
miso.

avoient le Gouvernement en main, courroient avec les bien-intentionnez pour l'éteindre, ces brouillons alloient l'allumer en un autre, toujours pourtant sous prétexte du bien public, terme ordinaire dans la bouche des séditieux, disant que la Castille, qui avoit toujours été gouvernée par ses Rois naturels, ne devoit pas souffrir d'être gouvernée par des Etrangers, & tyrannifiée par un Roi puissant, qui aimeroit tant son pais natal, qu'il ne retourneroit plus jamais en Espagne, ce qui seroit une honte pour leur Nation.

*Charles les met ordre au Gouvernement.*  
 3529. Nonobstant tout cela, Charles ne différera point son voyage qu'il avoit résolu de faire, quoi qu'il pût arriver, à cause qu'il voyoit que sa présence étoit indispensablement nécessaire à l'Allemagne; que sans cela, il n'auroit pû se conserver l'Empire, & qu'il étoit bien informé, que François I. mettoit tout en usage, raisons, représentations, sommes immenses, pour tâcher de causer un schisme dans l'Empire, comme cela étoit autrefois arrivé, & trouver moien de faire faire une nouvelle élection en sa faveur. Il fit donc convoquer avec toute la diligence possible, l'assemblée des Etats de Castille & d'Arragon: où il fut en personne déclarer qu'il avoit nommé le Cardinal Adrien pour gouverner ces Royaumes en son absence, il l'avoit fait six mois

*aupa.*

auparavant Evêque de Tortose, connoissant sa probité, la sainteté de ses mœurs, sa bonne conduite, & son expérience, & qu'ainsi il ne doutoit pas qu'ils ne fussent contens du choix qu'il en avoit fait. Il leur nomma aussi les Conseillers qu'il lui avoit donnez pour le gouvernement, tous Espagnols, Castillans, ou Arragonois. Il leur protesta qu'il avoit du déplaisir d'être obligé de s'éloigner de ses Royaumes, & des peuples qu'il aimoit tant : mais qu'il prioit les Etats de considérer de quelle conséquence il lui étoit de partir au plutôt, pour s'aller mettre en possession de la Couronne Impériale, que le Roi de France travailloit à lui enlever. Il ajoûta encore, que quoi que les intérêts de ses Royaumes d'Espagne lui fussent plus chers que tous autres, qu'il ne falloit pourtant pas abandonner ceux des Royaumes d'Italie, & des Etats du Pais-bas, ni montrer moins d'affection à les conserver, & à les défendre des insultes, & des maux que le Roi de France se préparoit de leur faire.

Charles crût être obligé de parler de la sorte, afin de détruire par ce moyen les raisons dont se vouloit couvrir le parti séditieux qui avoit pris les armes, sçavoir :

*Que le Roi étant devenu Empereur, s'en allant en Allemagne, pour ne retourner jamais plus en Espagne ; que son intention*

étoit de tirer à lui tous les Revenus de ces Royaumes par le moyen des Gouverneurs étrangers, qu'il avoit établis, & de s'en servir en Flandres son país natal, selon sa volonté, & qu'il travailloit à faire du fameux Royaume de Castille, un Fief de ses Etats de Flandres. Il est vrai, que de semblables raisons, accompagnées du prétexte d'un zèle desintéressé, étoient capables de faire quelque impression sur l'esprit des Espagnols naturellement soupçonneux, & prêts à prendre feu à la première occasion. Mais au fond tout cela ne produisoit qu'un feu de paille qui s'alluma en quelques endroits.

*Le Duc de Bavière s'en retourne en Allemagne.* 2520.  
 Déjà depuis la fin de l'année passée, Charles voyant bien, que quelque diligence qu'il pût faire, il ne pouvoit partir encore de cinq ou six mois, jugea à propos de renvoyer en Allemagne le Duc de Bavière, en toute diligence, afin que la même personne qui étoit venue lui porter la nouvelle de son élection, & lui faire compliment de la part des Electeurs, allât aussi de sa part les remercier, ne pouvant d'ailleurs choisir une personne de plus grande qualité. Le Duc ne fit aucune difficulté d'accepter cet Emploi, & il partit très-content des caresses du Roi Charles, qui le chargea d'une lettre de remerciement fort civile aux Electeurs, par laquelle il les asseuroit, que jamais le souvenir de  
 l'obli-

l'obligation qu'il leur avoit, ne s'éfaceroit de son cœur : Qu'il les prioit d'être persuadés, qu'il se conduiroit en telle maniere, & pour le bien de l'Empire en général, & pour le service des Electeurs en particulier, qu'ils n'auroient pas sujet de se repentir du choix qu'ils avoient fait. Mais le principal contenu de la lettre étoit de leur dire, que les Protestations qu'il avoit faites de bouche au Duc de Baviere, il prétendoit les avoir faites à tous les Electeurs en sa personne. Qu'il lui avoit promis de leur en faire un fidèle rapport, & que c'étoit le principal motif qui l'avoit obligé à le renvoyer si-tôt, ne pouvant trouver personne, qui fût aussi capable que lui, de témoigner le zèle & la reconnoissance qu'il avoit pour ses bien-faiteurs. Il ajoûta encore au bas de la Lettre les paroles suivantes, en Allemand & de sa propre main : *Vous avez beaucoup fait pour moi, mais je vous prie de croire que si vous avez été pour moi de bons Electeurs ; de mon côté je vous promets que je ferai tout ce qui dépendra de moi, pour être vôtre bon Empereur.*

Trois mois auparavant, Charles avoit marqué le jour de son départ pour le premier de May 1520. afin de donner du tems pour les préparatifs nécessaires, tant de la Flotte qui le devoit escorter, que de

Charles  
1<sup>er</sup>  
barque  
1520.

la suite qui le devoit accompagner en Allemagne, & des Livrées de sa maison qu'il avoit ordonné de faire les plus magnifiques qu'il se pourroit. Mais quoi que tout fût prêt à la mi-Avril, il ne voulut point partir avant le jour marqué. Il emmena avec lui entre les Personnes de la plus grande qualité d'Espagne, le *Duc d'Albe*, Don Frederic, & le Marquis de Villafranca, les deux fils du Duc; & sans la sédition dont nous venons de parler, il ne faut pas douter qu'il n'y eût eu à sa suite un plus grand nombre de grands Seigneurs de la Nation. Mais Charles avoit trouvé à propos d'y laisser tous ceux, en qui il pouvoit prendre le plus de confiance. Il ne se mit pas beaucoup en peine des autres. L'embarquement se fit à la Corogne en Biscaye le quinzième jour de May.

*Causes  
de la  
mesin-  
telli-  
gence de  
Charles  
& de  
François  
I.*

Je croi qu'il ne sera pas inutile, pendant que Charles sera sur mer, que nous jettions les yeux sur ce qui se passa sur la terre, & que nous découvriions quelles peuvent avoir été les raisons, qui ont causé une mesintelligence entre Charles & François, qui a duré autant que leur vie. Il semble que quand il n'y auroit pas eu d'autre cause d'inimitié entre ces deux Monarques, que ce seroit assez de dire, que François I. fit tout ce qu'il pût pour empêcher

pêcher que Charles ne parvînt à l'Empire. Il ne faut pas douter aussi que Charles & ses Partisans n'en ayent fait autant contre François I. lequel croyant être plus digne de la Couronne Impériale que son Concurrent, ( ce qui est vrai , si l'on en juge par les circonstances alors presentes ) conçut une haine irréconciliable contre ce Prince , quand il vit qu'il l'avoit emporté sur lui , quoi que François I. eût sur Charles l'avantage d'un âge plus avancé , plus de valeur & d'expérience dans les Armes , & un Royaume voisin de l'Allemagne , qu'il pouvoit promptement secourir au besoin. C'est ce qui avoit produit une inimitié irréconciliable entre ces deux Princes , toujours vigilans à faire tout ce qu'ils pouvoient l'un contre l'autre , chacun croyant que son Concurrent travailloit à lui nuire. Et comme chacun croyoit avoir des motifs d'un juste ressentiment , chacun aussi cherchoit tous moyens de mortifier , ou de ruiner entièrement son Ennemi , tantôt secrettement , & tantôt à découvert. Aussi n'avoit-on point vû d'exemple au monde d'une inimitié si grande & si irréconciliable que celle qui a toujours été entre ces deux Princes.

Charles ne mettoit pas seulement en avant les sujets de mécontentement qu'il

*Sujets  
de plain-  
te de*

Charles  
2520.

avoit en particulier contre François I. Il y joignit encore ceux de ses Prédécesseurs. Il se plaignoit sur tout, de l'affront que Maximilien son grand-pere avoit reçu de Charles VIII. lorsqu'il répudia Marguerite sa fille, six ans après la conclusion du mariage, & de ce qu'il lui avoit enlevé Anne de Bretagne, dont le mariage avoit été si bien conclu, & arrêté, avec lui, que tous les Actes publics se faisoient en Bretagne au nom de la Duchesse & du Prince d'Autriche. Il y ajoûtoit encore la plainte du manquement honteux de foy, dans l'affaire de Louïs XII. dont il faisoit tomber tout le blâme sur François I. lorsque Louïs XII. lui ayant promis en Mariage Claude sa fille aînée, lui avoit manqué de foy, & malgré sa parole & son serment, l'avoit mariée avec François I. Quoi que ce Mariage eût été conclu entre Maximilien & Louïs, pour empêcher qu'on executât le Ban de l'Empire, qu'on avoit résolu de publier à l'occasion de ce que Louïs avoit chassé du Duché de Milan par la force des armes, Louïs pere de Maximilien, & François Sforza, qui en avoient reçu l'investiture de l'Empereur, comme étant fief de l'Empire.

Autres  
51076

Il faisoit encore beaucoup valoir cet autre sujet de plainte, que Louïs XI. avoit injuste-

injustement usurpé le Duché de Bourgogne sur Marie de Bourgogne son Ayeule, par la force des armes, & sans y avoir d'autre prétention, que le desir d'agrandir ses Etats. Il en alléguoit un quatrième, sçavoir que Louïs XII. s'étoit servi de toute sorte d'artifice & d'intrigues, pour faire perdre à l'Empereur Ferdinand le Catholique, son Ayeul maternel, toute l'affection qu'il avoit pour lui, en l'obligeant d'épouser en seconde nôces Germaine sa Nièce, fille de Gaston VII. Comte de Foix, avec cette clause inserée dans le Contrat de mariage passé en 1505. qu'en cas qu'il nâquit des Enfants mâles de ce mariage, ils seroient héritiers du Royaume de Naples. Finalement, il alléguoit pour dernier sujet de plainte, l'affaire du Duché de Milan, que François I. venoit tout fraîchement d'envahir à force ouverte, & par l'effusion de tant de sang, bien qu'il ne pût ignorer que cet Etat n'appartient qu'à la Maison de Sforza, & à l'Empire, puisque l'investiture par laquelle seule il y pouvoit prétendre, avoit été déclarée nulle, pour avoir manqué aux conditions sous lesquelles elle avoit été donnée.

François I. n'opposoit à tout cela que deux sujets de plainte, mais qu'il croyoit plus fortes que celles de Charles ensemble.

*Plaintes  
de François  
I.  
1510*

Le

## 116 LA VIE DE CHARLES V.

Le premier étoit tiré de deux promesses solennelles , contenues dans le Traité de Noyon. L'une touchant la restitution du Royaume de Navarre à Henry d'Albret , & l'autre touchant la pension de cent millé écus , moyennant le paiement de laquelle somme il avoit renoncé à toutes ses prétentions sur le Royaume de Naples ; conditions que Charles ne se mettoit nullement en peine d'exécuter , puis qu'il avoit non-seulement laissé passer les six mois accordez pour l'exécution du Traité , mais qu'il n'avoit jamais daigné même répondre aux sollicitations qu'on lui avoit faites depuis deux ou trois ans après la ratification du Traité , gagnant toujours du tems , afin de faire ce qu'il a fait ensuite , c'est-à-dire , de le surprendre. L'autre sujet de plainte de François premier contre Charles , étoit fondé sur ce qu'il refusoit de lui rendre l'hommage qu'il lui devoit pour les Comtez de Flandres & d'Artois , de quoi il n'alléguoit d'autre raison , après l'avoir déjà fait une fois , sinon que c'étoit un acte de soumission & de respect , incompatibles avec la Majesté de l'Empire , & de l'Empereur.

*Ce qui  
D'ensuit.* Voilà l'unique fondement , la pierre de scandale , ou pour mieux dire , le venin mortel qui empoisonna si fort le cœur de ces deux Princes , & qui y fit naître une  
e.l haine

haine si irréconciliable , qu'il ne s'est jamais trouvé de baume , ni de contrepoison capable de guérir le mal , qui devint si enraciné , que tous les Traitez de Paix qu'ils firent ensemble , ne servirent qu'à nourrir & à fomentier leur inimitié. Mais enfin à quoi ont donc abouti toutes les mesintelligences , & les haines implacables de ces deux Princes pendant l'espace de plus de trente ans ? Les Histoires de France en sont pleines , celles d'Espagne ne le sont pas moins ; celles de l'Empire en gémissent , & celles d'Italie ne le disent que trop ? A quoi tout cela a-t-il servi ? Sinon à faire des montagnes de morts , tantôt en un coin de l'Europe , & tantôt en un autre ; à faire répandre le sang d'un million de personnes ; à faire plus de trois cens mille veuves ou orphelins de diverses Nations. A desoler plusieurs Etats , Villes & Royaumes ; en un mot , à réduire à la mendicité plus d'un million de familles. La faute en est certaine , mais où est la penitence qu'ils en ont faite ?

Cependant Charles eut pendant trois jours un vent contraire & dangereux , mais étant devenu bon , il arriva sur les côtes d'Angleterre , s'alla raffraîchir à Douvres. Déjà Henry VIII. oncle de ce Prince du côté de sa mere , ayant appris que le jeune Em-

*Charles arrive en Angleterre*

Alle-

Allemagne, lui avoit envoyé un courrier, pour le prier de s'arrêter dans quelqu'un des Ports de son Royaume, où il pourroit avoir le plaisir de l'embrasser & de le posséder pendant quelques jours. Ce qui fit tant de plaisir à Charles, qu'il lui promit qu'il feroit ce qu'il souhaitoit de lui, quoi qu'il fût si pressé d'achever son voyage, qu'il ne pouvoit s'arrêter un seul moment. Ainsi avant que d'entrer dans le Port de Douvres, il fit mettre à terre dans un esquif le Marquis de Villa-Franca, & le Baron de Vandei, pour aller complimenter de sa part le Roi & la Reine, lesquels avoient déjà reçu un courrier du Gouverneur de cette Place, par lequel il leur faisoit sçavoir qu'il paroïssoit une Flote qui s'approchoit de ce Port, qui devoit être selon toute apparence celle de l'Empereur : desorte que sur cet avis ils étoient déjà partis de Londres pour Douvres, & qu'ils reçurent le compliment de ces deux Gentilshommes en chemin.

*Comment il fut reçu de Henry VIII.* Charles s'arrêta deux jours à Douvres, où Henry n'épargna rien pour faire honneur, & témoigner son amitié à un tel Hôte, & à un si proche parent. Ils employèrent la matinée du second jour, à confirmer la paix entr'eux par un Traité solennel, & à faire une nouvelle Confédération contraire en plusieurs Articles au Traité, qu'il venoit de conclure à Ardres avec

Fran-

François I. Il est vrai, que Pollidore, & Martin Bellay se contredisent sur ce fait, l'un soutenant, que le Traité avec François I. est antérieur, & l'autre qu'il est postérieur à celui de Charles. C'est à eux de s'accorder. Henry régala Charles du Livre qu'il avoit fait contre Luther, que Leon X. appelloit *Gemma del Cielo, une pierre précieuse, venue du Ciel*, à cause duquel, il lui donna le titre de *Défenseur de la Foy*. L'Empereur fut ravi de voir l'original de ce Livre, écrit par la propre main d'Henry, & après avoir loué son zèle & son esprit, il l'embrassa en lui disant, *Mon cher oncle & frere, puisque vous avez fait paroître tant de zèle pour l'Eglise par votre plume, faites-en paroître encore davantage, s'il vous plaît, en rendant votre Epée inséparable de la mienne, jusques à ce que nous ayons chassé ce Monstre d'Allemagne. Ce sera le plus grand service que nous pourrions vous & moi rendre à Dieu.*

Tous les Magistrats de la Ville furent rendre leurs respects en corps à Charles, particulièrement le Maître de Londres avec ses Conseillers, & l'Evêque avec son Clergé. Il est vrai, que telles visites sont bien plus à charge qu'elles ne font d'honneur aux Princes, mais c'est une fatalité indispensable pour eux, parce qu'ils sont obligez de se rendre populaires & affables dans

*On le  
visite.  
1520.*

de

de telles occasions. Car un Prince étranger qui se trouve dans les Etats d'un autre, fait honneur à celui chez qui il est, de faire caresse à ses Sujets, & il est de l'intérêt des Princes de s'acquérir la réputation d'être bons, doux & affables, ce qui ne se peut faire qu'en écoutant favorablement ceux qui les vont complimenter. Il semble bien qu'un Prince est libre d'en user comme il lui plaît, & la plûpart ne le font que trop, mais ils ne doivent pourtant jamais rien faire de contraire à l'honnêteté, s'ils ne veulent se faire regarder comme des Tyrans.

*Pre-  
sent. i  
2510.*

Après que ces deux Princes se furent régalés pendant quelques jours, Charles se disposa à partir; mais avant que de se séparer, ils se firent des presens réciproques. Charles donna à Henry six beaux chevaux, & Henry fit present à Charles de son Portrait enrichi de Diamans, & de six Montres de grand prix, tant par la rareté de l'ouvrage, que pour la richesse des Pierreries, dont les boîtes étoient couvertes, car elles étoient estimées cinq cens écus la piece. Charles donna à la Reine sa Tante les Portraits de la Reine sa mere, & de sa sœur Catherine, aussi enrichis de Diamans, & la Reine envoya le sien à sa sœur. Charles fit encore beaucoup de presens aux Dames & aux Officiers qui étoient à la suite de la Reine,

Reine, & fit donner mille Ducats au Maître d'Hôtel du Roi, pour être distribués à ses Officiers. Henry fit aussi plusieurs presens aux Officiers de Charles.

Le soir Charles prit congé de la Reine, qui devoit partir la même nuit pour Londres. Il prit congé aussi en même-tems du Roi. Le lendemain au matin au point du jour on fit embarquer l'équipage, hardes & tout ce qui étoit à la suite du Roi, & trois heures après le Roi lui-même s'embarqua. Henry accompagna Charles dans son Vaisseau pendant une heure en mer, après quoi il prit congé de lui, & se mit sur son Vaisseau Royal, accompagné de douze autres Vaisseaux, & suivit encore celui de Charles pendant plus de deux heures au son d'une infinité d'instrumens de musique, & au bruit des salves continuelles du Canon. Alphonse de Vera qui vivoit dans ce tems-là, assure dans son Histoire, que les dernières paroles qu'Henry dit à l'Empereur, en l'embrassant & lui disant le dernier adieu, furent celles-ci, & en François:

*Adieu, mon très-honoré frere, & mon cher neveu, veuille le Ciel, qui par sa providence vous a suscité trois grands ennemis à combattre, vous assister de son secours.*

A quoi il veut que Charles ait répondu, Dieu soit beni, de ce que m'ayant donné trois ennemis, il m'a aussi donné trois moyens

Embarque  
que-  
vous

*de les détruire, la force, le courage & l'autorité.*

*Trois  
Donne  
russ de  
Charles.*

Quoi que le Roy Henry ne se fût pas autrement expliqué, Charles ne laissa pas d'entendre de quels ennemis il vouloit parler, qui étoient François I. Roi de France, qui étant son concurrent à l'Empire, avoit témoigné une grande haine contre lui par des écritures très-injurieuses à son honneur. L'autre étoit Solyman II. Empereur des Turcs, lequel ayant succédé à Selim son pere, étoit monté sur le Trône avec un courage martial, & avec des mauvais desfeins contre la Chrétienté. Et le troisiéme étoit Martin Luther, que le Roi Henry avoit appellé dans son Livre, le fleau de la colere de Dieu contre les Chrétiens. Aussi toute la Terre a vû par experience, que ces trois hommes ont été non-seulement trois ennemis de Charles, mais trois aspics pleins de venin contre lui.

*Paral-  
lele  
entre  
Charles  
& Soly-  
man.*

Pour ne pas parler de François I. je dirai que l'on a remarqué que ces deux Princes Charles & Solyman, l'un Empereur des Chrétiens, & l'autre des Turcs, & qui ont passé tous les deux pour les plus grands Monarques de l'Univers, sont nez en un même tems; qu'ils ont l'un & l'autre dans leur jeunesse éprouvé divers accidens de fortune. Qu'ils sont parvenus à l'Empire en un même âge. Qu'ils ont agran-



SOLIMAN,  
EMPEREUR DES TURCS.



di leur puissance en même-tems , & qu'ils ont été couronnez tous deux en un même jour , quoique pourtant Charles a été plus infatigable que Solyman. L'Historien *Bianchi* , qui étoit du tems de ces trois Monarques, dit par raillerie, ou tout de bon, je croi pourtant qu'il railloit : *Que Charles-Quint étoit Chrétien pour les Turcs , & Solyman Turc pour les Chrétiens , & François I. Turc & Chrétien pour les deux autres.* Ces paroles sont énigmatiques , & il n'en a pas donné l'explication nécessaire : mais il y a beaucoup d'apparence qu'il ait voulu dire , que Charles n'a pas été porté à faire beaucoup de mal aux Turcs , au moins quant à Solyman , s'étant toujours contenté de se tenir sur la deffensive ; Mais que Solyman a été véritablement Turc envers les Chrétiens , puisqu'il n'a jamais fait autre chose que leur faire tout le mal qu'il a pu. Enfin il veut dire que le bon François I. tout Roy très-Chrétien qu'il étoit , s'est accommodé tantôt avec les Turcs , & tantôt avec les Chrétiens , selon qu'il y trouvoit l'avantage de ses affaires , lui étant d'ailleurs indifferant de s'allier avec les uns ou avec les autres. En effet toute sa vie , il agissoit tantôt en Turc contre Charles , & tantôt en Chrétien envers Solyman , & c'est une chose étrange de ce Roi , qu'en toute sa vie , il

n'a voulu avoir pour amis ou alliez que des Turcs, & des Luthériens, & que s'il a fait quelque alliance avec le Pape, avec les Anglois, & quelques autres Princes, elle n'a duré que comme un feu de paille. Charles ne laissa pas pourtant d'envoyer souvent des Armées Navales considérables contre les Turcs, mais à quoi bon ? S'il est vrai, comme on l'a soupçonné, que Doria fût d'intelligence avec Barberouffe, & quand celui-ci fut mort, Doria étoit en décrépitude.

Trois  
articles  
à re-  
mar-  
quer.  
§ 510:

Avant que de passer à nôtre 2. Livre, le Lecteur ne sera pas fâché que je fasse ici quelques observations sur trois choses qui ont été dites dans le premier, sur lesquelles il y a une si grande diversité d'opinions dans les Auteurs qui les ont rapportées, que les Critiques qui ne pardonnent rien, ne manqueront pas de les relever. La premiere regarde ce que nous avons dit de Leon X. car il y a un grand nombre d'Auteurs, du nombre desquels est Ulloa, qui assurent que ce Pape s'étoit fort opposé à l'élection de Charles, par le moyen du Cardinal Cajetan son Légat, qu'il avoit envoyé à Francfort, afin qu'il favorisât l'élection de François I. & qu'il s'opposât à celle de Charles, par cette raison, que la Bulle par laquelle le Pape Urbain IV. donna l'investiture du Royau-

me de Naples à Charles I. Duc d'Anjou, il étoit porté expreffément qu'aucun Roi de Naples ne pourroit parvenir à l'Empire, fans avoir préalablement renoncé à ce Royaume-là. Mais il eft faux que le Pape ait fôûtenû le parti de François I. car ce Pape aimoit trop la liberté de l'Italie, & il craignoit trop la puiffance de ce Prince, quand il n'étoit que Roi de France; combien plus l'auroit-il redoutée, s'il fût devenu Empereur. La vérité eft que ce Pape auroit fouhaité que ni l'un ni l'autre de ces deux Princes n'eût été revêtu de cette dignité, mais quand il eut meurement penfé à cette affaire, il fe détermina pour Charles, comme je l'ai dit, efpérant qu'il feroit obligé de renoncer au Royaume de Naples, c'eft ainfi que l'ont affuré un grand nombre d'Auteurs.

Le 2. Article eft touchant la perfonne qui fut dépêché; par les Electeurs à Charles en Espagne, pour lui porter la nouvelle de fon Election à l'Empire; fur quoi il y a une fi grande diverfité d'opinions, que plus de trente Auteurs que j'ai lûs, ne s'en peuvent accorder. Les uns veulent que l'on ait envoyé le feul Duc de Baviere. D'autres le feul Electeur Palatin. D'autres tous deux, premierement le Duc de Baviere pour porter feulemment la nouvelle de l'Election, & enfuite le Prince Palatin quelques

ques jours après , chargé des Actes authentiques de l' Election. Parmi cette diversité j'ai été en peine de choisir l'opinion que je devois suivre ; mais enfin je me suis déterminé à celle de Don Jacobo Larios , qui vivoit au tems de cet Empereur , & qui fit un abrégé en Espagnol de ses actions les plus considérables depuis sa naissance jusques à sa mort , parce qu'ayant vû lui-même la plûpart des actions de Charles , & des choses arrivées durant sa vie , j'ai crû qu'on pouvoit ajouter plus de foy à ce qu'il dit , malgré la confusion d'opinions de tant d'Auteurs , qu'il seroit impossible de débrouïller que par le secours des vieux Registres , qui sont peut-être aujourd'hui ou rongez des souris , ou transportez ailleurs , ou perdus par les desordres de la Guerre ; ou tellement négligez & confondus avec d'autres papiers , qu'il seroit impossible de les trouver.

Le dernier Article regarde le jour du Couronnement de Charles , sur lequel les Auteurs s'accordent encore moins que sur les précédens ; il est vrai qu'il est fort peu de l'intérêt des Lecteurs de savoir si précisément cette circonstance. Il y a un fort grand nombre d'Auteurs qui assurent que Charles-Quint fut couronné à Aix-la-Chapelle en 1520. au propre mois & jour de  
sa

sa naissance, c'est-à-dire le vingt-quatre Février. Ils sont tous déjà d'accord, qu'il fut élu à Francfort le dix-huit Juin 1519. & il n'y a aucune contradiction là-dessus. Mais il n'en est pas de même du jour de son Couronnement. Don Alphonse Uiloa, qui a écrit l'Histoire de cet Empereur en Espagnol, & qui l'a dédiée à Philippe II. assure positivement, qu'il fut couronné précisément le vingt-quatre Février 1520. En quoi il a été suivi de presque tous les autres Historiens ; mais il est certain que c'est une erreur manifeste.

Il est vrai que Charles étoit en Espagne, lorsqu'on fit l'Electon, & comme en ce tems-là les Postes n'étoient pas encore bien réglées, la nouvelle en fut portée à ce Prince par un Electeur, soit que ce fût celui de Baviere, ou le Palatin, dépêché par le College Electoral. Lorios dit, que le Roi Charles n'en reçut la nouvelle que vers la fin de Juillet, à cause que François I. fâché contre lui, fit si bien garder les passages, qu'on ne pût passer par la France. D'autres disent, que l'Electeur ne fut que trente jours à faire son voyage. Quoi qu'il en soit, il étoit impossible à Charles de se mettre en chemin que trois mois après, parce qu'il étoit obligé de ménager l'esprit des Espagnols, d'assembler les Etats de la Monarchie, & de préparer la Flotte qui

Cent-  
nial 1076

le devoit accompagner, & avant que tout cela fut fait, l'Hyver étoit déjà venu, saison en laquelle il n'auroit pas été de sa prudence de s'exposer à un voyage de Mer. En un mot, il étoit impossible, d'avoir reçu cette nouvelle si tard, d'avoir préparé tant de choses nécessaires à faire un si long voyage par mer & par terre, & d'arriver en Allemagne pour le vingt-quatre Février de cette année-là. D'ailleurs les Historiens d'Angleterre disent, que l'Empereur Charles V. passa à Douvres à la fin de May 1520. De plus on trouve dans l'Histoire de la Ville de Gand, que cet Empereur en revenant d'Espagne demeura une bonne partie du mois de Septembre 1520. en cette Ville-là. Ainsi ce qu'il y a de plus vrai-semblable là-dessus, c'est ce que je m'en vais dire dans le Livre suivant.





L A V I E  
 D E  
 L'EMPEREUR  
 CHARLES V.

I. PARTIE. LIVRE II.

Depuis l'An 1520. jusqu'à 1524.

ARGUMENT.

DU SECOND LIVRE.

**Q**N travaille à faire la paix entre l'Empereur & François I. Elle est fort avancée, & puis rompue, & comment Charles est Couronné à Aix-la-Chapelle. Il

„ conclud le Mariage de Ferdinand son  
 „ Frere avec Anne Elifabeth héritiere de  
 „ Bohême & de Hongrie. Il assemble la  
 „ Diette à Wormes pour les affaires de  
 „ la Religion. François I. lui déclare la  
 „ Guerre. Plusieurs particularitez de cet-  
 „ te guerre. Il veut oüir Luther dans la  
 „ Diette. Les questions qu'on lui fait, &  
 „ ses réponses. Discours de l'Empereur à  
 „ la Diette. Arrêt qu'il prononce contre  
 „ Luther. Opinions diverses là-dessus. Les  
 „ Ecclesiastiques sollicitent l'Empereur à  
 „ faire mettre en prison Luther. Exem-  
 „ ples qu'ils alléguent. L'Empereur tient  
 „ à Luther la parole qu'il lui avoit don-  
 „ née par un sauf-conduit. Il congédie la  
 „ Diette. Louange de la bonne foi de  
 „ l'Empereur. Il fait accompagner Luther  
 „ en lieu de sûreté par ses propres Gar-  
 „ des. Plusieurs exemples de ceux qui ont  
 „ tenu leur parole. Démarches du Nonce  
 „ du Pape. Si on peut manquer à sa pa-  
 „ role. Exemple de l'Empereur Loüis II.  
 „ Du Tribun Pomponio Leti. Châtiment  
 „ que firent les Romains d'un Citoyen  
 „ qui avoit fait un serment équivoque.  
 „ Autre exemple semblable. Encore un  
 „ autre rapporté par Cicéron d'un hom-  
 „ me de Padouë sur le même sujet. De  
 „ l'Empereur Tite. Ceux qui ont crû qu'on  
 „ pouvoit manquer de parole. Exemple  
 „ du

du Pape Celestin. De Paul VI. envers  
les Caraffes. Les Théologiens croient  
qu'on peut manquer de foi aux infidé-  
les. Exemple de l'Empereur Ladislas en-  
vers Amurat. De l'Empereur Justin en-  
vers les Arabes. D'Urbain VI. à l'é-  
gard de sept Cardinaux. De Sixte V. à  
l'égard d'un homme qui avoit fait une  
palquinade. Combien Loüis IX. étoit  
Religieux observateur de sa parole. Ce  
que Dupleix rapporte sur ce sujet à l'é-  
gard de Charles & de François I. Char-  
les reçoit l'investiture du Royaume de  
Naples. Solyman fait la guerre aux  
Chrétiens. Il prend Belgrade. Charles  
en reçoit un grand déplaisir. La révol-  
te s'augmente en Espagne. Prétextes des  
Rebelles. Ils mettent en prison la Rei-  
ne Mere de l'Empereur. Leur désunion,  
& leur défaite. Charles fait ligue avec  
le Pape Leon X. pour chasser de l'Ita-  
lie les François. Il fait élever à la Pa-  
pauté Adrien son Précepteur. Commence  
la guerre contre François I. Prend  
Mouzon. Est le foüet des François, qu'il  
chasse de Milan. Malheur des Génois.  
Solyman prend Rhodes. Diverses par-  
ticularitez du siège de cette Place. Le  
Duc de Bourbon abandonne le parti  
des François, & embrasse celui de Char-  
les. Observations sur cela. Motifs du

» changement du Duc de Bourbon. Char-  
 » les envoie découvrir de nouveaux Pais  
 » dans le nouveau Monde. Il envoie des  
 » Ambassadeurs au Pape en Espagne. De-  
 » sire s'aboucher avec lui. Raisons con-  
 » trairees d'Adrien. Le Pape s'embarque  
 » à Barcelonne. Arrive à Gènes & à Ro-  
 » me. Charles-Quint part pour l'Espagne.  
 » Il passe par l'Angleterre. Y est bien re-  
 » çu. Fait alliance avec Henry. Poursuit  
 » son voyage. Arrive en Espagne. Pre-  
 » mieres Actions qu'il y fait. Il punit  
 » quelques rebelles. Fait grace aux autres.  
 » Instituë les Grands d'Espagne. Fait al-  
 » liance avec le Pape. Deux bonnes nou-  
 » velles qui le réjouiissent beaucoup. Deux  
 » autres qui l'affligent. Mort de Dom  
 » Prosper Colona. Les François s'en ré-  
 » jouiissent. Le Duc de Bourbon entre en  
 » France à la tête d'une Armée. Son mau-  
 » vais succès. Il s'en retourne à Milan.  
 » François I. se prépare pour la guerre  
 » de Milan. Ses prétentions sur cet Etat.  
 » Combien il y a d'autres prétendans.  
 » François Sforze Duc de Milan meurt.  
 » Loüis le More se rend Duc de Milan  
 » par force. Il est chassé, & sa mort.  
 » Droits de Charles sur Milan. Le Pape  
 » Clément se ligue contre lui. L'Empe-  
 » reur le menace. Le Pape fait semblant  
 » d'être de ses amis, afin de mieux réüs-

fit dans son dessein , il lui envoie un Nonce extraordinaire à Madrid , pour l'exhorter à se réconcilier avec François I. Quelles furent les démarches du Nonce. Réponse que lui fit l'Empereur. Il se plaint beaucoup du Pape. Il mande au Duc de Sessa , son Ambassadeur à Rome , de faire de bouche d'autres plaintes bien plus considérables , au Pape.

**C**ependant l'Europe pleuroit les malheurs inévitables dont elle alloit être accablée à cause de la haine mortelle que Charles Quint & François I. avoient conçue l'un contre l'autre , par leur concurrence à l'Empire , & de laquelle la décision ne se pouvoit faire , sans répandre un déluge de sang , capable d'inonder non-seulement leurs Etats & leurs Royaumes , mais toute l'Europe. C'étoit un déplaisir fort sensible aux partisans de ces deux Princes , que de les voir , comme deux nouveaux Jupiters , prêts à faire tomber leurs foudres , non pas seulement sur la tête de leurs Sujets , mais sur toute la Chrétienté. Les mieux intentionnez pour le bien & le repos public , & qui n'auroient pas à semer la discorde , pour profiter du débris du naufrage , ( mal irrémédiable des Cours ) s'affligeoient extrêmement ,

*On prévoit et on pleure les malheurs dont l'Europe est menacée.*  
1510.

mement, de voir que la jalousie, la haine, les menaces, & les méfintelligences de ces deux Princes ne pouvoient enfanter que la desolation, & la ruine entiere de l'Eglise & de l'Europe, ce qui ne pouvoit manquer d'arriver, par la malice de ceux qui semoient la discorde.

*Réflexions.*

Quand on considéroit d'un côté, les grands progrès & la prospérité dont jouissoit l'Empire Ottoman, que la valeur de Soliman avoit rendu si formidable : & de l'autre combien de pais se démembroient tous les jours du corps de l'Eglise Romaine, pour suivre la réforme de Luther, puisque même les Couvents entiers abandonnoient l'ancienne Religion pour suivre les opinions de ce Moine. Il ne se pouvoit faire, que ceux qui aimoient le bien public, & le repos de l'Eglise, ne fussent dans des grandes & justes craintes, voyant les malheurs infinis & inévitables, qui alloient tomber sur la Chrétienté, si la méfintelligence duroit entre Charles-Quint & François I. Desorte qu'il n'y avoit pas d'autre remede contre un si grand mal, que de faire la paix entre ces deux Monarques, & d'établir une bonne union entr'eux : étant nécessaire de remédier à la playe, pendant qu'elle étoit fraîche, de peur que le tems ne la rendît incurable.

Il y avoit en ce tems-là au service de ces deux Monarques , deux grands hommes , qui avoient également du crédit sur l'esprit de leurs Maîtres , également sinceres , francs , zéléz , experimentez dans les affaires , sçavoir , *Guillaume de Croy* , qu'on appelloit *Monsieur de Chievres* , à la Cour de Charles-Quint , & *Artus Gouffier Seigneur de Boissi* , Grand Maître de France , Charge qui le rendoit fort considérable en celle de François I. Ces deux Seigneurs donc qui ne faisoient pas seulement les affaires de leurs Maîtres , mais qui avoient tout pouvoir sur leur esprit , demeurèrent d'accord , par l'entremise de quelques-uns de leurs Créatures , & par des lettres qu'ils s'écrivirent de leur propre main , ( ce qui peut être regardé comme une inspiration du Ciel ) de s'aboucher fort secrettement & sans bruit , pour tâcher de trouver quelque bon moyen d'empêcher les malheurs qui menaçoient de toutes parts l'Eglise & toute l'Europe , en établissant une bonne paix entre ces deux Princes. Ils choisirent pour le lieu de la Conférence la ville de Montpellier , où ils se trouverent tous deux au tems marqué. Déjà en moins de trois semaines , & justement après la vingtième conférence , les choses étoient si bien disposées , que la paix sembloit faite ; lorsque la Provi-

*Démarches  
pour la  
Paix.  
1520.*

dence qui conduit toutes choses, en disposa autrement par la mort du Sieur de Boissi, qui mourut en cinq jours d'une fièvre continuë, perte qui fut fatale à la paix, car d'autres gens s'étant rendus maîtres de l'esprit de François I. changerent entierement l'état des affaires, & lui persuaderent, que la Guerre lui seroit plus avantageuse que la paix. Desorte que le Sieur de Croy s'en retourna auprès de Charles-Quint, aussi triste qu'il étoit joyeux lors qu'il partit pour Montpellier.

*Charles arrive en Zelande.*

Cependant Charles qui étoit parti d'Angleterre par un bon vent, comme nous l'avons dit, arriva heureusement à Flessingue en Zelande, & comme Marguerite Gouvernante des Pais-Bas avoit mis des felouques en mer qui lui apportoit des nouvelles deux fois par jour, elle ne manqua pas d'être informée du jour & de l'heure du départ de Charles, & du dessein qu'il avoit fait de descendre à Flessingue. Un nombre infini d'Ambassadeurs, & de Députés des Provinces & Villes des Pais-Bas y accoururent pour lui faire compliment sur son arrivée. Mais l'Empereur ne fut pas plutôt débarqué, qu'il remarqua que le lieu étoit trop petit pour tant de gens, qui n'y pouvoient demeurer sans beaucoup d'incommodité, ainsi il ne s'y arrêta qu'une demi-heure, pour se rafraîchir

fraîchir un peu, pendant laquelle il reçût un compliment court du Magistrat de la Ville, après-quoi il partit pour Gand, & fit dire aux Ambassadeurs & Députez ( hors ceux qui étoient venus de la part de sa tante Marguerite ) qu'il leur donneroit audience dès qu'il seroit arrivé à Gand.

Déjà depuis un an Charles avoit fait passer d'Espagne aux Pais-Bas l'Infant Ferdinand son frere, sous la conduite du Duc de Baviere, accompagné de deux Grands, c'est-à-dire deux grands Seigneurs d'Espagne, car l'usage de ce qu'on appelle *les Grands d'Espagne* n'étoit pas encore établi. Son dessein étoit de lui faire épouser la Princesse Anne sœur de Loüis Roi de Hongrie, qui ensuite a apporté dans la Maison d'Aûtriche ce Royaume-là, comme nous le dirons en son lieu. Ferdinand n'eut pas plutôt appris que l'Empereur avoit mis pied à terre, qu'il se mit incontinent en chemin pour lui aller au-devant, accompagné de vingt-quatre Seigneurs de la premiere qualité, de plus de cinquante Gentils-hommes, & de trois cens Chevaux, & l'ayant rencontré en chemin, il s'en retourna avec lui à Gand.

Marguerite sa Tante le fut recevoir à un lieu hors de la Ville, à cheval, magnifique-  
*Charles est reçu des Dames.*

fiquement mise , accompagnée de vingt autres Dames de la plus haute qualité du Pais , toutes à cheval , & que la Princesse avoit choisies d'entre les plus belles. Cent pas avant que d'approcher de l'Empereur , la Princesse & toutes les Dames de sa suite mirent pied à terre. L'Empereur en fit de même , & courut tant qu'il pût pour les devancer. Après que l'Empereur & Marguerite sa Tante se furent tendrement embrassez , voyant tant de belles Dames autour de lui , il crut être obligé d'en user galamment avec elles. Il les baisa toutes à la maniere de France , & dit à la Princesse Marguerite en riant , qu'elle ne devoit pas croire qu'il fût François , qu'avec les seules Dames Flamandes. Il ne voulut pas quitter la place , qu'il n'eût vû sa Tante à cheval , avec toutes les Dames de sa suite. Il voulut même tenir la bride du cheval que la Princesse montoit.

*Obser-*  
*vation* Qu'il me soit permis ici de dire , qu'aujourd'hui on s'étonneroit en Europe de voir tant de Dames aller si bien à cheval , & que ce seroit un miracle que d'en trouver dix en un Royaume pour une telle occasion. Mais en ce tems-là , l'usage d'aller à cheval , étoit ordinaire & comme naturel aux Dames dans toute l'Europe , & on leur faisoit apprendre cet art dès leur

leur enfance. Cela venoit de ce qu'alors l'usage des Carosses, Chaises, & autres Voitures plus commodes pour le sexe, n'étoit pas aussi commun qu'il l'est aujourd'hui : desorte que depuis les Dames ont entierement quitté l'usage d'aller à cheval, jusques-là, qu'au lieu qu'autrefois sçavoir être bien à cheval, étoit une qualité qui faisoit honneur au sexe, aujourd'hui on le regarde comme une chose indécente, & honteuse.

Après cela Charles monta à cheval, & se mit au milieu, entre Marguerite sa Tante, & Ferdinand son Frere, & ils s'acheminèrent ainsi vers Gand. Chacune des Dames de la suite de Marguerite, étoit au milieu de deux Seigneurs de la plus haute qualité de celle de Charles, les Flamands donnant la droite aux Espagnols, quoi qu'ils fussent de moindre qualité qu'eux, en considération de ce qu'ils étoient étrangers. Ils firent en cette maniere leur entrée à Gand, au bruit des salves du Canon, & de la mousqueterie de la Bourgeoisie qui s'étoit mise sous les armes, & tous les corps des Magistrats de la Ville, furent recevoir l'Empereur en habits de cérémonie. Les habitans qui ne se possedoient pas de la joye qu'ils avoient de voir qu'un de leurs Citoyens eût été élevé à l'Empire, n'épargnerent rien, pour  
lui

*Charles  
fait son  
entrée à  
Gand.  
15. 66*

lui faire une entrée magnifique, outre un present de cent mille écus qu'ils lui firent, ce qui étoit une grande somme pour ces tems-là. L'Empereur aussi de son côté leur témoigna beaucoup de générosité, & de bonté, car il leur donna la qualité de *mes Chers Compatriotes*, en répondant aux complimens qu'on lui fit, & après leur avoir fait mille autres honnêtetez, il confirma tous leurs Privilèges anciens, & leur en accorda de nouveaux.

Six jours après son arrivée en Flandres, arriverent l'Electeur Palatin & celui de Saxe, pour lui faire compliment de la part du Collège Electoral, avec peu de suite, afin de faire plus de diligence. L'Empereur ordonna qu'on leur fit tous les honneurs possibles. On remarqua qu'il n'y avoit acte de soumission & de respect que l'Electeur de Saxe ne fit envers l'Empereur. Ce Prince vouloit faire voir à tout le monde par cette sage conduite, qu'il n'étoit pas homme à abuser de la confiance qu'il méritoit auprès de Charles qui tenoit l'Empire de lui. Mais plus cet Electeur s'humilioit, & plus l'Empereur cherchoit les moyens de l'élever aux plus grandes Dignitez, & lui témoigner son amitié, jusqu'à dire qu'il ne pouvoit trouver des termes capables d'exprimer les infinies obligations qu'il lui avoit. Il faisoit beau  
voir

voir la modestie du Bienfaiteur & la reconnaissance de celui qui avoit reçu le bien-fait, se disputer à qui l'emporteroit. Ces deux Princes ne furent que deux jours auprès de l'Empereur, après quoi ils partirent comblez d'honneurs & de caresses, en le priant de partir au plutôt, pour Aix-la-Chapelle, où ils se rendirent, afin de travailler avec les autres à lui faire une réception digne de lui, & à préparer les choses nécessaires, pour la magnificence & la pompe de son Couronnement, que les Electeurs attendoient avec impatience.

Charles ne demeura en Flandres qu'environ un mois, c'est-à-dire seulement autant de tems qu'il en falloit, pour écouter les demandes de ses Peuples, pour leur donner le plaisir de le voir, dans les Villes principales, & leur faire rendre justice: ainsi en accordant des graces à ceux qui en étoient dignes, il consola son peuple du déplaisir qu'il avoit reçu de son absence. Jamais Prince n'a mieux sçu que lui comment il faut se conduire en de telles occasions. Ensuite il partit pour Aix-la-Chapelle, avec une suite encore plus magnifique que celle qu'il avoit en arrivant en Flandres, parce qu'il s'y étoit joint celle de Ferdinand son frere, qui étoit considérable, & un grand nombre de Seigneurs Flamands, de la premiere

*Il part de Flan- dres.*  
1529

qua-

qualité, dont la Flandre a toujours abondé ; plusieurs des plus considérables familles de l'Europe s'y étant retirées à cause de la liberté du Gouvernement, quoi qu'elles fussent sujettes à leurs Comtes. Tels furent entre ceux, qui accompagnèrent l'Empereur, les Comtes d'Egmont, de Nassau, de Horn, & le Seigneur de Brederode, qui avoient chacun un train magnifique.

Il arri-  
ve à  
Aix-la-  
Chapel-  
le. 1520.

Il ne se peut rien imaginer de plus pompeux que la suite qui accompagna l'Empereur dans ce voyage d'Aix-la-Chapelle, soit pour la quantité, ou pour la qualité des personnes. Mais la magnificence avec laquelle il y fut reçu par les Electeurs ne fut pas moins extraordinaire : car ils allèrent au-devant de lui une lieue entiere, accompagnés de cent trente Princes, Ducs, Comtes, Marquis & Barons, & de plus de deux cens Gentils-hommes, des plus considérables Maisons d'Allemagne, qui y étoient accourus de toutes parts pour voir un si grand Empereur & la cérémonie du couronnement, quoique la peste fit de grands ravages au pais d'alentour. Aussi l'Empereur se voyant reçu avec tant de pompe, & d'applaudissement, en conclut que les Allemands auroient pour lui une affection extraordinaire.

Couron-  
nement.

La cérémonie du Couronnement se fit  
le

Le vingt-un Octobre au matin , & quoi qu'elle fût faite avec toute la pompe possible , on crut pourtant qu'elle ne répondoit pas au mérite de l'Empereur , ni à l'affection & au zèle des Electeurs envers lui ; car il est certain que depuis la fondation de l'Empire , on n'avoit point vû d'Empereur si puissant & si sage en même-tems , en un tel âge que Charles-Quint. Les Electeurs auroient souhaité que l'on eût différé la cérémonie pour quelques-jours , & jusqu'à ce que le mal étant passé , on eût pû faire des préparatifs plus magnifiques ; mais l'Empereur s'y opposa , & leur dit que la conjoncture des affaires requéroit qu'on allât au solide , sans s'attacher aux dehors & aux formalitez. Cela n'empêcha pourtant pas que le Couronnement ne fût fait avec toute la sollemnité possible.

Le lendemain vingt-deux , il se passa une autre cérémonie qui ne fut guère moins pompeuse que celle du Couronnement. Car l'Empereur en presence de tous ces Electeurs , de tous ces Princes , Comtes , Marquis , & Nobles , assis sur son Trône , revêtu de toute la Majesté de l'Empire , céda à l'Infant Ferdinand son Frere , né à Alcalá en Espagne le dix Mars 1503. tous les Etats qu'il possédoit en Allemagne de la Succession de son Pe-  
Démis-  
sion &  
maria-  
ge.

re, & on en passa des Actes authentiques. Cela fait, & avant que Charles descendît du Trône, se presenterent les Ambassadeurs d'Uladiflas Roi de Hongrie & de Bohême, & de la Reine Anne son Epouse, qui avoient ordre de traiter du mariage de Ferdinand avec Anne Elisabeth fille d'Uladiflas, qui fut arrêté, conclu, & consommé peu de semaines après, & qui a produit grand nombre d'enfans.

*Census-  
cation  
de la  
Diette.*

Deux jours après, Charles ordonna l'Assemblée de la Diette générale dans la Ville de Wormes, pour le vingt-un Janvier 1521. Il ne se contenta pas de faire expedier des Lettres circulaires pour l'Assemblée, mais il pria instamment de bouche tous les Electeurs, Princes, Comtes, Marquis, Barons & Nobles qui y devoient assister, de faire tout leur possible de s'y trouver en personne, & de faire tout ce qui dépendroit d'eux pour la rendre la plus nombreuse que l'on eût jamais vû, parce qu'il s'agissoit d'y prendre des mesures pour des affaires de la derniere importance, & de remédier aux desordres de l'Empire & aux confusions où l'Allemagne étoit tombée par la vacance de l'Empire, ou par son absence d'un an depuis son Election. Mais il avoit sur-tout fait connoître aux Electeurs, & à tous ceux qui avoient voix à la Diette, la nécessité qu'il y avoit  
de

trouver en personne , & de la rendre la plus nombreuse qu'il se pourroit , à cause des affaires de la Religion , & des grands desordres qui y étoient survenus par le progrès de la doctrine de Luther ( c'est ainsi qu'il parloit aux Catholiques ) lequel après s'être séparé de l'Eglise Romaine , avoit trouvé moyen de faire embrasser sa doctrine à des Provinces entières , par la protection de Jean Frederic , de depuis Electeur de Saxe , & de Philippe Landgrave de Hesse , Princes fort habiles , de grande autorité , appuyez d'alliances fort considérables , & Gens de grande réputation pour la guerre ; ce qui fit beaucoup de peine à l'Empereur au commencement de son Empire. Ces deux Princes qui étoient alors à Aix-la-Chapelle , prièrent beaucoup Charles-Quint , de vouloir permettre que Luther exposât devant lui ses sentimens sur la Réformation de l'Eglise ; à quoi il répondit , qu'il vouloit bien l'écouter dans la Diette , & qu'il lui donneroit pour y venir , le plus ample Saufconduit qu'il pourroit souhaiter.

Cependant François I. qui depuis les bons succès qu'il avoit eu en Italie , croyoit être le plus puissant Prince du monde , & qui voyoit avec beaucoup de chagrin son Concurrent sur le Trône de l'Empire ,

*François I. fait la guerre à Charle les.*

15201

croyant

croyant mieux mériter cette place que lui, résolut à quelque prix que ce fût, de lui en faire paroître son ressentiment. Voici comme il commença à exécuter sourdement son dessein. Pendant que Charles-Quint se dispoisoit à partir pour Wormes, où il devoit aller faire l'ouverture de la Diette, François I. ayant assemblé une Armée considérable, mit en œuvre deux moyens à la fois de se venger. Le premier fut d'appuyer secrettement la division survenue en Allemagne, & d'assister même de ses forces Robert de la Marck de Luxembourg, qui avoit pris les Armes contre l'Empereur. L'autre de fomentier la sédition arrivée en Espagne, & de promettre aux Rebelles de l'argent, qu'il leur fit compter effectivement. Et non content de ces coups sous main, au commencement de l'année, & pendant que Charles-Quint étoit occupé aux affaires de la Diette, il envoya ouvertement une Armée commandée par le Seigneur de Lautrec pour attaquer le Royaume de Navarre. Il ne lui fut pas difficile de s'en rendre maître, le trouvant presque sans deffense, & dans un tems où l'on n'auroit jamais crû que François I. eût voulu faire une telle infidélité, que de rompre la paix d'une telle maniere. En peu de jours Lautrec se rendit maître de tout le

Royau-

Royaume , hors le Château de Longro-  
gne. Mais le Comte d'Ognatte courut  
avec de bonnes forces s'opposer à lui ,  
& contraignit les François d'abandonner  
le Royaume , dont ils s'étoient emparez ,  
& de s'en retourner en France , après  
avoir perdu beaucoup de gens : bien que  
Dupleix assure , que la perte des Fran-  
çois ne fut pas considérable. Quoi qu'il  
en soit , les François perdirent la Na-  
varre aussi facilement qu'ils l'avoient ga-  
gnée.

La nouvelle des François chassés avec  
perte & honte de la Navarre , donna beau-  
coup de joye à Charles V. & cette joye  
fut redoublée par d'autres Nouvelles qu'il  
reçut d'Espagne en même-tems , que la  
rébellion avoit été dissipée par la sage con-  
duite de la Reine sa Mere , & du Car-  
dinal Adrien. Car quoi que la sédition  
soit d'ordinaire comme un hydre , de la-  
quelle on n'a pas plutôt coupé une tête ,  
qu'il en renaît d'autres , ou comme cette  
herbe qui plus vous l'arrachez , & plus  
elle rejette. Il ne laisse pas pourtant d'être  
vrai , que c'est un grand coup de pru-  
dence & de bon-heur , que d'en couper  
les premières semences. D'ailleurs il est  
certain que ces deux grandes affaires oc-  
cupant alors tout l'esprit de Charles V.  
& lui donnant beaucoup de chagrin , il  
ne

ne se pouvoit faire, qu'il ne fut transporté de joye, d'apprendre qu'en si peu de tems, les ennemis victorieux eussent été chassés de la Navarre, & les Espagnols révoltez, tous abbatus, ruinez ou tuez. De si heureux succès au commencement de son Empire semblerent lui promettre toute sorte de bonheur dans la suite; aussi les Courtisans ne manquerent pas d'en tirer d'heureux présages pour l'Empereur, & de l'en féliciter.

Il ne laissa pourtant pas de reconnoître par expérience, combien est grande la vicissitude des choses humaines, semblables à l'air, qui dans le même-tems qu'il paroît serein & tranquille, devient obscur, & plein de ténébres. Car pendant que Charles V. étoit dans la joye pour ces bonnes nouvelles, il en reçut une troisième, qui troubla le plaisir des deux autres, sçavoir que Christian Roi de Danemarck, avec l'assistance duquel il croyoit appaiser les troubles de l'Allemagne suscitez par Luther, non-seulement s'étoit fait Luthérien lui-même, mais qu'il avoit trouvé moyen de faire suivre son exemple à presque tout son Royaume; ce qui l'affligea amèrement, parce qu'il voyoit par-là le parti Catholique considérablement affoibli, & le parti Luthérien renforcé.

Cepen-

Cependant l'Empereur étant arrivé à Wormes, & ayant fait l'ouverture de la Diète, tourna toutes ses pensées vers les affaires de la Religion, comme étant celles qui lui tenoient le plus au cœur. Les deux Légats du Pape, qui étoient Marin Caracciolo, & Jeronimo Alessandri, conjointement avec les Evêques Allemands, commencèrent à solliciter beaucoup l'Empereur de condamner Luther & ses écrits, comme étant impies & hérétiques. Mais Charles V. faisant réflexion que ce seroit un procédé contraire aux Loix, & à la franchise Allemande, que de condamner les gens sans les avoir ouïs, de l'avis de son Conseil, prit la résolution de le faire venir à la Diète, & de lui donner audience en public. Pour cet effet, il donna sa parole au Duc, à l'Electeur de Saxe, & au Landgrave Philippe, qu'ils pouvoient faire venir Luther en toute assurance. Sur quoi ces Seigneurs lui ayant demandé un sauf-conduit, il l'accorda incontinent pour un mois, & le lui envoya par un Héraut à Wittemberg, à la charge pourtant qu'il ne prêcheroit, ni n'écriroit contre l'Eglise Romaine pendant ce tems-là, ni n'enseigneroit rien de contraire à la Foi de l'Eglise Catholique.

Luther n'eût pas plutôt reçu ce sauf-conduit, qu'il se mit en chemin pour aller

*Luther  
appelé  
à la  
Diète.*

*Y va  
s'y pré-  
sente.*

à

à la Diette, accompagné de vingt-quatre Gardes du Landgrave, & du Duc de Saxe, qu'on lui donna pour empêcher que les Dominicains, contre lesquels il avoit tant écrit, ne lui fissent quelque affront en chemin. Ulloa patlant de ce voyage dit, *Que Luther fut non-seulement déffrayé pendant le chemin, mais que ce n'étoit que Festins & bonne chere par tout où il passa, ce qui ne lui déplaisoit pas, dit-il, aimant bien mieux la bonne chere, & l'excès, que la sobriété & l'abstinence.* Luther amena avec lui jusqu'au nombre de seize hommes doctes de son opinion, Ministres ou autres, qui avoient presque tous été Dominicains ou Augustins, & tous gens de bonnes mœurs; ainsi ce que dit Ulloa sur ce voyage, n'a aucune apparence de vérité. Quoi qu'il en soit, dès qu'il fut arrivé à Wormes, on lui donna audience, & à tous ses Confreres qui l'accompagnoient, en pleine Diette qui étoit fort nombreuse, & le Chancelier de l'Empereur, Jean Ech lui parla de la sorte.

*Question & réponse.* Martin Luther, nôtre très-clement Seigneur l'Empereur t'a fait appeller ici en sa presence, & de cette Auguste Assemblée de Princes de l'Empire pour deux raisons. La premiere, pour sçavoir de toi en presence de tout le monde, si tu te declares & confesse être l'Auteur de tant de Livres qu'on t'attribue.

tribué. La seconde, si tu veux soutenir ou desavouer la doctrine qu'ils contiennent. Ensuite il lui specifica de quels Livres il s'agissoit, par quels Imprimeurs, & dans quels lieux ils avoient été imprimez. A quoi Luther répondit, qu'il ne pouvoit nier, ni desavouer les Livres qu'il avoit écrits, & fait imprimer pour le bien public : mais que comme ils contenoient des choses tirées de la parole de Dieu, & très-importantes au salut des hommes, les deux choses du monde les plus importantes, & les plus dignes d'y penser avec soin, il n'étoit pas si téméraire de vouloir parler de matière de cette importance sur le champ & sans préparation; qu'ainsi il supplioit Sa Majesté Impériale, de lui accorder un ou deux jours pour s'y préparer si tel étoit son bon plaisir. A quoi l'Empereur fit répondre par son Chancelier, que quoi qu'il n'ignorât pas que lui Luther ne fut venu bien préparé à la Diète, puisque les questions qu'on lui devoit faire, étoient exprimées dans le Sauf-conduit qu'il lui avoit accordé; cependant Sa Majesté Impériale avoit tant de bonté & de clémence, qu'elle vouloit bien lui accorder un jour. Luther ayant comparu le lendemain, à la Diète, y fit le discours suivant.

Je ne desavouërai point devant V<sup>ost</sup>re  
Majesté Impériale, que j'ai composé des  
Livres de plusieurs sortes. Il y en a qui ne

Dif-  
courz de  
Luther.

» traitent d'autre chose que de la pureté de  
 » la Foy, & de la Religion, & desquels  
 » je ne pourrois me dédire, sans manquer  
 » au devoir d'un véritable Chrétien. J'en  
 » ai fait d'autres contre l'autorité du Pape,  
 » & l'usurpation qu'il a faite d'une puissan-  
 » ce directement contraire à l'Evangile, &  
 » de laquelle on n'a jamais vû d'exemple  
 » dans les premiers Evêques de Rome. Les  
 » autres ont été publiez contre la corru-  
 » ption de l'Eglise Romaine en général, &  
 » de la Cour de Rome en particulier, pres-  
 » que toute composée de gens esclaves de  
 » leurs passions, & de leurs intérêts, au  
 » grand scandale de l'Univers. Desorte  
 » que desavouër de tels Livres, ce seroit  
 » donner au Pape l'occasion d'accroître sa  
 » Tyrannie sur les Princes, & sur les Peu-  
 » ples, & porter l'Eglise Romaine à dé-  
 » fendre avec plus d'ardeur ceux qui sont  
 » la cause de ses desordres. Enfin je demeu-  
 » re d'accord, qu'entre les Livres que j'ai  
 » mis au jour, il y en a qui ont été faits  
 » contre des personnes particulieres, c'est-  
 » à-dire, contre des gens qui défendoient  
 » avec trop de chaleur les intérêts du Pape,  
 » & dans lesquels je me suis servi de ter-  
 » mes un peu trop piquans, & trop forts;  
 » mais n'étant pas exempt des foiblesses  
 » humaines, je suis tombé dans ce défaut,  
 » ou plutôt j'y ai été entraîné par le mau-  
 » vais

vais exemple de ceux qui ont écrit contre moi : de sorte que je ne pourrois retracter ce que j'ai dit, sans leur donner lieu de faire pis à l'avenir.

Un grand nombre d'Auteurs ont écrit que la chose se passa de la sorte : mais comme c'est une matiere fort délicate, & qu'elle interesse des gens de differens sentimens dans la Religion, il s'est levé une foule d'Auteurs Ecclesiastiques & séculiers de l'une & de l'autre Religion, qui ont raconté cette action, chacun selon sa passion. Plusieurs Catholiques ont assuré que Luther qui n'avoit pas accoutumé de parler devant une Assemblée aussi auguste que celle-là, ni en la presence de l'Empereur, tomba dans une telle confusion, qu'à la premiere question que lui fit le Chancelier Ech, il ne pût répondre autre chose, sinon que tremblant & effrayé, il supplioit l'Empereur de lui accorder trois jours pour se préparer à répondre. Que l'Empereur ne lui ayant accordé que 24. heures, il parut le lendemain, & parla plutôt en Orateur qu'en Théologien sur la matiere, & que l'on ne trouva en lui qu'un grand flux de paroles confuses sans suite & sans raisonnement.

Mais les Luthériens racontent autrement ce fait, & disent, qu'il est bien vrai que Luther demanda du tems pour conférer avec ses Amis sur les réponses qu'il devoit

faire. Que là-dessus on vouloit lui accorder trois jours, mais qu'il avoit répondu qu'il en avoit assez d'un. Desorte que le lendemain il se presenta à la Diète, où il parla amplement de sa doctrine, & soutint avec tant de force & de raison solide tout ce qu'il avoit avancé dans ses Livres, qu'il se fit admirer de toute cette auguste Assemblée, & qu'il parla avec beaucoup de force d'esprit pendant plus de 2. heures, sans que personne eût osé lui répondre un seul mot; à moins qu'on ne veuille excepter le Cardinal Cajétan, que le Pape avoit envoyé en qualité de Légat à latere extraordinaire, pour assister à la Diète avec les autres, lequel après avoir entendu Luther, ne pût s'empêcher de dire ces paroles, *Je croyois que le discours de cet homme seroit plein de blasphêmes & d'impietez, mais je n'y trouve rien de tel.*

Résolu-  
tion de  
Charles

Il n'y a pourtant pas d'apparence que le Cardinal Cajétan ait dit ces paroles, après avoir ouï parler Luther de la maniere qu'il fit contre le Pape, l'Eglise Romaine, & la Cour de Rome. Quoi qu'il en soit, il est certain que Charles V. voyant que les affaires n'alloient pas bien pour les Catholiques, se leva au Trône, aussi-bien que tous les Princes de leurs Siéges, & congédia l'Assemblée, après avoir fait dire à Luther par son Chancelier de se retirer :

on

on se renvoya à trois jours de là, pendant lesquels il pensa avec son Conseil à la résolution qu'il devoit prendre là-dessus. La Diète fut donc rassemblée au jour marqué, & aussi nombreuse que la précédente, & l'Empereur ayant pris sa place sur son Trône à la maniere accoutumée, donna de sa propre main au Chancelier l'écrit suivant, & lui ordonna de le lire à haute voix devant toute l'Assemblée.

## DISCOURS

*Faite à la Diète de Wormes par l'Empereur Charles-Quint, contenant l'Arrêt qu'il prononça contre Martin Luther.*

**E**LECTEURS, Princes Ecclesiastiques & Seculiers, Nobles & Seigneurs, qui composez cette Assemblée. Il n'y a aucun de vous qui ne sache que je suis descendu des Empereurs très-Chrétiens de la Nation d'Allemagne, des Rois Catholiques d'Espagne, & des Archiducs d'Autriche, lesquels depuis leur plus tendre jeunesse, & à l'imitation les uns des autres ont toujours fait gloire d'être les Enfants obéissans du Saint Siège, les Deffenseurs zélés de l'Eglise, & les Propagateurs

de la Foy Catholique, Apostolique & Romaine, sans qu'il se soit jamais trouvé en aucun la moindre tache d'Herésie, au contraire ils ont été les Fleaux des Hérétiques. Qu'ils ont toujours persévéré dans cette inviolable fidélité envers l'Eglise leur sainte Mere, jusques au dernier de leurs soupirs, sans jamais s'en détourner, & qu'ils n'ont épargné ni leurs veilles ni leurs travaux, ni leurs Trésors pour la défense & protection de la Foy, des saints Decrets, des Ordres Religieux, des Sacrez Canons, & du Culte le plus pur de la Religion. Enfin qu'ils se sont employez de tout leur pouvoir à faire rendre à Dieu la gloire qui lui est dûë, & à la propagation de la Foy, pour le salut des hommes.

Ces miens Prédécesseurs m'ont laissé pour héritage le soin & l'engagement de suivre leurs traces, & de les imiter en toutes ces vertus & bonnes dispositions, ce que j'ai résolu de faire tant que Dieu me conservera la vie, afin qu'après ma mort je puisse transmettre à ma Posterité, ou à celle de mon frere, s'il plaît à Dieu de nous en donner, les mêmes inclinations, & engagements que nous avons reçu de nos Ancêtres. Pour cet effet j'ai pris une ferme résolution, de maintenir & de défendre, tout ce qui a été fait & observé jusques à present par mes Prédécesseurs, c'est-à-dire,

à-dire, tout ce qui a été arrêté & conclu, en tant de pieux Decrets, & de saints Conciles, & spécialement dans le dernier de Constance.

Aujourd'hui donc, qu'un certain Moine de l'ordre des Augustins, nommé Martin Luther, séduit par ses propres opinions, prétend seul broüiller, & changer l'état de la Religion, & s'opposer aux lumieres & aux sentimens de tous les Chrétiens, en dépouillant l'Eglise des ordres Religieux, & des cérémonies dont l'usage a été si saintement établi, & pratiqué depuis tant de siècles; en telle sorte que si ses opinions avoient lieu, il faudroit conclure que tous les Chrétiens depuis Jesus-Christ jusqu'à aujourd'hui, ont vécu dans l'erreur, ce qu'à Dieu ne plaise que l'on puisse croire. J'ai donc fermement résolu, d'employer mes Royaumes, l'Empire, mes amis, mon sang, ma vie, & tout ce que j'ai, pour empêcher qu'un si funeste & malheureux commencement n'ait aucune suite, étant persuadé que je ne le pourrois souffrir sans m'attirer des blâmes, & me deshonorer, ni vous aussi, puis qu'étant membres de l'Empire, vous avez avec moi le même intérêt de vous y opposer.

Ma chere, bien aimée, & tant célèbre Nation d'Allemagne, qui seule avez mérité l'honneur de posséder l'Empire, après

la formidable Rome. Illustres Electeurs, Princes, Seigneurs, qui par un privilège particulier de la Nature ou plutôt du Ciel, êtes appelez à être membres du corps de cette auguste Affsemblée. Vous qui conjointement avec moi devez être les défenseurs de la Justice, les Protecteurs & le bouclier de la Foy Catholique, & qui avez déjà acquis tant de gloire par votre zele, c'est aujourd'hui le tems d'en faire paroître encore davantage, dans les pressans besoins de l'Eglise. Mes chers compagnons dans le Gouvernement, considérez meurement avec moi, je vous prie, & faites votre compte, que si par malheur il arrivoit que la moindre plante, je ne dirai pas d'hérésie, mais de simple erreur, prît racine dans le cœur des Chrétiens, & que par nôtre négligence, nous n'eussions pas employé tous nos soins pour empêcher qu'elle n'y prît racine, & pour l'arracher de toute nôtre force si elle y en avoit pris, non-seulement nous en serions responsables devant Dieu qui nous a créés, qui nous conserve, & qui nous conduit, puisque devant lui, nous sommes tous égaux; Mais de plus nous donnerions un fort méchant exemple à toutes les Nations du monde par une telle négligence, & à ceux qui viendront après nous, un juste sujet de reprocher à nôtre mémoire, d'avoir commis

une faute si préjudiciable à l'Eglise, & si honteuse pour nous.

Après donc avoir oüi de nos propres oreilles, & de la propre bouche de Luther, l'opiniâtre résolution où il est de persister à soutenir ses opinions, par les réponses qu'il a faites il y a trois jouts, pleines de hardiesse, de témérité, & d'insolence contre nôtre sainte Religion, & son Chef très-digne, & à la fesse de cette auguste Assemblée, nous vous faisons sçavoir, vous certifions, & protestons, par la lecture de cet Acte signé de nôtre propre main, que nous sommes affligés jusqu'au fond du cœur, d'avoir laissé passer quelques semaines, & d'avoir tant tardé à prononcer une sentence de condamnation contre ce Moine. C'est pourquoy, & en réparation de ce délai, pour nous acquiter de nôtre devoir, pour rendre à l'Eglise nôtre sainte Mere la soumission que nous lui devons, & donner à tous vrais Chrétiens l'édification & la consolation qu'ils attendent de nous, nous la prononçons aujourd'hui, contre le scélérat Martin Luther, contre la doctrine fausse qu'il a enseignée, & contre les Livres impies qu'il a composez. Déclarant de plus que nous avons pris une ferme & inviolable résolution, de ne vouloir plus écouter, ni souffrir en nôtre presence, en public, ni en particulier, un homme si per-

154 LA VIE DE CHARLES V.  
nicieux : au contraire nous le mettons par  
ces présentes au Ban de l'Empire, qu'il a  
encouru par son impieté, & les hérésies :  
enjoignant à nos Officiers qui doivent  
executer nos ordres de lui signifier celui-ci,  
& de le conduire pourtant en lieu de sû-  
reté, selon le Sauf-conduit que nous lui  
avons accordé. Voulons cependant & en-  
tendons, que par lui soient observées les  
conditions portées par ledit Sauf-conduit,  
de ne prêcher, ni écrire, ni donner lieu à  
faire révolter les peuples, pendant ledit  
tems, & déclarons que nôtre intention  
est de procéder contre lui à la dernière ri-  
gueur s'il contrevient le moins du monde  
ausdites conditions. Surquoi aussi nous  
demandons vôtre délibération, en qualité  
de bons Chrétiens. Donné à Wormes le  
dix-neuvième Avril 1521.

CHARLES.

*Opio  
rions  
sur cet  
écriv.* On trouva pourtant fort étrange, qu'on  
eût condamné Luther sans que personne  
eût répondu au discours qu'il avoit fait dans  
la Diète même, ou que l'on n'eût ordonné  
une conférence particuliere entre les Thé-  
ologiens en présence de l'Empereur, ou d'au-  
tres, ce que Luther & ses Partisans de-  
man-

mandoient avec grande instance, d'autant plus qu'ils sçavoient que l'Empereur & le Nonce avoient fait venir à Aix-la-Chapelle plus de trente Théologiens des plus célèbres de tous les Ordres Religieux. Cependant personne ne se presenta pour disputer contre Luther, ni contre les Théologiens qui l'accompagnoient, ni pour refuter sa doctrine, ni pour défendre celle de l'Eglise Romaine; ce qui augmenta beaucoup la hardiesse des Luthériens, qui publioient par tout que les Théologiens Romains trouvoient leur cause trop mauvaise, & celle de Luther trop bonne, pour oser se commettre contre lui. Toujours est-il vrai que l'Empereur, dès qu'il eût oüi parler Luther dans la Diète le seize Avril, prononça la sentence ci-dessus le dix-neuf sans vouloir permettre aucune dispute.

Tout ce que firent les Théologiens Romains de plus rigoureux, ce fut qu'ils se joignirent au Nonce, & furent ensemble ce même jour-là chez l'Empereur, lui remontrer la nécessité qu'il y avoit d'arrêter Luther & ses Complices pour extirper tout d'un coup l'Hérésie, alléguant en qualité de Philosophes, *que pour faire cesser l'effet, il falloit ôter la cause; & en qualité de Théologiens, ce passage, Je frapperai le Berger, & les brebis seront éparées.* Ensuite on lui proposa l'exemple de l'Em-

pereur Sigismond, qui sans avoir égard au Sauf-conduit, qu'il avoit accordé à *Jean Hus & Jérôme de Prague*, pour se trouver au Concile de Constance, & y rendre raison de leurs opinions, préfera les intérêts de l'Eglise à sa parole, fit arrêter ces deux hommes dès qu'ils furent arrivez, leur fit faire en peu de tems leur Procès, & les fit condamner au feu, sans les avoir ni vûs, ni ouïs. Ils ajoûtèrent à cet exemple la décision du Concile lui-même, composé de Prélats si doctes, si pieux, si saints, & d'une si droite conscience, portant, *qu'il ne faut point garder la foy aux Hérétiques.* D'où ils concluoiert, que Sa Majesté Impériale, après l'exemple de cet Empereur, qui avoit été un des plus grands Princes que l'Empire eût jamais eu, & après la décision d'un tel Concile, pouvoit & devoit, par bonnes raisons, & sans faire tort à son honneur ni à sa conscience, casser le Sauf-conduit qu'il avoit accordé à Luther & à ses Adhérans, les retenir prisonniers, & les faire condamner au feu, sans autre formalité, puisque le discours tenu par Luther en pleine Diète, devoit tenir lieu de procès contre lui.

*Charles*  
*main-*  
*tient la*  
*parole*  
*connée*  
*à Lu-*  
*ther.*

Mais l'Empereur demeura ferme dans son sentiment, & répondit à ces gens-là : » *Que*  
 » *le monde ne se devoit pas toujours conduire*  
 » *par des exemples, mais par des Loix, &*  
 » *des*

des raisons. Qu'il étoit bien informé, ce que l'Empereur Sigismond s'étoit repenti ce d'avoir violé le Sauf-conduit qu'il avoit ce donné à Jean Hus & Jérôme de Prague, ce après avoir scû combien toute l'Europe ce avoit condamné cette action. Que pour ce lui, il ne vouloit en aucune maniere, ce commencer son Empire par une aussi gran- ce de perfidie, que de violer le premier Sauf- ce conduit qu'il avoit accordé depuis qu'il ce étoit Empereur, & que la seule pensée lui ce en faisoit horreur. De crainte aussi, ce qu'il n'arrivât que quelques-uns des plus bigots, ou des plus zéléz de la Diète, solli- citez à cela par les Ecclesiastiques, ne fis- sent quelque insulte à Luther en chemin, ou à ceux qui étoient avec lui, l'Empereur lui donna de ses Gardes pour l'accompa- gner, jusques en lieu de sûreté en Saxe. Luther a parlé dans quelqu'un de ses Li- vres de cette belle action de Charles-Quint, & de la foy qu'il lui avoit gardée.

Charles voyant donc les affaires de l'Em-  
pire terminées selon ses souhaits, & celles <sup>Diète</sup> de la Religion trop broüillées, pour y <sup>congée</sup> donner les ordres nécessaires dans cette <sup>diète.</sup> Diète, la congédia le vingt-quatre Avril, afin de pouvoir mieux vaquer aux affaires qu'on lui suscitoit au-dehors. En attendant d'en parler plus amplement dans la suite, j'estime que mon Lecteur ne sera pas fâché, que

que je fasse ici une petite digression sur quelques observations & exemples, touchant l'obligation de garder ou de ne pas garder la foy, qui doit être la base de la Société civile, & le soutien principal de la gloire des Princes.

Char.  
Des loix  
pour a-  
voir  
gardé  
sa foy.

Il est certain, que Charles, lors qu'on le sollicitoit de ne pas tenir la foy, qu'il avoit donnée à Luther, ne manqua pas de se souvenir, que Dieu lui-même ne manquoit pas à sa parole, non pas même à l'égard des plus méchans, tel que fut Caïn. Que Jolué observa exactement tout ce qu'il avoit promis aux Gabaonites, sans avoir égard à la perfidie de ces gens-là, qui ne pensoient qu'à le tromper. Il voulut encore imiter en gardant sa parole, malgré les sollicitations contraires, *Marcus Atilius Regulus*, qui aima mieux mourir que de manquer à la sienne. Il y a pourtant plusieurs Auteurs ( sur-tout entre les Ecclesiastiques, qui souvent ne comptent pas leur parole ni leur serment pour beaucoup ) qui blâment nôtre Empereur d'avoir gardé la foy promise à Luther, alléguant qu'il auroit fait un grand bien, s'il ne l'avoit pas gardée : mais il y a apparence que ce sage Empereur, mieux instruit que ces Ecclesiastiques, se souvint de cette belle Sentence de l'Ecriture, qu'il ne faut point faire de mal afin qu'il en arrive du bien :

&

& qu'il l'avoit gravée dans son cœur.

Le Légat qui avoit assisté à la Diète ou qui étoit du moins alors dans Wormes, auroit bien pû avoir juridiction sur Luther qui étoit Ecclesiastique, car sur-tout en ce tems-là, où les Princes n'avoient pas si bien connu leurs intérêts qu'ils l'ont fait depuis, les Ministres du Pape avoient une grande autorité sur les Ecclesiastiques. Il ne fit pourtant autre chose en cette occasion, que de solliciter l'Empereur d'arrêter Luther, en quoi il fit paroître plus de politique, que du zèle. Il est souvent de la bonne politique, de ne prendre pas garde à un petit mal, pour en éviter un plus grand, & de céder quelque chose de tems en tems pour venir mieux à bout de ses desseins. David, auquel Charles-Quint a été semblable en plusieurs choses, en usa de la sorte, lors que sollicité de châtier Joab, qui avoit tué Abner, & voyant que les intérêts d'Etat ne lui permettoient pas de le faire alors, le renvoya à un autre tems.

C'est une chose hors de doute que les Princes sont obligez, par toute sorte de Loix divines & humaines à garder leur foy & leur parole. Il y a pourtant certaines occasions où ils y peuvent manquer, comme par exemple, lors qu'on exige d'eux par force & par violence de promettre quelque

*On pense  
man-  
quer à  
sa pa-  
role.*

que chose, & par une crainte juste, & qui peut tomber dans les plus courageux, car la promesse ne nous engage qu'en tant qu'elle est le signe d'un consentement volontaire; or, selon les Jurisconsults & les Canonistes, il n'y a rien de plus contraire à la liberté du consentement que la force & la violence.

Exem-  
ple de  
l'Empe-  
reur  
Louis  
II.

L'Empereur Louis II. après avoir entièrement défait les Sarrafins dans la *Campagna di Rama* alla se raffraichir à Benevento. Aldecise qui étoit Seigneur de ce lieu lui persuada de renvoyer son armée, & de ne retenir auprès de lui que les Gardes qui étoient nécessaires pour la sûreté de sa personne. Louis qui jugeoit des autres par lui-même, suivit le conseil de ce perfide, lequel voyant l'Empereur seul & sans secours dans ses Etats, le fut attaquer dans son Logis, s'assûra de sa personne, & le força à lui jurer devant l'Autel qu'il ne retourneroit jamais à Benevent. Mais à peine l'Empereur fut-il en liberté, qu'il assembla de nouvelles forces, avec lesquelles il alla à Benevent, en chassa Aldecise, & poussant sa vengeance encore plus loin, il le chassa entièrement d'Italie. Il est vrai qu'avant que d'en rien faire, il se fit absoudre de son serment par le Pape Leon IV. mais je croi que cela n'est nullement nécessaire en de telles occasions.

La

La République Romaine quoi qu'elle fût alors dans les ténèbres du Paganisme, n'a pas laissé de témoigner plus de délicatesse sur ce sujet, comme il va paroître de l'exemple de Pomponio Leti que je vais rapporter, & qui condamne celui dont je viens de parler. Ce Tribun avoit fait un procès devant le Peuple, à Lucius Manlius, pour avoir exercé plus long-tems qu'il ne devoit la Charge de Dictateur, & pour le rendre plus odieux au peuple, il l'accusa entr'autres choses, de tenir Titus Manlius son fils prisonnier en une sienne maison de Campagne, pour le bannir de la Société civile, & lui interdire le commerce des hommes. Ce fils de Manlius ayant appris la peine où cette affaire mettoit son Pere, poussé par un sentiment d'amour pour lui, ou qu'il fût persuadé qu'il ne méritoit pas cette prison, trouva moyen de la rompre, & de s'évader de nuit. Delà il fut incessamment à Albe trouver le Tribun, auquel il fit demander audience secreta, feignant d'avoir des affaires de conséquence à lui communiquer. Quand il y fut, & qu'il vit le Tribun seul, il lui mit le poignard sur la gorge, & le menaça de le tuer sur le champ, s'il ne lui juroit de laisser son pere en repos, ce que le Tribun fit. L'Histoire assure que Pomponio tint ce qu'il avoit juré, non pas tant par principe de Religion, que par l'estime

l'estime qu'il fit de l'action hardie & générale de ce jeune homme.

*Rem-  
pie d'u  
ne pro-  
messe  
équivo-  
que.*

Ces mêmes Romains renvoyèrent à Annibal un de leurs Citoyens chargé de chaînes, lequel après la fameuse journée de Cannes, étoit allé dans leur Camp pour traiter d'affaires de la part de cet illustre Général : son intention étoit, s'il ne pouvoit réüssir en ce qu'il devoit négocier, de trouver un moyen de ne pas retourner en prison d'où il n'étoit sorti que sur la parole qu'il avoit donnée d'y retourner; pour cet effet il inventa une fourberie insigne, par laquelle il crut être dispensé de sa promesse & en droit de jouir de la liberté. Voici comme il s'y prit. Il sortit hors du Camp ennemi, & fit environ une lieue de chemin. Delà il retourna d'où il venoit, faisant semblant d'avoir oublié quelque chose, s'imaginant que ce retour le devoit entièrement dégager de la promesse qu'il avoit faite, sur ce qu'il avoit seulement promis de revenir, sans dire d'où, ni comment, comme si ces sortes de fourberies pouvoient servir à autre chose, qu'à rendre ceux qui les font exécrables à Dieu & aux hommes. Aussi les Romains, grands observateurs de leur parole, ayant découvert l'équivoque & la friponnerie de cet homme, le renvoyèrent chargé de chaînes à Annibal, pour faire voir à toute la terre,

terre, qu'ils avoient en horreur les parjures & les équivoques dans les sermens.

On trouve encore dans l'Histoire d'Allemagne un exemple de grande perfidie sur la matiere des équivoques. Aldebert Palatin de Franconie, avoit pris les armes contre l'Empereur Loüis III. Il avoit fortifié son Château d'Albenburgh, où il se deffendoit vigoureusement contre les attaques de l'Empereur. Cependant l'Archevêque de Mayence Hattin, qui étoit son parent, demanda à s'aboucher avec lui, & lui conseilla d'aller trouver l'Empereur, pour faire quelque accommodement avec lui, & jura sur les Saints Evangiles qu'il le rameneroit dans son Château sain & sauf, & sans qu'il lui fût fait ni mal ni violence. Aldebert se confia à lui, & ils partirent ensemble pour aller trouver l'Empereur. L'Archevêque après qu'ils eurent fait un peu de chemin, feignit de se trouver mal, & d'avoir besoin de manger & de se reposer, desorte qu'ils s'en retournerent tous deux au Château. Deux heures après ils se remirent en chemin, & ce perfide Archevêque alla remettre entre les mains de l'Empereur ce malheureux, qui tout grand Capitaine qu'il étoit, ne se doutoit pas de la trahison de son parent. L'Empereur le fit mettre en lieu de sûreté, & assouvit sa vengeance sur lui. Et comme

Alde-

Aldebert voulut reprocher à l'Archevêque sa trahison & sa perfidie, ce misérable lui répondit qu'il lui avoit tenu tout ce qu'il lui avoit promis, puisqu'il l'avoit reconduit dans son Château selon qu'il le lui avoit juré : tellement que cette perfidie & ce faux ferment, d'autant plus execrable, qu'il étoit commis par un Archevêque, ne passa que pour une subtilité d'esprit, & un tour d'adresse. C'est ainsi qu'on se jouë de la société civile.

*Exem-  
ple tiré  
de Cicé-  
ron.*

Cicéron dans son Livre des Offices, traite une question qui paroît ridicule dans une matière si sérieuse, & indigne de la gravité d'un si grand homme. Il dit qu'un certain Romain, fut déclaré par Testament, héritier universel d'un de ses parens ou de ses amis, à la charge que pour l'amour de lui, il iroit tous les jours à midi danser dans la place publique de la Ville. L'héritier nommé accepta l'hérédité. Cicéron demande là-dessus, s'il est obligé d'accomplir une condition qui est contraire à la bien-séance, & qui seule seroit capable de le deshonnorer pour toujours. A quoi lui-même qui fait la question, répond, qu'il n'est pas d'un homme sage de s'engager en de telles promesses. Que si l'intérêt avoit aveuglé l'héritier en question, jusques à accepter l'hérédité sous ces conditions, le bon sens vouloit qu'il ne persistât pas en une erreur qui le

le porteroit à faire une action contraire à son honneur , & indigne d'un honnête homme ; qu'ainsi il valoit mieux renoncer à l'hérédité que d'accomplir de telles conditions , ajoutant qu'il n'y avoit pas d'autre moyen honnête de se dégager de sa promesse.

Il y a encore un exemple de la même espece , digne d'être rapporté après le précédent sur la matiere en question , & qui semble avoir été fait pour cela. Un Avocat de Padouë , des plus célèbres , que quelques-uns nomment Malloverio , se voyant attaqué d'une maladie qui le menaçoit d'une mort prochaine , se crut obligé de faire son Testament , par lequel il fit héritier un parent dans un degré fort éloigné , n'en ayant pas de plus proche , mais sous des conditions tout-à-fait étranges & extravagantes : car il lui ordonna premierement , de faire assister à son enterrement tous les Joueurs d'instrumens de la Ville de quelque nature qu'ils fussent , afin , disoit-il , de réjouir par la symphonie des airs les plus agréables , ceux qui l'accompagneroient au tombeau. 2. Il ordonna qu'il y auroit douze jeunes Filles habillées de verd , qui chanteroient autour de la Biere où étoit son corps , des Chançons de Village propres à faire rire les Assistans. Enfin il lui défendit expressement d'appeller

peller à son enterrement aucun Moine, qui ne fût habillé d'une main propre à faire rire, & de ne faire chanter d'autre Messe, que celle que l'on chante à Pâques, avec l'Alleluia.

Conti-  
uation.

Quand on fit l'ouverture du Testament, l'Héritier fut bien surpris d'avoir une Succession à laquelle il ne s'attendoit pas, mais il le fut encore bien plus, de la voir chargée de telles conditions. Il fut donc consulter un Avocat, lequel, selon la bonne coûtume de ces Messieurs, lui conseilla de porter cette affaire devant les Juges, soutenant que le Testament devoit avoir son plein & entier effet, quant à la disposition de la Succession, mais qu'on ne devoit aucun égard aux conditions qu'il y avoit mises, comme étant manifestement contraires aux bonnes mœurs. Mais il perdit son procès; car les Juges ordonnèrent, que quoi que le Testateur eût mis des clauses bisarres & ridicules, néanmoins l'Héritier ne pouvoit jouir du bénéfice du Testament, sans l'accomplir en toutes ses circonstances, la Loy étant expresse, *qu'un Contrat portant certaines conditions, ne peut être executé sous quelque prétexte que ce soit, sans que l'on execute toutes les conditions qui y sont comprises.*

De Ti- De tout cela il paroît que la crainte de  
la honte n'est pas une raison suffisante pour  
nous

nous dispenser de tenir la Foy, & l'exemple des deux Héritiers, dont nous venons de parler, fait voir évidemment qu'ils ont été obligez de se soumettre à toutes les clauses du Testament, ou de renoncer à l'héritage. Il y a encore une autre espece de crainte, quoi que moins considérable que celle-là, sur cette matiere, sçavoir celle de déplaire à nos Ennemis, ou de leur donner le chagrin de nous avoir inutilement demandé quelque chose. Suetone rapporte l'exemple d'un des Officiers de l'Empereur Tite, qui l'avertissant un jour du défaut, qu'il avoit de promettre souvent plus qu'il ne pouvoit tenir, l'Empereur lui répondit, *que ce qu'il disoit étoit vrai, mais qu'un Prince devoit tenir pour maxime, de ne jamais permettre que personne s'en retournât d'auprès de lui qui ne fût content.* Après l'exemple d'un si grand Empereur, il n'y a point de Prince, qui ne croye être en droit d'user de fourberie, c'est-à-dire de promettre beaucoup, & de tenir peu, ou rien du tout.

Le Vatican, où régné une grande apparence de sainteté, a vû un grand nombre de ces gens qui ne laissent pas de passer pour de grands Saints, quoi qu'ils manquent à leur parole : on y regarde comme une politique admirable, comme une prudence raffinée, & une grande habileté de sçavoir

*Mais  
quer de  
parole  
à passé  
pour une  
vertue*

ſçavoir trouver des moyens de manquer non-seulement à ce qu'on a promis comme une grace, mais même à ce qu'il y a de plus inviolable. Si je ne craignois d'être accusé de parler par ressentiment, & que je ne veux pas offenser la memoire de plusieurs, je produirois ici un grand nombre de tels exemples de manquemens de parole de ces demi-Dieux les plus illustres du Vatican, sans avoir besoin de remonter jusques aux premiers Siècles des Papes. Il est vrai, que celui qui manque à sa parole par nécessité, c'est-à-dire, parce qu'il a été surpris & trompé, ne peut être blâmé que par des bigots ou des tartuffes. Mais ceux qui font leur plaisir & leur joye de violer la foy, sans en avoir d'autre raison que leur caprice, & qui n'ont pas assez d'esprit pour en inventer, & garder les apparences, ceux-là doivent être regardez comme parjures, des sacrilèges, & des gens indignes de vivre parmi les hommes, qui ne peuvent être unis ensemble dans la Société civile que par les liens de la parole & de la bonne foy.

*Exem-  
ple d'un  
Pape.*

Ce bon Pape ( cela-soit dit sans faire de tort à sa memoire qui est en vénération ) duquel on disoit comme par proverbe, *Papa Celestino dava li benefici la sera e li toglie va il matino.* Le Pape Celestin accordoit des benefices le soir, & les reprenoit le lende-

lendemain: il étoit si accoûtumé à manquer à sa parole, qu'il lui arrivoit souvent de donner un même benefice à quatre personnes différentes. Mais du moins il gardoit les apparences, car il avoit accoûtumé de répondre à ceux qui se plaignoient de ce qu'il ne leur avoit pas tenu ce qu'il leur avoit promis, *que quand il l'avoit fait, il ne se souvenoit pas qu'il l'avoit déjà donné à un autre.* Il est vrai, que les Papes qui prétendent avoir assez de puissance pour absoudre les autres du manquement de foi, doivent par conséquent & à plus forte raison se pouvoir donner l'absolution à eux-mêmes en tels cas. Pie IV. en a donné de bonnes preuves, car après avoir donné aux Caraffes sa parole sacrée & un Sauf-conduit, de pouvoir venir à Rome en toute sûreté, pour se justifier des accusations qu'on leur faisoit, à peine eurent-ils mis le pied dans le Vatican, que ce bon Pape, après s'être fait donner par son Confesseur l'absolution de son manquement de foi, fit mettre en prison ces deux pauvres Seigneurs ( qui n'étoient pourtant pas innocens ) leur fit faire leur procès, & les fit exécuter; & qui auroit jamais crû, qu'un Pape qui portoit le nom de Pie, eût fait une action aussi impie que celle-là?

Les Infidèles n'ont pas si mauvaise opinion de nous que nous en avons d'eux. *Fidèles  
& Infidèles.*

Cependant plusieurs Theologiens Chrétiens tiennent qu'on peut manquer de foi aux Infidèles, au lieu que les Infidèles regardent généralement le manquement de foi non-seulement entr'eux, mais aussi envers nous autres Chrétiens, comme une impiété & un sacrilege, en quoi ils sont fidèles à nôtre égard, & nous infidèles envers eux. Le Lecteur me permettra de rapporter sur la matiere en question trois exemples considérables dans l'Histoire, capables de couvrir de confusion les Chrétiens, & qui font beaucoup d'honneur aux Turcs.

*Exemple d'Uladiflas & d'Amurat.* Le premier est tiré de Ladiflas Roi de Pologne & de Hongrie. Ce Prince après avoir fait une Trêve pour plusieurs années avec l'Empereur des Turcs Amurat, la rompit quelque-tems après, à la persuasion du Cardinal Julien, qui lui fit venir de Rome la dispense de son serment. Cette perfidie lui réüssit au commencement, & lui servit à gagner quelques avantages sur son Ennemi. Mais bien-tôt après, Amurat outré de se voir ainsi trompé par les Chrétiens, mit sur pied une puissante Armée, avec laquelle il marcha à grandes journées contre son Ennemi, le vint attaquer & lui livra bataille presque sous les murailles de Vienne. Nos Auteurs disent, que dans la plus grande chaleur du combat

bat, ce Prince leva les yeux & les mains au Ciel, & fit cette priere à Dieu : *Grand Dieu, & nôtre Créature, il s'agit en cette occasion de vôtre Gloire; & vous devez pour vôtre honneur faire voir à toute la terre, que vous êtes véritablement le Dieu de la justice, en favorisant aujourd'hui mes Armes, que je n'employe que pour châtier ces impies & sacrileges Chrétiens, qui ont violé d'une maniere si étrange la Sainteté de vôtre Nom, par un faux serment.* Malheureusement de telles imprécations ne furent pas sans effet à la honte de la Chrétienté, car la Providence de Dieu dont les secrets sont impénétrables aux hommes, permit que ce Barbare remportât une des plus signalées Victoires, que les Turcs ayent jamais gagné sur les Chrétiens, où furent tuez entr'autres le Roi Ladiflas, & le Cardinal Julien, les Auteurs de ce sacrilege manquement de foi. Je suis saisi d'horreur en écrivant de telles choses, & je confesse que je n'ai ni raisons, ni couleur pour les pallier.

Le second exemple aussi horrible que le précédent, est de l'Empereur Justin, qui <sup>De Justin</sup> viola aussi scandaleusement sa foi aux Arabes, que Ladiflas aux Turcs. Ce Prince étant en guerre contre les Arabes, fit à dessein de les vaincre par surprise, & par trahison, soit qu'il eût formé ce dessein lui-

même , ou que quelqu'un lui eût donné ce conseil. Pour cet effet il fit avec eux une paix aussi avantageuse qu'ils la pouvoient souhaiter , le Traité fut solennel & confirmé par les plus grands sermens que l'on ait jamais vû , & par l'intervention du nom de Dieu. Mais pendant que les Arabes faisoient des réjouiissances sur cette paix, l'Empereur Justin ayant fait donner le signal aux Officiers de son armée , renforcée par des milices considérables qui lui étoient venuës de Sclavonie , se jetta comme un foudre sur l'Armée Arabe , & ne doutant pas qu'il ne remportât une entiere victoire sur des gens qui ne pensoient à rien moins qu'à se voir attaquer avec tant de fureur. Mais Dieu pour exécuter ses desseins toujours justes , en disposa autrement , car les Arabes réveillés du profond sommeil de la bonne foi sur laquelle ils dormoient comme sur un oreiller , coururent aux armes , s'opposèrent avec vigueur à l'impétuosité des Chrétiens , & pour s'animer davantage les uns les autres à la vengeance , ils firent graver sur leurs Drapeaux la copie du Traité qu'ils avoient fait avec l'Empereur , & une représentation de l'Acte du serment qu'il avoit fait : La vûë de cet objet inspira tant de ressentiment à toute l'armée , qu'en combattant , ils crioient incessamment comme des enragez , *au Diable soient les*

*les Traîtres, au Diable soient les parjures & au Diables les gens qui violent leur foi.* Enfin il arriva que les Arabes gagnèrent la victoire, firent Justin prisonnier, lui firent couper le nez pour le rendre monstrueux, & le reléguerent dans une Isle deserte.

Quant au troisiéme exemple que j'ai promis, je suis en peine lequel choisir les vies des Papes Boniface VIII. Urbain VI. Alexandre VI. & Sixte V. en contenant grand nombre, quoi que ceux de ce dernier Pape soit d'une espece particuliere. Je me contenterai d'en rapporter deux. Urbain VI. jura aux Cardinaux qui avoient fait Schisme, & qui s'étoient opposez à son éléction, qu'il leur pardonnoit, & qu'il ne leur feroit jamais aucun mal sur la terre tandis qu'il y seroit. Mais quel fut enfin le fruit d'une telle promesse & l'effet d'une si sainte parole? Voici comme Platina le raporte. Un jour que le Pape étoit dans une Galere avec les Cardinaux en question au nombre de sept, allant de Genes à Rome, il fit mettre tous ces Cardinaux dans un sac, & les fit jeter au fond de la mer, disant pour raison qu'il n'avoit pas violé sa parole, leur ayant seulement promis de ne leur point faire de mal sur la terre. L'équivoque n'est pas mal imaginé pour un Pape qui veut se venger de sept Cardinaux, qui ne s'étoient peut-être opposez

à son élection, que parce qu'ils le croyoient indigne d'être Pape, & il fit assez voir par cette action impie & exécrationnelle qu'il l'étoit effectivement.

De Six-  
te V.

Les exemples de pareilles tromperies dans les paroles que l'on peut lire dans la vie de Sixte V. que j'ai composée, ne semblent que des petites gentilleses en comparaison de celles que nous venons de voir. En voici une. On avoit fait courir dans Rome une Pasquinade contre le Pape, pour en découvrir l'Auteur il se servit de cette ruse, de faire publier à son de trompe, qu'il trouvoit la Pasquinade si jolie, que si l'Auteur se vouloit déclarer à lui, non-seulement il lui feroit le meilleur accueil du monde, mais qu'il lui feroit donner mille pistoles, ce qu'il promettoit à foi de Pape. Le pauvre oiseau de rapine avide de cette proye courut trouver le Pape, & lui dit, qu'il étoit l'Auteur de la Pasquinade. Sixte après lui avoir fait mille caresses, lui fit compter incontinent les mille pistoles qu'il avoit promises; mais il lui fit couper incessamment la langue & les mains, & lui dit pour raison, *qu'il lui avoit promis de le caresser & de lui faire donner mille pistoles, & qu'il lui avoit tenu sa parole: mais qu'il ne s'étoit pas expliqué de l'intention qu'il avoit aussi de lui faire couper la langue & les mains.*

Mais

Mais pour ne pas faire ici des observations sur les exemples que je viens de rapporter, je me contenterai de dire que ceux de Ladiflas & de Justin, seroient seuls capables & sans autre étude de donner des leçons très-utiles aux Princes pour la conduite de leurs peuples. Le Roi de France Louïis IX. que l'on appelle Saint Louïis, étoit si Religieux Observateur de sa parole, qu'en toute sa vie, il ne voulut prêter aucun serment, disant : *qu'ils ne devoient être que pour le peuple, mais que pour les Princes leur parole leur devoit tenir lieu de serment.* Aussi les Princes doivent considérer que de tous les vices le plus bas, c'est celui de mentir, & que c'est renverser l'ordre des choses, que de mettre sur le Trône un vice qui ne se doit trouver que parmi des ames lâches, & des esclaves.

L'Historien Dupleix fort estimé avant que Mezerai eût écrit, quoi que l'Histoire qu'il a composée ne soit qu'une satire continuelle contre Charles-Quint, & un panegyrique perpétuel de François I. n'a pû s'empêcher quelquefois pourtant de dire la vérité; car il dit de ces deux Monarques, *qu'ils ont été l'un l'autre de grands Princes, que Charles-Quint fut plus heureux, mais que François I. eut plus de courage. Que quant à la foi, & à la parole, Charles-Quint en fut beaucoup plus*

*Chose à remarquer.*

*Investi-  
ture de  
Naples.*

Pour revenir à la suite de nôtre Histoire: Charles depuis son Couronnement avoit souvent pressé le Nonce d'écrire à Sa Sainteté, qui étoit alors le Pape Leon X. afin qu'il agréât une Ambassade de sa part, pour recevoir de lui l'investiture du Royaume de Naples. Finalement un jour le Nonce lui déclara que le Pape n'étoit aucunement disposé à la lui donner. A quoi Charles répondit, *J'irai donc moi-même en personne à Rome la demander au Pape, & je me ferai accompagner de 40. mille hommes, pour offrir mes services à Sa Sainteté.* Antiphone qui ne fut nullement agréable au Pape, aussi ayant pris les 7000. écus à la Fête de saint Pierre, il envoya l'investiture à l'Empereur avec de nouveaux Privileges.

*Soliman  
à l'acte  
des Chré-  
tiens.*

Nous avons déjà remarqué que Charles & Soliman parvinrent à l'Empire presque en même-tems. Celui-ci qui ne manquoit ni de courage ni d'ambition, en montant sur le Trône de Selim son Pere, entra dans tous les vastes desseins de ce Prince, lequel après avoir conquis la Monarchie du grand Soudan d'Egypte, croyoit se pouvoir rendre maître de la plus grande partie de la Chrétienté, & préparoit des forces invincibles pour cela. Soliman son fils, ayant donc appris que Leon X. avoit été fait Pape, ou *Muphti* des Chrétiens, comme

comme parlent les Turcs, qu'il avoit fait publier une croisade, & qu'il travailloit à faire une puissante Ligue contre les Turcs, résolut de le prévenir, & d'exécuter ses desseins plutôt qu'il n'auroit fait, & il en trouva une occasion favorable, par la division & le schisme que Luther avoit causé en Allemagne d'un côté, & par la guerre échauffée entre Charles-Quint & François I. de l'autre, les deux plus grands Princes de la Chrétienté, lesquels étant desunis, tout étoit divisé sans espérance de réunion.

Soliman donc après avoir étouffé la rebellion de Syrie, par la mort de Gazelles qui en étoit Gouverneur, alla en personne en Hongrie avec une puissante Armée, & après y avoir fait quelques progrès, il assiégea Belgrade, qu'il sçavoit que les Chrétiens regardoient comme une place imprenable, & qu'ils appelloient à cause de cela *l'avant-mur de la Chrétienté*. Cependant cette place attaquée par des forces innombrables, & mal défendue, parce qu'elle manquoit & de gens & de munitions, fut prise en six semaines de siège, vers la fin de Juillet 1521. perte qui causa un regret incroyable à Charles-Quint, tant pour la conséquence de cette place, qui étoit une clef considérable de la Chrétienté, & qui entraînoit avec elle la perte de toute la Hongrie, que parce qu'elle étoit un fief de

*Il prend  
Belgrade.*

grande conséquence aux États de son frere du côté de sa femme. Il craignoit d'ailleurs que l'état des affaires de la Religion en Allemagne, & la guerre qu'il avoit contre François I. donneroit lieu à cet Infidèle de se rendre maître de toute la Hongrie, & que le torrent de ses armes se répandroit jusqu'en Allemagne. Il regardoit enfin comme un grand affront, que les Turcs lui enlevassent à sa barbe, & au commencement de son Empire, une place qui étoit la clef de la Chrétienté, pour ne pas ajoûter que le sac de cette place avoit porté un très-grand préjudice à toute la Province de Rascia.

*Rebelles  
en Es-  
pagne.*

Cette affliction de Charles, fut suivie d'une autre, sçavoir du soulèvement arrivé en Espagne, qui prenoit tous les jours de nouvelles forces, par le nombre de gens qui s'y joignirent, non pas de la lie du peuple, mais des gens du premier ordre, car elle avoit entre ses Chefs principaux, outre les trois Padilles qui se souleverent les premiers, Jean Bravo, & Don Antonio d'Acugna Evêque de Zamora, auxquels s'étoient joints Don Ferdinando d'Avalos, Don Pietro Girone d'Ossuna, Don Antonio Maldonato, & autres Seigneurs qualifiez, qui par leurs persuasions ou par leur argent avoient mis sur pied un corps d'armée de Rebelles considérable. L'Em-  
pereur

pèreur qui ne croyoit pas que les choses allassent si avant, fit sçavoir, dès avant la Diette de Wormes à Don Frederic Amiral de Castille, & à Don Innico de Velasco Conétable, gens de haute réputation & pour la guerre & pour le Conseil, de se joindre avec le Cardinal Adrien au Gouvernement du Royaume, & de travailler de concert à éteindre la rebellion.

Pour mieux entendre cette matiere, il faut sçavoir, que cette sédition arriva à l'occasion d'un Régiment de Gibraltar, que l'on ôta à Ferdinand d'Avalos, qui pour se vanger fit soulever le peuple. Il trouva beaucoup de disposition à son dessein dans l'esprit des autres Chefs, & particulièrement d'un Abbé de Complude, à qui Charles avoit refusé l'Evêché de cette Ville; & comme le nombre des Rebelles s'augmentoit, on trouvoit aussi de nouveaux prétextes: car on ajoûtoit aux précédens, qu'un Flamand nommé Cenrio que Charles avoit fait son Tresorier, envoyoit tout l'or d'Espagne en Flandres en espee. Que l'on donnoit tous les Régimens Espagnols aux Flamands. Que le Roi faisoit paroître que toute son affection étoit pour ces gens-là, & qu'il en témoignoit bien peu pour les Espagnols.

Les Rebelles s'assemblerent en un Corps d'Armée d'environ sept mille hommes de

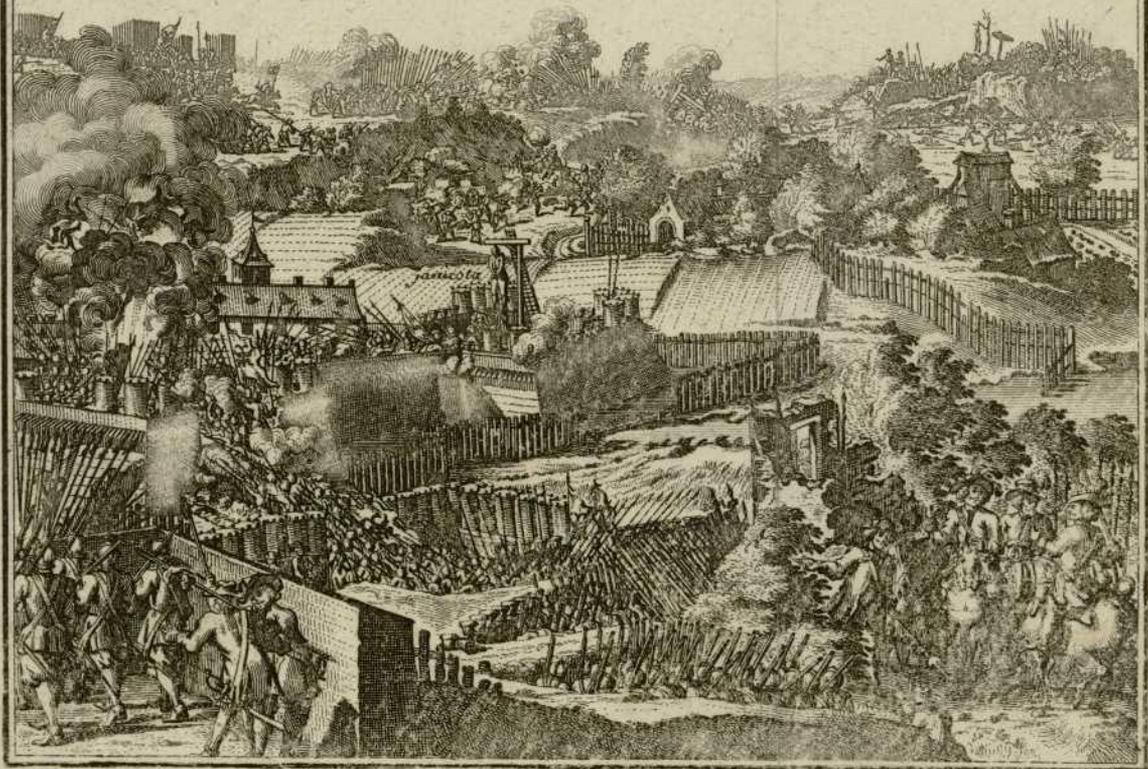
*Leurs  
raisons  
& pré-  
textes*

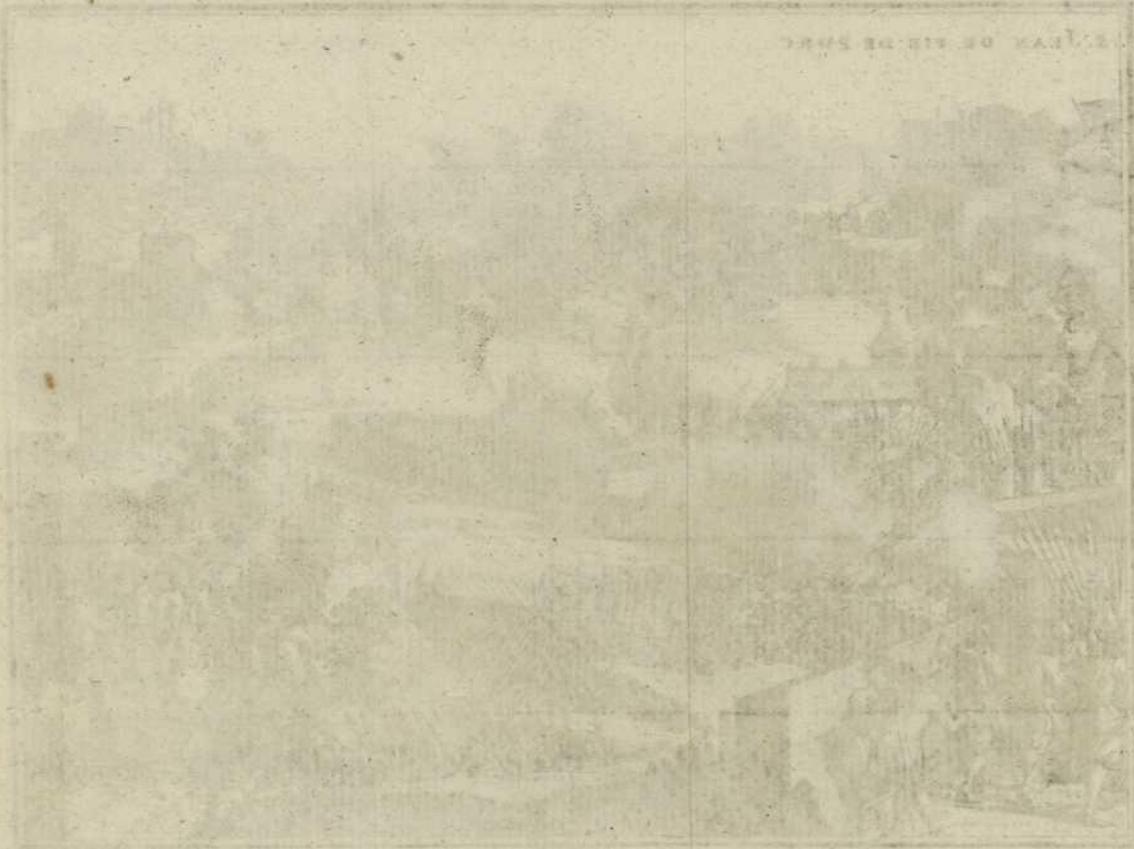
*Leurs  
progrès*

pied ou de cheval, marcherent vers Valladolid, & l'attaquèrent avec tant de furie, lorsque l'on ne s'attendoit à rien moins qu'à une si téméraire entreprise, qu'ils enleverent la Reine Jeanne mere de Charles-Quint, le Conseil, & tous ses Officiers, que l'on conduisit sains & saufs à huit lieuës de-là en prison dans le Château de Tordesillas. Je laisse à penser au Lecteur, les effets différens que de telles nouvelles produisirent dans l'esprit de Charles & de François I. L'Amiral de Castille qui n'aimoit pas à répandre du sang, fit ce qu'il put pour en venir à un accommodement avec ces Rebelles. Il leur fit promettre de la part du Roi, l'amnistie de tout ce qui s'étoit passé & toute sorte de satisfactions raisonnables de sa part : mais se voyant puissans & victorieux, ils lui firent sçavoir qu'ils ne quitteroient point les armes, jusqu'à ce que toutes les Villes d'Espagne fussent libres, & que chacune fût maîtresse de son Gouvernement.

*Leur* On fut donc obligé de mettre sur pied  
*d'aise.* une armée composée des meilleurs sujets, d'environ douze mille hommes, la plûpart consistant en Cavalerie. L'Amiral & le Conétable en partagerent le commandement, & avec ces forces ils allerent assiéger la Ville & Citadelle de Tordesillas, où les Rebelles s'étoient renfermez avec leurs prisonniers

S. JEAN DE PIE DE PORC





sonniers. On leur offrit encore le pardon du Roi , mais ils le refuserent. Après-quoi l'Amiral & le Conétable firent battre la Ville pendant tout un jour , & la prirent d'assaut sur le mi-nuit , après un grand carnage. Plusieurs trouverent moyen d'échaper en se jettant en bas des murailles de la Ville qui n'étoient pas fort hautes , entr'autres l'Evêque de Zamora , mais il fût pris dans sa fuite , & on lui mit une corde au cou pour arrêter la legereté de ses pieds. La Reine fut mise en liberté , & conduite avec les autres prisonniers à Valladolid parmi l'acclamation du peuple , & les Rebelles furent entierement défaits , ou tuez , ou faits prisonniers au nombre de plus de cinq cens. Don Antonio neveu de l'Amiral fut envoyé en toute diligence en Allemagne , pour en porter la nouvelle à l'Empereur ; il fit son voyage en fort peu de jours , & arriva à la Cour de Charles-Quint , cinq jours après que l'on y avoit reçu la nouvelle de la prise de Belgrade : il n'en falloit pas moins pour consoler l'Empereur de la perte de cette place. Bien-tôt après , Charles qui ne se possedoit pas de joye , renvoya en Espagne Don Antonio avec des Lettres pleines d'affection pour la Reine sa mere , l'Amiral , & le Conétable.

L'Empereur ayant terminé avec le Pape *Ligne*  
 Leon *217*

chasser  
les  
Fran-  
çois d'I-  
talie.

Leon X. l'affaire de l'investiture du Royaume de Naples, moyennant sept mille écus Romains de pension, qu'il s'obligea de lui faire compter à Rome au jour & Fête de S. Pierre, tous les ans en lui présentant la Haquenée, fit encore une Ligue avec lui & plusieurs autres Princes, dont les principaux Articles étoient les suivans : *Qu'ils prendroient tous ensemble les armes, chacun selon son pouvoir, & uniroient leurs forces pour chasser de l'Italie les François : & que l'on rendroit au Siège Apostolique les Villes de Parme & de Plaisance, qui sont siefs de l'Eglise ; & les Etats de Milan à François Sforza.* Mais pendant que Charles préparoit son Armée pour l'exécution du Traité, & que le Pape faisoit de son côté avec diligence tous les préparatifs nécessaires pour cette Guerre, il tomba malade, & mourut le deux Décembre 1521. après avoir gouverné l'Eglise huit ans & huit mois ; desorte que cette Ligue demeura sans effet. Il est vrai, que Charles ne laissa pas après la mort de Leon, d'exécuter le Traité, & de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée de chasser les François d'Italie, & de rendre à l'Eglise les Villes de Parme & de Plaisance.

Adrien  
Précep-  
teur de  
Charles

Après la mort de Leon, & lors qu'il fut question de lui donner un Successeur, Charles, qui avoit pour lui le plus grand nombre

bre des Cardinaux, s'employa avec cha-  
 leur pour Adrien son Precepteur. Quel-  
 ques Auteurs François ont dit, que ce Prin-  
 ce se servit dans cette occasion non-seule-  
 ment de son crédit, mais encore de son ar-  
 gent. Il est bien vrai, que François I. fit  
 tout ce qu'il put pour traverser ce dessein,  
 & qu'en bonne politique les Cardinaux ne  
 devoient pas en de telles conjonctures faire  
 une semblable Election, parce que c'étoit  
 en quelque maniere faire Pape l'Empereur  
 lui-même. Outre qu'Adrien n'avoit pas des  
 qualitez extraordinaires, nécessaires à une  
 si grande charge. D'ailleurs il n'avoit au-  
 cune connoissance de la Cour de Rome,  
 où il n'avoit jamais été, il étoit alors en  
 Espagne, d'où il ne pouvoit venir en Ita-  
 lie qu'avec beaucoup de tems & de dépen-  
 se. Mais malgré tous ces obstacles, l'au-  
 torité de Charles-Quint l'emporta, &  
 Adrien fut élu d'une commune voix le 9.  
 Janvier. Contre l'usage reçu jusques alors  
 il ne voulut point changer de nom, & se fit  
 appeller Adrien VI. Mais comme il ne fut  
 Pape qu'un peu plus d'un an & demi, il ne  
 fit ni grand bien ni grand mal à Charles-  
 Quint, quoi que François I. qui lui donnoit  
 le nom de *Charles I.* eût beaucoup appre-  
 hendé de lui quand il devint Pape.

Les premiers actes d'hostilité de l'Empe-  
 reur contre François I. tomberent sur le  
 Pais

devient  
 Pape.  
 1522

Charles  
 attaqne  
 Fran-  
 çois Ie

Pais d'Artois, la Champagne & la Picardie, qui furent le Théâtre d'une des plus cruelles guerres entre ces deux Princes, que l'on ait jamais vû. Il faudroit trop de tems pour rapporter seulement en abrégé ce que les François en général, & même en particulier les seuls Dupleix & Mezerai en ont écrit, non sans beaucoup de passion. Je dirai seulement, que Charles-Quint voulut avoir la gloire de commencer cette guerre, la premiere depuis qu'il étoit Empereur. Il alla donc en personne assiéger Mouzon, que les François appellerent par raillerie *la Croix de par Dieu de Charles*. Par allusion à ce que la premiere chose qu'on enseigne aux enfans c'est de faire le signe de la Croix. Cependant l'Empereur s'acquit beaucoup de réputation dans ce siège, ayant emporté cette Place bien pourvûë & bien deffenduë, en peu de tems, & sans y avoir perdu beaucoup de Troupes. Mais comme la fortune lui vouloit faire sentir le pouvoir quelle a de faire du bien & du mal, il arriva que ce Prince perdit au siège de Mezieres la gloire qu'il s'étoit acquise à celui de Mouzon : car François I. lui fit honteusement lever le siège de cette Place.

Les  
Fran-  
çois  
chasser  
de Mi-  
lan.

Mais Charles qui avoit plus d'intérêt à chasser les François d'Italie, envoya un grand secours à François Sforza, pour lui aider à reprendre Milan, pour la deffense  
duquel

duquel François I. y avoit envoyé Lautrec avec de grandes forces. D'abord les Impériaux, conjointement avec les troupes Espagnoles, & celles du Pape commandées par Don Prosper Colonna, attaquèrent le camp des Suisses, qu'ils rompirent & mirent en desordre. Trivulce Général des Vénitiens liguez avec les François, voyant les Suisses défaits, se retira, peut-être parce qu'il avoit ordre d'épargner ses troupes, sans que les prieres de Lautrec le pussent obliger de se joindre à lui, de sorte que les Impériaux qui avoient l'avantage du terrain, & du nombre, firent avec peu de perte des leurs, un grand carnage de leurs ennemis. Il demeura sur la place plus de trois mille Suisses, leur Général, & quatorze de leurs meilleurs Capitaines. Du côté des François il y en périt plus de cinq mille, entre lesquels il y avoit grand nombre de Capitaines & de Chefs de considération, comme *Miolant, Guise, Monfort, Tournon*, & autres grands Seigneurs, & l'on fit un grand nombre de Prisonniers. C'est ce qu'on appella *la Bataille de la Bicoque*, parce qu'elle fut donnée auprès d'une ferme qui portoit ce nom, le 22. Avril 1522. Du côté des Espagnols, ou de l'Armée de Charles-Quint furent tuez *Don Pietro de Cordona* Comte de Colifaro. Le Marquis de *Pescara* le fils, & le Marquis du *Guaft* y fut dange-

dangereusement blessé. Par cette défaite les François perdirent l'entier Duché de Milan, & le Duc François Sforza entra en Triomphe dans cette Ville.

*Mal-  
heurs  
arrivés  
à Gé-  
nes.*

Cette année fut fort mal-heureuse pour Gênes. Cette Ville étoit libre, & elle avoit alors pour Doge Octavien Fregoso, qui étoit entierement à la dévotion de François I. lequel y avoit mis Pietre Navarre avec une bonne Garnison pour la défendre. Les Impériaux après avoir chassé les François du Milanois, ne pouvant pas souffrir qu'une telle Place qui étoit la Clef de la Lombardie par Mer, fût à la disposition de François I. s'y acheminerent avec l'Armée victorieuse. Don Prosper Colonna & le Marquis de Pescara firent sçavoir au Doge, qu'il portât le Peuple à chasser les François de la Ville, promettant de leur donner le passage libre pour s'en retourner en France. Le Doge l'auroit bien souhaité, mais il n'en étoit pas le maître, de sorte qu'il leur fit une réponse fiere telle que voulurent les François. Ainsi les Impériaux assiègerent la Ville, la prirent d'assaut, & l'abandonnerent au pillage, qui fut si grand, que l'on n'épargna ni maisons, ni Eglises: aussi les Généraux Pescara & Colonna n'avoient deffendu autre chose aux Soldats, que de ne toucher point à l'honneur des femmes, & de ne faire du mal à aucun Génois, or-  
donnant

donnant au reste de n'épargner aucun François, sans le tuer, ou le faire prisonnier. Le Doge fut arrêté & envoyé prisonnier à Ischia, où il mourut : les Impériaux après y avoir établi des Magistrats, comme en une République, s'en retournerent.

Charles reçut une joye incroyable de la nouvelle de ces bons succès, qui alloient beaucoup au-delà de ses esperances. Il n'y avoit rien qu'il souhaitât avec plus de passion que de voir les François chassés d'Italie : d'autant plus qu'il ne craignoit pas que cela se pût faire sans qu'il lui en coûtât beaucoup de tems, de dépense & de sang, au lieu qu'en peu de tems, & avec peu de dépense, il se vit au-dessus de ses desirs. Mais comme il étoit destiné à essuyer des chagrins & des revers de fortune, cette joye fut traversée par les progrès extraordinaires du grand Solyman, lequel après s'être ouvert une porte de ce côté-là par la prise de Belgrade, pour en ouvrir une autre à de nouvelles Victoires, étoit allé avec de plus grandes forces assiéger Rhodes, qui étoit une clef de la Méditerranée, où étoient scituez les plus riches Etats de Charles, sçavoir les Royumes de Naples, & de Sicile.

Il auroit bien voulu donner du secours à cette Place, même, comme il disoit, aux dépens de son sang; mais la guerre qu'il avoit

*Rhodes prise par Solyman*

*Plusieurs particuliers*

avoit contre François I. ne le lui permettoit pas. D'ailleurs il auroit fallu trop de tems pour donner à cette place un secours qui devoit venir par Mer ; & Soliman avoit trop de forces , & étoit trop habile , pour lui donner le tems d'en venir à bout. Il est certain , que jamais Place ne fut plus vigoureusement attaquée , ni plus courageusement défendue que le fût celle-ci par les soins du grand Maître , le Seigneur de Villiers. Mais enfin après huit mois de siège , qui avoit commencé vers la fin du Printemps de 1521. il falut céder à la force & se rendre. Il ne restoit plus de la Ville que des Mazures , & peu de Chevaliers , qui par les grandes souffrances , étoient devenus des squelettes ou des cadavres ; encore obtinrent-ils une Capitulation avantageuse , qui portoit : *Que les Eglises ne seroient point prophannées. Que les Chrétiens tant du Rite Latin que du Grec , y auroient un libre exercice de la Religion. Que l'on ne prendroit point sur eux le Tribut des enfans , pour en faire des Janissaires : Que tous les habitans seroient exempts de toutes charges pendant cinq ans. Que tous ceux qui voudroient se transporter ailleurs pendant trois ans le pourroient , & emporter avec eux leurs effets sans empêchement. Que l'Empereur Soliman fourniroit un nombre suffisant de Vaisseaux aux Chevaliers*

valiers , & Officiers de l'Ordre , pour les conduire avec bonne escorte en Candie. Qu'ils emporteroient avec eux toute l'artillerie. Qu'ils quitteroient la place en l'espace de douze jours , & que toutes les Isles , & Forteresses d'alentour seroient rendues à Soliman. On trouvera , peut-être avec plaisir , la suite de la perte de cette place , avec ce qui arriva aux Chevaliers après la prise de Rhodes , & autres choses considérables qui ont du rapport avec l'histoire de Charles-Quint , à la fin de ce premier Volume.

Nous venons de voir des affaires qui ont donné du chagrin à Charles-Quint , voyons-en de celles qui lui ont donné la joye. Au commencement de cette année le Duc de Bourbon , Prince du sang , & Conétable de France , après s'être révolté contre son Roi François I. se jetta dans le parti de Charles de son propre mouvement , & sans y être sollicité. Ce Prince conçût une grande joye d'avoir dans son parti un si grand Capitaine , croyant qu'il pourroit par ce moyen allumer en France , le feu d'une Rebellion semblable à celle que François I. avoit excitée en Espagne. Aussi dès qu'il eût reçu les Lettres de ce Duc par lesquelles il lui faisoit sçavoir qu'il s'étoit retiré à Milan , esperant que sa Majesté Impériale , étoit si généreuse , qu'elle

ne

Le Duc  
de Bourbon  
, son em-  
brassi le  
parti de  
Charles  
V. 1520

ne lui refuseroit pas sa protection, que Charles-Quint lui fit incessamment la réponse du monde la plus honnête, par laquelle, il lui donnoit le choix ou de demeurer à Milan, ou de passer en Espagne, & l'assuroit qu'en quelque endroit qu'il fût, il lui donneroit des Emplois dignes de lui. Le Duc aima mieux demeurer à Milan, & fit sçavoir à l'Empereur qu'il esperoit lui pouvoir rendre plus de service là, qu'ailleurs, ce qui lui fut accordé, comme il le souhaitoit, & peu de tems après on lui donna le Commandement des Troupes Allemandes.

*Remar-  
que.*

Quelques-uns de ces Politiques qui ont le plus de pénétration, n'approuverent pas cette conduite de l'Empereur, disant qu'il faut agir avec précaution avec des Rebelles, sur-tout quand ce sont des gens de grande considération, auxquels il ne faut pas prendre confiance aussi facilement que Charles l'avoit fait en cette occasion. Qu'on ne doit pas donner à de telles gens le choix de demeurer où ils veulent, mais leur prescrire le lieu où on veut qu'ils résident. Que quelquefois ce n'est qu'une rébellion feinte, & qu'ainsi on ne doit pas laisser de telles gens dans des places muguettées, du moins jusqu'à ce qu'on les connoisse bien. Un Duc de Bourbon, un Conétable de France, un Prince du sang Royal, un grand Capitaine,

tainne quitte la France, & se retire à Milan, d'où les François venoient d'être honneusement chassés, & cependant l'Empereur prend tant de confiance en lui, qu'il lui permet de demeurer dans un lieu si délicat; mais quelle assurance a-t-il donc de ses bonnes intentions, de sa bonne conduite? Disons pourtant que Charles-Quint a fort bien-fait, puisque la chose lui a si bien réüssi.

Je me souviens d'avoir vû dans un petit livre de contes agréables, qu'on avoit fait en ce tems-là une Pasquinade sur ce sujet, c'étoit une figure qui representoit l'Empereur donnant des Lettres patentes au Duc de Bourbon, & ce Duc les recevant avec soumission, & Pasquin derriere qui faisoit signe à l'Empereur avec le doigt, & lui disoit, *Charles prenez garde.* Les raisons que le Duc de Bourbon rendit publiques de sa rebellion furent en grand nombre, mais les principales revenoient à celles-ci, *Que le Roy faisoit peu de cas de lui. Qu'on l'avoit éloigné des affaires, & qu'on n'avoit pas en lui la confiance que sa Charge & son expérience lui devoient avoir acquise. Que la Reine-Mere, Louïse de Savoye, n'avoit pour lui que de la haine. Que le Duc d'Alençon, l'Amiral Bonivet, & le Chancelier ne faisoient pas le cas qu'ils devoient de sa personne, & que l'on leur confioit*

fiot les secrets de l'Etat à son exclusion.

Charles  
envoie  
décou-  
vrir de  
nouveaux  
terres.

Bien que Charles eût été élevé à l'Empire, & qu'il possédât tant de Royaumes, d'Etats, & de Pais presque sans nombre, néanmoins, comme l'ambition, sur-tout dans les Princes, n'a point de bornes, ayant appris que le Roi de Portugal, qui n'étoit qu'un petit Prince en comparaison de lui, cherchoit à découvrir de nouveaux Pais dans le nouveau Monde, il voulut aussi tâcher d'en découvrir pour lui. Pour cet effet, il envoya à cette découverte *Fernando Cortese* avec douze Vaisseaux, chargez d'artillerie, & de munitions, & de six cens Espagnols des plus hardis & des plus intrépides. Ce voyage fut heureux, & la premiere découverte que l'on y fit, fût l'Isle d'*Acusamil*, que *Fernando Cortese* réduisit à l'obéissance de l'Empereur, mais en qualité du Roy de Castille; puis étant allé à *Jucatari*, il se rendit maître d'une grande Ville appelée *Potonoan*. De là il alla à *Calciocca*, & fut fort bien reçu du Roi de Mexico. Quand l'Empereur eut appris le bon succès de ce voyage arrivé en 1519. & 1520. il en fit entreprendre un second avec de semblables forces & provisions à *Fernando Megalanes*, homme d'un grand courage, & d'un profond jugement, pour tâcher de découvrir un passage entre le Perou, & la côte Australe, & aller

aller plus avant dans la découverte des Isles Moluques qui portent les épiceries, par un autre chemin, plus court & plus aisé que celui qui avoit été découvert par les Portugais. *Megalanes* fit heureusement le voyage, mais étant arrivé à Matuam, il y fût tué en trahison, & laissa aux autres le soin de poursuivre le voyage. Quand Charles-Quint eût appris la conquête de Mexico, il fit Cortese Gouverneur de la nouvelle Espagne. Mais nous avons été assez longtemps aux Indes, revenons en Europe.

Dès que l'Empereur eût reçu la nouvelle qu'Adrien son Précepteur avoit été élu Pape, conformément aux soins qu'il avoit pris pour cela, il lui envoya en Espagne une magnifique Ambassade, de trois grands Seigneurs, l'un Allemand, l'autre Flamand, & le troisième Espagnol. Le Chef de l'Ambassade étoit Don Louïs de Cordouë Duc de Sessa, qui avoit déjà été Ambassadeur à Rome, & qui passoit pour une des meilleures têtes de l'Europe. L'Empereur leur ordonna de prier le Pape de lui marquer un lieu où ils pussent s'aboucher, & conférer ensemble sur l'état des affaires de l'Europe Chrétienne, tant du siècle, que de la Religion, de lui dire qu'il croyoit cette conférence très-nécessaire, & que si sa Sainteté vouloit l'attendre en Espagne, il-s'y rendroit au plûtôt.

*Ambassadeurs envoyez au Pape en Espagne.*  
1522.

Adrien  
écrit à  
l'Empereur.

Le Pape reçût cette Ambassade avec toutes les marques possibles d'affection & d'estime pour l'Empereur. Mais comme les Cardinaux avoient envoyé en Espagne immédiatement après l'élection, & par le chemin le plus court, de Civita-Vecchia à Barcelonne, quatre Cardinaux Légats pour en porter la nouvelle à Adrien, & pour l'accompagner dans son voyage, & qu'ils avoient ordre de le presser de partir au plutôt pour Rome, où sa présence étoit nécessaire aux affaires de l'Eglise, tout ce qu'il pût faire, fut d'écrire à l'Empereur, que quoi qu'il n'eût rien souhaité avec tant de passion, que de le voir, de l'embrasser, de le féliciter de ses triomphes & de ses victoires, & de l'instruire de bouche de l'état où il laissoit l'Espagne qu'il avoit gouvernée en son absence; que néanmoins il le prioit instamment de n'y plus penser, que la chose n'étoit pas possible, & qu'il le prioit, comme un Prince juste & pieux, de ne pas recevoir en mauvaise part, que pour des raisons très-importantes, il hâtât son départ le plus qu'il pourroit, & s'acheminât avec toute la diligence possible vers l'Italie, pleine de guerres & de divisions, même dans les pais qui dépendent du Saint Siége, désolés par des armées étrangères. Qu'il le prioit aussi de considérer que le retardement de son voyage seroit préjudiciable

ciable à toute la Chrétienté, & que les Cardinaux qui l'avoient élu, trouveroient fort mauvais, qu'il ne fît pas toute la diligence possible pour aller prendre possession de sa dignité. Enfin il lui representoit, qu'il ne seroit pas plutôt arrivé à Rome, où il alloit se rendre par le premier bon vent, qu'il seroit en sorte que les Capitaines Espagnols jouïroient plus commodément, & plus avantageusement des fruits de son arrivée, que s'il se fût arrêté en Espagne; en un mot, qu'il lui seroit plus utile à Rome qu'en Espagne.

Adrien avoit raison au fond de faire réflexion qu'il étoit obligé de répondre à l'affection que les Cardinaux lui avoient témoigné, & d'avoir de grands égards pour eux. Car ils l'avoient fait Pape avec beaucoup de promptitude, sans le connoître, & uniquement sur sa bonne réputation; ce qui après tout ne peut être regardé que comme un effet d'une providence particulière de Dieu. Enfin Adrien prit congé de la Reine, après lui avoir recommandé le Gouvernement, aussi-bien qu'au Conseil, à l'Amiral, & au Conestable, selon les intentions de l'Empereur. Il fut s'embarquer à Barcelone, & alla par un vent favorable, jusques à Gènes, où il arriva deux mois après que la Ville avoit été mise au pillage, ce qui n'empêcha pas que

*San déa  
part &  
son arri-  
vée à  
Rome.*

Le Sénat ne lui fit tous les honneurs possibles. L'Empereur avoit donné ordre à ses Ambassadeurs , de l'accompagner dans son voyage , en cas qu'il voulut partir d'Espagne , & au Duc de Sessa en particulier de demeurer Ambassadeur auprès de lui à Rome. Le Pape partit de Gènes pour Civita Vecchia , où il trouva tout le Collège des Cardinaux , les Sénateurs de Rome , presque toute la Cour , & les Députés de toutes les Villes de l'Etat , & fut ainsi conduit avec pompe & magnificence parmi une foule innombrable de peuple & comme en procession jusques à Rome.

*Charles  
va faire  
un vo-  
yage en  
Espa-  
gne.*

Cependant Charles reconnut que la bonne politique vouloit qu'il allât encore faire un voyage en Espagne , pour se faire voir à ses peuples ; outre qu'il y étoit porté par son inclination propre , il étoit juste aussi d'avoir égard aux prières pressantes , respectueuses , & réitérées , que lui en faisoient la Reine sa Mere , le Conseil , l'Amiral , & le Conestable ; qui l'assuroient que ce voyage étoit nécessaire pour la satisfaction de ses Sujets , & pour achever de guérir l'esprit des mécontents ; parce que , quoi que par la mort des uns , & la prison des autres , la révolte eût été étouffée , néanmoins , il restoit toujours quelque mécontentement dans l'esprit de leurs parens & de leurs amis : L'Empereur qui étoit  
bien

bien persuadé de tout cela, n'eut pas de peine à se résoudre à faire ce voyage. Mais avant que de partir, il assembla le Collège Electoral à Ratisbonne, devant lequel il déclara, qu'il avoit fait son Lieutenant Général de l'Empire, son frere Ferdinand, & il pria les Electeurs de le vouloir assister de leurs bons conseils, & de leur secours selon les besoins, sur-tout dans les affaires de Religion. Quant aux Pais-Bas, il en laissa le Gouvernement en son absence à la Princesse Marie sa tante, à laquelle il donna un nombre de gens sages pour Conseil. Quant à l'Italie, il laissa le commandement de l'Armée à Don Prosper Colonna, au Duc de Bourbon, & au Marquis de Pescara, avec ordre à eux de prendre conseil dans les affaires importantes du Duc de Sessa.

Après avoir donné ces ordres & autres nécessaires, il fit préparer une Flote qui le devoit conduire à Calais, & s'embarqua le premier jour de May après en avoir donné avis au Roi d'Angleterre. Il passa en peu d'heures, & comme il s'aprochoit de Douvres, il fut surpris de voir venir à son rencontre, un vaisseau où étoit le Roi Henry en personne, accompagné d'un grand nombre de Noblesse, ne pouvant pas comprendre comment ce Prince avoit pû prendre des mesures si justes pour le rencon-

*Soit de  
part de  
son ar-  
rivée en  
Angie-  
terre.  
1522.*

rier, sur un élément aussi inconstant que la mer. Mais sa surprise fut encore bien plus grande, lorsqu'il vit, après avoir demeuré peu d'heures à Douvres, que le Roi l'accompagna à Londres, où on lui fit une entrée superbe & magnifique, où il fut régalez pendant cinq jours. Là ces deux Princes firent une Ligue offensive & défensive contre le Roi de France, & Henry rompit celle qu'il avoit faite avec François I. par le conseil du Cardinal Volsei son grand Favori, qui lui dit, *que la bonne politique vouloit qu'on s'alliât avec les plus forts.* Entre autres Articles du Traité il étoit convenu, que l'Empereur payeroit annuellement au Roy Henry 130. mille écus, que le Roi de France s'étoit obligé de lui donner. L'Empereur accorda volontiers cet Article, tant parce que la France lui en promettoit autant, de crainte qu'Henry, naturellement inconstant, ne reprît par intérêt le parti de François I. ce qui auroit fait un grand préjudice à ses affaires : outre que ce Prince étant lors du Traité en Angleterre, il étoit bien juste, qu'il eût de la complaisance pour sa Nation.

*Il part  
1089  
à l'Espa-  
gne* Je ne tairai pas ici une chose, que rapporte Ulloa dans son Histoire. C'est qu'après que le Traité eût été conclu, le Cardinal de Volsei fut trouver l'Empereur, pour lui dire de la part du Roy son Maître

tre qu'il n'entendoit pas que Sa Majesté Impériale payât la somme dont on étoit convenu. Qu'il n'avoit exigé cela de lui que pour garder les apparences avec son Conseil, afin de ne leur donner pas lieu de penser qu'il se fût fait du tort de rompre le Traité qu'il avoit fait avec la France, pour en faire un autre plus avantageux avec l'Empereur. Ce qui ne déplût pas à ce Prince, car cette somme étoit alors plus considérable que celle d'un demi million aujourd'hui. Quelques Historiens disent aussi, que par le même Traité on avoit promis en mariage Marie fille aînée d'Henry, à Charles-Quint, qui fut ensuite mariée avec le Roi Philippe; à quoi il n'y a aucune apparence, parce que cette Princesse n'avoit alors que six ans, & que les affaires de l'Empereur ne lui permettoient pas de demeurer si long-tems à se marier. Enfin Charles content & satisfait des honneurs, & honnêtetez qu'il avoit reçûes de Henry en cette occasion, partit de Londres pour s'aller embarquer. Le Roi l'accompagna jusques à son Vaisseau, & il fit heureusement son voyage.

Il alla débarquer à *Villa Viciosa* au même lieu où il étoit descendu la première fois, qu'il étoit allé en Espagne, au commencement de Juin, & dans le même tems que le Pape Adrien étoit parti pour l'I-

*Son arrivée & ses premières démarches*

talie. Il fut reçu dans ce Port par le Connestable de Castille, & un grand nombre de Seigneurs de la premiere qualité, & d'Evêques, qui le conduisirent à Valladolid parmi l'acclamation des Peuples. La Reine sa mere lui alla au devant, & eût une conférence secreete avec lui pendant une heure; après quoi ils entrèrent dans la Ville. L'Empereur la conduisit dans son Palais & dans son appartement, où ils eurent encore ensemble un long entretien. Ensuite il alla dans le Château, qu'on avoit destiné pour son logement, où il fit assembler les plus considérables Barons de Castille & de Arragon, pour consulter avec eux sur les affaires du Gouvernement.

Cependant la conscience de ceux qui étoient soupçonnez d'avoir eu part au soulèvement, & sur-tout de ceux qui étoient en prison, leur devoit bien faire craindre l'arrivée de l'Empereur en Espagne; il ne manqua pas aussi d'y avoir des gens qui pour faire leur cour, ou par le desir, peut-être, de se venger de quelqu'un, vouloient persuader à ce Prince, sous prétexte qu'il étoit nécessaire de faire des exemples par une rigoureuse punition des plus coupables, & faire une exacte perquisition de ceux qui étoient soupçonnez.

*Punitions & graces.*

Mais Charles qui avoit l'ame trop généreuse pour suivre de tels conseils, leur répon-

répondit : *Je ferois ce que vous dites, si je n'étois pas Empereur ; mais puisque je le suis, j'en veux faire les actions. Je sens que Dieu m'a donné une inclination à la Clémence aussi étendue que l'Empire & tous mes Royaumes, & je me rendrois coupable envers lui, si je ne la pratiquois.* Ensuite de quoi, il mit en liberté plus de 300. prisonniers accusez d'avoir eu part à la Rebellion. Il en fit condamner trente à travailler pendant leur vie dans les Arsenaux, & il n'en fit prendre que huit, tous gens encore qui furent trouvez avoir mérité la mort pour d'autres crimes. Un jour un Espagnol plus grand flâteur que prudent, se presenta devant cet Empereur, qui étoit si clement, pour lui découvrir où étoit caché un certain Gentil-homme de Toledé, qui avoit eu beaucoup de part au soulèvement, croyant obtenir par-là quelque récompense ; mais ce bon Prince se contenta de lui dire pour toute réponse, *Vous auriez mieux fait d'avertir ce Gentil-homme que je suis ici, que de me venir découvrir où il est.*

Ainsi Charles se servoit heureusement, & de la sévérité & de la clemence pour inspi-  
Grand  
Cour-  
rier.  
 rer la crainte, & pour gagner l'amour de ses Sujets. Je rapporterai ici quelques particularitez convenables à cette Histoire. Charles, Maître de tant de Royaumes & d'Etats, si éloignez les uns des autres, &

qui sembloient le devoir obliger à être continuellement en voyage pour remédier aux affaires qui pouvoient survenir en tant de Pais differens , crût qu'il falloit en quelque maniere les réunir par l'établissement des Courriers. Pour cet effet il établit des Maîtres de Poste en tous lieux , & particulièrement en Espagne : il en donna la Charge de Grand-Maître à Don Diego de Tassis Comte de Villa Mediana , & la rendit héréditaire dans sa Famille. Elle est presentement possédée par le Comte d'Ognetta de laquelle il tire un revenu de 200. mille écus par an : il est vrai , qu'il est obligé à faire de grandes dépenses ; cependant il se passa plus de dix ans , avant que les Postes fussent bien établies.

*Titre de Majesté & de Grand.* Nous avons déjà dit que Charles , pour sati faire à la vanité des Espagnols se fit traiter de *Sa Majesté*, dès le moment qu'il sçut qu'il avoit été élu Empereur , & ordonna qu'à l'avenir tous les Rois de Castille prendroient cette qualité , au lieu que jusques-là on ne les apelloit que *Vôtre Altesse*. Mais comme cet honneur regardoit la Couronne , & non pas la Noblesse , avant que de partir pour l'Allemagne , il établit par une Loi la qualité de *Grands* , qu'on appelle en Espagne *los Primos*, c'est-à-dire les Cousins germains , ce qui lui acquit de plus en plus l'affection de la Noblesse. Déjà Ferdinand  
le

le Catholique avoit supprimé la qualité de *Riches hommes*, pour la changer en celle de *Grands*; mais étant mort, comme nous l'avons dit, le vingt-trois Janvier 1516. il laissa ce dessein imparfait, ce qui donna occasion à Charles-Quint d'y mettre la dernière main. Il fit pourtant trois classes de Grands. Ceux de la première avoient le privilège de pouvoir écouter le Roi & lui parler sans se découvrir; c'est-à-dire qu'ils se découvrent bien lorsque le Roi commence à leur parler, ou lors qu'ils commencent à parler au Roi, mais qui après les premières paroles se couvrent, & continuënt à parler ou écouter, couverts. La seconde classe est de ceux qui peuvent écouter parler le Roi sans se découvrir, mais qui ne peuvent lui parler que découverts. La troisième, de ceux qui étant dans la chambre où est le Roi, il leur est permis de s'appuyer contre quelque muraille & demeurer couverts, mais qui ne peuvent ni écouter ce que le Roi leur dit, ni lui parler que découverts. On monte de la troisième classe à la seconde, & de la seconde à la première. La première fois l'Empereur en créa 16. de la première classe, 26. de la seconde, & 40. de la troisième.

Je ne dois pas oublier ici une autre chose arrivée en ce tems-là. C'est qu'après que Charles fût parti d'Espagne pour aller rece-

*Ordre  
de Ca'a-  
1704.  
1522.*

voir la Couronne Impériale, les Chevaliers de l'Ordre de Calatrava s'assemblerent dans leur Convent de Gadalupe avec la permission du Cardinal Adrien, qui gouvernoit alors l'Espagne, pour procéder à l'Élection d'un Grand-Maître, & qu'il y eût beaucoup de division entr'eux. Justinien assure, qu'Adrien alla en personne dans ce Convent, & qu'il fit si bien, qu'il fit cesser toutes divisions, & élire pour Grand-Maître le Prince Charles, qui n'avoit alors que seize ans, c'étoit en 1516. Cependant il est certain, qu'Adrien ne fut élevé à la dignité de Cardinal, qu'au mois de Juillet 1517. Ce même Auteur prétend aussi, que depuis la mort de Ferdinand le Catholique, arrivée, comme nous l'avons déjà dit, en 1516. & qui étoit Grand-Maître de cet Ordre, la place demeura vuide pendant deux ans. Quoi qu'il en soit, Charles fut fait Grand-Maître, & à peine Adrien fut-il Pape, ou du moins fut-il couronné à Rome, que de son propre mouvement il envoya à ce Prince une Bulle en date du vingt-quatre Septembre, par laquelle il affectoit à perpetuité à la Couronne de Castille l'administration de cet Ordre, & rendoit cette Charge héréditaire, d'élective qu'elle étoit auparavant.

*Ligut*  
*avec*  
*Adrien,*  
 1525.

Cependant Charles reçut la nouvelle, que le Duc de Sessa son Ambassadeur à Rome,

Rome, avoit fait en son nom avec le Pape au commencement de cette année, une Ligue offensive & défensive, au sujet de la liberté d'Italie, pour en tenir les François éloignez, & pour la Guerre d'Allemagne contre les Luthériens, laquelle avoit été faite par l'intervention de tous les Cardinaux, que le Pape avoit chargez du soin d'y faire entrer plusieurs Princes, & particulièrement la République de Venise.

La nouvelle de cette Ligue donna beaucoup de joye à l'Empereur, croyant qu'il pourroit demeurer en Espagne en repos, tant qu'il seroit nécessaire, & que les Luthériens voyant la Ligue qu'il avoit faite avec le Pape & le Roi d'Angleterre, n'oseroient faire aucun mouvement, quoi qu'ils fussent soutenus de la protection de l'Electeur de Saxe, & de Philippe Landgrave de Hesse. Il ne reçut pas moins de joye de ce qu'il apprit qu'il pourroit tirer de grands avantages des Isles Moluques, & qu'on y pourroit aller toujours par des terres ou des mers qui dépendoient de lui, & sans faire de préjudice au Roy de Portugal. Mais quoi que ce Prince prétendît être le maître de ce pais-là, en vertu de la Donation que lui en avoit faite Alexandre VI. il ne laissa pas de juger à propos de faire un Traité au sujet de la navigation aux Moluques & du partage de ces Isles, qui fut ensuite réglé.

*Deux choses qui donnent de la joye à Charles les.*

réglé , à la satisfaction de ces deux Princes. L'Empereur voyant les richesses qui en devoient revenir à l'Espagne , établit un Conseil particulier qui ne devoit avoir d'autre soin , que de trouver les moyens d'entretenir & d'étendre ce Commerce.

*Deux choses qui l'affligent.*

Ces deux sujets de joye furent suivis de deux grands déplaisirs. Le premier fut la mort du Pape , arrivée justement lorsque par les soins du Duc de Sessa , il travailloit à trouver , & mettre en œuvre , quoi que sous d'autres prétextes , les moyens de réduire toute l'Europe à deux Monarchies ; l'une pour la Maison d'Aûtriche , & l'autre pour le Pape , dessein qu'ils avoient assurément formé , quoi qu'en puissent dire les Espagnols , qui le nient. Adrien mourut donc à Rome le quatorze Septembre , après un an & huit mois de Pontificat. On élut à sa place le Cardinal Jules de Médicis , âgé de quarante-cinq ans , le dix-neuf Novembre de la même année 1523. sous le nom de Clement VII. Son premier soin fut d'envoyer des Légats à Latere à l'Empereur & au Roi de France , pour les exhorter à la paix. L'autre déplaisir que reçut Charles - Quint en ce tems - là , & qui ne fut pas moindre que le premier , fut la mort de Don Prosper Colonne , grand Seigneur Romain , Généralissime des Armées de l'Empereur en Italie , & un des plus

plus grands Capitaines de son siècle, arrivée à Milan le dernier jour de la même année. La mort de ce Général donna autant de joye aux François, qu'elle avoit causé de déplaisir à l'Empereur; aussi ne cessoient-ils de dire, *Courage, Milan est à nous, puisque Colonne est mort.*

Cependant le cœur du Duc de Bourbon brûloit d'un feu plus ardent que celui du Mont-Gibel, d'envie qu'il avoit de se venger de la France, & de faire quelque action considérable pour le service de l'Empereur. Il fit donc sçavoir à ce Prince, qu'il seroit facile de faire des progresz considérables en France, si on l'attaquoit du côté de Marseille, & il trouva beaucoup de disposition à l'entreprendre dans l'esprit de Charles, qui ne demandoit pas mieux, que de trouver les occasions d'attaquer le Roi de France, quelques hazardeuses qu'elles fussent. Sur ce dessein du Duc de Bourbon, l'Empereur renvoya le Légat qui étoit allé le trouver en Espagne pour négocier la paix, presque sans le vouloir écouter: & comme le Duc de Bourbon avoit fait sçavoir qu'il ne falloit que quinze mille hommes pour cette entreprise, Charles ordonna de choisir sur les Troupes qui étoient dans le Milanois, treize mille hommes de pied, & deux mille chevaux, qui seroient commandez également par le Duc de Bourbon, & par

*Le Duc de Bourbon pour se la guerre en France.*

par le Marquis de Pescara, avec l'artillerie & munitions nécessaires.

*Mau-  
vais  
succès.  
1524.*

Ces deux Généraux passèrent les Monts avec cette Armée vers le mois d'Avril 1524. & entrèrent dans la Provence, en dessein d'attaquer Marseille, s'imaginans qu'ils n'auroient pas plûtôt mis le siège devant cette place, qui étoit alors beaucoup moins fortifiée qu'aujourd'hui, que toute la Noblesse des Provinces voisines, mal satisfaites du Gouvernement & du Roi, se joindroit à l'Armée Impériale. Mais François I. qui ne dormoit pas, assembla en diligence toutes ses forces, pour aller attaquer les ennemis, & il ne souhairoit rien avec tant de passion, que de pouvoir s'approcher du Duc de Bourbon, pour le punir par ses propres mains de sa rébellion. Le Duc vouloit bien attendre & combattre, mais le Marquis de Pescara, moins passionné & plus prudent que lui, ne trouva pas à propos de se battre contre un tel ennemi, sur ses propres terres, & qui avoit des forces plus puissantes de beaucoup que les siennes; desorte qu'ils leverent le siège ( dont on parlera encore ci-après ) & s'en retournèrent à Milan, non-seulement sans aucun avantage, mais avec perte de presque tout le bagage & le Canon, à la confusion de l'Empereur; ce fut aussi une des plus grandes mortifications que le

Duc

Duc ait jamais euës , sur tout quand il apprit , qu'à Rome on faisoit courir cette Pasquinade : *Le Duc de Bourbon qui a été bon François , s'est jetté dans le parti de l'Empereur , pour aller faire une Rodomontade Espagnole sur les terres de France.*

François I. voyant que l'Empereur étoit en Espagne , que le Pape Adrien étoit mort, l'Allemagne troublée par les Luthériens , & que Solyman faisoit toutes les provisions nécessaires , pour faire de nouveaux pro-  
 prez en Hongrie ( à quoi il étoit porté par les sollicitations secretes de ce Prince ) résolut de porter ses Armes en Italie. Rien ne le poussa davantage à executer ce dessein , que le mauvais succès qu'avoit eu l'entreprise du Duc de Bourbon , desorte qu'il résolut à quelque prix que ce fût de travailler à reprendre le Milanois. Mais comme Milan a été le Theâtre d'une grande Guerre entre ces deux Princes , il ne sera pas inutile d'éclaircir ici les prétentions différentes , qui ont été les causes ou les motifs de cette guerre. On a écrit une infinité de Volumes sur ce sujet , mais je me contenterai d'en faire l'abregé , & de rapporter en substance les choses les plus nécessaires.

La Ville de Milan , aussi-bien que les autres Villes importantes qui en dépendent, est un bijou , digne d'être mis sur la Couronne de l'une des deux Monarchies, de celle.

*François I. fait l'entreprise de Milan.*

*La Ville de Milan.*

le d'Espagne qui la possédoit , & de celle de la France qui y avoit des prétentions ; aussi ne faut-il pas s'étonner , si elle a possédé de si grands & si considérables Privilèges. Elle en auroit encore aujourd'hui de plus grands , si l'ambition des Espagnols ne l'en eût dépouillée. Loüis XII. qui en étoit le Maître en 1499. y établit le Sénat , qui acquit peu à peu beaucoup de Privilèges. Et quoi que cette Ville n'en eût point eu jusques - là , elle ne laissoit pas d'être bien gouvernée. Mais parlons premierement des prétentions des François sur cette Ville.

Prétentions des François.

*Jean Galeasce Visconti*, appelé *Galeace*, parce que quand il nâquit on entendit chanter une infinité de coqs , fut le premier qui prit la qualité de Duc de Milan. Il avoit obtenu cette qualité , aussi-bien que la souveraineté du Païs , de l'Empereur Venceslas , pour une grande somme d'or. Il eut deux fils , sçavoir *Jean Marie* , & *Philippe Marie* , & une fille nommée *Valentine*, de Catherine de Barnaba sa seconde femme, n'en ayant point eu d'Isabelle sœur de Charles V. Roi de France , sa premiere Epouse , selon Paul Jove : quoi que les François disent , qu'elle eut deux enfans , ce que je ne trouve pas. Valentine fut donc mariée par le Duc Galeace son pere avec Loüis de Valois fils dudit Charles V. & lui accorda en dot la Ville d'Ast , & 400. mille écus en argent,

argent , grosse somme pour ce tems - là , mais peu considérable , par rapport aux grandes richesses que possédoit Galeace.

Ce qu'il y a d'important est qu'il inséra dans le Contrat de mariage cette clause , <sup>Jean Marie</sup> que si les deux fils venoient à mourir sans enfans mâles & légitimes , sa fille Valentine & ses héritiers lui succederoient sans contestation. Les Princes d'Italie qui prévoyoyent déjà les malheurs que cette clause devoit attirer sur leur País , firent tout ce qu'ils pûrent pour empêcher que ce mariage ne se fît à ces conditions ; mais toutes leurs représentations furent inutiles , & le mariage fut conclu en 1387. <sup>1524.</sup> *Jean Marie*, en qualité d'ainé succéda à son Pere , n'étant encore qu'un jeune enfant , sous la Régence de Valentine sa Mere , & d'un bon Conseil, Mais ce jeune Duc n'en profita pas , car dès sa jeunesse il fit paroître de l'inclination aux plus grandes débauches , & aux actions les plus injustes & les plus cruelles : il avoit accoutumé de dire, *que celui qui peut satisfaire ses desirs , & ne le fait pas , est un sot & non pas un Prince.* De sorte que par sa vie déréglée il s'attira tellement la haine de tout le monde , qu'amis & ennemis tous le regardoient comme un monstre. Entre autres méchancetez qu'il pratiquoit, il alloit la nuit par la Ville , avec un grand nombre de chiens féroces, qu'il déchaînoit contre tous ceux

ceux qu'il rencontroit, les faisant déchirer & tuer le plus cruellement qu'il pouvoit, Desorte que Paul & André Banco, irrités d'un tel desordre, & voulant délivrer la Ville d'un si grand Tyran, prirent leur tems pour le poignarder, & le tuèrent le seize May 1412.

*Philippe  
Marie.*

*Philippe Marie* succéda à son frere étant encore fort jeune, avec des inclinations peu différentes de l'autre. A l'âge de vingt ans, il se maria avec *Tenda*, veuve de *Facino Cane*, qui étoit une vieille femme, & d'une qualité fort au-dessous de la sienne, mais fort riche, laquelle pour l'épouser, lui donna quatre cens mille Ducats; chose nouvelle aux femmes de doter les hommes. Avec cet argent Philippe mit des Troupes sur pied, & fut attaquer Milan, que les Conjurez contre son frere avoient mis au pouvoir d'Astore fils naturel de Barnabé Visconti. Ils avoient aussi démembré d'autres Villes de l'Etat, pour en faire des Seigneuries particulieres. Il s'en rendit maître par la force des Armes, & se vangea de plusieurs, & entre autres de Paul Banco, & continua la guerre, pour recouvrer les Villes qu'il avoit perduës; mais elle lui réüssit si mal, qu'au lieu de profiter de quelque chose, il perdit les Villes de Brescia, Bergame, & Gènes. On avoit toujours remarqué en lui beaucoup de legereté.

gereté, de cruauté, de timidité, & par-dessus tout cela, une souveraine ingratitude, n'ayant jamais fait en sa vie, qu'une seule action de cette nature qui mérite quelque louange, mais qui véritablement étoit digne d'un grand Roi; bien que Charles-Quint se soit peu mis en peine d'en faire une semblable envers François I. Comme cette action a fait beaucoup de bruit dans le monde, le Lecteur ne sera pas fâché de l'apprendre en cet endroit.

Pendant la guerre de Philippe contre Gênes, on fit prisonnier *Alphonse I.* Roi de Naples, qui étoit dans le parti des Génois contre lui. On le mena ensuite devant lui, & il fut si touché de sa disgrâce, que non-seulement il le mit incontinent en liberté, mais lui donna de l'argent & des Troupes pour aller recouvrer son Royaume de Naples. Il en usa bien autrement avec la femme de ce Prince, car pour s'en défaire, il la fit condamner à avoir la tête coupée, pour crime d'adultère, quoi qu'il n'y eût point de preuve; desorte que cette infortunée Princesse perdit la vie sur un échaffaut à l'âge de cinquante sept ans, seulement, pour être devenuë amoureuse de ce jeune Prince, qu'elle vouloit épouser. Depuis Philippe se maria avec Amedée de Savoye, de laquelle il n'eut point d'enfans. Ainsi il mourut sans laisser d'héritier en

1447. après avoir gouverné les Etats pendant trente-cinq ans.

*Nom-  
bre des  
Préten-  
dants.*

Après la mort de Philippe le dernier de la famille de Visconti, le Duché de Milan échût de droit ( comme on a vû depuis tant d'autres exemples dans la Maison d'Aûtriche ) aux héritiers de Valentine, conformément aux clauses du Contrat de mariage, qui fut confirmé par le Pape, n'y ayant pas alors d'Empereur ; au moins les François disent, qu'on n'eut recours au Pape, que parce qu'il n'y avoit pas alors d'Empereur, le Duché de Milan étant fief de l'Empire. Cela n'empêcha pas que l'on ne vit naître une infinité de Prétendants dès qu'on scût que Philippe étoit mort. Charles Duc d'Orleans, Fils de Louïs & de Valentine, fut le premier qui se mit sur les rangs, fondé sur les raisons dont nous avons déjà parlé. L'Empereur Frederic III. alors régnant, s'y opposa, soutenant que la ligne directe ayant manqué, & l'investiture que les Empereurs en avoient donnée au Visconti, le fief étoit dévolu à la Chambre Impériale. Le Comte François Sforza, qui avoit épousé Blanche fille naturelle de Philippe, fut aussi du nombre des Prétendants. La Ville de Milan lassé d'être gouvernée par des Etrangers, pour la plûpart des cruels Maîtres, prit le parti de s'ériger en République, & élût douze Citoyens pour

pour la gouverner sous le nom de *Conservateurs de la liberté*. Cependant *François Sforza* Duc de Pavie mit sur pied des Troupes, avec lesquelles il se rendit maître de plusieurs Villes du Duché, ayant préalablement convenu avec les Vénitiens du partage qu'ils devoient faire entr'eux de cet Etat; & comme la Ville de Milan devoit échoir, Sforza, selon le partage qu'ils avoient fait, il alla l'assiéger, assisté des Armes des Vénitiens. La Ville se défendit si vigoureusement, & souffrit une si grande disette de vivres, que l'on y mangea jusqu'aux chevaux; & ce qu'il y a de surprenant, est que la Ville étoit divisée en deux partis égaux, l'un qui étoit pour la liberté, & l'autre qui vouloit qu'on ouvrît les portes de Sforza.

Enfin ce dernier parti prévalut, & l'autre s'étant joint à lui, ils envoyerent de concert quarante des Principaux d'entre eux, pour porter les Clefs de la Ville à Sforza, & l'accompagner solennellement. Il y entra le matin du 27. Février 1450. parmi de grandes acclamations, c'étoit alors l'année du Jubilé. Quand le Duc Sforza, qui étoit un homme de grand jugement, de beaucoup de courage & d'expérience, se vit maître de Milan, il ne pensa qu'aux moyens de s'assurer de cet Etat pour toujours; il se servit de deux moyens pour en venir à bout: l'un fut par gagner l'affection & la bienveillance

*François*  
*soit*  
*Sforza*  
*Duc de*  
*Milan.*  
1524.

veillance du Peuple, par des manieres douces & honnêtes, & par des liberalitez, ce qui lui réüffit fort bien ; car il fut fort aimé, du moins du commencement. L'autre fut de faire bâtir une Forteresse Impériale dans la Ville, c'est ce qu'on a appellé le Château de Milan, qu'il mit dans sa perfection en moins de quatre ans. De plus pendant 16. ans, c'est-à-dire, tant qu'il fut maître du Duché, il ne quitta jamais les Armes, & fut toujours en guerre tantôt contre l'un, & tantôt contre l'autre, & sans qu'il se soit jamais mis en peine de demander l'investiture à l'Empereur, ce qui faisoit qu'on disoit de lui, *qu'il régnoit plutôt par la force des Armes, que par des raisons de Droit*, quoi que Philippe son Beau pere l'eût déclaré son Héritier par son Testament; finalement il mourut d'hydropisie en 1466.

*Loüis  
le More  
devent  
Duc  
par la  
force.*

Il laissa deux fils, *Galez* l'aîné, qui fut Duc après lui, & *Loüis*. Celui-là après avoir vécu quelque-tems avec Isabelle sa femme, fille d'Alphonse Roi de Naples, mourut ; & croyant mettre son Epouse en repos, & procurer les biens des deux fils qu'il laissoit fort jeunes, il les mit sous la Tutelle de *Loüis le More* son Frere. Celui-ci qui avoit l'ame aussi noire que le visage, & qui à cause de sa noirceur étoit appellé *le More*, fût si ingrat envers son Pere & son Frere, qu'il fit déclarer ses neveux indignes

dignes de succéder à leur Pere, gagna par promesses, par menaces, ou par argent les plus considérables de la Ville, & se fit proclamer Duc & Souverain en 1474. Enfin après avoir régné, ou plutôt traité d'une maniere tyrannique & cruelle ses deux neveux, & Isabelle sa belle-sœur leur mere, qui pleura sans cesse plutôt pour les malheurs de ses Enfans, que pour les siens propres. Pour se mieux maintenir dans son usurpation, il fit venir Charles VIII. pour la conquête du Royaume de Naples, & devint ensuite son Ennemi comme nous le dirons.

L'Historien Loschi dit que ce Duc ne fut pas appelé *More*, parce qu'il étoit noir de visage, mais parce qu'il avoit pris pour armes un meurier, qui est le symbole de la Prudence. Il arriva donc que Loüis XII. fils de Charles VIII. irrité de la trahison que Loüis le More avoit fait à son Pere, lors qu'après avoir fait une ligue avec lui, il la rompit & se ligua avec ses ennemis contre lui, alla en Italie avec une puissante Armée, & attaqua le More avec tant d'impétuosité, qu'après quelque legere deffense, il le contraignit d'abandonner le Pais & de se retirer à Milan. Loüis le poursuivit, se rendit maître du Duché, & puis y ayant laissé un Gouverneur s'en retourna en France. Le More profita de son absence, & avec de bon-

nes Troupes, que lui avoit données l'Empereur Maximilien, attaqua le Milanois & s'en remit en possession : ce qui obligea Louis XII. d'aller une seconde fois en Italie, & de prendre mieux ses mesures. En peu de tems il reprit le Milanois, fit prisonnier le More, en 1500. qui mourut cinq ans après dans sa prison. Ce qui fait voir, que les hommes sçavent bien ce qu'ils font, (quoi que souvent ce qu'ils regardent comme un bien est un grand mal) mais qu'ils ne sçavent pas à quoi la Providence de Dieu les a destinez.

*Prétensions de Charles sur le Milanois.*

Charles qui lors qu'il parvint à l'Empire avoit auprès de lui les plus habiles, les plus prudens, & les plus courageux hommes du siècle, voyant que pour affermir l'Empire dans sa famille, il falloit nécessairement entretenir en bonne union ses Royaumes d'Espagne, avec celui de Naples, & ses pais héréditaires d'Allemagne, & tenir en bride les Princes d'Italie pour les avoir à sa dévotion, & que pour venir à bout de ce dessein, il falloit être Maître du Duché de Milan, tourna toutes ses pensées de ce côté-là. Mais comme il sçavoit que les Princes doivent couvrir de prétextes spécieux, ce qu'ils font, pour imposer au public, & ne se pas rendre odieux, il fit courir le bruit, qu'il n'avoit d'autre dessein que de chasser de l'Etat de Milan les François qui s'en

s'en étoient injustement emparez, & de le remettre entre les mains de François Sforza, fils de Louïs le More, qui en avoit été injustement dépouillé, à ce qu'il disoit.

Clement VII. parvenu au Pontificat, comme nous l'avons dit, & ne pouvant souffrir la trop grande puissance de Charles-Quint, fit une Ligue avec François I. & les Vénitiens contre lui, pour le chasser de l'Etat de Milan, où l'armée de cet Empereur, commandée par de bons Chefs, donnoit beaucoup de jalousie & de crainte aux Princes d'Italie. On étoit convenu par cette Ligue que François I. iroit porter la guerre dans le Duché de Milan, & que pour faire une diversion considérable, on enverroit en même-tems le Duc d'Albanie dans le Royaume de Naples, croyant que pour conserver ce Royaume, il seroit obligé d'abandonner le Milanois, moins considérable pour lui que Naples.

Telle fut la conduite de ce Pape, qui n'aimoit pas Charles-Quint. Mais comme les Papes en qualité de Peres communs, & de Princes séculiers, ont toujours tenu pour maxime d'avoir, comme disent les Italiens, deux grands pour une seule main, ou, comme les François disent, deux cordes en leur arc, voici ce que fit ce Pape. Avant que cette Ligue fût découverte, il envoya en Espagne en toute diligence le Nonce Bi-

*Clément VII. se ligue contre Charles-Quint. 1524.*

gnon, à l'Empereur, pour lui représenter paternellement qu'il devoit se contenter de tant de riches Etats & Royaumes qu'il possédoit si légitimement & par la benediction de Dieu, & de céder le Duché de Milan à François I. auquel il appartenoit de droit & pour plusieurs raisons. Qu'il s'acquéreroit par-là une réputation immortelle, & que toute la terre le regarderoit comme un Prince pieux, & un Empereur véritablement Auguste. Et le Légat ne manqua pas de soutenir par son éloquence, les expressions fortes de la Lettre du Pape.

*Réponse  
de l'Em-  
pereur.*

L'Empereur qui avoit beaucoup de jugement, qui avoit auprès de lui des gens fort sages & fort habiles, & qui étoit informé par le Duc de Sessa, de la disposition de la Cour de Rome, n'eut pas beaucoup de peine à deviner qu'il y avoit quelque mauvais dessein caché sous ces belles exhortations du Pape; lui fit aussi la réponse suivante. *Que les mauvaises intentions du Pape pour lui, étoient connues, & qu'il ne pouvoit plus croire que ses exhortations fussent sinceres, depuis que renonçant à la qualité de Pere commun, il avoit pris parti, & s'étoit ligué avec ses ennemis, sans qu'il lui en eût jamais donné aucun sujet. Que puisque le Pape sçavoit que Dieu lui avoit donné plusieurs Royaumes, il devoit sçavoir aussi, qu'il ne manqueroit pas de forces pour combattre*

*CONTRE*

contre plusieurs Princes. Que Sa Sainteté pouvoit assurer ses Conféderez, qu'à quelque prix que ce fût il n'abandonneroit jamais les intérêts du Duc Sforza, & que quant au Duc d'Albanie que l'on destinoit pour faire une diversion dans le Royaume de Naples, le moindre de ses Capitaines étoit capable de lui faire perdre l'envie d'attaquer ce Royaume, ou de l'en faire repentir s'il l'entreprendoit. C'est en abrégé ce que contenoient les Lettres que l'Empereur envoya au Duc de Sessa, avec ordre de les donner au Pape de sa propre main. Cependant il fit appeler le Nonce Bignon, & lui dit, Monsieur le Nonce, je crains beaucoup que Sa Sainteté n'attire sur elle-même, les malheurs dont elle menace les autres. Je sçai qu'il se prépare, comme disent les Italiens, à jeter la pierre au fond du puits. Mais je ne sçai s'il aura le tems & les moyens de l'en retirer quand il voudra, c'est à lui, qui y a plus d'intérêt que personne, d'y bien penser. Le repentir qui vient trop tard est inutile. J'avouë que quand personne n'en devoit souffrir que lui, je ne laisserois pas de le plaindre en qualité de Chrétien, & de Protecteur du saint Siège: mais le malheur est que par ses démarches mal dirigées, il causera des maux, qui feront gémir toute la Chrétienté.



L A V I E  
 D E  
 L' E M P E R E U R  
 C H A R L E S V.

I. PARTIE. LIVRE III.

Depuis l'An 1524. jusqu'à 1527.

---

A R G U M E N T.

D U T R O I S I E ' M E L I V R E .

»  P R É s la mort de Don Pros-  
 » per Colonne , Capitaine qui  
 » avoit rendu de longs servi-  
 » ces , on donne le Commande-  
 » ment de l'Armée Impériale à Don Char-  
 » les

les de Lanoy. Erreur de plusieurs Au-  
 teurs au sujet du siège de Marseille. On  
 éclaircit la vérité de cette Histoire.  
 Mort de la Reine de France. François  
 I. va en Italie. Ordres qu'il donne pour  
 le Gouvernement de son Royaume pen-  
 dant son absence. Etat de son Armée.  
 Ses principaux Chefs. Les Chefs de  
 l'Armée Impériale tiennent conseil. Ce  
 qu'ils délibèrent. Les François assiègent  
 Milan. Les Milanois ouvrent leurs por-  
 tes à François I. Il entre dans la Ville  
 en Triomphe. On l'accuse d'impruden-  
 ce, & pourquoi. Bonne conduite des  
 Chefs de l'Armée Impériale. Le Roi de  
 France met le siège devant Pavie; plu-  
 sieurs particularitez de ce siège. Les Im-  
 périaux délibèrent d'attaquer les Assié-  
 geans. La Bataille commence avec fu-  
 rie. Les François la perdent entière-  
 ment. François I. est fait prisonnier; ce  
 plusieurs particularitez de ce fait. Il  
 rend son épée & à qui. Autres actions  
 qu'il fit. On en fit savoir la nouvelle  
 par-tout. Ceux qui furent tuez, ou faits  
 prisonniers, avec plusieurs Observa-  
 tions. On conduit le Roi dans la Cita-  
 delle de Pisqueton. Les Principaux de  
 ses Officiers prisonniers lui vont faire  
 la Cour. Le Duc de Bourbon sollicite  
 les Impériaux à porter la guerre en

» France. Rapports faux & malins de Du-  
 » pleix. Preuves contraires. Méprise de  
 » Ulloa au sujet des intérêts des Princes  
 » d'Italie. On fait voir qu'ils sont tout  
 » autres qu'il ne dit. L'ambition & l'avi-  
 » dité des Princes est sans bornes. Plu-  
 » sieurs observations & exemples sur ce-  
 » la. Combien Charles-Quint savoit dis-  
 » simuler & feindre. Exemple de Donna  
 » Antonia Codilla. Les Princes d'Italie  
 » consternez de la victoire de Charles.  
 » Maxime de n'avoir pas sçû profiter d'u-  
 » ne si grande victoire, blâmée. Le Pape  
 » est en grande crainte à Rome. Il tra-  
 » vaille à la Liberté du Roi. Charles V.  
 » le fait conduire en Espagne. Secret gar-  
 » dé sur ce voyage. On consulte sur la  
 » prison du Roi. Quelques-uns sont d'a-  
 » vis de donner la liberté au Roi par gé-  
 » nérosité, & sans rien exiger de lui. Le  
 » Duc d'Alba est d'un avis contraire, qui  
 » est suivi. Charles assemble ses Etats à  
 » Toledé, & pourquoi. François I. de-  
 » mande avec empressement de voir l'Em-  
 » pereur, mais il est refusé. Il tombe dan-  
 » gereusement malade. Charles le va voir,  
 » plusieurs particularitez là-dessus. Eleo-  
 » nor Sœur de l'Empereur le sert dans sa  
 » maladie. Il guérit. Erreur au sujet d'u-  
 » ne entreprise de délivrer le Roi. Le Duc  
 » de Bourbon va en Espagne, & pour-  
 » quoi.

quoi. On presse la négociation de la li-  
 berté du Roi. Traité & articles de paix.  
 Mariage de François I. avec Eleonor.  
 Ils partent pour la France. Plusieurs par-  
 ticularitez au sujet des ôtages donnez.  
 Mariage de Charles avec Isabelle In-  
 fante de Portugal. Il la conduit en plu-  
 sieurs Villes. Feintes du Pape Clement  
 VII. & de François I. Il déclare qu'il  
 ne veut pas tenir ce qu'il avoit promis  
 par le Traité. Clement fait une Ligue  
 avec plusieurs Princes dont il est Chef,  
 contre Charles. Ressentiment qu'il en  
 a. Il se prépare à la deffense. Le Pa-  
 lais Apostolique est saccagé & par qui.  
 Le Pape fait un Traité avec l'Empereur,  
 puis le trompe. Le Duc de Bourbon a  
 ordre de dompter & mortifier le Pape.  
 Il va assiéger Rome. Il est tué d'un coup  
 de mousquet en donnant l'escalade. Le  
 Prince d'Orange son Lieutenant com-  
 mande l'Armée. La Ville est prise &  
 pillée. Description du sac de Rome.  
 Honte des conféderez du Pape. Char-  
 les reçoit à Madrid la nouvelle de la  
 prise de Rome, & de la prison du Pa-  
 pe dans le Château Saint Ange. On le  
 sollicite de mettre le Pape en liberté,  
 instances pressantes du Nonce pour ce-  
 la, avec plusieurs remarques. Dans le  
 Conseil de Charles-Quint quelques-uns

» sont d'avis de donner la liberté au Pa-  
 » pe. Le Duc d'Albe s'y oppose, les rai-  
 » sons. Combien fut blâmé le Traité du  
 » Pape avec le Prince d'Orange. Charles  
 » paroît extérieurement affligé. Il ne veut  
 » pas qu'on fasse des réjouïssances pour la  
 » naissance de son premier fils.

*Colonne.*

**L**Es préparatifs que faisoit Charles en Italie, où il voyoit bien que la tem-  
 pête alloit principalement fondre sur lui,  
 répondoient parfaitement aux menaces  
 qu'il avoit faites au Pape. Jusques-là il  
 avoit eu pour Généralissime de ses ar-  
 mées en Italie *Don Prosper Colonne*, qui  
 avoit servi en la même qualité son ayeul  
 Maximilien, & même l'Empereur Frede-  
 ric III. son bisayeul, dans d'autres Char-  
 ges; desorte qu'il s'étoit rendu le plus fa-  
 meux Capitaine de son tems, qualité qui  
 ne lui étoit contestée de personne. Il a-  
 voit acquis sur-tout cette grande réputa-  
 tion, par un grand nombre de victoires  
 qu'il avoit remportées contre le Turc,  
 qui lui avoit fait donner le nom de *Co-  
 lonne de la Chrétienté, & de fleau des In-  
 fidelles*. Mais étant mort sur la fin de l'an-  
 née passée, comme nous l'avons dit, au  
 grand regret de Charles, il fut obligé de  
 donner un autre chef à son armée. Il est  
 vrai que Summonte raconte la chose au-  
 trement,

tremement , disant , que Colonne étant devenu fort vieux , foible de corps & d'esprit , & incapable de servir , il fallut choisir un autre Général , mais il se trompe assurément.

L'Empereur étant donc obligé de donner cet emploi , à une autre personne d'un mérite & d'une valeur extraordinaire , jetta les yeux sur Don Charles de Lanoy , qui étoit Vice-Roy de Naples ; il lui ordonna d'aller incessamment à Milan , pour commander l'Armée qu'il avoit dans ce pais-là. Lanoy n'eut pas plutôt reçu cet ordre au mois de May 1524. qu'après avoir établi son Lieutenant , selon la volonté de l'Empereur , *Don André Caraffe*, Comte de Sainte Severine , pour gouverner le Royaume en son absence , il alla à Milan , & y amena douze cens Cavaliers Napolitains , & autant de Fantassins , tous gens d'élite , & plus de deux cens Gentils-hommes volontaires. Et comme il étoit fort aimé dans tout le Royaume , quoi que les peuples fussent fort chargez , il ne laissa pas d'obtenir d'eux pour l'Empereur un present de cinquante mille Ducats , somme qui étoit fort nécessaire à l'Armée, qui manquoit extrêmement d'argent , parce qu'on n'avoit pas reçu les remises qu'on attendoit d'Espagne. Véritablement Charles , toujours heureux à

donner de bons Généraux à ses Armées ; ne pouvoit trouver un homme plus digne de cet Employ en un tel tems , & dans de telles conjonctures que celles-ci : car outre sa grande expérience dans la guerre , il avoit une habileté toute particulière pour les affaires , & pour sçavoir bien prendre ses mesures , comme il le fit voir par de bons effets.

*Erreur  
au sujet  
du Sié-  
ge de  
Mar-  
seille.*

Nous avons suffisamment parlé au Livre précédent de l'Armée que l'Empereur envoya contre Marseille : mais il me reste à parler d'une erreur où sont tombez la plûpart des Auteurs , & particulièrement Ulloa , dont voici les propres paroles. *Pendant que les Impériaux assiégeoient Marseille , & qu'ils la pressoient beaucoup , François I. qui en étoit en grande peine , amassa de l'argent de toutes parts pour la défense de son Royaume , mit sur pied une puissante armée de Suisses , & fit un grand amas de Chevaux , & d'Artillerie. Avec ces forces , il alla à grandes journées en Italie , laissant l'ennemi dans son país. Il ajoûte à cela , que les Officiers de l'Empereur sçachant que ce Prince avoit passé en Italie , & qu'il y avoit peu d'esperance de prendre Marseille , tinrent un Conseil de guerre , où il fut trouvé à propos d'abandonner cette entreprise , pour aller secourir Milan , en quoi il se trompe beaucoup.*

Mais

Mais quand cela seroit, ce seroit toujours faire beaucoup d'honneur à François I. de dire que dans le tems qu'il étoit attaqué par son ennemi dans son propre Pais, il l'avoit si peu crain, qu'il l'étoit allé combattre dans le sien. Quoi qu'il en soit, les Auteurs François, & particulièrement Dupleix, disent la chose tout autrement, en quoi ils sont bien fondez. La vérité est, que pendant que les Impériaux étoient en marche pour le siège de Marseille, François I. qui en étoit averti, avoit fait entrer dans cette place *Renzo Ceré* Baron Romain, & *Philippe Chabot*, Seigneur de Brion, avec trois mille hommes de pied, & 200. chevaux, qui la défendirent si bien, que les Impériaux apprenant que le Roi venoit à grandes journées à dessein de leur donner Bataille, abandonnerent leur dessein, après quarante jours de siège, & repasserent les Monts, comme il a été dit, vers la mi-Juin.

Cependant François I. après avoir pleuré pendant peu de jours, & peut-être peu d'heures la Reine Claude son Epouse, qui étoit morte à Blois au commencement du mois de Juillet, voyant qu'il n'avoit pû accomplir le desir qu'il avoit de battre ses Ennemis devant Marseille, résolut incontinent d'aller porter la guerre avec l'Armée.

*François I.  
va en  
Italie*

l'Armée nombreuse & fraîche qu'il venoit de mettre sur pied, dans le Milanois, & par ce moyen se mettre en possession d'une Succession, que l'Empereur lui avoit enlevée, à ce qu'il disoit, de vive force. Il laissa le Gouvernement du Royaume en son absence à la Reine *Loüise de Savoye* sa mere, & la déclara Régente. Il fit Gouverneur de l'Isle de France & de Picardie, le *Duc de Vendôme*. Il laissa le Gouvernement de Champagne & de Bourgogne, au *Duc de Guise*, celui de Normandie à *Loüis de Brezé* Grand Sénéchal. La Guyenne & le Languedoc à *M. de Lautrec*, & la Bretagne au Comte de *Laval*, avec ordre de veiller particulièrement sur les Frontieres.

*Son Armée.*

Plusieurs du Conseil de François I. firent ce qu'ils purent, à ce que disent les François, pour le détourner de ce dessein, & lui représenterent, qu'il ne devoit pas aller en personne faire la guerre contre les Officiers de l'Empereur, puisque ce Prince n'y étoit pas lui-même, & que la prudence ne permettoit pas, qu'il abandonnât ainsi le Royaume, pendant que les Ennemis tâchoient de l'attaquer de toutes parts. Mais sa fatalité voulut qu'il méprisât ces bons conseils, & qu'il poursuivît son dessein. Il partit donc pour le Piedmont avec son Armée, accompagné  
*d'Henry*

d'*Henry d'Albret* Roi de Navarre , du Duc d'*Alençon* , du Comte de *Saint Paul* , des Ducs de *Longueville* , d'*Albano* , & de *Suffolck* , surnommé *Rose blanche* , de *Vaudemont* , de *François de Lorraine* son frere , de *Louis de la Tremouille* , des Maréchaux de la *Palisse* , de *Foix* & de *Mommorency* , de l'Amiral *Bonivet* , du *Bâtard de Savoye* , Grand-Maître de France , du Marquis de *Saluces* : & autres grands Seigneurs & Généraux qui commandoient l'Armée , composée de vingt mille hommes de pied , & de douze mille chevaux.

Les Principaux Chefs de l'Armée Impériale , qui étoient le Marquis de *Pescara* , *Lanoy* Vice-Roi de Naples , le Duc de *Bourbon* , Don *Antonio de Leva* , & le Marquis du *Gnast* , ayant tenu conseil sur ce qu'ils devoient faire , résolurent , qu'il falloit défendre les autres Places de l'Etat , & le Château de Milan , & laisser la défense de la Ville à la valeur & au courage des Bourgeois. Que le Duc de Bourbon iroit en Allemagne avec des grosses sommes pour y faire incessamment une levée de douze mille hommes , & qu'en attendant ces Troupes , l'Armée se tiendroit en quelque lieu assuré , pour observer les démarches de l'Ennemi , sans rien entreprendre. François I. au contraire ,

re, soit qu'il scût la résolution des Impériaux, ou qu'il le crût ainsi sans le sçavoir, ou qu'il jugeât qu'il étoit de son intérêt d'agir, prit la résolution d'aller assiéger Milan. Les Bourgeois se défendirent vigoureusement, à la vérité, pendant quelques-jours, mais ensuite François I. leur ayant envoyé un Héraut, qui leur fit de grandes menaces, s'ils s'opiniâtroient à se défendre, & au contraire qu'ils recevroient de lui toute sorte d'avantages & de bons traitemens, s'ils vouloient écouter ses Propositions, ils lui ouvrirent les Portes, & le reçurent dans la Ville, avec de grands témoignages de joye. Il passa quelques-jours dans la Ville, tant pour laisser raffraîchir un peu ses Troupes, que pour gagner par ses manieres honnêtes & civiles, & celle des François qui étoient avec lui, l'affection des Habitans, accoûtumés depuis long-tems par tant de changemens arrivez à leur Ville, à caresser & applaudir toujours les Vainqueurs.

*Son im-  
pruden-  
ce.*

On ne peut pas douter que François I. ne fût un grand Capitaine, & qu'il ne surpassât en courage Charles-Quint même, après tant de guerres importantes qu'il a eues. Mais son trop grand courage ne lui permettoit pas d'agir avec toute la prudence nécessaire à un Prince, & il ne sui-  
voit



FRANÇOIS, I<sup>RE</sup>  
ROI DE FRANCE.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY  
100

voit pas sa tête , mais son cœur. Il prit avec la résolution d'assiéger Pavie , méprisant le conseil qu'on lui donnoit de commencer par Lodi : & en même-tems , sans aucune nécessité , il envoya Jean Stuard Duc d'Albano , & Renzo de Céré , avec dix mille hommes à la conquête du Royaume de Naples , & le Marquis de Saluces avec cinq mille hommes eut ordre d'assiéger Savone , ce Prince croyant de pouvoir se rendre maître en même-tems du Duché de Milan , du Royaume de Naples , & de la République de Gènes ; ainsi il affoiblit de beaucoup trop son Armée , ce qui fut cause de son malheur , & donna lieu à une Pasquinade , qu'on fit courir à Rome , dans laquelle on disoit , *qu'un Empereur sans yeux avoit vaincu un Roi sans tête* : on vouloit dire par être sans yeux , que l'Empereur étoit fort éloigné des lieux , où étoit la guerre.

Il n'en étoit pas ainsi des Chefs de l'Armée Impériale , qui avoient ensemble , & du courage , & de l'expérience , de la tête , & des yeux qui voyoient de loin , par malheur pour François I. Quand ces Généraux apprirent que ce Prince avoit envoyé dix mille hommes dans le Royaume de Naples , ils en reçurent la nouvelle de sang froid , sans se mettre en peine d'y envoyer du secours , croyant bien que le pais étant

gardé ,

*Bonne  
condui-  
te des  
Chefs  
Espa-  
gnols*

gardé, l'Armée de François I. périroit avant que d'y faire aucun progrès. Ils méprisèrent encore davantage les avis qu'on leur donnoit, que le Marquis de Saluces alloit assiéger Savonne, quoi que les Genoïs trop timides les pressassent de leur donner du secours. En un mot, les Impériaux ne penserent qu'aux moyens de prendre prisonnier François I. assurez que s'ils en pouvoient venir à bout, quand même il eût fallu tout risquer & tout perdre pour cela, ils obtiendroient tout ce qu'ils souhaiteroient, si ce Prince tomboit en leur pouvoir. Aussi ils demeu-roient cois, comme s'ils n'eussent osé s'ap-procher de lui, afin de lui donner l'envie de s'approcher davantage d'eux, c'est-à-dire, qu'ils lui tendoient insensiblement des pièges, afin qu'il y tombât quand il seroit tems.

*Siège  
de Pa-  
vie.*

François I. ayant donc méprisé le conseil qu'on lui donnoit d'assiéger Lodi, comme une place moins forte & moins en état de se défendre, alla mettre le siège devant Pavie, où il sçavoit qu'il y avoit une forte garnison & un des plus grands Capitaines de l'Empereur pour Gouverneur, sçavoir *Antonio di Leva*. Le siège commença le jour de saint Luc dix-huit d'Octobre. En moins de huit jours les batteries furent prêtes, & on commença à bat-  
tre

tre vigoureusement la Place. Le Roy se mocquoit avec les Généraux, des Capitaines Allemands & Espagnols, qui demeuroient, disoient-ils, comme des lapins dans leurs garennes, sans oser montrer le nez aux François, ce qui les rendoit encore plus fiers; & il est certain qu'on n'a jamais vû de Général, conduire un siège avec plus d'application, avec plus de fatigue, & plus d'intrépidité que ce Prince en témoigna dans cette occasion. Sur la fin de l'année il arriva que *Dom Ugo de Moncada*, qui avoit entrepris de donner du secours à la Place par le Tezin, fut mal servi par les mariniers qui conduisoient les barques, & tomba entre les mains des François. Il fut mené devant le Roi, qui le connoissant pour un des plus considérables Officiers de l'Empereur, lui fit mille caresses.

Le premier jour de l'année suivante François I. glorieux d'avoir en son pouvoir un prisonnier si considérable, alla à Milan, à ce qu'on disoit, pour se raffraîchir un peu des fatigues du siège, & pour gagner de plus en plus l'affection des habitans, par des libéralitez que les Princes ont accoutumé de faire en telles occasions: & après y avoir demeuré deux jours & deux nuits, il s'en retourna au siège. Cependant le Duc de Bourbon arriva d'Allemagne, avec six  
bons

*Conti-  
nuation  
du siège.  
1525.*

bons mille hommes, & quatre mille qu'il en arriva huit jours après. Dès lors le Marquis de Pescara, le Vice-Roi Lanoy, le Duc de Bourbon, & le Marquis du Guast, s'appliquerent à observer le Roi dans ses retranchemens, pour bien reconnoître la situation de son Camp : & le 21. Février ils tinrent Conseil, & prirent la résolution d'attaquer les François, le jour de la naissance de l'Empereur, qui étoit le vingt-quatre du même mois, se promettant beaucoup d'une entreprise exécutée en un jour de si bon augure. Le vingt-trois ils firent la revue de leur Armée, qu'ils trouverent forte de vingt mille hommes de pied de trois mille chevaux legers, & huit cents Gendarmes, troupes autant fraîches que celles de François I. étoient fatiguées. Ce Prince averti du dessein des ennemis, voulut sçavoir de ses Officiers l'état de la sienne, & il lui fut dit, qu'elle étoit forte de vingt-six mille hommes, en quoi il fut trompé, car à peine y en avoit-il vingt mille.

On at-  
taque le  
Roi.

Les Impériaux après avoir si bien pris leurs mesures, & si bien fermé les passages, qu'aucun des ennemis ne leur pût échaper, attaquèrent le Roi le matin, du vingt-quatre Février, de tous côtez, & le forcèrent de sortir de ses retranchemens, ce qu'il fit sans peine, étant porté par son grand coura-

courage, & sur ce qu'il croyoit son Armée supérieure en nombre & en courage à celle des ennemis. Il y a pourtant plus d'apparence, que ne pouvant éviter la Bataille, il fallut faire de nécessité vertu. Le combat étant engagé en pleine Campagne, les Suisses de l'Armée de François I. firent d'abord des merveilles, aussi-bien que les Troupes Allemandes, qui étoient au service de ce Prince, & que l'on appelloit la *bande noire*, mais les Impériaux s'étant renforcez de ce côté-là, les Suisses commencerent à plier.

Le Roi legerement mais proprement habillé avec une seule veste de moire d'argent, s'étant apperçu du desordre de ses gens, se détacha comme un foudre à la tête de sa Cavalerie, contre les ennemis qui venoient l'attaquer, à telles enseignes qu'il tua de sa propre main *Don Ferdinand Castriot*, qui passoit parmi les Espagnols pour le plus courageux de leurs Capitaines, & qui d'ailleurs étoit descendu des anciens Rois de Macédoine. Dans ce combat fut tué aussi *Don Ugo di Cordona*, Lieutenant du Marquis Peicara. Deux Drapeaux furent déchirez aux côtez du Roi, & la Cavalerie de Baviere, que Ferdinand avoit envoyée à l'Empereur son frere, fut fort maltraitée: mais le Roi fit ses plus grands efforts contre Lanoy & le Duc de Bourbon, qui

*Attaca  
que gé-  
nérale*

étoient prêts à plier par le grand carnage qu'on avoit fait de leurs gens, lorsque le Marquis de Pescara qui avoit l'œil partout, leur envoya un secours de huit cens Arquebusiers Espagnols, lesquels déchargèrent avec tant de furie une grêle de mousquetades sur les François, qu'ils firent revenir le courage à leurs gens. Les Gardes du Corps du Roi, qui avoient demeuré fort serrez jusques-là, furent obligez de s'élargir, pour éviter une plus grande perte, & croyant se pouvoir mieux défendre; mais il arriva au contraire que s'étant mis en desordre, ils furent entierement défaits. Au reste, comme il n'y avoit point d'exemple d'une Bataille où il y eût tant de Chefs du premier ordre qu'en celle-ci, il arriva que chaque parti inventa de nouvelles manieres de combattre, pour s'acquérir de la gloire par la victoire ou par la mort, en sorte que pendant plus de deux heures on ne garda aucun ordre.

Déroute  
de des  
Fran-  
çois.

Finalemēt les Impériaux ayant vû tomber mort de son Cheval, *Logoman*, Capitaine de grand mérite qui commandoit les Allemands, qui étoient au service du Roi, redoublèrent leur ardeur & leur courage, & se jetterent avec furie & de grands cris si avant dans le Camp des François, qu'ayant environné l'Infanterie, ils la taillèrent en pièces, sans qu'il s'en sauvât un seul.

La bataille de Tewkesbury le 4 mai 1471



*La bataille de Pavie et la prise de François Premier*



seul. En cette occasion furent tuez *Richard Duc de Suffolk*, surnommé *Rose blanche*, de là vient qu'on disoit que l'Héritier du Royaume d'Angleterre, avoit été tué faisant la fonction de Général de la Bande noire Allemande. Là fut tué aussi *François de Lorraine*, frere du Duc Antoine, & plus de vingt autres Généraux. Les Suisses ainsi défaits, obligez de fuir ou de demander quartier, & les Allemands taillez en pieces, il ne fut pas difficile d'achever la défaite entiere de l'Armée Françoisise, par la mort ou la prison de tous ceux qui la composoient, personne ne pouvant même se sauver par la fuite. Tout ce qu'on put faire dans une telle déroute, fut que les plus courageux, & les plus affectionnez au Roi s'assemblerent autour de sa Personne pour le défendre. On vit tomber mort incontinent à ses côtez *la Palisse*, *le Duc de la Tremouille*, *Galeazzo Sanseverino*, & l'Amiral *Bonivet*, tous Capitaines fort courageux, & fort expérimentez au mérite de la Guerre.

Le Roi qui ne voyoit autour de lui que des cadavres, combattoit encore vaillamment le sabre à la main: mais pendant qu'il cherchoit à se faire un passage, quelques Officiers de la Cavalerie Ennemie voyant fuir un homme si bien mis, coururent après lui, & comme il se trouva en un

*Le Roi  
est fait  
prison-  
nier.*

passage

passage étroit, ils tuèrent son cheval sous lui, de sorte que ce pauvre Prince tomba & son cheval dans un fossé si profond, que l'on regarda comme un miracle qu'il ne se fût tué. Deux Officiers Espagnols nommez *Diego Davila* & *Joanni Ubrietta* furent sur le point de le tuer ne le connoissant pas, pour se venger de ce qu'il ne vouloit pas demander quartier. Mais il survint heureusement un Domestique du Duc de Bourbon, qui le reconnut, quoique son visage fût couvert de sang par les blessures qu'il avoit reçues, & qui se mit à crier, *Arrêtez vous, c'est le Roi*. D'autres ont laissé par écrit que *Davila* avoit déjà l'épée levée pour en frapper le Roi, mais que ce Prince se mit à crier, *doucement, je suis le Roi*. Entre les différens sentimens des Auteurs au sujet de la prison de ce Prince, j'ai résolu de suivre l'opinion la plus commune. Ce Domestique du Duc de Bourbon, qui avoit reconnu le Roi, courut en toute diligence en avertir son Maître, qui n'étoit pas loin de là. Le Duc donna des éperons, & il y alla en toute diligence, ne pouvant contenir la joye qu'il avoit d'avoir le premier entre ses mains un tel Prisonnier. Mais il fut bien étonné, lors qu'étant en la présence du Roi, & s'étant mis à genoux devant lui, avec beaucoup de respect, pour lui demander son

Son épée en qualité de prisonnier, il fut rebuté par ces paroles du Roi, *Qu'il mourroit plutôt, que de mettre son épée entre les mains d'un Traître.* Puis s'étant tourné du côté de Davila, il lui dit, *je vous prie, cher ami, de me faire le plaisir d'appeller Monsieur de Lanoy Vice-Roy de Naples, car ce n'est qu'à lui seul que je remettrai mon épée.*

Davila alla en toute diligence trouver Lanoy, qui vint plus vite que le vent vers le Roi. Par respect il descendit de cheval, à cinquante pas loin de lui, & s'étant approché, le Roi lui dit en langue Italiene, qu'il parloit comme s'il eût été de la Nation: *Signor Dom Carlo ecco qui la Spada d'un Rè che merita lode, perche prima di perderla ha sparso il sangue di molti de' vostri. Onde non è prigionero per viltà, mà per mancanza di fortuna. C'est-à-dire: M. de Lanoy, voilà l'Epée d'un Roi qui mérite de la louange, puis qu'avant que de la perdre, il a répandu avec elle le sang de plusieurs des vôtres, & qui n'est pas prisonnier par lâcheté, mais manque de bonne fortune.* Monsieur de Lanoy reçût l'Epée de la main du Roi avec beaucoup de respect & à genoux, lui baïsa la main, tira son épée de son côté, & la lui presenta avec la même soumission, en lui disant: *Je prie Votre Majesté d'agréer que je lui donne la mienne, qui a épar-*

gné le sang de plusieurs des vôtres, n'étant pas convenable à un Officier de l'Empereur, de voir un Roy desarmé, quoi que prisonnier. Ce qui fut fort agréable au Roi. Cependant plusieurs Capitaines étant accourus, portèrent le Roi entre leurs bras dans la Tente de M. de Lanoy, & quoi qu'il plût, & que le Roi les priât de se couvrir, aucun ne le voulut faire. D'autres disent, que l'on conduisit le Roi à cheval, à quoi il y a plus d'apparence.

Plus  
sieurs  
actions  
de ce  
Prince.

Quand il fut arrivé à la Tente, la première chose qu'on fit, ce fut d'appeller les Chirurgiens, pour panser les playes du Roi. On trouva qu'il n'y en avoit aucune de mortelle, ni même qui eût offensé aucun de ses membres. Lanoy pria instamment le Roi de vouloir pour l'amour de lui, permettre que le Duc de Bourbon lui vînt offrir ses respects : Le Roi lui répondit, que sa Tente étoit un lieu trop sacré, pour qu'il lui refusât la grace du Duc. Ainsi le Roi le reçut, mais après que le Marquis de Pescara, le Marquis de Guast, & plusieurs autres Généraux des plus considérables, lui avoient déjà présenté leurs respects & baisé sa main. Le Roi se ressouvenant d'une coutume ancienne de la guerre, que l'on se fait honneur d'avoir quelque chose qui ait appartenu aux prisonniers que l'on y fait, se fit ôter les éperons, & donna l'un à Davila,

&

& l'autre à *Ubrietta*, les deux premiers qui l'avoient reconnu, & qui lui avoient en quelque maniere sauvé la vie, qu'il auroit perdue assurément, s'ils eussent été aussi chauds à le poursuivre, qu'ils avoient été modérez & retenus. Déjà le Marquis de *Pescara*, entre les mains duquel étoit tombé le Bagage, où étoient les Harnois & les habits du Roi, avoit donné ordre auparavant d'apporter le tout en diligence au Roi, qui après avoir changé d'habits, donna tout ce qu'il avoit sur lui jusqu'à sa chemise, aux principaux Chefs. Il donna entre autres choses la selle de son cheval, les Pistolets, & la Bride, qu'il avoit demandez de lui être conservez, au Marquis de *Pescara*. Le soir le Roi mangea en public, & fut servi par les plus considérables Officiers Espagnols, Italiens & Allemans. Le Duc de Bourbon lui presenta le bassin à laver. Le Maquis du *Guast* versa l'eau avec l'aiguier. Le Vice-Roi de Naples lui presenta la serviette, le Roi seul étant couvert. Le Roi les pria de se mettre à table avec lui, mais ils le remercièrent, disant qu'ils le vouloient servir, néanmoins il les obligea de s'y mettre.

Cette même nuit on dépêcha à l'Empereur par mer par la voye de Gênes *Don Antonio Carracciolo*, neveu du Marquis de *Pescara*, avec ordre de faire toute la dili-

*On en fait savoir la nouvelle.*

gence possible. On envoya aussi par France avec de bons Passeports du Roi le Commandeur *Panelozza*, pour informer de bouche Sa Majesté Impériale de tout ce qui venoit d'arriver. L'Empereur étoit alors à Madrid, où il étoit allé prendre congé de l'Infante Catherine sa sœur, qui alloit se marier, avec Jean Roi de Portugal. C'est là qu'il reçut la nouvelle de cette victoire. Il ne faut pas douter qu'il n'en reçut une joye inconcevable, cependant il ne voulut pas la faire paroître au dehors, jusques-là que lorsque les Courtisans lui furent demander les ordres pour en faire faire des feux de joye, il leur fit réponse, *que les Chrétiens ne se devoient réjouir que des victoires qu'on remportoit sur les Infidelles*. Le Roi donna une Lettre au même *Panelozza*, pour la Reine sa Mere, qui ne contenoit que quatre mots, *ma chere Mere, tout est perdu, à l'honneur près*. On envoya aussi d'autres Gentils-hommes porter les mêmes nouvelles à l'Archiduc Ferdinand, Lieutenant de Charles-Quint dans l'Empire, & à la Princesse Régente des Païs-Bas, au Duc de Sessa Ambassadeur à Rome, & à d'autres Ministres dans d'autres Cours.

Nombre  
des morts  
& des  
prison-  
niers.

Les Auteurs ne s'accordent pas sur le nombre des Prisonniers, & des morts dans cette occasion; Guiccardin entre autres ne convient pas avec Monluc, qui étoit

étoit présent à cette Bataille , du nombre des prisonniers , à cause de quoi il semble qu'il en doit être crû plutôt que l'autre. Il est vrai qu'on tombe d'accord que l'Armée du Roi de France étoit forte de plus de 18. mille hommes , d'autres en mettent davantage , & cependant il ne paroît pas qu'il se soit sauvé que 400. chevaux que commandoit le Duc d'Alençon , qui fut regardé de mauvais œil par la Reine Régente , pour avoir trop tôt pris la fuite. On prétend qu'il y mourut 8000. hommes , tuez , ou noyez dans le Tezin en fuyant , d'autres disent 10000. & de là on conclut qu'il y eut peu de prisonniers , à cause du grand carnage que l'on y fit : mais que sont donc devenus les autres ? Monluc soutient qu'il y eut 500. Gentils-hommes prisonniers, dont il étoit du nombre , & cela est très-certain. Or il est impossible qu'en une Bataille on fasse cinq cens Gentils-hommes prisonniers , sans qu'il y en ait incomparablement davantage d'entre les soldats. Je croi bien que ceux qui furent assez heureux que de pouvoir passer le Tezin , se sauvèrent , mais les François ne disconviennent pas qu'il ne soit demeuré huit mille morts sur la place. Il est vrai qu'ils soutiennent que la perte fut égale des deux côtez , à quoi il n'y a guère d'apparence. Tout ce qu'on peut conclure de ce que dit

Guicchardin, & plusieurs autres, est qu'il y eut environ six mille morts dans cette occasion, ou qui moururent de leurs blessures.

Les prisonniers plus remarquables.

Entre les 500. Gentils-hommes qui furent faits prisonniers avec le Roi, les plus considérables sont les suivans. *Henry* Roi de Navarre, *François de Bourbon* Comte de Saint Pol, *Loüis de Nevers*, les *Maréchaux de Foix*, & de *Mommorency*, le *Bâtard de Savoie*, Grand-Maître de France, *Antoine de la Rochefoucauld*, les Seigneurs de *Flouranges* de *Briou*, de *Sourdis*, de *Lorges*, de la *Roche du Maine*, de *Moras*, de la *Meilleraye*, de *Boissi*, de *Courton*, de *Langei*, de *Monluc*, qui n'avoit alors que dix-sept ans, le *Vicomte de Barnabé*, *Frederic de Bouffoles* & autres. Le Roi de Navarre, le Comte de Saint Pol, & Bouffoles ayant reçu de l'argent, trouvèrent moyen de gagner leurs Gardes, & se sauvèrent de leur prison.

On fait la Cour au Roy.

Tous ces prisonniers & autres de la première qualité, furent conduits les uns après les autres, à rendre leurs respects au Roi, qui en avoit demandé la permission aux principaux Chefs, & le soir même ils lui firent leur Cour, par leur présence seulement, & sans faire aucune fonction, parce que les Généraux avoient résolu que le Roi ne seroit servi que par les Officiers & Capitaines

nes de Sa Majesté Impériale, Espagnols, Italiens, & Allemans, sous lesquels étoient compris les Flamands, tour-à-tour. J'entens être servi à table, & dans quelques occasions publiques, car au reste on lui laissa ses Domestiques, & six Gentils-hommes pour le servir en particulier. Le Roi voulut qu'ils fussent pris d'entre la Noblesse prisonniere, & qu'ils fussent auprès de lui tour-à-tour, afin qu'il eût la satisfaction de les voir tous les uns après les autres.

Le lendemain matin les Généraux tinrent conseil sur la maniere & le lieu, où ils devoient mettre le Roi en prison. Quant à la maniere dont on devoit en user envers lui, ils demeurèrent tous d'accord qu'il ne falloit rien épargner, ni pour la dépense de la Table, ni pour l'assiduité & le respect à le servir, ni pour le divertir par la Musique, & autres plaisirs selon son inclination. Quant à la prison, quelques-uns furent d'avis, qu'on le devoit mettre dans quelque grande Ville, avec bonne garde, comme Pavie, Alexandrie, Lodi; mais il fut résolu finalement, que jusques à ce qu'on auroit reçu les ordres de l'Empereur, on le tiendroit dans la Forteresse de Pizzichiton, qui étoit une Place considérable quoi que petite: on le mit là, parce que l'air y étoit bon, & qu'il y avoit un logement pour le Roi, & il y fut conduit trois jours après.

*Le Duc  
de Bourgogne  
un par-  
le de  
porter la  
guerre  
en Fran-  
ce.*

Le Vice-Roi Lanoi & le Marquis de Pescara accompagnèrent le Roi jusques à cette Forteresse suivis de plusieurs Officiers, avec une Escorte de 2000. chevaux. Ils le mirent sous la garde de Don Ferdinand d'Alençon, & redoublèrent la Garnison de la place; après quoi ayant pris congé du Roi ils se retirèrent. Au retour ils tinrent conseil de guerre à Pavie, dans lequel le Duc de Bourbon opina qu'il falloit incessamment, & sans aucun délai, porter la bonne fortune des Armes de l'Empereur en France, & se prévaloir des avantages qu'on venoit de remporter. Qu'il ne falloit pas douter qu'on ne fit des progrès considérables, vû la consternation où étoit alors la France, sans Roi, sans Capitaine, & sans Armée. Qu'il n'y avoit plus rien à faire à Milan, puis que toute les Places qui s'étoient renduës au Roi de France, s'étoient remises à l'obéissance de l'Empereur, depuis qu'ils avoient appris la prison de François I. Que ce Prince avoit envoyé ordre au Duc d'Albano, & au Marquis de Saluces d'abandonner l'un l'entreprise sur le Royaume de Naples, & l'autre le siège de Savonne. Le Duc insista beaucoup là-dessus, mais inutilement, les autres ne trouvant pas à propos, de donner tant de jalousie aux Princes d'Italie, outre qu'il étoit d'une grande conséquence, de  
porter

porter la guerre en France sans sçavoir les intentions de l'Empereur : ainsi cette proposition demeura sans effet.

Qu'il me soit ici permis de rapporter un trait indigne de l'esprit & de la Plume d'un Conseiller & Historiographe du Roi, d'ailleurs assez modéré, c'est Dupleix. Cet Ecrivain passionné a cru, qu'il étoit de son honneur de donner sur ce sujet un coup d'étrivière à la Nation Italienne, voici comme il le fait en mentant. Il rapporte que François I. ayant appris, que les Officiers Italiens avoient entre leurs mains six cens jeunes François de condition, pria le Seigneur de Lanoy, de les ôter d'entre leurs mains, disant que les Italiens étoient trop sujets au vice abominable..... pour les y laisser ; & de les mettre entre les mains des Espagnols, auxquels il prenoit plus de confiance, ajoutant qu'il pouvoit donner aux Italiens d'autres prisonniers moins jeunes à la place de ceux-là. Je demande au Lecteur la grace de vouloir écouter sans passion ce que je vais répondre à un mensonge de cette importance : il est vrai, que je me suis pris à rire, quand j'ai vû ces paroles écrites tout au long, *six cens beaux jeunes Garçons François.*

Cet Historiographe Conseiller sans bon conseil, prétend qu'il a été fait peu de prisonniers dans cette Bataille, à cause du

L 5 grand

*Recit  
malin &  
faux.*

*Raisons  
contrai-  
res.*

grand carnage qui s'y fit, & vingt-quatre heures après il fait paroître au souvenir charitable du Roi, un si grand nombre de jeunes garçons sans barbe, prisonniers. Cependant M. de Monluc, qui étoit du nombre, & qui n'avoit alors que dix-sept ans, comme il le dit dans son Histoire, n'en fait aucune mention, lui qui le devoit mieux sçavoir que personne. Ce qu'il y a de plus considérable, est, qu'il assure que le Roi avoit beaucoup d'estime & de considération pour le Marquis de Pescara, avec lequel il aimoit à s'entretenir d'affaires. Mais le moyen de croire qu'un Prince aussi honnête & généreux que celui-là, eût voulu faire un si sanglant affront à deux Officiers de l'Empereur, d'une si haute naissance & d'un si grand mérite, qu'étoient les Marquis de Pescara & du Guast, dont il étoit le Prisonnier, aussi-bien que les autres qui étoient entre les mains des Italiens, si ce qu'il dit, étoit vrai. Si cet Auteur n'étoit mort depuis long-tems, je dirois bien autre chose contre lui, mais il faut le laisser en repos où il est.

*Méprise  
d'Ulloa.*

Ulloa, qui a écrit l'Histoire de Charles-Quint, avec de si longues périodes, qu'il faut des journées entières à en lire une seule, d'un stile confus, & avec tant de flâteries pour ce Prince, qu'on n'en peut supporter l'ennui, est aussi tombé dans  
une

une grande erreur ; car après avoir parlé des bruits qui couroient alors, que les Princes d'Italie avoient conçu beaucoup de jalousie, & de crainte des Armes de l'Empereur, après cette grande Victoire, il s'amuse à justifier les bonnes intentions de Charles-Quint, & à faire voir, que les Princes d'Italie n'étoient pas capables de tomber en de tels soupçons, parce qu'ils s'étoient, dit-il, bien persuadés, que l'Empereur n'avoit que de bonnes intentions pour le bien public ; comme si ces Princes eussent eu en main la clef du cœur de Charles-Quint, ou qu'il l'eût eue lui-même pour la leur donner.

A juger de cet Auteur par ce qu'il en écrit, il semble qu'il a crû, qu'il lui étoit <sup>On lui</sup> permis de donner aux Italiens telles pen- <sup>repond</sup> sées qu'il lui plaît, & aux affaires le tour qu'il veut. Cependant lui-même, quand il parle au commencement de son Histoire des progresz que fit Charles VIII. en Italie, ne laisse pas de dire fort au long, que les Italiens naturellement fort jaloux de leur liberté, quand ils virent que l'Armée de l'Empereur avoit fait tant de progresz en si peu de tems au centre de leur País, réveillèrent courageusement leur zèle, & la valeur ancienne de leur Nation, que tous les Princes du País se liguèrent ensemble fort secrettement. Qu'ils mirent promptement

une Armée sur pied. Qu'après avoir battu & chassé Charles VIII. d'Italie, les sujets de leur jalousie & de leur crainte ne subsistant plus, chacun reprit ce qu'il lui appartenoit, & que par-là ils confirmèrent les gens dans l'opinion qu'on a d'eux dans le Monde, qu'ils n'étoient plus de ces Romains du tems passé, qui ne pensoient qu'à se rendre maîtres de toute la Terre: que pour eux, ils se contentoient de vivre en repos dans leur País, & tenoient pour maxime, de ne se mettre en mouvement que quand ils y seroient forcez.

*Suis.* Jusques-là cela va bien, & je n'ai rien à dire contre. Mais je remarque que l'entreprise de Charles VIII. arriva en 1495. & la Bataille de Pavie en 1525. c'est-à-dire trente ans après: & je demande à l'Historien Ulloa, que sont devenus ces Italiens qui vivoient du tems de Charles VIII. Sont-ils tous morts en l'espace de trente ans; Il y a au contraire beaucoup d'apparence, ou qu'ils étoient encore en vie, ou du moins que leurs enfans qui étoient alors jeunes, & qui avoient la memoire fraîche de ces événemens, gouvernoient alors les affaires. Or si on considère bien les raisons que les Italiens avoient alors de concevoir de la jalousie, & de témoigner tant de vigueur, & qu'on les compare avec celles qu'ils ont eu sujet de concevoir de Charles-Quint, il se trou-

trouvera que celles-ci le doivent de beaucoup emporter sur les autres. Car enfin, il semble que Charles VIII. étoit bien fondé d'aller conquérir un Royaume, que les François avoient possédé pendant long-tems, & sur lequel ils avoient de justes prétentions. D'ailleurs Charles après s'en être mis en possession, s'en étoit retourné chez lui au plutôt, & la France en un mot, n'étoit pas alors en état de donner tant de crainte à ses voisins; cependant les Italiens en conçoivent une grande jalousie, ils se mettent en mouvement, ils arment en ce tems-là; & aujourd'hui cette même Nation verra de sang froid un si puissant Empereur, maître de tant de Royaumes & de tant d'Etats, un Conquerant qui a à son service les plus grands Capitaines du Siècle, & une Armée victorieuse au milieu de leur Pais. Un Prince qui a déjà conquis l'Etat de Milan, qui tient prisonnier un Roi ennemi avec tous les Officiers de son Armée, c'est-à-dire une puissance formidable, & au milieu de tout cela elle demeure les bras croisez? Oüi, dit Ulloa, parce qu'ils étoient très-persuadez de la modération & de la bonne foi de Charles Quint.

J'admire la facilité de cet Auteur Espagnol, de compter ainsi sur la bonne foi de cet Empereur, & d'être si simple & si ignorant, que de ne pas sçavoir que la modération, & la

bonne

*Observez  
vaine*

bonne foy des Princes, est un miracle qui n'est crû que par des sots. Ces gens-la comme les autres sont descendus d'Adam, qui nâquit avec inclination d'être Maître du monde entier, & en reçut le pouvoir, par ces paroles de son Créateur *Dominamini, vous dominerez*, inclination qu'il n'a que trop transmise à ses descendans. L'ambition & l'avidité de conquérir sont donc des passions inséparables des Princes; & je ne trouve dans l'Histoire que le seul exemple d'Alexandre, ( au moins si ce qu'on en dit est vrai ) qui se soit contenté de conquérir des Pais & des Royaumes, sans se mettre en peine de les garder pour lui : car il est certain qu'il donnoit plus aux autres qu'il n'en gardoit pour lui-même. Mais cette bonne qualité est morte avec ce Prince, car les autres pour la plûpart ne pensent qu'à acquérir, & à garder ce qu'ils ont acquis. C'est ainsi qu'en ont usé toutes les Monarchies, & particulièrement la Romaine, à l'avidité de laquelle le monde entier ne suffisoit pas. Tant que les Princes peuvent faire des Conquêtes, & des progres, & se servir de leur bonne fortune, ils n'en perdent jamais l'occasion, & il n'y a modération qui tienne quand ils la trouvent. Que n'ont pas fait Florence, Gènes, Pise, pour s'agrandir, quoi que ce soient des Républiques ? Et Venise a-t-elle jamais perdu

du l'occasion, quand elle l'a pû, de dépouiller des Princes Chrétiens, & d'enlever même à l'Eglise des Terres & des Etats? & lors qu'elle n'a pû réüssir de ce côté-là, n'a-t-elle pas porté ses desseins contre les Turcs? Il est vrai, qu'elle a beaucoup mieux réüssi contre les Chrétiens que contre ces infidèles.

A cette ambition & cette avidité de s'a- Ambi-  
tion &  
avidité  
grandir, qui sont des qualitez naturelles aux Princes, ils ont ajoûté la méchante Politique de mettre leur conscience à côté, de sauver les apparences, & de couvrir du beau prétexte de Justice, d'équité, & de desintéressement, l'ambition & l'avidité la plus grande. Tant que les gros poissons peuvent manger les petits, ils le font. La maxime, *Prend qui peut*, est devenue générale dans le monde, & on en trouve des exemples à millions dans l'Histoire de tous les Siècles. Quoi que Machiavel ait parlé avec beaucoup de fondement sur cette matiere, il semble pourtant que Boccalini dans ses *Raguagli*, & sa *Segretaria*, l'a beaucoup surpallé; car bien que son dessein principal soit de parler contre les Espagnols, on ne laisse pas de connoître qu'il veut faire voir, que c'est la maxime générale de tous ceux qui ne cherchent qu'à s'agrandir, de couvrir leur ambition du prétexte du bien public, de la gloire de Dieu, de la défense

de

de l'Eglise, & de la liberté publique.

*Beaux  
dehors  
de Char-  
les V.*

Charles-Quint a été sans doute un fort grand Prince, que personne n'a jamais égalé, ni à l'égard de ses actions, qui lui ont acquis tant de gloire, ni dans le nombre de ses Conquêtes: mais il faut avouer aussi, qu'il a surpassé tous les autres, à sçavoir revêtir le vice même, des couleurs de la sainteté, couvrir ses intérêts propres du manteau de la Religion, poignarder ses ennemis, & puis les accompagner au tombeau avec les plus grandes démonstrations de tristesse. Jamais Prince n'a mieux fû que lui le secret de donner un soufflet à des Papes de la main droite, pendant qu'avec la gauche il tenoit le Breviaire ouvert devant lui. Frapper d'un côté pendant qu'il regardoit de l'autre. Mettre des Armées sur pied, pour défendre la Religion, & puis s'en servir pour dépouiller des Innocens de leurs Etats. Avoir le cœur inflexible à tout ce qui regardoit ses intérêts, & en même-tems témoigner de la pitié & de la clémence à quelque misérable. Ravir des biens & des Pais entiers à vive force, par des ruses & des tromperies, pendant qu'il donnoit quelque aumône à des pauvres. Accuser les autres d'être pleins d'avidité & d'ambition, pendant qu'il ne pensoit qu'aux moyens d'opprimer les uns, & de rendre misérable les autres. En un mot,

mot, il n'a jamais fait autre chose pendant qu'il a régné, que de songer à trouver les moyens de sauver les apparences, & de faire en sorte qu'on ne pût pas découvrir les mauvais desseins. Pour y mieux réüssir, il eut toûjours grand soin de ne laisser rien paroître dans ses mœurs, qui pût scandaliser le public, afin de détruire par la bonne opinion qu'il donnoit de lui à ses peuples, les accusations & les plaintes que les ennemis pourroient faire de lui.

J'en rapporterai sur ce sujet un exemple que je tiens de *Don Pietro Ronquillo*, Ambassadeur du Roi Catholique à Londres, où il mourut, qui avoit une profonde vénération pour la mémoire de Charles-Quint, & qui sçavoit plusieurs particularitez rares de l'Histoire de ce Prince, qui m'ont beaucoup servi pour la composition de celle-ci. Il y avoit, disoit-il, à Valladolid une Veuve nommée *Donna Antonia Codilla*, qui avoit une fille d'environ vingt ans, fort bien faite, & fort belle. Cette femme croyant faire en même-tems la fortune de cette fille, d'un fils qu'elle avoit, & d'elle-même, s'imagina d'en faire, si elle pouvoit, la maîtresse de l'Empereur : & comme ce Prince étoit jeune, bien-fait, & qu'il n'étoit point marié, elle crut y pouvoir réüssir. Elle chercha adroitement les occasions de la faire voir au Prince, qu'elle trouva plusieurs

Exem-  
ple ve-  
mar-  
quables

siieurs fois. Un jour s'étant appercûe que le Prince avoit jetté les yeux sur sa fille, & donné quelques marques qu'elle lui plaisoit, elle fut l'après midy de ce même jour avec sa fille presenter un Placet à l'Empereur, pour quelque chose qu'elle demandoit, & qu'elle obtint. Elle fit encore la même chose en deux autres occasions, & y réüssit de même. Mais voyant que son principal dessein ne réüssissoit pas, elle s'ouvrit davantage, & pria Sa Majesté Impériale d'avoir soin de sa fille, qui possedoit, disoit-elle, tant de beauté & de bonnes qualitez, mais qui n'avoit pas de bien.

*La fin  
qu'il  
aut.*

Charles-Quint dont l'esprit étoit fort pénétrant, ne manqua pas de découvrir le dessein de cette femme, & lui répondit avec un air riant, *Madame, mon esprit est trop occupé d'affaires publiques, pour que je puisse penser aux besoins de vôtre fille,* & la renvoya avec cette réponse. Don Ronquillo élevoit jusqu'au Ciel cette action de Charles-Quint, disant que c'étoit-là le plus grand exemple de continence que jamais Prince eut donné à ses Sujets. Mais pour moi je suis d'avis avec plusieurs autres, que la continence de cet Empereur, a été un fruit de la nécessité, & non de la vertu; c'est qu'étant aussi vigilant & aussi attaché qu'il étoit à l'intérêt public, & à ses affaires particulièrement, par l'ambition qu'il avoit

de

de réüffir en tout ce qu'il entreprenoit, à peine avoit-il le tems de manger, loin de l'employer à ses plaisirs. Il n'y a rien de plus capable en effet d'éloigner les hommes des plaisirs & des divertiffemens, qu'un grand attachement aux affaires. Je veux bien croire auffi que Charles - Quint prit foin dans les premières années de fon Règne de ne rien faire qui le pût faire passer, foit dans l'esprit de ses Sujets, ou dans celui des étrangers, pour un Prince voluptueux. Il avoit trop bien appris par l'histoire, que la volupté dans les Princes est d'ordinaire accompagnée, ou de Tyrannie, ou de négligence dans le gouvernement. Ce Prince étoit homme pourtant, & n'étoit pas exempt de l'inclination aux plaisirs sensuels, comme nous le dirons en son lieu; mais il la cachoit avec foin, à la confusion de ces Princes, qui se font honneur de les publier & d'en scandaliser le Monde.

Mais pour revenir à la suite de nôtre Histoire; après la Victoire remportée à la Bataille de Pavie, les Princes d'Italie ( je ne parle pas des étrangers, ) se trouvèrent en une grande consternation, ne scachant quel parti prendre dans de telles conjonctures, où ils voyoient des sujets de crainte dedans & dehors. Il y a des Auteurs qui disent que le Sénat de Venise, avec toute la grande Sagesse, crut être perdu, ou obli-

*Consternation  
des Princes  
italic.  
1525.*

gé de perdre sa liberté, & de devenir tributaire de la Puissance formidable de cet Empereur, & je n'en suis pas surpris, car il n'en falloit pas tant, pour tomber dans une semblable crainte. Un torrent qui peut se déborder & inonder de plusieurs côtez, donne sujet de craindre sur-tout aux pais voisins. Venise étoit entourée des forces de Charles - Quint, par le Royaume de Naples d'un côté, l'Archiduché d'Autriche d'un autre, & le Milanois d'un autre, qui faisoit une enceinte fâcheuse à cette République. Mais quel remede y apporter, voyant le Roi de France leur ami & allié prisonnier, avec tous les Officiers qui lui restoient après l'entiere défaite de son Armée, entre les mains de leur ennemi victorieux, qui avoit une puissante & redoutable armée, sur leurs frontieres? Ils considéroient de plus, que non-seulement l'Italie, mais toute la France étoit dans un abattement inconsolable, & une consternation qui paroissoit sans remede.

*Avis  
méprisé  
1525.*

Il est indubitable que si le Conseil de guerre de l'Empereur avoit suivi l'avis du Duc de Bourbon, de porter incessamment la guerre & la bonne fortune des Armes de l'Empereur en France, que ce Prince auroit fait une cinquième Monarchie. Campana rapporte que Lanoi étant allé en Espagne, comme il disoit un jour à Charles-  
Quint

Quint, que le conseil du Duc de Bourbon  
 avoit été d'aller incessamment attaquer la  
 France, & de se prévaloir de la consterna-  
 tion où elle étoit, & que peu s'en étoit fal-  
 lu que son avis n'eût été suivi; ce Prince lui  
 répondit, *Pourquoi me dire aujourd'hui  
 ce qui ne s'est pas fait, & ce qui se pouvoit  
 faire alors?* Au reste la Maxime qu'il faut  
 faire un Pont d'or à l'ennemi, est plutôt un  
 fruit de la lâcheté, que de la prudence: elle  
 est plus propre pour les gens de Robe que  
 pour les gens de guerre. Donner du tems à  
 l'ennemi après la Victoire, c'est lui mettre  
 les armes à la main pour se faire battre, &  
 lui donner le moyen de rétablir ses affaires.  
 Philippe II. son fils l'a bien éprouvé après  
 la fameuse Bataille de saint Quentin. Jamais  
 on n'auroit fait de Monarchie, si les Con-  
 querans se fussent servi de la maxime de  
 faire un Pont d'or à l'ennemi. Les Romains  
 qui ne l'ont jamais pratiquée, ont élevé un  
 Empire dont la mémoire dure encore dans  
 le monde, qui doit aujourd'hui servir d'e-  
 xemple. Mais comment s'y sont-ils pris  
 pour en venir à bout? C'est qu'ils tenoient  
 pour maxime, dès qu'ils s'étoient rendus  
 maîtres d'une Province le jour, de courir  
 la nuit suivante à la conquête d'une autre.  
 Comme on disoit à César après la conquête  
 des Gaules, qu'il falloit donner du repos à  
 l'Armée, il répondit avec beaucoup de cou-  
 rage,

rage, nous irons lui en donner en Espagne.  
 J'ai cru devoir dire cela sur ce sujet, je  
 n'en dirai pas davantage.

Le Pape  
 Clement  
 est es-  
 frayé.

Mais il faut avoüer que si les Princes d'Italie furent consternez par les victoires de Charles, que le Pape, le Chef de tous les autres, en fut plus effrayé qu'aucun autre: & comme il étoit le premier Auteur de l'alliance avec François I. contre cet Empereur, quand il apprit la défaite de l'Armée de ce Prince, & sa prison, il fut aussi le premier à dire que chacun devoit penser à ses affaires. Les Vénitiens lui ayant fait savoir qu'ils suivroient ses sentimens sur les moyens qu'il falloit prendre dans les conjonctures presentes, il s'avisa de cet expédient. Il fit appeller le Duc de Sessa Ambassadeur de Charles, & après lui avoir tenu des discours qui témoignoient qu'il étoit Clement d'effet aussi-bien que de nom, quoi qu'il n'eût été moins que cela auparavant, il lui donna une Lettre pleine de soumission pour l'Empereur, & pria l'Ambassadeur de l'accompagner d'une des siennes, la plus forte qu'il pourroit, & de l'envoyer par un Courrier exprès, lui déclarant qu'il ne prétendoit pas rompre l'alliance qu'il avoit avec François I. mais qu'il vouloit en faire une avec l'Empereur pour l'avantage de l'Italie; Les autres Princes firent la même déclaration, & l'Empereur en-  
 voya

CLEME  
Pontife

NT .VII.  
Romain





voya ordre à ses Officiers à Milan de négocier ces affaires comme ils jugeroient à propos, & au Duc de Sessa, d'accepter la proposition du Pape, & de conclure le Traité d'alliance avec lui, avec cette clause expresse, qu'il seroit inviolablement observé.

Quand le Traité fut conclu, le Pape envoya l'Evêque de Pistoie à Milan, pour visiter de sa part François I. dans la prison, après avoir eu l'agrément de Lanoi, mais à la charge qu'il ne lui parleroit qu'en présence d'Alarzon qui le gardoit; & cela fut ainsi executé. Ensuite par l'entremise du Pape & de la République de Venise, on chercha des moyens d'accommodement, & on porta François I. à accorder beaucoup de son chef, & de remettre tout le reste qu'il pouvoit souhaiter de l'Empereur à la décision du Pape & de la République. On pria Lanoi d'envoyer un exprès à l'Empereur, avec le projet d'un Traité, afin qu'il représentât de bouche à Sa Majesté Impériale ce qui se devoit faire. On choisit pour cette négociation Don Hugo di Moncada, qui alla à Madrid par France avec un bon Passeport.

Mais Charles reconnut qu'il y avoit plus d'artifice que de sincérité dans les propositions d'accommodement qu'on lui avoit envoyées, & que l'on ne pensoit qu'à tirer le Roi de Prison, pour pouvoir mieux prendre

*Ambr. f. s. ad. pour l'accommodement.*

*On costoit François I. en Espagne.*

de des mesures ensemble contre lui. De forte que voulant rompre leurs desseins, il renvoya en grande diligence le même Moncada, pour toute réponse, avec des ordres exprès pour Lanoy de conduire lui-même François I. en Espagne incessamment, & de prendre toutes les précautions nécessaires, mais de lui faire toutes sortes d'honneurs dûs à sa Qualité. Le Pape, & les autres Princes d'Italie, aussi-bien que François I. & la Cour à Paris s'attendoient qu'on prendroit indubitablement, la résolution de mettre le Roi en liberté, & de conclure le Traité en question, & ils furent bien surpris de recevoir par le retour de Moncada des nouvelles fort contraires à leurs esperances. Le Pape & les Vénitiens firent tout leur possible auprès du Vice-Roy Lanoy, pour l'obliger à differer ce voyage jusques à ce qu'on eût envoyé à l'Empereur des Articles d'accommodement plus avantageux; mais il leur répondit vigoureusement, qu'il avoit des ordres trop précis, & qu'il n'étoit pas en son pouvoir de prolonger son départ. D'autres assurent, ce que je ne eroi pas, que l'on garda avec tant de secret le jour du départ, que le Marquis de Pescara lui-même ne le scût que deux jours après qu'il fut arrivé. On conduisit François I. à Gènes dans un Carrosse fermé, où il n'y avoit avec lui que

Lanoy

Lanoi & Alarzon, sous la garde desquels le Roi fut toujours, même en Espagne. Le Carosse étoit suivi de deux autres où étoient les Domestiques, & Officiers du Roi, avec une Escorte de cinq cens Chevaux. Du Carosse on conduisit le Roi incessamment, & sans s'arrêter, dans un Vaisseau, & comme la Flotte qui le devoit conduire, étoit prête, on mit à la voile. Par un assez bon vent ils arriverent en deux jours & une nuit à Barcelone, où ce Prince fut splendidement reçu & ensuite traité en Roi jusqu'à Madrid.

Cependant Charles tenoit souvent Conseil avec les plus sages & les plus expérimentez de ses Ministres, sur le sujet de la prison de François I. & des mesures qu'il falloit prendre sur ce sujet : & afin que les Ministres des Princes étrangers connussent qu'il vouloit agir avec conscience dans cette affaire, il vouloit que son Confesseur Evêque d'Osima, qui étoit un homme docte, & de grande probité, du moins en apparence, assistât à ces Conseils. Plus de la moitié furent d'avis, que l'Empereur devoit généreusement & sans rien exiger de lui, donner la liberté au Roi, disant, que cela seroit extrêmement approuvé du Public, feroit voir la grandeur d'ame de l'Empereur, & que François I. ayant reçu une telle grace, feroit beaucoup plus, que

*Conseil  
& A.  
vis.  
1515.*

tout ce qu'on lui feroit faire par force. L'Evêque appuya ce sentiment par beaucoup de raisons. En qualité de Confesseur, il alléguoit des raisons de Conscience, disant qu'une action si glorieuse que celle-là attireroit sur l'Empereur les louanges des hommes, & la benediction du Ciel.

*Le Duc  
d'Albe.*

Charles fut sur le point de suivre ce conseil, & de se déterminer à donner la liberté au Roi, croyant qu'il lui seroit fort glorieux, de donner un exemple tel que celui-là, qui pourroit porter les Princes à en user de même en pareil cas. Mais le Duc d'Albe, Don Frederic de Toledo, Pere de Don Ferdinand de Toledo, qui a tant fait de bruit dans le Monde, qui par ses services s'étoit beaucoup avancé, occupoit des Charges considérables à la Cour de Charles-Quint, & pour lequel l'Empereur avoit beaucoup de considération, voyant combien ce conseil seroit préjudiciable aux affaires de son Maître, s'il étoit suivi, parla hautement contre cet Avis, alléguâ plusieurs raisons contre cette prétendue générosité, & representa à Sa Majesté Impériale & au Conseil: *Que ceux qui entendoient bien les affaires du Gouvernement, ne fondaient pas les Royaumes, les Etats & les Monarchies sur des bienséances, & des honnêtetez, qui n'étoient autre chose que de l'eau benite de Cour, mais sur de bonnes*

*maxi-*

maximes de Politique. Que les intérêts du Prince devoient servir de Loy, & l'emporter au-dessus de tout ce qu'on appelle générosité. Que la civilité, honnêteté, & la générosité étoient des Vertus bonnes pour un simple Gentil-homme, & pour la Société civile, mais que ce n'étoient pas les vertus d'un Souverain. Que ces qualitez avoient une certaine apparence de vertu, qui étoit bonne pour le Peuple, mais que ce seroit détruire les Royanmes, & ruiner le Gouvernement, que de les établir sur un fondement si fragile. Que pour faire durer les Monarchies il falloit regarder à l'avenir, & à des choses plus réelles & plus solides. Que ces apparences de générosité étoient comme le Soleil de Mars, qui disparoit au moment qu'il paroît plus lumineux. Que des Courtisans pouvoient bien être d'avis de donner la liberté au Roi, mais non pas ceux qui gouvernent les Etats & les Empires.

Enfin ce Duc qui avoit beaucoup plus de grace à parler que n'en ont d'ordinaire ceux de sa Nation, s'insinua si bien dans l'esprit de ceux qui composoient le Conseil, qu'ils tournerent la médaille, & se rangèrent tous à son avis, d'autant plus volontiers qu'ils remarquerent, que l'Empereur inclinait à le suivre. L'Evêque Confesseur ne voulant pas se mettre mal dans l'esprit du Prince, se mit à crier, qu'il ne se

*pouvoit pas mieux dire.* On conclut donc que Sa Majesté devoit tirer ses avantages de la prison du Roi en toutes manieres possibles, & convenables à l'état de ses affaires. Le Conseil étant fini, le Duc d'Albe en se levant leur dit : *Messieurs, nous devons considérer que les François sont une Nation inconstante, legere, & sans foi, desorte que si nous ne prenons de bonnes mesures, ils se mocqueront de nous, & appelleront lâcheté ce que nous nommerons générosité.* Il me vient dans l'esprit une chose que j'ai lûe dans les remarques de Boccacini sur les Annales de Tacite, & que je rapporterai ici. Il dit, que dans ce Conseil on fit trois propositions à Charles au sujet de la prison de François I. sçavoir, *qu'il pouvoit ou le tenir en prison perpétuelle, ou lui donner généreusement la liberté, ou l'obliger à lui rendre la Bourgogne :* & il faut avoüer, que si Moncada n'en apporta pas d'autres, il n'y a pas lieu de s'étonner que l'Empereur lui fit la réponse, que nous avons vûe.

Etats  
à To-  
ledo

Pendant que l'on conduisoit le Roi de Milan à Madrid, l'Empereur avoit donné des ordres pour assembler les Etats à Toledo, & en partit pour s'y rendre justement trois jours avant que le Roi prisonnier arrivât dans cette Ville. Plusieurs raisons obligerent l'Empereur d'assembler ces Etats. La premiere fut le dessein, d'obtenir d'eux

d'eux des sommes considérables, & en effet on lui fit un present de deux millions d'écus. La deuxième fut qu'il vouloit communiquer aux Etats la résolution qu'il avoit faite de se marier avec l'Infante de Portugal, quoi que les Ambassadeurs d'Angleterre le sollicitassent d'épouser la Princesse Marie; mais Charles trouva que l'Infante de Portugal étoit plus belle que l'autre, & qu'il pouvoit tirer de plus grands avantages de l'alliance de cette Princesse, que de celle-ci. Il y a des Auteurs qui disent la chose un peu autrement; sçavoir, que ce furent les États, qui proposèrent à l'Empereur ce mariage avec l'Infante de Portugal. D'autres disent, que les Etats ne firent autre chose que de prier le Roi en termes généraux de vouloir faire ce plaisir à ses Peuples, que de leur donner une Reine, sans dire quelle, lui laissant l'entière liberté de suivre son inclination, à quoi il y a plus d'apparence.

Quoi qu'il en soit, ce fait est peu important. Il est certain que Charles choisit précifément ce tems-là pour la convocation des Etats, afin d'avoir un prétexte specieux, de s'empêcher de voir le Roi prisonnier, car ç'auroit été une trop grande dureté en lui, & qui lui auroit fait du tort dans le monde, de voir arriver un si grand Roi dans son Palais, & comme en sa pre-

*Sont un  
prétext  
re. 1525.*

sence, sans qu'il fut allé au-devant de lui, ou du moins sans le visiter quand il seroit arrivé, quoi qu'il y allât en qualité de prisonnier. Il y auroit eu d'ailleurs un autre inconvénient, c'est qu'il n'auroit été ni de la gloire, ni de la réputation d'un Empereur de rendre visite à un prisonnier, sans lui donner la liberté; desorte que voulant suivre le conseil du Duc d'Albe, & refuser la liberté au Roi, il chercha le prétexte d'aller tenir les Etats de Tolède, pour s'éloigner honnêtement de Madrid.

*François I. souhaite de voir le Roi.*

Le premier jour que François I. fut arrivé au Château de Madrid, voyant l'esperance qu'il avoit conçüe que Charles-Quint lui iroit au-devant, ou du moins qu'il le visiteroit, perduë, il fit de grandes instances auprès du Vice-Roy Lanoy, qui le visitoit souvent, & mangeoit souvent avec lui dans sa prison, afin qu'il lui procurât l'honneur de s'aboucher avec l'Empereur, & de pouvoir traiter avec lui de sa liberté: Il le demandoit encore avec plus d'empressement à Alarzon, qui ne le perdoit jamais de vûë. Mais ils s'excuserent l'un & l'autre au commencement, sur ce qu'il n'étoit pas possible d'en faire la proposition à l'Empereur à cause de son éloignement, & que les grandes affaires qu'il avoit aux Etats ne lui permettoient pas de s'en venir; mais que dès que les Etats seroient séparés, &

Sa Majesté Impériale de retour, ils ne man-  
queroient pas de le lui proposer.

François I. voyant bien qu'une telle pro-  
longation des Etats pendant plus de deux  
mois, n'étoit qu'un prétexte que Charles-  
Quint avoit trouvé pour ne lui pas ren-  
dre une visite qu'il souhaitoit avec tant de  
passion, en conçut un si grand déplaisir,  
& en devint si mélancolique & si triste,  
qu'il ne voulut plus ouïr parler de divertis-  
semens, ni voir personne, ne faisant autre  
chose que se promener continuellement  
sans parler, non pas même à table avec  
ses Officiers, & ne mangeant presque rien.  
Desorte que ce chagrin lui causa une dan-  
gereuse maladie, & une fièvre aiguë, qui  
lui faisoit souvent dire, *l'Empereur aura le  
plaisir de me faire mourir dans ma prison sans  
que je le voye.* Dans le cours de cette ma-  
ladie on fit pour lui tout ce qu'on auroit  
pû faire pour l'Empereur lui-même s'il a-  
voit été malade; car on lui donna la Prin-  
cesse Eleonor pour avoir soin de lui & le  
servir, parce que le service des femmes est  
d'ordinaire plus agréable aux malades que  
celui des hommes.

La Ville de Toledé n'est éloignée de Ma-  
drid, que de soixante petits milles d'Italie,  
& l'Empereur recevoit deux fois par jour  
des nouvelles de l'état de la maladie du  
Roi. Quand il apprit que sa maladie étoit

*Il tom-  
be dan-  
gerieu-  
sement  
malade.*

*Charles-  
Quint  
vend vi-  
sité a  
Fran-  
çois I.*

dangereuse & mortelle , causée par une grande mélancolie , & uniquement , comme il le faisoit connoître dans ses rêveries , par le déplaisir de n'avoir pû voir Charles-Quint , Sa Majesté Impériale qui craignoit de perdre par la mort de son prisonnier le fruit de sa victoire , & qui savoit que les Médecins avoient déclaré qu'ils ne connoissoient plus aucun autre remede à son mal, que sa visite, prit la poste, & le fut voir en toute diligence. Il alla descendre de cheval devant l'appartement du Roi. En entrant dans sa chambre il se découvrit. François I. ôta son bonnet de nuit dès qu'il l'aperçût, & prévint l'Empereur en lui disant d'un ton foible & en pleurant , *Me voici prisonnier de vôtre Majesté Impériale, & entre vos mains, je ne vous demande pas la liberté, mais la vie.* A quoi l'Empereur répondit , *Vous n'êtes pas mon prisonnier, mais mon frere & mon ami, & je n'ai d'autre dessein que de vous donner & la liberré & la vie;* en lui parlant de la sorte, il l'embrassa, & lui remit son bonnet sur la tête. Le lendemain matin il fut encore le voir, & s'entretint demie heure avec lui, après quoi il prit congé, en lui disant qu'en peu de tems il feroit finir les Etats , & reviendrait à Madrid , pour le voir plus souvent.

La san-  
té de  
Fran.

Je ne dois pas oublier ici , que Charles-Quint demeura découvert dans les deux vi-

sites

fites qu'il rendit à François I. non pas, <sup>çois l.</sup> <sup>se veia-</sup> <sup>b. st.</sup> comme quelques-uns le disent, pour lui faire plus d'honneur, mais parce qu'il faisoit une chaleur excessive dans sa chambre. Quoi qu'il en soit, la force de l'imagination est si grande, que les Médecins remarquèrent que depuis la visite que l'Empereur avoit renduë au malade, il commença à se trouver mieux si considérablement, qu'en moins de trois jours il fut sans fièvre, & que peu-à-peu, par le secours de sa jeunesse & de son tempérament, il se vit entierement guéri. On a cru aussi que le Vice-Roy Lanoy & la Princesse Eleonor, qui ne l'abandonnèrent jamais ( la Princesse étoit encore plus attachée à lui, que Lanoy ) contribuèrent beaucoup au rétablissement de la santé de ce Prince, par la douceur de leur entretien & par leurs services continuels. Comme François I. étoit en convalescence, la Princesse Marguerite sa Sœur, & veuve du Duc d'Alençon, arriva à Madrid, où elle étoit allée pour rendre visite à son Frere dans la prison, & pour travailler à lui procurer la liberté : c'étoit une Princesse de grand esprit, & fort adroite. On lui fit beaucoup de caresses & d'honneur à son arrivée; quoi que plusieurs Auteurs François, & particulièrement Dupleix se plaignent, non pas de l'accueil qu'on fit à cette Princesse, mais du peu d'égard qu'on eut pour

ses soins , & ses sollicitations. Elle parla pourtant six fois au Roi accompagnée de la Princesse Eleonor.

*Entre-  
prise  
présen-  
tée de  
délivrer  
Fran-  
çois I.  
1525.*

Avant que de passer plus avant , je ferai ici deux observations sur deux faits dans lesquels les Auteurs les plus approuvés se sont trompez. L'un, que le Duc André Doria Amiral de France ( qui abandonna son parti , comme nous le dirons en son lieu ) ayant appris qu'on devoit conduire par ordre de l'Empereur le Roi son Maître en Espagne , se prépara pour aller combattre avec ses Galeres la Flotte Espagnole , qui le conduisoit , & le délivrer. Il y a même des Auteurs qui soutiennent , que Doria se presenta devant l'Armée Espagnole pour lui livrer Bataille , mais que François I. voyant le péril qu'il courroit pour sa vie , qu'il y auroit beaucoup de sang répandu , & que la Victoire lui étoit incertaine , lui envoya ordre de ne pas l'entreprendre , & de se retirer. Duplex ajoûte , que le Roi ne laissa pas d'approuver son zèle & ses bonnes intentions ; mais c'est-là une particularité qui ne se trouve que dans quelques Auteurs François. Ulloa soutient au contraire , que dès que Doria apprit que le Roi avoit été fait prisonnier , il fit résolution d'aller chercher une meilleure fortune chez le Vainqueur , & qu'il abandonna le parti du Roi , pour prendre celui de l'Empereur.

Mais

Mais quand cela ne seroit pas, il n'y a aucune apparence que Doria qui étoit un si grand Homme de Mer, eût voulu hazarder une Bataille navale, dans laquelle des deux côtez on auroit risqué le tout pour le tout, sans en avoir donné avis à la Cour de France, qui n'apprit, à ce qu'on assure, le dessein qu'on avoit de conduire le Roi en Espagne, qu'après qu'il y fut arrivé, tant Lanoy l'avoit tenu secret, selon l'ordre de Charles-Quint.

L'autre Fait regarde le Duc de Bourbon. C'est que presque tous les Auteurs François assurent, qu'après la Bataille de Pavie, il survint quelque mésintelligence entre les Généraux, & que Lanoy qui avoit quelque chagrin contre le Duc de Bourbon & le Marquis de Pescara, ayant reçu ordre de conduire le Roi en Espagne, n'en communiqua rien à l'un ni à l'autre. Que ces deux Généraux croyant que c'étoit une offense qui intéressoit leur honneur, puisque le Public pouvoit conclure de-là qu'on les regardoit en quelque maniere comme des gens suspects, & qui n'avoient pas une entière fidélité au Service de l'Empereur, en conçurent du ressentiment, & résolurent d'aller l'un ou l'autre en Espagne pour en faire leurs plaintes à Charles-Quint. Que le Duc de Bourbon voulut y aller lui-même, parce qu'il s'étoit apperçû qu'on n'a-

*Le Duc  
de Bour-  
bon va  
en Es-  
pagne.*

voit plus en lui la confiance qu'on lui avoit témoignée auparavant. Il n'y a que les François qui assurent ce fait, & tous les autres Auteurs soutiennent qu'il est faux. Il est pourtant vrai que Lanoy, à qui l'Empereur avoit extrêmement recommandé le secret, cacha seulement à ces deux Généraux, le jour auquel il devoit partir. Presque tous les Auteurs qui ne sont point François conviennent, que l'Empereur fit passer en Espagne le Duc de Bourbon, afin qu'il assistât au Traité de paix qu'il devoit faire avec François I. auquel ce Duc avoit tant d'intérêt; & il n'y a aucune apparence, qu'il eût quitté le commandement de l'Armée: sur-tout dans une circonstance telle que celle-là, en l'absence de Lanoy, si l'Empereur ne le lui avoit ordonné.

*On préf-  
se la  
Négo-  
ciation  
de la  
Paix.  
3526.*

Revenons à nôtre sujet. Pour traiter de la liberté de François I. furent nommez du côté de ce Prince Jean de Selve premier Président au Parlement de Paris, & pour l'Empereur Mercure Gatinat son Chancelier, assisté de Don Antonio de Palamos pour l'Empereur, & du Duc de Montmorency pour François I. Mais le Duc ne fit presque qu'aller & venir de Paris à Madrid pendant le Traité. Les Ministres de François I. offrirent les conditions suivantes.

*Qu'il renonceroit à tous ses droits & prétentions sur le Milanois. Qu'il rétablirait le*

*Duc*

*Duc de Bourbon en toutes ses Terres & Seigneuries avec les dommages soufferts depuis qu'il étoit sorti de France. Qu'il renonceroit aussi, à tous ses droits & prétentions sur les Royaumes de Naples & de Sicile. Qu'il payeroit les sommes dûes au Roi d'Angleterre. A l'Empereur pour sa rançon tout ce qui seroit convenu par les Commissaires : & qu'il l'accompagneroit à son couronnement, avec une Armée de Terre & une autre de Mer. On crut que Charles-Quint seroit content de ces propositions, mais il en étoit bien éloigné. De sorte que le Roi las de demeurer en prison, fit appeller le Président de Selve, & le Duc de Montmorency le deux Janvier mille cinq cens vingt-six, & leur ordonna d'accorder tout ce qu'on demanderoit, & de le mettre en liberté à quelque prix que ce fût : ainsi le Traité fût conclu en la maniere suivante.*

## ARTICLES

*Du Traité entre l'Empereur Charles-Quint,  
& François I. signé à Madrid  
le 14. Février 1526.*

I. **Q**U'il y auroit paix à perpétuité entre l'Empereur, & François I. leurs héritiers & successeurs.

II. Que le Roi épouserait Eleonor sœur  
de

278 LA VIE DE CHARLES V.  
de l'Empereur, & veuve du Roi de Portugal, à laquelle Sa Majesté Impériale constitueroit en Dot, la somme de deux cens mille écus, & les Pierrieres convenables à sa qualité.

III. Que le Roi sortiroit de prison au plus tard le dix Mars suivant, à la charge qu'en même-tems qu'il passeroit en France, on enverroient le Dauphin & le Duc d'Orleans ses deux fils aînez, ou en leur place douze des plus grands Seigneurs de France au choix de l'Empereur, en Espagne en qualité d'ôtages, & jusqu'à ce que les Articles du Traité fussent approuvez par les Etats du Royaume.

IV. Qu'avant le mois de May alors prochain le Roi rendroit à l'Empereur le Duché de Bourgogne avec toutes les appartenances & dépendances, avec tout ce qui dépendoit de la Franche-Comté.

V. Que le Roi renonceroit à la Souveraineté tant du Comté & Duché, ci-dessus, qu'à celle de Flandres & d'Artois.

VI. Qu'il renonceroit aussi à tous ses droits & prétentions sur Milan, Naples, Genes, Tournai, Ast, l'Isle, Douai, & Hesdin.

VII. Que le Roi feroit de bonne-foi son possible, d'obliger le Duc d'Albret de renoncer à ses droits & prétentions sur le Duché de Navarre en faveur de l'Empereur,

teur, & qu'en cas de refus, le Roi assisteroit de ses forces l'Empereur pour l'y obliger.

VIII. Que l'Empereur renonceroit pareillement à ses droits sur les Comtez de Ponthieu, Boulogne, Guyene & sur les Villes de Peronne, Mondidier, & autres Seigneuries de Picardie.

IX. Qu'il y auroit une Amnistie générale pour tous ceux qui auroient suivi le Parti du Duc de Bourbon, & qu'ils seroient remis en possession de tous leurs biens, sans pouvoir être recherchez sur ce sujet, sur quelque prétexte que ce fût.

X. Que le Dauphin épouseroit la fille d'Eleonor, quand ils seront en âge l'un & l'autre.

XI. Que le Roi payeroit au Roi d'Angleterre ce qui lui étoit dû pour sa pension.

François I. commença à donner des marques de sa bonne-foi en apparence à exécuter les Articles du Traité, quoi qu'il n'en eût guère l'intention, en épousant la Reine Eleonor, à Madrid en grande pompe, non pas tant parce que c'étoit un Article du Traité, que par principe de reconnoissance pour l'affection que cette Princesse lui avoit témoignée & pour les services qu'elle lui avoit rendus pendant sa prison & sa maladie, comme il s'en est déclaré souvent depuis

*Maria-  
ge de  
Fran-  
çois I.  
avec  
Eleonor.  
1526.*

puis en France, disant, qu'il avoit été mieux servi de cette Reine à Madrid, qu'il ne l'avoit été à Paris de la Reine Catherine sa Mere, ni de la Reine Claude son Epouse, & qu'il avoit été obligé pour ne pas être ingrat à son affection, de l'épouser. Du reste ce fut le seul Article du Traité qui fut exécuté, hors celui qui portoit que le Dauphin & le Duc d'Orleans seroient envoyez en ôtage en Espagne, ce qui fut effectivement accompli.

*Le Roi part à'Es'pagne avec son Epouse, c.* Après la solemnité du Mariage, le Roi François I. & son Epouse prirent congé de la Cour, & partirent pour France. Je ne dois pas oublier de dire ici, que bien que le Roi fût sorti de prison immédiatement après que le Traité fut signé, & qu'on lui eût donné un Apartement dans le Palais, où l'on fit les Nôces, cependant il ne fut proprement en liberté qu'après que les Otages furent arrivez en Espagne; car jusques-là sous prétexte de lui faire honneur, on avoit mis une infinité de gens autour de lui, qui le gardoient & l'observoient aussi exactement que s'il eût été encore prisonnier. Outre cela on lui donna vingt des plus grands Seigneurs Espagnols en apparence pour le servir, mais en effet pour le garder à vûë. Quand le Roi partit de Madrid, l'Empereur l'accompagna pendant cinq lieuës avec une grande suite & beaucoup de

de magnificence , & lui céda la droite ,  
comme il avoit toujous fait depuis qu'il  
étoit sorti de prison. En se séparant ils  
s'embrassèrent , & se témoignèrent beau-  
coup d'amitié , plutôt de bouche que du  
cœur.

Le Roi & la Reine continuerent leur Il conti-  
voyage avec une suite de plus de cinq cens nue son  
chevaux. Le dix-huit de Mars environ voyage-]  
midy , ils arrivèrent sur le bord de la Ri-  
viere qui sépare les deux Royaumes , ac-  
compagnez particulièrement de Lanoy &  
d'Alarzon , auxquels ce Prince fit de ma-  
gnifiques Presens. Déjà toute la Cavalerie  
s'en étoit retournée , hors cinquante Gar-  
des à cheval qui étoient demeurez auprès  
de ces deux Seigneurs. En même-tems  
par le bon ordre qu'on avoit donné de  
l'autre côté de la Riviere, se presenta Mon-  
sieur de Lautrec accompagné d'un pareil  
nombre de Gardes à cheval , menant avec  
lui les deux Princes , le Dauphin , & le  
Duc d'Orleans son Frere. Au milieu de la  
Riviere on avoit mis une grande Barque à  
l'ancre , sans qu'il y eût personne dedans.  
Le Roy ayant Lanoy & Alarzon à ses cô-  
tez & huit autres hommes portant des  
armes courtes , entra dans la Barque. En  
même-tems & de la même maniere y entra  
aussi Lautrec avec les deux jeunes Princes ,  
de sorte qu'ils s'y trouverent en nombre  
égal,

282 LA VIE DE CHARLES V.  
égal des deux côtez. Alors M. de Lautrec  
prit les jeunes Princes, & les consigna  
entre les mains de Lanoy : après quoi le  
Roi sortit de la Barque & passa sur les ter-  
res en France.

Il s'af-  
Page.

On vit répandre des larmes au Roi dans  
cette occasion, quelques-uns disent par le  
déplaisir qu'il avoit reçu qu'on lui avoit re-  
fusé d'embrasser ses deux jeunes Enfans,  
qu'il n'avoit pas vûs depuis près de deux  
ans, ce qui lui arracha ces paroles : *Quelle  
cruauté ! d'empêcher un Pere d'avoir la  
joye de voir pour un moment ses propres En-  
fans !* Le Roi s'arrêta au bord de la Rivie-  
re pendant demi-heure, pour accompagner  
de ses yeux ses deux chers Fils, qu'on em-  
menoit prisonniers en Espagne. Il leur en-  
voja même un Gentil-homme pour les  
visiter, & leur demander comment ils se  
trouvoient en ce Pais-là, auquel ils répon-  
dirent, *qu'ils y étoient avec un grand desir  
de s'en retourner bien-tôt en France.* Puis le  
Roi montant un cheval Turc prit le che-  
min de Bayonne, où la Reine lui étoit allée  
au-devant, & l'attendoit avec toute la  
Cour. De-là ils allerent à Paris. Ils furent  
reçus parmi les acclamations des Peuples  
par-tout où ils passerent.

Le Ma-  
riage de  
l'Empe-  
reur.

Pendant que toutes ces affaires se pas-  
soient en Espagne, on fit le Mariage de  
l'Empereur à Lisbonne avec l'Infante de  
Portugal,

Portugal, par Procureur à la maniere des Princes. Et comme l'état des affaires de l'Empereur vouloit que ce Mariage fût bien-tôt consommé, il ordonna qu'on fît partir incessamment son Epouse, dès que la cérémonie seroit faite; ainsi cette Princesse partit de Lisbonne le même jour que l'on fit les nôces de François I. à Madrid. Les deux Princes Don Louïs, & Don Ferdinand freres de la nouvelle Impératrice l'accompagnerent, avec la fleur de la Noblesse Portugaise jusqu'aux frontieres de Castille, suivis de l'Archevêque de Lisbonne, & de deux Grands du Royaume.

L'Empereur nomma pour aller au devant de son Epouse l'Archevêque de Toledé, & les Ducs de Calabre, & de Bejar, c'est-à-dire les trois hommes de la plus haute qualité, du plus grand mérite, de la plus grande réputation & les plus riches du Royaume, aussi avoient-ils chacun un équipage du Roi plutôt que de simple Seigneur, & cent Gentils-hommes considérables à leur suite. Les Envoyez de part & d'autre se rencontrèrent sur les frontieres de deux Royaumes. Don Louïs y remit entre les mains de l'Archevêque & des deux Ducs l'Impératrice en leur disant ces paroles : *Je vous remets l'Impératrice ma Sœur au nom & de la part du Roi de Portugal mon Seigneur & mon Frere.* Pendant

*L'Impératrice arrive en Espagne*

la Cérémonie l'Impératrice étoit à cheval, & tous les autres à pied, & les deux Princes Freres de l'Impératrice tenoient des deux côtez la bride de son cheval. Après que Don Loüis eût dit ces paroles, les deux Ducs de Calabre & de Bejar prirent les rênes du cheval de l'Impératrice & répondirent au Duc, *Nous recevons V. M. Impériale au nom de l'Empereur nôtre Maître.*

*Nôces* Cela fait, l'Impératrice descendit du cheval, & on entra dans une superbe Tente, où l'on avoit préparé une magnifique collation. Après s'être un peu rafraîchis, ils remonterent à cheval, les Portugais reprirent leur chemin, & l'Impératrice celui d'Espagne. Cependant l'Empereur s'étoit rendu à Seville, où il vouloit célébrer les Nôces de son Mariage, accompagné de 60. Grands, huit Evêques, & plus de 300. Gentils-hommes de la plus haute Noblesse : la Reine Jeanne sa Mere s'y étoit déjà renduë deux jours auparavant avec une suite de quarante Dames toutes femmes de Grands. L'Empereur ayant eu avis que l'Impératrice son Epouse s'approchoit, lui alla au-devant six lieuës loin avec toute la Cour. Mais comme il étoit déjà tard lorsqu'ils se rencontrèrent, sans faire beaucoup de Cérémonies, qu'ils remirent à un tems plus commode, ils prirent le chemin de Seville. Ce fut une chose admirable de voir la quantité de feux de  
joye



ISABELLE IMPERATRICE  
*Epouse de Charles .V.*



joye qu'on avoit allumez en tant d'endroits de cette Ville, qu'elle paroïssoit toute en feu. Il y étoit accouru un nombre infini de gens des Provinces voisines pour voir cette Solemnité. Je n'entreprendrai pas de faire ici le recit de la Magnificence & de la Pompe avec laquelle furent célébrées ces Nôces, ni des Bals, Festins, & réjouiſſances que l'on y fit, les plus grandes que l'on eût jamais vûes en Espagne.

Mais pendant que Charles-Quint goûtoit les premières douceurs de son mariage, & qu'il recevoit les marques d'affection de ses Sujets, il apprit des nouvelles qui trouble-  
Evenemens en Saxe 1526  
 rent ses plaisirs, & lui donnerent beaucoup de chagrin. Déjà depuis l'année passée étoit mort l'Electeur de Saxe Frederic, auquel succéda, faute d'enfans mâles, Jean son frere surnommé *le Constant*, âgé alors de cinquante-cinq ans, & ayant des enfans déjà grands (son aîné Jean Frederic avoit 26. ans.) Depuis huit ans ce Prince avoit goûté la Doctrine de Luther, & avoit épousé cette année-là *Sibille* fille du Duc de Cleves, qui succéda à l'Electorat en 1532. & le perdit malheureusement en 1547. comme nous le dirons plus commodément en son lieu.

Jean *le Constant* devenu Electeur, & ayant déjà embrassé la doctrine de Luther, se déclara ouvertement, & ne suivit pas la politique de son frere, qui pour sauver,  
Il se fait Lutheranisme  
 comme

comme on dit, *la chevre & les choux*, étoit Luthérien dans le cœur, quoi que pour complaire à l'Empereur, il fit semblant d'être Catholique. Au contraire peu de semaines après la mort de son frere, il déclara publiquement qu'il vouloit être Luthérien; & abjura même solennellement entre les mains de Luther le rite & la Religion Catholique. Chacun peut penser la joye que dût recevoir Luther d'avoir fait une telle acquisition dans son parti. Ce Prince ne se contenta pas de cela, il ordonna qu'on prêchât librement & publiquement la Reformation de l'Eglise, abolit entierement l'autorité du Pape dans ses Etats, & cassa tous les Ordres de Moines, & particulièrement les Dominicains, lesquels pour la plûpart changerent leur Breviaire contre une Bible, & leur vœu de chasteté contre une femme. Il appliqua les revenus Ecclesiastiques à trois usages, savoir la moitié à son profit, & l'autre moitié, partie à l'entretien des Hôpitaux, & partie à l'entretien des Ministres, & ce fut une chose admirable de voir que tous ses sujets suivirent l'exemple du Prince.

*D'au-* Il ne faut pas douter que l'exemple de cet  
*tres* Ele&teur à qui rien ne pouvoit faire chan-  
*aussi à* ger ses résolutions, ne fût d'un grand préju-  
*son e-* dice à la Religion Catholique, & d'un se-  
*exemple.* cours inexprimable au parti de Luther:

car bien-tôt après il fut suivi de celui du Royaume de Suède, du Duché d'Holstein, & de celui de Prusse, qui étoit gouverné par Albert Marquis de Brandebourg, en qualité de Grand-Maître. La Livonie & autres Pais en firent de même : & quelques Auteurs ont assuré que l'exemple de cet Electeur accrut de moitié le Parti Luthérien. Les Catholiques aussi n'ont pas manqué d'accuser les Princes qui s'étoient faits Luthériens, de n'avoir banni la Religion Catholique de leurs Etats; que par un principe d'avarice, & pour augmenter leurs revenus par les dépouilles des Ecclesiastiques. Mais les Peuples quel intérêt avoient-ils à cela? Aucun; & cependant on les a vû courir comme des cerfs altérez pour aller boire dans les fontaines de Luther.

Quoi qu'il en soit, il est certain que la mort de l'Electeur Frederic de Saxe, & la succession à l'Electorat de Jean son frere, qui apportèrent un si grand changement aux affaires, causerent une affliction très-sensible à Charles. S'il avoit la prudence de ne faire pas paroître son chagrin, il ne laisse pas d'être vrai qu'il fut tel, que toutes les douceurs d'un commencement de Mariage, & les caresses d'une belle femme ne furent pas capables de le consoler. Au fond il voyoit qu'il perdoit en la personne de cet Electeur un ami, & un Prince qui étoit

*La cause  
se des  
chagrins  
de Charles  
les Va*

en-

entièrement à sa dévotion, & qu'il en venoit un autre à sa place qui avoit des intérêts tout-à-fait différens des siens. Il jugeoit enfin la conséquence de cette affaire, si grande pour le parti Catholique en Allemagne, qu'elle sembloit ébranler l'Empire même, & mettre les Etats qu'il avoit cédés à son frere dans un grand desordre, ce qui ne pouvoit que l'affliger très-sensiblement.

*Observation.*

Il semble qu'il est naturel à l'homme de se laisser abattre le courage, non-seulement par les coups réels des accidens de la fortune, mais aussi quelquefois par la seule crainte des maux. Les plus hardis sont sujets à se laisser étourdir par la crainte, & c'est souvent ce qui les fait tomber dans les malheurs qu'ils pourroient facilement éviter, par la patience & la fermeté dans l'adversité. On ne peut pas douter que Charles n'ait témoigné beaucoup de modération dans la bonne & mauvaise fortune, mais Philippe II. en a eu beaucoup plus que lui, il y avoit cette différence entr'eux, c'est que Charles-Quint acquit cette vertu par l'âge & l'expérience, & qu'il eut pour Maîtres les accidens même de la fortune, au lieu que Philippe II. a apporté cette vertu en naissant, & en a fait paroître les effets dès sa plus tendre enfance.

*Il conduit l'Impé-*

L'Empereur demeura à Seville environ trois semaines, qui se passerent en Festins, Tour-

Tournois , Bals , & réjouiſſances continuelles. Mais pour lui , il ne cessa jamais de vaquer aux affaires avec tant d'application , qu'il ne donnoit d'autre tems à ses plaisirs , que celui qu'il passoit à Table; encore arriroit-il souvent qu'il donnoit des ordres en mangeant. Ensuite il voulut faire voir à sa nouvelle Epouse d'autres Villes de ses Royaumes , & la mena par l'Andalousie , Cordouë , & autres Villes de ce Pais-là , toujours parmi les festins & les réjouiſſances , à Grenade , où ils furent reçus avec beaucoup de joye & de magnificence. Il sembloit que c'étoit la Ville qu'ils avoient souhaité avec plus de passion de voir , à cause des Antiquitez admirables que l'on y trouvoit , & des Edifices que les Maures y avoient faits. Mais l'Empereur témoigna desapprover , qu'on eût fait de la Mosquée des Maures la Chapelle , où devoient être enterrez les Rois d'Espagne.

Charles avoit envoyé un Gentil-homme au Pape Clement , pour lui communiquer la paix qu'il venoit de faire avec François I. & le Pape ne manqua pas de lui écrire par le même Gentil-homme des Lettres de félicitation pleines d'honnêteté. Il exhortoit par ces mêmes Lettres paternellement l'Empereur , d'employer ses Armes , puis qu'il n'avoit plus de guerre avec personne , à chasser l'Hérésie d'Allemagne , & à tenir

*navice  
à Gre-  
nade.  
1526.*

*Disse-  
mination des  
Pape.*

loin des Frontières de la Chrétienté le fier Solyman, qui la menaçoit avec tant d'insolence. Pour mieux couvrir son jeu, & faire que l'Empereur l'en crût, il nomma un Légat à latere, qui devoit aller de sa part en Espagne le féliciter, quoi qu'il n'eût aucune intention de le faire; car au contraire depuis que François I. étoit en prison, le bon Pape n'avoit cessé de travailler secrettement, à porter tous les Princes à se liguier avec François I. contre Charles. Quint, dès qu'il seroit sorti de Prison. Qui n'avoüera après cela; que les Papes que l'on adore comme les Vicaires de Jesus-Christ, ne pratiquent les maximes de politique les plus frauduleuses?

De  
Fran-  
çois I.

Cependant Charles ne pouvoit comprendre d'où venoit que le Roi differoit si long-tems à accomplir ce qu'il avoit non-seulement promis, mais juré solennellement, ni croire qu'un Roi eût été capable de devenir perfide en si peu de tems: d'autant plus que François I. faisoit des réponses fort soûmises, & de sa propre main, aux Lettres que l'Empereur lui écrivoit pour lui demander l'accomplissement de sa parole, lui disant, qu'il prioit au nom de Dieu Sa Majesté Impériale de ne trouver pas mauvais qu'il fût si long-tems à executer ce qu'il avoit promis, qu'il faisoit tout pour le mieux, & qu'il pouvoit être assuré qu'il executeroit  
pon-

*peu à peu* tout ce qu'il avoit promis : Desorte que l'Empereur , qui ne connoissoit pas la Cour de François I. & qui ne soupçonnoit pas même qu'il y eût aucune mauvaise intention dans ses desseins , ni qu'on le voulût tromper , se donnoit patience. Mais cependant le Roi pressoit la conclusion de la ligue qui avoit été commencée, par des maximes peu Chrétiennes, quoi que le Pape en fût le Chef, qu'elle eût été tramée avec beaucoup de secret , & conclue lorsque l'on y pensoit le moins , sur-tout à la Cour de l'Empereur , quoi que l'opinion commune fût que les Articles qu'on avoit obligé François I. de signer , fussent trop insupportables pour être exécutés.

L'Empereur pour donner une plus grande marque d'amitié à François I. l'avoit fait accompagner quand il partit d'Espagne par Don Charles de Lanoy , qu'il avoit encore fait son Ambassadeur auprès de lui , afin qu'un homme d'un si grand mérite , qui lui avoit rendu tant de services dans sa prison , & qui l'avoit accompagné dans son voyage jusqu'à Paris, lui fût plus agréable , & qu'il pût plus aisément l'obliger à exécuter le Traité de Paix. Mais quelques sollicitations qu'il fit pour cela , il n'en pût tirer autre chose que des esperances , & de belles promesses. Finalement le Roi

*Prote-  
station  
du Roy  
à Char-  
les V.  
1564*

pour se délivrer de ses sollicitations, écrivit une Lettre d'excuse à l'Empereur, par laquelle il lui déclaroit, qu'il ne pouvoit absolument exécuter ce qu'il avoit promis par le Traité de Madrid, particulièrement à l'égard de l'article qui regardoit la restitution de la Bourgogne, parce que ses Etats ne vouloient consentir en aucune manière, qu'on livrât ces Provinces au pouvoir d'un Prince étranger, & par conséquent qu'il ne pouvoit faire autre chose sur cet article.

Il déclare, qu'il ne veut pas exécuter le Traité.

Pendant que ces Lettres étoient en chemin pour Madrid, le Roi prit occasion en parlant avec Lanoi de lui faire cette question. Si lors qu'un homme fort & puissant, tenant un homme foible lié & attaché, le force le couteau à la gorge de lui donner la bourse, si cet homme ne peut pas en bonne conscience, se servir de toute sorte de moyens pour se la faire rendre. Lanoi comprit bien ce que le Roi vouloit dire, mais pour ne s'engager pas dans quelque réponse fâcheuse, il se contenta de lui dire, qu'il ne comprenoit pas quel étoit le dessein du Roi, de lui faire une telle question. Il en fut encore bien mieux éclairci, lors qu'étant allé ce même soir chez le Président de Selve, pour quelque chose qu'il vouloit sçavoir de lui, ce Président lui dit pour toute réponse. *Que tout le Royaume avoit trouvé le Traité de Madrid violent, forcé, plein de conditions iniques*

iniques & injustes, exigées du Roi pendant qu'il étoit en prison, & sans lesquelles on ne vouloit pas lui donner la liberté. *Que* quand même Sa Majesté seroit en volonté de l'exécuter, qu'il ne seroit pas en son pouvoir de le faire, parce que par les Loix fondamentales du Royaume, les Rois de France ne pouvoient aliéner rien qui appartienne à la Couronne, & qu'ainsi le Roi ayant reçu de ses Prédécesseurs la Monarchie entiere, il devoit aussi la laisser entiere à ses Successeurs.

Cette déclaration lui fut faite le soir du quinze Août. Lanoi surpris d'entendre une chose à laquelle il ne s'attendoit pas, pensa toute la nuit à ce qu'il devoit représenter au Roi, de la part de Sa Majesté Impériale. Mais le lendemain matin sur les dix heures on le vint avertir, qu'on venoit de publier à son de Trompe par la Ville, une Ligue, qu'on qualifioit sainte, entre le Pape, & le Roi de France, la République de Venise, les Suisses, les Florentins & autres, pour chasser les étrangers d'Italie, & rétablir Sforza dans sa Duché de Milan. Et le soir on fit sçavoir à Lanoi, que si l'Empereur vouloit entrer dans cette Ligue, il y seroit reçu, autrement, qu'il se pouvoit retirer.

Incontinent Lanoi envoya à la Chancellerie demander copie du Traité, qu'on lui donna, & qu'il envoya incessamment,

*Colere  
de Char-  
les.  
1526.*

& avec toute la diligence possible à l'Empereur par son Secretaire, afin qu'il l'informât de bouche de plusieurs particularitez. L'Empereur qui étoit encore à Grenade lors qu'il reçut cette nouvelle, fut indigné & inconsolable de se voir ainsi dupé par les François. Ce qui le fâcha le plus, fût de voir que le Pape eût rompu le Traité qu'il avoit fait avec lui, & qu'il l'eût trompé par de belles protestations d'amitié & de zèle, pendant qu'il lui préparoit du poison, & qu'il appellât une telle confédération *une sainte Ligue*. Une autre chose augmenta sa colere contre le Pape, c'est qu'il apprit qu'au moment qu'il eût sçu que le Roi étoit hors de prison, & arrivé à Paris, il lui avoit envoyé un Bref, pour lui donner l'absolution du serment qu'il avoit fait. Les Ambassadeurs de France & de Venise, qui étoient encore à la Cour de l'Empereur, offrirent une somme pour la liberté des deux jeunes Princes le Dauphin & le Duc d'Orleans, qui étoient en ôtage; mais l'Empereur fit répondre fierement à cette proposition, *Qu'ils étoient trop hardis d'oser proposer de semblables choses. Qu'il ne mettroit en liberté ces ôtages que quand le Roi lui-même viendrait en personne se remettre en prison, & que s'ils croyoient ne pouvoir pas l'y obliger, qu'ils pouvoient se retirer.*

En ce tems-là mourut le Marquis de Pescara, tant regretté de l'Empereur, qu'il perdit en lui un grand Capitaine, & un <sup>\* C'est</sup> Conseiller d'une expérience consommée. <sup>celui</sup>  
 On mit en sa place pour commander l'Ar- <sup>que les</sup>  
 mée *Don Antonio di Leva*, & *Alfonso* <sup>Fran-</sup>  
*d'Avalos* Marquis de \* Vasto, auquel on <sup>sois ap-</sup>  
 donna aussi le Gouvernement de Milan. <sup>pellant</sup>  
 Charles résolu non-seulement de se défen- <sup>Mar-</sup>  
 dre contre la *Ligue sainte*, mais de l'atta- <sup>quis de</sup>  
 quer, donna la Charge de Général de ses <sup>Guaft.</sup>  
 Armées, & de Gouverneur de Milan au  
 Duc de Bourbon, extrêmement irrité con-  
 tre François I. & le fit incessamment par-  
 tir d'Espagne pour l'Italie, avec des Trou-  
 pes & de l'argent. Il envoya à Naples le  
 Vice-Roy Lanoy, qui étoit de retour de  
 France, & le Seigneur d'Alarzon avec huit  
 mille hommes d'Infanterie Espagnole, qui  
 y furent transportez par quatante navires  
 ou galeres, pour la sûreté du Royaume,  
 sur ce que le bruit couroit, que le Pape  
 vouloit donner ce Royaume à un de ses  
 Parens.

Cependant le Cardinal Colonne & au- <sup>Le Pa-</sup>  
 tres du parti de l'Empereur, allèrent de <sup>lais A-</sup>  
 Naples à Rome avec huit cens soldats d'é- <sup>postoli-</sup>  
 lite, entrèrent par surprise dans la Ville par <sup>que pil-</sup>  
 la porte de saint Jean de Latran, malgré <sup>lé.</sup>  
 la Garde du Pape : & allèrent droit au Pa-  
 lais Apostolique, qu'ils pillèrent, parce  
 N 4 que

que Clement craignant pour sa vie, à cause des persécutions qu'il avoit faites au Cardinal Colonne, s'étoit retiré avec précipitation au Château S. Ange. Ceci arriva pendant, ou peu après que François I. avoit envoyé une Flote contre Savonne, qu'il prit, & que les Armes de la Ligue faisoient des progresz dans le Milanois par la prise de Lodi, Monza & autres Places, quoi qu'ils eussent été vigoureusement repoussez devant Milan, qu'ils avoient assiéger.

*Le Pape fait un Traité avec Charles V. & puis le rompt.*  
3527.

Il parut manifestement que les Romains avoient conçu beaucoup de haine contre le Pape Clement, à cause de sa legereté à changer si souvent de parti, en ce qu'il n'y eut pas un seul homme qui prit les armes pour la défendre. Le Pape fit appeller dans le Château Don Ugo di Moncada qui étoit allé à Rome avec le Cardinal Colonne, & qui commandoit les huit cens fantassins, & lui déclara qu'il avoit résolu d'abandonner le parti de la Ligue, & de s'aecommoder avec l'Empereur. Moncada le voyant dans de si bonnes dispositions, ne manqua pas de lui faire connoître les avantages qu'il tireroit de l'amitié de l'Empereur, outre la gloire qu'il auroit d'avoir été la cause de la paix, & non pas de la guerre. Ils conclurent donc une Trêve pour quatre mois, & le Pape s'obligea de retirer les  
Troupes

DR. ANTONI  
DE LEVA



DON ANTOINE  
DE LEVA

Troupes qu'il avoit au service de la Ligue, & de vivre en amitié avec l'Empereur. Mais qu'en arriva-t-il ? A peine le Pape se vit-il en liberté, & les huit cens soldats retournés à Naples, qu'au lieu de retirer ses Troupes, il en envoya de nouvelles, & se mit à parler desavantageusement de l'Empereur.

Charles se voyant ainsi trompé pour la quatrième fois, par la legereté & les faux fermens du Pape, écrivit au Duc de Bourbon, de chercher les occasions de châtier les infidélitez réitérées qu'il lui avoit faites. Le Duc reçut cet ordre dans le tems auquel étoient arrivez à son Armée quatorze mille hommes que l'Archiduc Ferdinand frere de l'Empereur lui avoit envoyez, la plûpart Luthériens, & comme il avoit beaucoup d'aversion pour tous ceux qui étoient dans les intérêts du Roi de France, & particulièrement pour le Pape, il reçut cet ordre de l'Empereur avec beaucoup de joye. Il laissa le Gouvernement de Milan à Don Antonio di Leva, & le Commandement de l'Armée qui étoit dans le País, au Marquis de Vasto, & prit le chemin de Rome par Florence & Sienne avec les quatorze mille hommes venus d'Allemagne, & huit mille Espagnols, Italiens, ou Flamands, avec le Prince d'Orange, qu'il avoit fait son Lieutenant Général. Le Pape

*Le Duc de Bourbon est envoyé contre Rome, & y est tué.*

apprenant, que le Duc étoit en marche, & ne doutant pas qu'il n'eût de mauvais desfeins contre lui, se fortifia du mieux qu'il pût, & cependant fit offrir au Vice-Roy Lanoi, de faire une Trêve de huit mois avec l'Empereur, aussi avantageuse qu'il la pourroit souhaiter. Le Vice-Roy fut communiquer les Lettres du Pape au Duc de Bourbon, mais les Soldats se mirent à crier comme des Démons, à Rome, à Rome: desorte que le Duc ne pouvant arrêter l'impétuosité des Soldats, poursuivit son chemin, & alla mettre le siège devant cette Ville. Au troisième jour il résolut de donner l'escalade, mais étant monté le premier pour animer les autres par son exemple, il reçut une mousquetade qui le tua sur la place. On le porta à Caëta, où il fut entermé, & on mit l'Epitaphe suivante sur son tombeau, *Aucto Imperio, Gallo victo, superata Italiâ, Pontifice obsesso, Româ captâ, Carolus Borbonius hic jacet.* Ci gît Charles de Bourbon, après avoir agrandi l'Empire, vaincu les François, dompté l'Italie, assiégé le Pape, & pris Rome.

*Pise de Rome.*

Le Prince d'Orange, auquel resta l'entier Commandement de l'Armée après la mort du Duc, dont il étoit le Lieutenant Général, ne manquant pas d'avidité lui-même, & pour satisfaire celle de l'Armée, continua à donner des assauts & des escalades

des dans les endroits les moins gardez, & au bout de trois jours il prit la Ville d'assaut, le quatorze May, quoi que quelques Auteurs disent que ce fut le huit. Ulloa prétend que cette Armée étoit de plus de quarante mille hommes, mais il se trompe : on se trompe aussi sur le nombre des morts ; car Paul Jove assure, qu'il y en eut sept mille, Paradin huit mille, d'autres disent encore davantage ; mais autant que j'en puis découvrir la vérité, il n'y en eut qu'un peu plus de 4. mille, sans compter ceux qui moururent de leurs blessures. Peu auparavant le Pape avec plusieurs Cardinaux & Prélats s'étoient retirez dans le Château saint Ange, & beaucoup d'autres gens aussi.

Le sacagement de Rome fut si grand, <sup>Sacage-  
ment  
très-  
cruel</sup> que tout ce qui est arrivé à cette Ville dans les huit diverses fois qu'elle a été prise dans la plus grande fureur du soldat, soit du tems des Empereurs, soit par les Gots, les Vandales, les Huns, les Lombards, ne peuvent entrer en comparaison avec ce qui y arriva en cette occasion. Que dis-je ? tous ces sacagemens pris ensemble, n'enlevèrent pas tant de richesses à cette Ville, que celui-ci seul ; car Rome n'avoit jamais été si riche, sur-tout à l'égard des Eglises, qu'elle l'étoit alors. Il n'y eut ni cruauté, ni insolence, ni profanation, ni barbarie, que les soldats n'exerçassent, soit

par l'avidité insatiable de leur profession, ( gens de qui on a dit, *nulla fides*, qu'ils sont sans foi & sans Religion ) ou par principe de Religion, étant la plûpart Luthériens. Il seroit impossible de représenter l'impétuosité avec laquelle ils se jetèrent dans la Ville. On n'y eut égard ni à sexe, ni à condition, ni à l'âge, ni à l'amitié, ni à l'innocence, ni aux choses sacrées, ni à Loix divines, ou humaines. Les Cardinaux Espagnols les plus affectionnez aux intérêts de l'Empereur furent aussi peu épargnez que les autres. Les Soldats se faisoient un plaisir de se revêtir des Habits des Cardinaux, des Prélats, & des Prêtres, de monter ainsi habillez sur des Anes, & d'aller dans les ruës en procession, pour tourner en ridicule la Religion. Les Personnes de la plus haute qualité furent traitées & tourmentées d'une maniere inouïe. Les plus jeunes filles, & les Religieuses mêmes violées dans les ruës publiques. Les maisons des Cardinaux, des Barons Romains, & des Ambassadeurs ne furent pas plus respectées que les Eglises, dans lesquelles on fit des profanations diaboliques, & des impiétez inouïes; jusques-là que ceux qui y venoient après les autres, se moquoient de ce que ceux qui y étoient entrez les premiers, n'y avoient pas fait assez de desordre.

Et

Et ce qui est sans exemple dans aucun autre siècle ni histoire, c'est que pendant l'espace de neuf mois que dura ce sac, cette Armée insatiable, ne se contenta pas de sacager ainsi la Ville de Rome, mais qu'elle alla dans toutes les Villes & Villages d'alentour faire un semblable pillage, à la honte éternelle de l'Europe & de l'Armée des Confédérez, qui se laissa honteusement passer sur le ventre à l'Armée du Duc de Bourbon, ou du moins le laissa passer à sa barbe, & pais au lieu de lui donner la chasse, s'alla confiner en certain pais éloigné, ou à peine sçavoient-elle seulement ce qui se passoit à Rome, & le misérable état où se trouvoit le Pape, qu'elle avoit abandonné. On peut juger de l'état où il étoit, par ce qui arriva à une pauvre vieille femme, qui fut pendue, pour avoir voulu donner à ce misérable Pape un panier de laitues, par une corde qu'on avoit lâchée le long de la muraille du Château. Le sac de la seule Ville de Rome, fut estimé aller au-delà de quinze millions d'écus, & celui des autres Villes & Villages à plus de deux millions. Il n'y eut point de soldat qui ne s'enrichît : mais la plûpart, sur-tout des Allemands, s'abandonnèrent tellement à la débauche, aux infâmes plaisirs, & à l'yvrognerie, qu'ils crevèrent misérablement. D'ailleurs de grandes chaleurs survinrent,

qui

Honte  
des Con-  
fédérez.

qui causèrent une grande mortalité, & une  
une espece de peste violente.

*L'Em-  
pereur  
en reçoit  
des nou-  
velles.*

L'Empereur étoit alors parti de Grenade pour aller à Valladolid, à cause que l'Impératrice étoit grosse, & dans son huitième mois, & qu'il vouloit qu'elle accouchât dans cette Ville, comme cela arriva le 21. May suivant, jour auquel elle mit au monde le fameux Philippe II. dont j'ai écrit la vie. Déjà Charles-Quint avoit reçu la nouvelle premierement de la marche du Duc de Bourbon vers Rome, & puis celle de la mort de ce Duc, qui l'avoit mis dans une grande perplexité, craignant qu'il ne fût arrivé pis. Le vingt-huit May sur le soir il reçut un Courrier qui lui apporta la prise de Rome, le sac, & le carnage qui s'en étoit ensuivi, & la prison du Pape, ce qui lui fit le plus de peine. On avoit résolu de faire ce soir-là des feux de joye pour la naissance du Prince, mais l'Empereur envoya incessamment ordre de ne le pas faire : & quoi qu'il eût toujours fait paroître beaucoup de modération, & dans la bonne & dans la mauvaise fortune, & qu'il ne témoignât ni beaucoup de joye dans l'une, ni beaucoup de tristesse dans l'autre; en cette occasion il ne put s'empêcher de témoigner un fort grand déplaisir. Si la tristesse venoit du cœur, c'est ce que ne savent pas ceux qui ne peu-  
pas

vent pas pénétrer le cœur humain.

La prison du Pape fut généralement désaprouvée, non pas tant à cause de lui-même & de sa conduite, qui n'étoit approuvée de personne, ( pour s'être trop engagé dans les affaires d'autrui, & s'être mêlé de porter les Princes Chrétiens à faire une Ligue; on blâmoit aussi son inconstance, qui lui faisoit tenir aujourd'hui le parti de l'un, & demain celui de l'autre, lui qui se devoit contenter de demeurer neutre & de faire sa charge ) qu'à cause du mal qui en arrivoit à la Religion, non-seulement parmi les Chrétiens, mais aussi à l'égard des Infidèles. Quelle bonne opinion, disoit-on, peuvent avoir aujourd'hui les Turcs & les Huguenots, dont les affaires prospèrent tant, & qui se multiplient tous les jours, de la Religion Catholique, de voir le Chef de l'Eglise, celui qu'on y adore comme le Vicaire de Jesus-Christ, moqué, maltraité, tenu dans une étroite prison, comme un scelerat qui auroit commis les plus grands crimes, & par ceux-là qui devoient avoir plus de respect pour lui, & le protéger, puisqu'ils s'appellent Princes Catholiques. Aussi presque tous les Evêques de l'Europe, se croyant offensez en la personne du Pape, en écrivirent des Lettres particulieres & circulaires, pleines de zèle, & de force à l'Empereur,

pour

*Sollicitations  
qu'on  
fait à  
l'Empereur.*

pour le prier de vouloir donner la liberté au Pape, & de considérer quel scandale c'étoit pour toute l'Eglise, de voir son Chef en prison, & le préjudice que cela lui cau-  
soit. L'Empereur répondoit à routes ces Lettres clairement pour ce qui regardoit sa justification, mais d'une maniere vague & ambiguë, quant à la liberté du Pape.

*Le Non-  
ce solli-  
cite la  
liberté  
du Pa-  
pe.*

En ce tems-là le Seigneur Balthasar Castillon étoit Nonce du Pape à la Cour de l'Empereur, Prélat fort sçavant, & fort habile dans les affaires. Il apprit de la bouche de l'Empereur & le sac de Rome, & la prison du Pape, ce qui le jetta dans un grand embarras, d'autant plus qu'il voyoit que l'Empereur en paroïssoit triste & affligé, quoi que pourtant on ne laissât pas de connoître que ce n'étoit qu'en apparence, & que le cœur n'y avoit point de part. Il se crut pourtant obligé de prendre la résolution de se retirer, croyant ne pouvoir pas demeurer avec honneur en cette Cour, tandis que l'Empereur tiendroit son Maître en prison; d'autant plus que ce Prince ne lui avoit donné aucune parole positive pour la liberté du Pape. Mais après y avoir mieux pensé, il crut mieux faire de ne pas quitter la Cour sans en avoir reçu l'ordre du Pape ou du Sacré Collège, parce qu'en attendant il pourroit solliciter la liberté de son Maître, ce qu'il fit avec

tant

tant de zèle, qu'il en fut admiré. Entre autres marques qu'il donna de son zèle en cette occasion, il pria dix Evêques de s'assembler chez lui en un jour marqué, pour conférer ensemble sur l'état pitoyable des affaires de l'Eglise par la prison de son Chef. Ces dix Evêques, le Nonce à leur tête, suivis d'un grand nombre d'autres Ecclesiastiques, tous vêtus de deuil, furent en corps demander à l'Empereur, qu'il lui plût de donner la liberté au Pape; mais toute la réponse qu'ils en tirèrent, fut, *qu'il la desiroit plus qu'eux.*

Si lors qu'il s'agissoit de donner la liberté à François I. l'Empereur assembla souvent ses plus sages Conseillers, il est certain, qu'il assembla plus souvent encore des Conseils de conscience, & y appella un plus grand nombre de personnes (desquels la troisième partie étoit prise d'entre les plus sçavans Théologiens) lors qu'il s'agit de la prison du Pape. Il sembloit d'abord que la pluralité des voix alloit à décider qu'en une occasion de cette importance, il falloit préférer les intérêts de la Religion à ceux de l'Etat, & que l'Empereur n'en seroit pas moins puissant, soit que le Pape fût libre, ou qu'il fût en prison. On alléguoit, que Dieu avoit donné à Sa Majesté Impériale des forces capables de mettre à la raison le Pape, quand même il seroit

*Opinions sur la liberté du Pape*  
35270

feroit ligué avec d'autres. Que le tenir en prison, c'étoit une marque qu'on le craignoit. Que cette détention feroit perdre à l'Empereur la grande réputation qu'il s'étoit acquise dans le Monde, d'être un Prince pieux, catholique, clément, & que pour se maintenir dans cette bonne réputation, il n'avoit qu'à donner la liberté au Pape. Qu'il le devoit faire avant que les Peuples eussent le tems de concevoir de l'aversion pour lui; & que puis qu'on n'avoit entrepris cette guerre que pour mortifier le Pape, il étoit assez châtié par sa prison. Enfin qu'autrement on diroit dans le Monde, que l'Empereur avoit dessein non pas de le mortifier, mais de le perdre entièrement. C'étoit l'avis de presque tout le Conseil, lorsque le Duc d'Albe, le plus acrédité de tous, qui n'avoit pû venir au commencement à cause de quelque indisposition, entra, lequel ayant été informé de l'avis qui couroit, parla en la maniere suivante.

*Avis du Duc d'Albe.* Il seroit à souhaiter que le Pape ne fût jamais tombé dans la disgrâce où il est, ou que du moins son malheur ne l'eût pas porté dans l'extrémité où il est réduit; mais le mal est fait. Rome a été sacagée, le Pape est prisonnier, & le sang d'une infinité de gens répandu. On cherche un remède à tous ces maux, mais quel? On dit que la Religion doit

doit obliger l'Empereur à donner la liberté au Pape, & je serois de cet avis, si le Pape n'étoit un Prince séculier, s'il n'avoit levé une Armée contre Sa Majesté I. s'il n'avoit tramé une Ligue avec tant de Princes contre elle, & s'il ne l'avoit trompée quatre différentes fois par de faux sermens. Nous avons déjà été trompez une fois par les François, ajoûtoit-il, & si nous nous laissons duper aujourd'hui par le Pape, nous deviendrons la risée du monde. Puis que la playe est faite, faut-il en arracher le fer, sans la guérir? Si François I. a manqué à sa parole malgré nos meilleures précautions, comment donnerons-nous la liberté au Pape, sans en prendre encore de plus fortes, puis que le Pape est encore plus inconstant que François I. Plus il sera détenu au Château S. Ange, & plus il apprendra à devenir sage à ses dépens. Il faut donc écouter les Propositions qu'on fera là-dessus, & mettre les affaires en tel état, qu'on puisse faire une bonne paix pour toute l'Europe.

Entre les fautes que fit le Pape Clement en cette occasion, la plus grande fut de n'avoir pas mis dans le Château S. Ange des munitions, & sur-tout la quantité de vivres nécessaires. Peu de jours auparavant il avoit vû entrer dans Rome huit cens Soldats Espagnols, qui avoient pillé le Vatican sous ses yeux. Il voyoit le Royaume

*Le Pape se rend au Prince d'Orange.*

voisin

voisin de Naples armé. Une puissante Armée de l'Empereur dans le Milanois, & il prend la résolution de rompre le Traité qu'il avoit fait avec lui. Il est averti que le Duc de Bourbon étoit en chemin avec une puissante Armée pour attaquer Rome. Il ne pouvoit pas ignorer la nécessité, où il seroit réduit de s'enfermer dans le Château S. Ange, n'étant pas en état de défendre la Ville; & cependant il pense à toute autre chose qu'à faire les provisions nécessaires; il en fit si peu, qu'au bout de quatre mois manquant de toutes choses, il est forcé de se rendre à discretion au Prince d'Orange & à ces conditions, qu'il donneroit quatre cens mille écus à l'Empereur pour payer l'Armée, & qu'il feroit absolument tout ce que l'Empereur voudroit, par un Traité qui seroit fait entre eux. Après quoi on lui permit de faire provision des choses nécessaires.

Article  
de sap-  
prouvé.

Voilà le fruit que le Pape Clement tira de son inconstance, mais peut-être qu'il croyoit ne pouvoir mieux faire. Pour payer la somme ci-dessus on fut obligé de vendre tout l'or & l'argent qui étoit dans le Château S. Ange, & cela ne suffisant pas, on mit à l'enchere trois Chapeaux de Cardinal, pour les vendre au plus offrant. Ce fut-là une condition trop inique, que la clémence, & même la justice de l'Empereur ne lui pouvoit permettre d'exiger, & qui

qui fit dire à tout le monde, que tout ce que l'Empereur avoit témoigné de déplaisir des affaires de Rome, n'étoit que feinte & hypocrisie. En effet, on saccage d'une maniere si étrange une Ville aussi riche que Rome, on pille tant de riches Eglises, qui ne peuvent contenter l'avidité du Soldat, & on oblige encore le Pape à payer l'Armée qui fait ces desordres.

Il est certain que l'Empereur ne pouvoit <sup>Baptême</sup> témoigner extérieurement plus de tristesse <sup>106.</sup> qu'il en fit paroître en cette occasion; car il ne voulut pas que l'on donnât aucune marque de joye, même pour le Baptême du Prince son fils, qui lui fut donné 12. jours après dans l'Eglise de S. Paul à Valladolid, par Alphonse Fonseca Archevêque de Tolède. Il fut nommé Philippe, pour conserver la mémoire de son ayeul. Et pour dire la vérité, ce fut un funeste augure, de voir naître un premier fils d'un si grand Empereur, non parmi les Fêtes & les réjouïssances, mais au milieu des larmes & du deuil. Aussi l'Empereur répondit aux Ambassadeurs qui alloient le féliciter sur la naissance de ce Prince, *qu'il ne pouvoit se réjoûir, pendant qu'il voyoit tant de troubles dans l'Eglise.* Disons la vérité, Charles-Quint affectoit trop de tristesse dans cette occasion, pour que l'on la crût sincere & véritable.



LA VIE  
DE  
L'EMPEREUR  
CHARLES V.

I. PARTIE. LIVRE IV.

*Contenant les Années 1527. 1528. 1529.*

---

ARGUMENT.

DU QUATRIÈME LIVRE.

» **P**RISON du Pape avec quel-  
 » ques particularitez. Ses mal-  
 » heurs lui servent à agrandir  
 » sa Maison. Pasquinade curieu-  
 » se sur le déplaisir que témoignoit l'Em-  
 » pereur

pereur de la prison du Pape. Un Her-  
 mite prophétise les malheurs & le sa-  
 cagement de Rome huit jours avant qu'il  
 soit arrivé. Observations curieuses sur  
 cet événement. Le Prophète est mis en  
 prison, & délivré. Discours populaires  
 mal fondez, avec plusieurs remarques.  
 Bonne Politique de Charles, pour cal-  
 mer la tempête suscitée contre lui à l'oc-  
 casion des affaires de Rome. Moyens  
 dont il se sert pour les disculper. Il écrit  
 une longue Lettre au Roi d'Angleterre  
 pour se justifier, & une seconde au su-  
 jet de la paix qu'il avoit faite avec Fran-  
 çois I. Sa grande modération. Les Con-  
 féderez contre Charles peu heureux, &  
 moins prudens. Mort de Lanoy Vice-  
 Roy de Naple. Don Ugo di Moncada  
 est mis en sa place. Les Conféderez tra-  
 vaillent à empêcher le Traité de Paix fait  
 entre le Pape & l'Empereur. Il est con-  
 clu, & sous quelles conditions. On don-  
 ne des Cardinaux en ôtage. On tombe  
 d'accord que le Couronnement de l'Em-  
 pereur se fera à Bologne. Dessenin du  
 Pape en cela. Nouvelles des affaires du  
 Mexico aux Indes. Charles vend les Mo-  
 luques aux Portugais. François I. a des-  
 sein d'appeller en duél l'Empereur, & lui  
 envoie un Cartel de défi, avec plusieurs  
 circonstances. L'Empereur ne pouvoit  
 acce-

» accepter ce duél , raisons pour cela.  
 » François I. est accusé de plusieurs man-  
 » quemens sur ce défi. Charles-Quint est  
 » blâmé de l'avoir accepté. Il envoie un  
 » Cartel de son côté à François I. Ce  
 » qu'il contenoit. Le Pape Clement a  
 » peur , & se retire à Orviète déguisé en  
 » Marchand. Diverses choses arrivées en  
 » Hongrie. Le Pape refuse d'envoyer un  
 » Légat à l'Empereur , raisons de son re-  
 » fus. Il se plaint à Lautrec Général de  
 » l'Armée Françoisise , par une Lettre.  
 » Charles-Quint fait déclarer Philippe son  
 » fils Prince d'Espagne. Le Pape se plaint  
 » que les Confédérez l'ont abandonné  
 » dans le plus grand besoin. Le Roi d'An-  
 » gleterre envoie un Ambassadeur au Pa-  
 » pe à Orviète. Il lui fait beaucoup d'a-  
 » vances & de promesses qui sont rejettées.  
 » Clement est sollicité de se joindre à la  
 » Ligue contre Charles-Quint. Il refuse.  
 » Le Général François part de Boulogne.  
 » Sa mauvaise conduite blâmée. Nombre  
 » de femmes renduës enceintes à Rome  
 » par les Soldats. Marche & actions de  
 » l'Armée Impériale , & de celle de Fran-  
 » ce. Crainte des Napolitains. Victoire  
 » des François sur Mer. Un parent de  
 » l'Auteur y est tué. Effet de la Provi-  
 » dence de Dieu. Les François sont chas-  
 » sez du Royaume de Naples. André Do-  
 » ria

ria abandonne le parti de France , & ce prend celui de l'Empereur. Sa Majesté ce Impériale le reçoit avec joye , & lui fait ce de grands honneurs. Solyman va atta- ce quer la Hongrie. Paix entre Charles & ce François I. Articles du Traité, diverses ce particularitez touchant les Génois. Au- ce tres du Royaume de Naples. Charles- ce Quint veut partir d'Espagne. Rigueurs ce exercées à Naples contre ceux qui a- ce voient embrassé le parti de François I. ce Les Vénitiens font la guerre contre le ce Royaume de Naples , quel en fut l'éve- ce nement. Le Duc Sforza va à Orvieto , ce pour obtenir la faveur du Pape. Paix en- ce tre Clement & Charles. Articles du Trai- ce té. Histoire de Marguerite fille naturel- ce le de Charles , & plusieurs particulari- ce tez des amours de ce Prince avec la me- ce re de cette fille. L'Empereur fait décl- ce rer l'Impératrice son Epouse Régente ce du Royaume d'Espagne. Part pour l'I- ce talie avec une pompeuse suite. Arrive à ce Barcelone , & la reception qu'on lui ce fait. A Gènes parmi les applaudisse- ce mens publics. Beaucoup d'Ambassadeurs ce le vont féliciter. Particularitez sur la ce maniere en laquelle il fut reçu dans cet- ce te Ville. Il reçoit fort mal les Ambassa- ce deurs de Florence , propositions qu'ils ce lui firent , & la réponse de l'Empereur. ce

» Ils s'en retournent mal satisfaits & inti-  
 » midez. Libéralitez faites à Gènes par  
 » Charles-Quint. Le Cardinal de Médi-  
 » cis y va.

*Le Pa-  
 pe tire  
 le bien  
 du mal.*

**I**L ne faut pas douter, comme nous l'a-  
 vons déjà vû, & comme nous le ver-  
 rons encore mieux ci-après, que le Pape  
 Clement n'ait été la principale cause des  
 scandaleux desordres arrivez à l'Eglise, du  
 carnage & de la ruine de la Ville de Ro-  
 me. Je dis des malheurs de l'Eglise; car  
 quant à lui, tout cela n'a servi qu'à l'agran-  
 dissement de sa famille, & à lui faire naî-  
 tre l'envie de mettre dans sa Maison le  
 Duché de Toscane. Il est certain que sans  
 les malheurs où Rome tomba, la Maison  
 de Médicis, bien loin de s'élever à cette  
 dignité, seroit toujourns demeurée dans son  
 exil, ou du moins que ni l'Empereur, ni  
 le Pape lui-même n'auroient jamais pensé  
 à devenir Souverains de la Toscane, qu'il  
 auroit été plus que content de voir sa Mai-  
 son seulement rétablie dans Florence; ainsi  
 il a eu sujet de dire, & peut-être qu'il l'a  
 pensé plus d'une fois, *heureuse ma prison,  
 & le sacagement de Rome, qui ont servi  
 d'échelon à ma famille pour monter à une si  
 considérable Principauté.*

*Pasqui-  
 nade.*

On a fait une infinité de petits écrits sur  
 le sac de Rome, où l'on trouve plusieurs

Pasqui-

Pasquinades que l'on fit courir & contre la mauvaise conduite du Pape, & contre la vengeance démesurée de l'Empereur. Entr'autres j'en ai lû une je ne sçai où, qui feignoit que Morphorio demandoit un jour à Pasquin, ce que faisoit Charles-Quint en Espagne, à quoi celui-ci répondit, *qu'il plenroit la prison du Pape*. Que Pasquin lui ayant repliqué, & *pourquoi ne le met-il en liberté*; l'autre lui fit réponse, *que c'étoit parce que les clefs de la prison du Pape tenoient si étroitement au cœur & aux intérêts de l'Empereur, qu'il ne vouloit pas les accorder à quelques larmes feintes, ne sachant quel pourroit être l'évenement de cette affaire*. Cette réponse, qui n'est regardée que comme une Pasquinade dans l'écrit où elle est inserée, passeroit pour une bonne raison d'Etat, si elle se trouvoit dans les Livres de Machiavel; les plus fins Politiques ne manqueroient pas de s'en servir dans l'occasion, & de couvrir de ce miel, le poison qui se trouve si souvent dans la conduite de leurs Princes.

Je commencerai ce Livre, par rapporter une chose arrivée en ce tems-là, & qui a été le sujet de l'entretien, non-seulement de Rome, mais de tout le monde. Huit jours avant le sac de cette Ville, un certain homme Italien, ou qui du moins parloit la langue du País, âgé d'environ

*Evénement  
remar-  
quable.  
1527.*

soixante ans , habillé en hermite , alloit par les rues de Rome environ minuit tous les soirs jusques à ce qu'elle fût prise , portant une clochette à la main , qu'il faisoit sonner de tems en tems , & puis prononçoit à haute voix ces paroles , *la Colere de Dieu va bien-tôt tomber sur cette Ville.* Comme il avoit une grande voix , & que le son de la clochette étoit perçant , toute la Ville s'éveilloit à ce bruit , desorte qu'on l'arrêta , & qu'on le conduisit devant le Gouverneur , qui l'interrogea , & l'examina de toutes les manieres possibles , sans en pouvoir tirer autre réponse que les paroles qu'il avoit prononcées , *la colere de Dieu tombera bien-tôt sur cette Ville.* Le Pape le voulut voir , croyant pouvoir mieux découvrir si c'étoit une inspiration , ou un accez de folie qui le fit parler ainsi ; mais quelques promesses & quelques menaces qu'on lui fît , on n'en pût jamais tirer autre chose que les mêmes paroles. Desorte qu'on le renvoya en prison , où on lui fit souffrir des tourmens , mais tout fut inutile. Cependant arriva la prise & le sac de Rome ; le carnage qu'on y fit , & la prison du Pape. Quand le Prince d'Orange fut maître de la Ville , ayant appris qu'on tenoit cet homme en prison , il le fit mettre en liberté , & lui fit presenter de l'argent qu'il refusa. Il demeura encore trois jours dans la Ville , &

tout

tout le monde accouroit pour le voir & lui baiser la main, après quoi il sortit de Rome, sans que l'on ait jamais pû découvrir ce qu'il étoit devenu, quelques diligences qu'on ait faites pour cela.

Le bruit se répandit dans toute l'Europe, que l'Empereur vouloit faire conduire le Pape en Espagne, comme il y avoit fait mener le Roi de France; & ce bruit avoit commencé depuis que le Pape fut forcé par le manquement de vivres de se rendre à discretion au Prince d'Orange, qui avoit reçu cet ordre, à ce que l'on disoit. Mais les Auteurs les plus sages & les moins passionnez estiment que l'Empereur n'y a jamais pensé, & que ces faux bruits avoient été semez par la Ligue, & par les Ecclesiastiques les plus attachez au Pape, pour exciter la haine du peuple contre l'Empereur; mais ces bruits ne firent pas beaucoup d'effet, parce qu'on ne condamnoit pas moins la mauvaise conduite du Pape, que la trop grande sévérité de l'Empereur envers lui; ce qui fut fort avantageux à Charles-Quint; car il est certain, que si le Pape n'eût été coupable d'avoir attiré par sa mauvaise conduite tous les maux qui affligoient la Chrétienté; les choses arrivées à Rome étoient capables de faire soulever contre l'Empereur, non-seulement ses propres sujets, mais tous les peuples Chrétiens.

Renoy-  
dre don-  
né.  
3527.

Aussi l'Empereur & son Conseil prirent des mesures fort sages, pour calmer les desordres que la prison du Pape & le sac de Rome auroient pû causer dans toute l'Europe, en envoyant des gens de tous côtez pour faire valoir les raisons de l'Empereur, même dans les conversations particulieres. Ils écrivirent aussi en diligence aux Princes, aux Cardinaux & à plusieurs Evêques, des raisons capables de leur persuader, que non-seulement l'Empereur n'avoit rien sçu de tout ce qui s'étoit fait à Rome, mais qu'il en avoit un extrême déplaisir, & qu'il cherchoit toute sorte de moyens de satisfaire le Pape. Il écrivit la même chose aux Princes Confédérez avec François I. qui ne lui firent aucune réponse là-dessus, parce qu'ils avoient pris la résolution de lui faire la guerre la Campagne suivante. Voici la Lettre qu'il écrivit au Roi d'Angleterre en François.

## L E T T R E

*De l'Empereur à Henry VIII. Roi  
d'Angleterre, au sujet de la prison  
du Pape, & du sac de Rome.*

## C H A R L E S

Par la Grace de Dieu Empereur des  
Romains, &c. Roi d'Allemagne,  
d'Espagne, de Naples, de Jeru-  
salem, &c.

*Au Sérénissime Prince Henry Roi d'An-  
gleterre & de France, Salut.*

Prince Sérénissime, & mon très-cher, &  
bien-aimé Oncle & Frere.

**Q**Uoi que nous ne doutions pas, que  
vous n'ayiez reçu des avis de plu-  
sieurs côtez, que vous n'ayez été plei-  
nement informé des malheurs qui vien-  
nent d'arriver à Rome, & que vôtre pru-  
dence si connue n'ait fait là-dessus les  
réflexions que doit faire un Prince juste  
& équitable, tel que vous êtes, & auquel  
nos bonnes intentions sont si bien con-  
nuës.

» nuës. Nous n'avons pourtant pas voulu  
 » manquer de vous informer nous-mêmes  
 » plus particulièrement, & de ce qu'il y a  
 » de vrai dans cette affaire, & de nos sin-  
 » ceres intentions, afin que vous puissiez  
 » mieux nous donner le secours de vos  
 » bons conseils, sur ce que vous jugerez  
 » que nous devons faire de plus convena-  
 » ble, tant pour le service & la gloire de  
 » Dieu, que pour le bien commun de tou-  
 » te la Chrétienté.

» Depuis que la miséricorde divine nous  
 » a fait monter sur le Thrône de l'Empire,  
 » nous avons tant travaillé à maintenir la  
 » paix de l'Eglise, le repos de la Chrétien-  
 » té, l'honneur & l'autorité du Saint Sié-  
 » ge, que nous avons la conscience en re-  
 » pos de ce côté-là, & que nous sommes  
 » persuadés, que les personnes raisonna-  
 » bles n'auront jamais aucun sujet de dou-  
 » ter de nos bonnes intentions. Personne  
 » n'ignore que nous pouvant facilement  
 » vanger des affronts, & des perfidies, que  
 » le Roi de France nous a faites, & nous  
 » remettre en possession, par la justice & la  
 » puissance de nos Armes, de ce qu'il a  
 » injustement usurpé sur nous : nous avons  
 » pourtant mieux aimé user de modéra-  
 » tion, même à nôtre préjudice, & le lais-  
 » ser jouir de ce qui nous appartient légi-  
 » timement, que venir aux voyes de fait,

& de porter dans la Chrétienté le fleau  
de la Guerre , qui n'a que trop ravagé  
l'Europe.

Quant à nôtre zèle pour l'Eglise Ro-  
maine , tout le monde sçait que lors que  
nous étions en Allemagne , la plûpart de  
ceux qui composoient les Etats de l'Em-  
pire assemblez à la Diette de Wormes ,  
nous sollicitèrent , de les décharger de  
l'obligation & du joug de l'obéissance  
envers elle , & de réformer ses erreurs.  
Mais voyant , que cela ne se pouvoit  
sans faire un grand préjudice à l'autorité  
du Pape , & quoi que cela ait été cause  
de beaucoup de maux , nous ne pouvons  
en être blâmez , parce que nous l'avons  
fait à bonne intention. Aussi Leon X.  
& Adrien VI. qui sçavoient ce qui s'étoit  
passé , ont toujourns appuyé nos intérêts  
par leurs Armes temporelles & spiri-  
tuelles. Mais ensuite Clément VII. ayant  
été élevé au Pontificat , & oublié tout ce  
que nous avons fait pour l'Eglise en gé-  
néral , & pour lui en particulier , se  
laisa séduire par les conseils de gens  
mal-intentionnez pour nous , & au lieu  
de procurer la paix , comme pere com-  
mun , & de faire exécuter le Traité que  
nous avons fait avec le Roi de France ,  
il prit le parti d'allumer la guerre dans

» la Chrétienté , dans le tems où elle avoit  
 » le plus de besoin de paix.

» En effet nous n'eûmes pas plûtôt mis  
 » en liberté le Roi de France , que l'on vit  
 » paroître incontinent une Ligue contre  
 » nous , sous le nom de Ligue Sainte , tra-  
 » mée par le Pape , avec dessein de prendre  
 » les Armes pour nous enlever le Royaume  
 » de Naples , & chasser nos Armées d'I-  
 » talie , après s'être partagez entr'eux par  
 » avance ce Royaume-là. Néanmoins ,  
 » nous qui avons toujourns préféré l'intérêt  
 » public , au nôtre propre , ne laissâmes pas  
 » de faire offrir au Pape Chef de la Ligue ,  
 » tout ce qu'il avoit auparavant demandé :  
 » mais quoi que tout le monde trouvât nos  
 » offres justes & raisonnables , il n'en vou-  
 » lut pas ouïr parler , croyant qu'il pour-  
 » roit nous enlever ce Royaume. Desorte  
 » que nous voyant abandonnez de tous ,  
 » après avoir fait une action de si grande  
 » conséquence , que de donner la liberté au  
 » Roi de France , parce que nous avons crû  
 » qu'il étoit du bien public d'en user de la  
 » sorte , voyant que tout ce que nous fai-  
 » sons étoit inutile , nous avons été obligez  
 » de prendre les armes pour la défense des  
 » Peuples que Dieu a commis à nôtre con-  
 » duite , craignant ce qui est ensuite arrivé.

» Même pour montrer la justice de nôtre  
 » cause ,

cause, devant Dieu & devant les hom-  
mes, avant que prendre les Armes, nous  
fîmes faire nos protestations tant au Pa-  
pe, qu'au Collège des Cardinaux, afin  
que personne n'en prétendit cause d'i-  
gnorance, & que tout le Monde fût plei-  
nement informé de nos bonnes inten-  
tions & conduite, & que l'on n'imputât  
la cause des malheurs, que la Guerre al-  
loit causer à la Chrétienté, & au Siège  
Apostolique, qu'au seul caprice & mau-  
vaise conduite du Pape, qui seul en étoit  
la véritable cause.

Mais toutes nos protestations ne ser-  
virent qu'à rendre nos Ennemis plus opi-  
niâtres à nous faire la guerre, desorte  
qu'ils ne continuèrent pas seulement  
leurs entreprises, mais de plus le Pape  
rompit contre toute justice & raison la  
Trêve que Don Ugo di Moncada avoit  
faite en nôtre nom avec lui, & qu'il  
avoit promis & juré d'observer inviola-  
blement. Ainsi voyant la perfidie, dont  
on usoit envers nous de toutes parts,  
pour ne pas manquer à la protection que  
nous devons à nos Sujets, nous avons  
envoyé une Armée dans le Royaume de  
Naples pour la défense du País. Nous  
avons aussi tiré de bonnes Troupes d'Al-  
lemagne, que nous avons envoyées en  
Italie pour renforcer l'Armée que nous

„ avions dans le Milanois : & comme les  
 „ choses étoient allées si avant , que les  
 „ Armes du Pape avoient déjà fait quelques  
 „ progrès dans le Royaume , nôtre Armée  
 „ a été obligée d'envoyer du secours la où  
 „ il en étoit le plus de besoin , & sans atten-  
 „ dre nos ordres , ni nous en donner con-  
 „ noissance, elle a pris le chemin de Rome.  
 „ Le Pape apprenant que cette Armée ve-  
 „ noit contre lui, & craignant les suites qui  
 „ en pouvoient arriver , fit une Trêve de  
 „ huit mois avec nôtre Vice-Roi de Na-  
 „ ples , & quoi que cette Trêve nous fût  
 „ préjudiciable par le retardement qu'elle  
 „ apportoit à nos affaires , nous ne laissâ-  
 „ mes pas de l'approuver & de la ratifier.

„ Mais Dieu ayant voulu châtier Rome ;  
 „ a permis qu'avant que l'on eût reçu nôtre  
 „ ratification, nôtre Armée craignant qu'il  
 „ n'y eût quelque tromperie cachée sous  
 „ cette Trêve , comme il y en avoit eu  
 „ dans la précédente , voulut , malgré  
 „ l'autorité des Chefs , continuër son che-  
 „ min vers Rome , & le Chef ayant été  
 „ tué , on y fit les desordres dont vous  
 „ avez oüi parler , quoi que pourtant nous  
 „ ne croyons pas que le mal soit aussi grand  
 „ que nos Ennemis le publient en tous  
 „ lieux. D'ailleurs nous sommes persua-  
 „ dez , que tout cela est arrivé par un juste  
 „ jugement de Dieu , & que Dieu dans  
 „ lequel

lequel nous avons toujours mis toute nô-  
 tre esperance, a voulu nous vanger du  
 tort & des perfidies qu'on nous a faites,  
 sans que nous en eussions la volonté. Ce-  
 pendant nous avons été sensiblement  
 affligé de tout ce qui est arrivé; car quoi  
 que le mal ne soit pas aussi grand qu'on  
 le veut faire, il n'est toujours que trop  
 considérable. Nous pouvons avec toute  
 la sincérité possible assurer toute la Ter-  
 re, que nous aurions mieux aimé ne pas  
 remporter la Victoire, que de l'avoir ob-  
 tenuë, avec de telles suites, qui scanda-  
 lisent toute la Chrétienté, qui affligent  
 si amèrement le Saint Siège, & qui nous  
 ont causé un déplaisir, qui durera autant  
 que nôtre vie.

Puis donc que la volonté de Dieu l'a  
 ainsi permis, & que la sainte Providence  
 tire souvent un grand bien d'un grand  
 mal, comme nous esperons qu'elle le  
 fera en cette occasion, nous devons nous  
 soumettre à ses ordres, & faire de nôtre  
 côté tout ce qui sera en nôtre pouvoir,  
 pour donner la paix à l'Eglise & à la  
 Chrétienté. Ce que nous souhaitons avec  
 tant de passion, que nous embrasserons  
 toutes les occasions, qui se presenteront  
 pour cela, sans y épargner même nôtre  
 sang; s'il est nécessaire. Et comme nous  
 sommes persuadé, nôtre très-cher On-  
 cle

» cle & Frere, que vous la souhaitez avec  
 » autant de passion, que nous-mêmes,  
 » nous vous prions instamment, de joindre  
 » vos bonnes intentions aux nôtres, afin  
 » qu'il en revienne un bien commun à  
 » tous, que la gloire en soit renduë à Dieu,  
 » la paix à l'Eglise, & à toute la Chrétien-  
 » té, que nous ayons la satisfaction, d'a-  
 » voir été les principaux instrumens qui la  
 » lui auront procurée, & qu'ainsi nous  
 » puissions nous unir pour porter nos Ar-  
 » mes contre les Ennemis de la Foi, &  
 » les Perturbateurs du repos public. Prince  
 » Sérénissime, & nôtre très-cher Oncle &  
 » Frere, nous souhaitons, que Dieu vous  
 » comble de ses BenediCTIONS. De Valla-  
 » dolid, le vingt-deux Août 1527.

*Vôtre bon Frere.*

CHARLES.

Déja

Déjà l'Empereur avoit écrit une autre Autre  
 Lettre à Henry, en réponse de celle que ce Lettre  
 Prince lui avoit écrite, pour le prier in- au même  
 stamment de s'accorder avec François I. me.  
 sans quoi il seroit obligé de prendre son 1527  
 parti. Charles lui répondit, que pour faire  
 voir à tout le monde la considération qu'il  
 avoit pour lui, il étoit prêt de renoncer à  
 la restitution de la Bourgogne, qui étoit  
 le plus grand obstacle à la paix. De plus,  
 qu'il étoit content qu'on lui donnât pour la  
 rançon des deux Princes, qu'il avoit en ôta-  
 ge, & pour tous autres frais, les deux mil-  
 lions de livres Tournois, qui avoient été of-  
 ferts à M. de Lanoy, & que pour les autres  
 articles, on exécuteroit le Traité de Ma-  
 drid. Mais comme le Roi d'Angleterre étoit  
 déjà engagé avec les autres Confédérez, ce-  
 la ne fit aucun effet & ne servit qu'à diver-  
 tir François I. auquel on en envoya des co-  
 pies. Il en tiroit cette conséquence, *Que*  
*Charles-Quint commençoit d'avoir peur, de-*  
*puis qu'il voyoit le Roi d'Angleterre alliè*  
*avec lui: & qu'il accorderoit bien d'autre cho-*  
*ses, & tout ce qu'on voudroit, lors qu'il ver-*  
*roit qu'ils auroient porté leurs armes jusques*  
*dans le cœur du Royaume de Naples, ce qui*  
*arriveroit bien tôt, à ce qu'il disoit.*

Mais le malheur de François I. a tou- Charles  
 jours été, qu'il n'a jamais bien connu le cou- garde  
 rage ni les forces de Charles, qu'au siège de toûjours  
 Mets, la mo

*narration  
 1527.*

Mets, c'est-à-dire, sur la fin de ses jours, & cela venoit de la trop bonne opinion qu'il avoit de lui-même. Car enfin cet Empereur à bien toujours été prudent & sage, mais non pas lâche ni poltron. Sa plus grande ambition étoit de se rendre Maître à quelque prix que ce fût du Duché de Milan, parce qu'il étoit nécessaire à sa Maison, & il en vint à bout. Du reste il avoit de quoi être content; aussi toutes les Guerres qu'il a entreprises depuis, avec peu de justice, & seulement pour ses propres intérêts, ont toutes été des guerres de Religion, contre les Turcs, ou contre les Luthériens: pour se défendre contre les envieux de sa fortune, ou pour vanger son honneur, ou celui de ses Alliez.

*Les Al-  
 liez peu  
 heureux  
 & en-  
 core  
 moins  
 sages.*

Quant aux Alliez, tous leurs efforts dans cette premiere Guerre n'ont été qu'un feu de paille. Beaucoup d'entreprises, beaucoup de menaces, grandes apparences, grand mépris pour leur Ennemi, grande opinion d'eux-mêmes, grandes esperances; mais tout cela s'en alloit en fumée, lors qu'ils croyoient le tenir. Charles au contraire feignoit, comme dit le Proverbe, d'être boiteux, lors qu'il marchoit le plus droit, & au fond, quelque attaché qu'il fût à ses intérêts, il marchoit plus droit que tous les Alliez, & que le Pape lui-même, qui ne pensoient les uns & les autres ja-  
mais

mais qu'à tromper. Pendant que Lautrec, Généralissime de l'Armée des Alliez dans le Milanois, se prévalant de ce que l'Armée Impériale étoit occupée à saccager Rome, & qu'il n'y avoit plus en elle de discipline, faisoit des progrès, les deux Rois, de France, & d'Angleterre, cherchoient par des Lettres, des Ambassadeurs, & des propositions de Paix, d'endormir l'Empereur. François I. qui n'avoit pas un fol en ce tems là, & pensoit beaucoup plus à la guerre, qu'à la liberté de ses Enfans, faisoit entendre pourtant que l'argent pour la rançon étoit prêt. Charles qui étoit incessamment occupé à donner des ordres pour le Milanois, & le Royaume de Naples, ne laissoit pas d'offrir généreusement à ses Ennemis des conditions de Paix plus avantageuses qu'ils ne méritoient.

Cependant le Pape étoit toujours au Château Saint Ange, où il ne sçavoit rien de ce que faisoient les Alliez, parce que le Prince d'Orange avoit toujours empêché devant & après l'accommodement, qu'il ne reçût aucune nouvelle ni de bouche, ni par écrit, non pas même de ce qui se passoit à Rome. On avoit pourtant donné ordre au Vice-Roi Lanoy, de mettre la dernière main, ensemble avec Moncada & les Ministres que le Pape avoit envoyez à Naples, à la conclusion de la Paix entre Sa Sainteté & l'Em-

l'Empereur; mais pendant qu'on y travail-  
loit, & que les affaires étoient déjà fort  
avancées, Lanoy fut attaqué de la Peste,  
dont il mourut trois jours après : desorte  
qu'au grand regret du pauvre Pape, qui  
s'ennuioit fort en prison, il fallut encore  
envoyer des Courriers en Espagne & atten-  
dre leur retour. Ils porterent des Lettres  
Patentes de Vice-Roi pour Don Ugo di  
Moncada, des ordres exprès de continuer  
la Négociation de la Paix avec le Pape, &  
de la conclure au plutôt, avec tout l'avan-  
tage qu'on pouvoit tirer de l'état où étoit  
le Pape.

Mors de  
Lanoy.  
1527.

On tâ-  
che de  
traver-  
ser la  
paix en-  
tre le  
Pape &  
l'Empe-  
reur.

Lanoy & Moncada avoient consumé un  
mois entier à la négociation de cette paix,  
qui auroit peut-être été faite en peu de jours,  
parce que le Pape la vouloit à quelque prix  
que ce fût, & que les Impériaux ne la sou-  
haitoient pas moins; tant parce qu'ils la  
jugeoient nécessaire à leurs affaires, que  
parce qu'ils étoient assurez de la faire fort  
avantageusement : mais le mal venoit de ce  
que le Roi de France & celui d'Angleterre,  
& la République de Venise, qui mugue-  
toient le Royaume de Naples, & qui s'é-  
toient persuadés de réüssir dans leurs des-  
seins, voyant que toutes leurs espérances  
étoient perduës si le Pape se liguoit avec  
l'Empereur, & que le Pape las de tant d'ad-  
versitez accorderoit à l'Empereur tout ce  
qu'il

qu'il demanderoit, mettoient tout en usage pour empêcher les Ministres du Pape de la conclure; & comme ils sçavoient que le sacagement de Rome les avoit ruinez, ils donnerent secrettement de grandes sommes, & n'épargnerent rien pour venir à bout de ce dessein; desorte que la nuit on détruisoit ce qu'on avoit fait le jour, quoi que le Pape écrivît continuellement à ses Ministres, des lettres que le Prince d'Orange leur faisoit tenir, pour les presser de conclure la paix.

Mais finalement le Vice-Roi Moncada, & le Prince d'Orange, conclurent le Traité de paix entre le Pape & l'Empereur, malgré toutes les oppositions. Ce Traité ne contenoit autre chose en substance qu'un engagement réciproque de garder une paix inviolable entr'eux. Que le Pape feroit trois Cardinaux, à la nomination de Charles-Quint. Qu'on payeroit à l'Armée Impériale, ce qui restoit dû des 400. mille écus qui avoient été promis au Prince d'Orange. Que dans deux ans Sa Sainteté se transporteroit à Bologne avec tout le sacré Collège, pour le Couronnement de l'Empereur, qui se rendroit dans cette Ville-là, dans le tems dont on conviendroit; & qu'en attendant que l'Armée des ennemis de sa Majesté Impériale fût sortie du Royaume de Naples, & pour assurance à elle, que le

Pape

*On la  
conclut.*

Pape ne romproit pas l'amitié qu'ils s'étoient promise, il lui donneroit en ôtage cinq Cardinaux, au choix de l'Empereur, qui furent Gadi, Cesis, Orfino, Pisano, & Trivultio, que l'on conduisit à Naples. Il est vrai qu'à la priere du Cardinal Colonne, Orfino & Cesis, furent mis en liberté à la charge qu'ils demeureroient en un lieu appellé *Grotte ferrata*. Pour plus grande sûreté encore, on mit entre les mains des Impériaux Hypolite & Alexandre de Médicis, il fut convenu que le Pape ne donneroit aucun secours directement, ni indirectement aux ennemis de Charles-Quint.

Exécution d'un des Articles.

L'Article qui regardoit le Couronnement de l'Empereur à Bologne, & l'abouchement de ces deux Princes, fut également souhaité, & on en sollicita l'exécution d'une & d'autre part. Du côté de l'Empereur, parce que voyant que le Pape n'étoit pas vieux, (à peine avoit-il cinquante ans) & qu'il pouvoit par conséquent vivre encore long-tems, il crut qu'il étoit nécessaire de s'aboucher avec lui, & de lui accorder des avantages considérables pour sa Maison, qu'il sçavoit être ce que le Pape souhaitoit avec plus de passion, à dessein de lui faire perdre par ce moyen, la haine, & le ressentiment qu'il avoit conçu contre lui à cause de sa prison & du sac de Rome. Même quelque-tems après il lui fit dire secrettement  
par

par son Ambassadeur, qu'il avoit dessein après son Couronnement de lui prêter ses forces pour se rendre Maître de Florence, & en faire Duc Alexandre de Médicis son neveu, ce qui est arrivé depuis. Le Pape Clement de son côté souhaitoit cet aboutement, & le Couronnement de l'Empereur, afin d'avoir moyen de se vanger de ses ennemis, & de rétablir ses Parens dans Florence. Aussi les Florentins n'eurent pas plutôt appris que le Pape étoit prisonnier, que sans avoir aucun égard pour sa personne, ils chasserent honteusement & avec violence toute la Maison de Médicis, non-seulement de la Ville, mais de tout l'Etat de Florence, sans autre raison, que de dire qu'ils y étoient trop autorisez. Leur haine alla jusqu'à arracher les Armes de cette Famille dans tous les lieux où ils y en avoient, & à briser même dans l'Eglise de l'Annonciade les Statuës de Leon X. & de Clément lui-même, qui y avoient été dressées par un decret du Sénat; desorte que le Pape en conservoit un vif ressentiment dans le cœur contre cette Ville, & qu'il cherchoit les moyens de se vanger d'eux.

Don François Gioffredo Religieux de Saint Remi, rapporte dans sa Chronologie, que Don Ferdinand Cortese Vice-Roi de la nouvelle Espagne, envoya en ce tems-là un riche Present à l'Empereur; c'étoit

une

34 LA VIE DE CHARLES V.  
une Couleuvrine toute d'argent pesant  
24000. onces d'or ; & le bon Religieux  
ajoute du sien , à ce que je crois , que l'Em-  
pereur lui envoya plusieurs Evêques & Re-  
ligieux , & lui recommanda particuliere-  
ment de travailler à la conversion des Infidèles.  
Que Cortese & les Missionnaires y  
travaillèrent avec tant de zèle, qu'en moins  
de deux ans ils baptiserent dix millions de  
personnes, & qu'un seul Religieux en avoit  
baptisé quatre cens mille. Mais peut-être  
que depuis deux cens ans on n'a pas baptisé  
deux cens mille personnes en toutes les In-  
des: il est vrai qu'il n'en coûte pas plus d'an-  
cre ni de peine de dire dix millions , & le  
plus ou le moins n'importe pas beaucoup.  
Ce qu'il y a de certain, est que l'Empereur  
étant informé par quelques envieux de  
Cortese , qu'il avoit dessein de se rendre  
Maître de ce pais-là , envoya à Mexico le  
Docteur Louïs Ponce , avec plein pouvoir  
de lui faire son procès; celui-ci étant mort,  
on y envoya d'autres Commissaires , qui le  
condamnerent au banissement , & confis-  
querent tous ses biens ; il avoit pourtant  
rendu de grands services à l'Empereur dans  
ce pais-là. Cependant il y eut de grands  
différens entre l'Empereur & le Roi de Por-  
tugal au sujet des Isles Moluques : & Char-  
les-Quint après avoir terminé les premiers  
différens sur cette affaire , voyant que les  
Commis-

Commissaires nommez pour régler les prétentions des deux parties ne pouvoient convenir, donna une seconde sentence en faveur des Portugais; mais ensuite ayant plus besoin d'argent que de ces Isles, il vendit pour cinquante mille Ducats tout ce qui lui restoit en ce pais-là.

Pendant que la guerre étoit échauffée dans le Royaume de Naples, François I. qui ne pensoit qu'à donner du chagrin à l'Empereur son Concurrent, ayant sçû ou fait semblant de croire, comme d'autres di-

Frans  
çois I.  
vint  
appeller  
en duél  
l'Empereur.

sent, que ce ne fut qu'un prétexte, que ce Prince parloit de lui comme d'un Roi sans foi & sans honneur, fit résolution de l'appeller en duél, pour avoir réparation l'épée à la main, à la maniere de France, de l'injure qu'il lui faisoit. Comme il avoit pris cette résolution lors qu'il se ligua avec le Roi d'Angleterre, il crut être obligé de communiquer son dessein à ce Prince, qui l'approuva & le loua; la confiance même qu'il avoit d'un bon succès le porta à en faire part non-seulement à son Conseil d'Etat, mais même aux Etats généraux du Royaume, dans lesquels les sentimens furent partagez; mais le Roy les pressant d'y donner leur consentement, ils lui répondirent qu'il pouvoit faire ce qu'il voudroit. Desorte qu'il envoya à Valladolid un Héraut, avec le Cartel de défi suivant :

„ Nous

„ N Ous François par la Grace de Dieu  
 „ Roi de France, Seigneur de Génes,  
 „ &c. à vous Charles par la Grace de Dieu  
 „ aussi élu Roi des Romains, & Roi  
 „ d'Espagne. Nous vous faisons sçavoir,  
 „ qu'étant avertis qu'en toutes les réponses  
 „ que vous avez faites aux Ambassadeurs,  
 „ & Hérauts envoyez de nôtre part vers  
 „ vous pour le bien commun de la paix,  
 „ vous aviez pris prétexte de refus sans  
 „ fondement ni raison, en m'accusant in-  
 „ justement, d'être un Cavalier perfide,  
 „ d'avoir manqué à la foi & à la promesse  
 „ que je vous avois faite, & de m'être écha-  
 „ pé furtivement de vos mains.

„ C'est ce qui nous oblige, pour la répa-  
 „ ration de nôtre honneur, de vous en-  
 „ voyer ce Cartel de défi (quoi que nous  
 „ sçachions qu'un homme à qui on fait fai-  
 „ re par force une promesse, n'est pas obli-  
 „ gé de la tenir) nous avons pourtant vou-  
 „ lu l'envoyer pour la défense de nôtre  
 „ honneur, que nous avons toujourns con-  
 „ servé avec grand soin, & que nous gar-  
 „ derons chèrement, s'il plaît à Dieu, jus-  
 „ qu'au dernier de nos soupirs. Pour cet ef-  
 „ fet nous vous faisons sçavoir, que si vous  
 „ avez voulu, ou voulez nous accuser de  
 „ perfidie, non-seulement en ce qui regar-  
 „ de la promesse, que nous vous en avons  
 „ faite

faite, ou nôtre liberté, mais que vous ce  
 nous accusiez même d'avoir jamais fait ce  
 la moindre chose qui ne se doit faire ce  
 par un Gentil-homme d'honneur & de ce  
 probité, nous disons que vous en avez ce  
 menti par vôtre gueule, & qu'autant de ce  
 fois que vous le direz, autant de fois ce  
 nous vous disons, que vous en avez men- ce  
 ti, résolu de défendre nôtre honneur ce  
 jusqu'à la dernière goutte de nôtre sang, ce  
 comme doit faire tout honnête homme. ce

Puis donc que vous avez voulu nous ce  
 calomnier sans aucune raison, nous vous ce  
 déclarons, que vous n'avez plus à nous ce  
 écrire quoi que ce soit à l'avenir, mais ce  
 de nous marquer un lieu, où nous puis- ce  
 sions nous trouver seuls vous & moi, ou ce  
 chacun avec un Second, pour nous bat- ce  
 tre au pistolet ou à l'épée, à pied ou à ce  
 cheval, en la manière qu'il vous plaira. ce  
 Nous vous protestons, que si après la ce  
 présente déclaration vous écrivez, ou ce  
 parlez contre nôtre honneur, que la hon- ce  
 te d'avoir refusé ou differé le combat ce  
 tombera toute sur vous, puisque par ce  
 seul moyen nous pouvons mettre fin à ce  
 toutes écritures & paroles. Donné en ce  
 nôtre bonne Ville de Paris, aujourd'hui ce  
 vingt-huit Mars 1527. la semaine qui ce  
 précède celle de Pâques. *Signé,*

FRANÇOIS.

*On ne  
s'accor-  
de pas  
de la  
date.*

Il y a diversité d'opinions au sujet de la date de ce Cartel de défi. Tous les Auteurs François la mettent au jour ci-dessus marqué. Mais les Espagnols ne sont pas d'accord entr'eux : les uns la mettent au mois de May, les autres au mois d'Août, & d'autres au mois de Septembre. Pour moi je suis du sentiment de l'Historien Ulloa, qui dit dans son Histoire de Charles-Quint, que ce Cartel de défi n'a été envoyé à l'Empereur, ou du moins qu'il ne l'a reçu que le quatre Novembre de cette année-là. Il se peut bien faire qu'il a été écrit par François I. le vingt-huit Mars, & qu'on l'aisa couler du tems pour y mieux penser, & sçavoir les avis du Conseil, & des Etats du Royaume, jusques au mois de Novembre ; mais il n'y a aucune apparence qu'on ait envoyé ce Cartel pendant qu'on travailloit à endormir Charles-Quint.

*Senti-  
mens  
sur ce  
dissel.  
1527'*

Les Historiens de tout pais parlent avec plus de diversité de sentimens, sur ce Cartel, que sur quelque autre chose que ce soit, chacun selon son intérêt ou sa passion, & chacun voulant ajoûter à ce que les autres ont dit, & montrer qu'il sçait des choses que les autres ne sçavent pas. Ce que je trouve de plus conforme à la vérité, & au sentiment le plus général, est que François I. ayant envoyé le Premier President du Parlement de Bourdeaux à l'Em-

à l'Empereur, pour lui dire les raisons qui l'obligeoient à ne pas executer ce qu'il avoit promis, ce Prince lui fit une réponse trop dure, en ces termes, *Vôtre Maître m'a donné sa parole à foy d'homme d'honneur, mais puisqu'il y manque je ne le tiens plus pour tel*: réponse qui lui étant envoyée par son Ambassadeur, le mit en grande colere. D'autres disent, que ce President qui aimoit la paix, ne voulut pas faire sçavoir cette réponse à François I. pour ne pas aigrir son esprit: mais que le Roi l'ayant apprise par une autre voye, en fut si fâché contre son Ambassadeur, qu'il le rappella incontinent, lui ôta son Employ, & envoya incessamment un Heraut à Charles-Quint avec le Cartel en question.

Il s'est trouvé assez de gens qui ont écrit que Charles-Quint refusa ce défi, & qu'il étoit obligé de le refuser, parce qu'il n'est pas au pouvoir d'un Empereur, qui est un Prince électif, de risquer sa vie, sans l'aveu & le consentement des Electeurs, qui l'ont élevé à cette dignité. Quoi, les Electeurs de Pologne, ou ceux d'Allemagne, mettront la Couronne sur la tête d'un Roi, ou d'un Empereur, qui iront dans d'autres pais à leur insçu se battre, & courir risque d'être tuez. On leur a donné le manteau Royal, afin qu'ils le conservent, & non pas pour le déchirer. Il falloit donc que

*Charles  
ne pou-  
voit pas  
accepter  
le défi.*

L'Empereur demandât leurs avis, & qu'il envoyât le Cartel aux Electeurs, qui s'en seroient sans doute moquez, & lui auroient dit, qu'il ne pouvoit accepter un combat avec un Prince qui lui étoit inférieur, & que l'honneur de l'Empire ne le lui pouvoit permettre. C'est ce qui a fait dire à plusieurs que ce Prince, quoi que François, avoit fait en cela une rodomontade Espagnole. En effet, ce fut une pure gasconade, que de demander à l'Empereur de lui marquer un lieu pour le combat: car où le prendre? François I. n'auroit sans doute pas voulu s'aller battre sur les terres de Charles-Quint, par cette raison, qu'ayant manqué de parole à l'Empereur, il pouvoit craindre justement que l'Empereur ne lui en manquât. Charles-Quint ne seroit pas allé aussi se battre en France, & auroit répondu qu'il ne seroit pas si sot que d'aller dans les Etats d'un Prince, quelque sauf-conduit & assurance qu'il lui pût donner, qui avoit déjà fait connoître qu'il ne faisoit aucun scrupule de violer sa foy & son serment.

*Fran-* Il n'y avoit aussi aucune apparence d'al-  
*çois I.* ler en Portugal, parce que le Roi étoit  
*est blâ-* Beau-frere de l'Empereur. Encore moins en  
*mé.* Angleterre, le Roi étant déjà alors con-  
*1527.* fédéré avec François I. Cependant Guic-  
 chardin assure, quoi que son opinion n'ait  
 été

été suivie que du peu de gens, qu'au même-tems que François I. envoya ce Cartel de défi à Charles-Quint, le Roi d'Angleterre lui en envoya un semblable de sa part, de quoi je doute beaucoup, parce que je ne trouve que peu de gens qui en fassent mention. Au fond François I. devoit sçavoir toutes les difficultez, que je ne doute pas aussi qu'il n'ait sçûës, & considérer l'impossibilité qu'il y avoit de trouver un lieu convenable pour le combat, que dans des lieux fort éloignez, & qu'un Empereur & un Roi ne pouvoient pas voyager dans une Boëte. Il falloit beaucoup de tems, de dépense, de longueurs par les chemins, ce qui auroit donné moyen d'en venir à un accommodement. Ceux donc qui disent que François I. sçavoit fort bien qu'il ne lui étoit pas possible d'en venir à ce combat contre l'Empereur, ne sont pas si mal fondez, non plus que de dire qu'ayant demeuré assez long-tems en Espagne, il vouloit faire voir qu'il y avoit appris à faire des rodomontades.

Ceux qui disent que Charles-Quint accepta le Cartel ( ce qui est vrai ) l'accusent aussi d'avoir fait en cela une autre fanfaronade, d'autant plus à blâmer en lui, qu'il étoit Flamand, & par conséquent d'une Nation plus modérée, & qui n'est pas si sujette à faire des bravades que l'Espa-

gnoles & la Françoisse. Charles-Quint étoit donc bien sûr qu'il seroit impossible de jamais convenir d'un lieu pour le combat ; à quoi bon donc faire semblant d'accepter le Cartel en question ? Lui qui avoit non-seulement un prétexte légitime, mais une bonne raison de le refuser, en disant, qu'un Empereur qui tenoit la Couronne de la main des Electeurs, ne pouvoit pas la risquer pour quelque legere injure de paroles. De sorte qu'à bien considérer ces deux rodomontades, qui ont été effectivement telles, il est pourtant vrai, que celle de François I. est moins à blâmer, que celle de l'Empereur, parce que ce Prince étoit François, c'est-à-dire, d'une Nation que l'on accuse d'être la mere des fols en matiere de duël ; outre que s'estimant offensé, il croyoit réparer l'injure & mettre son honneur à couvert en faisant une telle bravade à l'Empereur : ou du moins suivoit-il en cela la fougue naturelle de son esprit ; au lieu que Charles-Quint acceptoit une chose qu'il devoit refuser comme nous l'avons déjà dit.

*Charles V. envoie un autre Cartel à François I.* Disons maintenant quelques particularitez sur tant de choses qu'on a écrites au sujet de ce que Charles-Quint avoit accepté ce Cartel. Dès qu'il l'eût entre les mains, & sans consulter autre chose que son propre courage, sans même trop penser à ce qu'il devoit faire, il crût que son honneur

D'engageoit non - seulement d'accepter le défi, mais encore d'envoyer un Cartel de sa part à François I. Il choisit pour Ambassadeur ou Héraut, pour le porter, M. de Bourgogne, homme également habile dans les armes & dans la négociation. Ce Cartel contenoit une narration du Traité de Madrid, & les réponses qu'il avoit faites au Premier President de Bourdeaux. Il y faisoit voir qu'il avoit eu raison d'en user de la sorte, & que François I. en avoit fort mal usé envers lui, jusques à le traiter de pédant, sur ce qu'il avoit voulu se servir de Loix pour décider une affaire d'honneur.

Bourgogne muni des passeports nécessaires s'en alla à Paris, & parla fort au long au Roi. Mais François I. ne lui fit aucune autre réponse sinon, *Qu'il ne vouloit voir d'autre Cartel que celui qui lui marqueroit le lieu du combat.* Quelques-uns ajoutent à cela, que le Roi voyant que le Héraut ne lui parloit point du lieu du combat, fit planter des potences devant son logis pour lui faire peur, & que l'autre les ayant vûes, dit, *qu'elles pourroient bien être faites pour lui, mais que ce ne seroit pas-là le mal que le Roi vouloit faire à l'Empereur.*

Le P. Sandoval Evêque de Pampelone, Sandoval Auteur de l'Histoire qui a fait l'Histoire de Charles-Quint, où j'ai trouvé beaucoup de choses capables

de contenter les Lecteurs, & de laquelle j'ai emprunté ce que j'ai crû nécessaire à mon Histoire, fait un si long discours sur ce défi de François I. à Charles-Quint, qu'il contient la plus grande partie de son premier volume: aussi rapporte-t'il une infinité de circonstances dont je ne trouve aucune trace dans les Historiens François, tels que sont Monluc, De Thou, Dupleix, & encore moins dans Mezerai. Quoi que ces célèbres Auteurs n'aient rien oublié pour donner tous les éclaircissémens possibles, à l'endroit de l'Histoire de François I. qui regarde le défi en question, duquel il se parloit tant alors, & sur lequel tous les Auteurs de l'Europe ont tant écrit depuis, les uns en faveur de François I. & les autres contre lui. Desorte qu'il étoit nécessaire que les Auteurs François donnassent là-dessus toutes les lumières possibles pour défendre l'honneur & la mémoire de leur Roi, ce qu'ils n'ont pas manqué de faire.

*Parti-  
culari-  
té de  
Sando-  
val.*

Sandoval non-seulement amplifie le Cartel de défi de François I. à Charles-Quint, mais sans hyperbole il le rapporte quinze fois plus étendu, que celui que je viens d'insérer dans cette Histoire, & que les François ne l'ont écrit. De plus il rapporte celui de Charles à François I. avec tant de circonstances superflues, qu'elles lasseroient la patience de Job. Il commence par une Let-

tre de Jean de Calvimont Ambassadeur de François I. auprès de l'Empereur, au sujet de ce qu'il lui avoit dit de faire sçavoir à son maître ; par laquelle il fait sçavoir à Charles assez au long qu'il avoit écrit au Roi les propres paroles qu'il lui avoit dites. Il ajoûte une réponse de l'Empereur à Calvimont, dans lesquelles il répète les paroles injurieuses qu'il lui avoit dites auparavant contre ce Prince, pour les lui faire sçavoir. Puis il raporte le verbal de Guienne Heraut d'Armes de François I. sur la maniere en laquelle il avoit présenté le Cartel à Charles-Quint, qui contient une relation de trois grandes pages *in-folio*, d'un caractère fort menu ; & quant au Cartel, il convient à peu près avec celui qui est rapporté par les François, auxquels je me suis conformé aussi. Le Cartel est accompagné d'un autre Ecrit de cinq grandes pages *in-folio*, encote d'un caractère fort menu, que cet Auteur prétend que François I. envoya à Charles-Quint, pour lui expliquer plus amplement les raisons qu'il avoit de l'appeller en duël, dans lequel sont renouvellez tous les sujets de plainte du Roi contre l'Empereur, & ses prétentions, & procédures anciennes & modernes qui n'avoient pas été bien expliquées. Je puis assurer mon Lecteur que toutes ces Ecritures ne contiennent rien de considérable,

que je n'aye rapporté en abrégé en son endroit.

Conti-  
nuation.

Cet Ecrit que l'on prétend avoir été envoyé par François I. & qui est signé, *par ordre de Sa Majesté, Robertet* : est suivi du Verbal de Bourgogne Heraut d'Armes de l'Empereur, envoyé à François I. pour lui porter le Cartel de défi; qui contient six grandes pages *in-folio* de fort petit caractère, & dans lequel l'Empereur reproche au Roi tout ce qu'il avoit fait pour lui, & fait voir la justice véritable ou prétendue de ses raisons, les reproches & justifications qui sont rapportez en leur lieu dans l'Histoire de Sandoval, & que je n'ai pas oublié dans la mienne. Après cela, suivent une infinité de réponses & de propositions sur cette matiere, tant par les Herauts, que par des Lettres écrites au Gouverneur de Bayonne, à l'Ambassadeur de France, ou par l'Empereur ou par le Roi, avec une longue relation de quatre pages en la maniere ci-dessus sur la nature & les difficultez des Passeports. Enfin Sandoval prétend que François I. écrivit aussi plusieurs Lettres à un grand nombre de Grands de la Cour de l'Empereur, pour sa justification.

Il est  
provenant.

Mais d'assurer si tout ce que Sandoval rapporte au sujet de ce fameux Duél, est entièrement conforme à la vérité, ou qu'il ait été mal informé, & qu'il ait eu des mémoi-

mémoires de gens qui s'étoient fait un plaisir d'y ajoûter ce qu'ils ont voulu : c'est ce que je ne veux pas faire, & je n'ai autre chose à dire là-dessus, sinon que ce digne Prélat est fort estimé entre les Historiens Espagnols. Je dirai pourtant qu'il y a un grand nombre de circonstances rapportées par cet Auteur, qui sont d'une trop grande conséquence dans la vie de ce Prince, pour avoir été oubliées par les Historiens François: & il faudroit nécessairement dire, ou qu'ils ont tous manqué à leur devoir, ou que tout ce que Sandoval en rapporte, n'est pas dans les formes d'une exacte vérité. Car enfin, quiconque lira toutes les circonstances en question, ne pourra s'empêcher de croire que l'Empereur & le Roi de France, n'avoient guère à faire, dans un tems où ils paroïssent être pourtant fort occupez, puis qu'ils perdoient leur tems à faire des Ecritures qui ne pouvoient faire, ni bien, ni mal. Au fonds toutes ces Ecritures, ces Cartels, & ces Désis, n'ont servi qu'à faire rire les gens aux dépens de ces deux Princes. Nôtre Siècle s'en est moqué, & celui où nous allons bien-tôt entrer, puis que nous sommes aujourd'hui au sept de Juin 1699. en fera de même. En un mot, je trouve que les Historiens François ont été fort sages en cela, que de s'être contentez de rapporter seulement

les choses nécessaires pour l'instruction de ce fait en une matiere si délicate, puis qu'il est certain, que tant de circonstances ne sont propres qu'à faire croire, ou qu'elles sont supposées, ou à faire voir l'indiscretion de l'Auteur, d'avoir trop circonstantié des faits dont le Lecteur n'a que faire, & qui font du tort à la mémoire des deux parties interressées. Si un homme se veut tuër, dit Boccacini dans sa *Segretaria*, un ou deux coups de poignard suffisent pour cela, pourquoi donc s'en donner cent? Deux coups de plume bien taillée, sont capables de tenir l'honneur de plusieurs familles pour cent ans. Un Auteur se doit souvenir, dit Guazzo, qu'il doit être sobre & modéré dans le bien & dans le mal qu'il dit des gens, en quoi j'ai souvent manqué.

Le Pape  
se retire  
à Orvieto.  
1528.

Pour revenir aux affaires du Pape. Par le Traité qu'il avoit fait on étoit convenu, qu'il sortiroit du Château Saint Ange le cinq de Décembre. Et comme la peste étoit fort échauffée à Rome, & qu'il ne pouvoit pas demeurer avec honneur dans une Ville sacagée, & commandée par l'armée de l'Empereur, il fut convenu qu'il en sortiroit le jour susdit, après avoir donné les otages, avec les Cardinaux, Prélats & Domestiques qui étoient avec lui, & qu'il seroit escorté & accompagné par la Cavalerie Espagnole à l'une de ces trois Villes, Orvie-

Orvieto, Perugia ou Spolere. Mais le Pape ne voulut pas attendre l'heure marquée au lendemain matin, soit qu'il ne se fiât pas aux Espagnols, ou qu'il voulût éviter l'éclat. Quoi qu'il en soit le jour précédent quatrième du mois sur l'entrée de la nuit, il sortit du Château habillé en Marchand, accompagné seulement de deux domestiques déguisez comme lui, & alla à pied par un fort long chemin jusques à la porte du Peuple, où il trouva Don Louis Gonzague, le seul des Impériaux à qui il avoit communiqué son dessein, avec une Litie-re & cinquante chevaux, qui l'accompagnèrent à Orvieto. Le lendemain matin, lorsque le Prince d'Orange se préparoit à l'accompagner en pompe, il apprit qu'il étoit déjà parti pour éviter le faste & l'embarras de cette Cavalcade. Les Cardinaux, les Prélats, & les Domestiques du Pape sortirent, & furent trouver le Pape à Orvieto, qui avoit été dépeuplé par la peste, mais qui se rétablit en peu de tems, par le séjour que Sa Sainteté y fit.

Pendant que tout cela se passoit, le Prince Ferdinand Archiduc d'Autriche, gouvernoit l'Allemagne, en qualité de Lieutenant de l'Empereur, & il étoit si aimé, qu'il levoit des Troupes, non-seulement pour lui, mais encore il en envoyoit pour l'armée de l'Empereur en Italie. Cependant

*Affaires des de Hon-gris*

il

il reçut ordre de Sa Majesté Impériale d'accepter la Couronne de Bohême qui le regardoit, & qu'il reçût effectivement avec des aplaudissemens extraordinaires de tout le peuple. Il arriva en ce même tems-là, que Solyman profitant des divisions des Princes Chrétiens, & des desordres que la Religion caufoit en Allemagne, passa pour une seconde fois en Hongrie à la tête d'une puissante Armée, livra bataille au Roy, & le défit entierement entre Bude & Belgrade, & que ce misérable Roi tomba en fuyant à cheval dans un étang où il perdit la vie. Jean Sepusio Vaivode de Transilvanie, qui conduisoit un puissant secours de cette Province au Roi, ayant appris sa mort, se fit proclamer Roi. Ferdinand qui avoit été fait nouvellement Roi de Bohême, & auquel appartenoit la Hongrie, à cause d'Anne son Epouse, fille & héritière du feu Roi Louïs, y accourut avec une Armée, & en chassa le Vaivode, qui s'enfuit en Pologne, se fit couronner à Albe Royale, & s'en retourna en Bohême. Ces nouvelles furent fort agréables à l'Empereur, & adoucirent le chagrin que lui donnoit la victoire de Solyman qui avoit été suivie de la prise de Bude & autres Places, & qui s'en étoit retourné à Constantinople, plein d'orgueil & chargé de butin, & d'esclaves.

La premiere chose que fit le Pape après qu'il

qu'il fût arrivé à Orvieto, ce fut d'écrire à tous les Princes de la Ligue, pour leur apprendre sa liberté. Quelques Cardinaux l'exhorterent aussi d'envoyer un Légat extraordinaire à l'Empereur en Espagne, pour le féliciter de la naissance du Prince son fils, pour mieux cimenter leur amitié : Mais il n'en voulut rien faire, disant, *qu'il féliciteroit l'Empereur, lorsqu'il verroit par de bons effets, que Dieu lui auroit donné plus de sentiment de piété & de zèle pour sa gloire, & pour le bien de l'Eglise, & qu'il rendroit au Vicaire de J'esus-Christ le respect qu'il lui devoit.*

Il écrivit pourtant au Seigneur de Lautrec, mais d'une maniere si ambiguë, qu'il juroit qu'il ne comprenoit rien dans cette Lettre. En effet le Pape faisoit semblant de témoigner qu'il souhaitoit beaucoup la paix de la Chrétienté, & qu'il étoit fort obligé à ceux qui avoient contribué à sa liberté ; mais cependant il blâmoit tacitement & Lautrec, & les deux Rois, & les Vénitiens, & tous les Princes de la Ligue, de ce qu'au lieu qu'il devoit attendre la liberté d'eux, pas un n'avoit fait un seul pas pour cela. Il tâcha pourtant de cacher du mieux qu'il pût son mécontentement à l'égard des Conféderez, afin que s'il arrivoit que les Espagnols vinssent à le trahir, il pût encore tirer quelque fruit de la Ligue.

Char.

*Il écrit  
à Lautrec  
1562.*

Philippe  
est pro  
clamé  
Prince  
d'Espa  
gne.  
3528.

Charles cependant, obligé de retourner en Allemagne, & de passer par l'Italie pour la cérémonie de son Couronnement, crut qu'il falloit avant que de partir, faire déclarer & reconnoître Philippe son fils Prince d'Espagne. Il marqua le dix Avril pour le jour de cette cérémonie, & comme à la naissance, ni au baptême de ce Prince, on n'avoit vû que de la tristesse, à cause de la Prison du Pape & du sac de Rome, ce qui portoit les gens à dire, qu'on n'avoit guère à attendre de joye de ce Prince, qui venoit de naître au milieu de tant de malheurs, l'Empereur ordonna, qu'on fît des réjouiſſances publiques dans toute l'Espagne en cette occasion. La Cérémonie se fit à Madrid dans le Couvent Royal de saint Jérôme, où assisterent tous les Grands, & les Chevaliers de tous les Ordres en habits de cérémonie, & Charles-Quint lui-même, portant ses habits Impériaux, qui le faisoient briller, comme un Soleil au-dessus de tous les autres: L'Impératrice Isabelle, mere du jeune Prince, y fut présente aussi, accompagnée de soixante Dames toute habillées comme des Reines. Un grand nombre de Députés de toutes les Villes d'Espagne, s'y trouverent, avec de riches présens, pour rendre hommage au jeune Prince en présence de l'Empereur, qui voulut tenir pendant assez long-tems son

filz entre ses bras , mais l'enfant s'étant mis à pleurer , on le donna à Donna Marchera sa Nourrice. L'Empereur déclara en même-tems , que connoissant l'Impératrice son épouse pour une Princesse fort prudente , il lui laissoit entierement la conduite du Royaume , & le soin de l'éducation du jeune Prince.

Cependant le Pape se consoloit du mieux qu'il pouvoit à Orvieto , mais tout Pape qu'il étoit , il ne pouvoit se résoudre à pardonner à ceux qui l'avoient offensé. Il faisoit même souvent paroître son ressentiment dans l'entretien qu'il avoit avec les Cardinaux , les Ambassadeurs , & les Prélats de sa Cour, non-seulement contre ceux qui l'avoient tenu en prison , mais aussi contre ceux , qui l'avoient abandonné , ou mal servi pendant qu'il y étoit. Il disoit souvent , qu'il n'avoit pas plus de sujet de se plaindre de ceux qui l'avoient dépouillé & tenu enfermé dans le Château S. Ange , que des amis qui pour leur intérêt l'avoient abandonné , & négligé de travailler comme ils devoient à sa liberté. Ainsi il étoit aussi mal satisfait des uns que des autres. Il cachoit pourtant autant qu'il pouvoit son ressentiment , pour s'accommoder au tems , & aux conjonctures , parce qu'il songeoit à recouvrer les places que les Vénitiens & le Duc de Ferrare avoient

*Plaintes  
du Pape*

avoient prises pour sûreté, lors qu'on fit la Ligue. Cependant il n'y eut ni Prince, ni Ville dans l'Etat Ecclesiastique, qui n'envoyât féliciter le Pape sur sa liberté, ce qui ne contribuoit pas peu à lui ôter de la tête les chagrins, que ses affaires lui donnoient.

Mais la plus superbe de toutes les Ambassades que le Pape reçût à Orvieto, fut celle d'Henry VIII. Roi d'Angleterre; car son Ambassadeur y parut avec tant de faste, que Sa Sainteté ne pût s'empêcher de témoigner qu'il en avoit du chagrin, & de dire à ceux de sa Cour, qu'une telle pompe étoit mal convenable au tems, & à l'état de cette Ville. Il y eut trois principaux motifs de cette Ambassade. Le I. étoit de porter Sa Sainteté, à renouveler l'Alliance avec les autres Confédérez, pour ôter à l'Empereur le Royaume de Naples, avec lequel, puissant comme il étoit, il tyranniferoit toujours l'Eglise. Le II. d'offrir au Pape 4000. Anglois pour la garde de sa personne. Le III. & le principal, d'obtenir le divorce du Roi avec la Reine Catherine tante de l'Empereur. A la premiere de ces propositions le Pape répondit en termes généraux & ambigus, comme s'il vouloit bien que les autres fissent la guerre, mais que pour lui il souhaitoit la paix de la Chrétienté. A la proposition des

4000. Anglois, il répondit par des civi-  
litez & des complimens, mais il ne put  
s'empêcher de dire, *qu'il auroit été à sou-  
haiter que les Alliez eussent fait leurs efforts  
pour le tirer de prison lors qu'il y étoit, & non  
pas d'offrir de le garder, aujourd'hui qu'il  
étoit en liberté.* A la troisième, il répon-  
dit qu'il envoyeroit à Londres un Légat  
à latere, ( ce fut le Cardinal Campegge )  
afin que de concert avec le Cardinal Vol-  
fei, que les Italiens appelloient l'*Yorcois*,  
parce qu'il étoit Evêque d'Yorch, ils exa-  
minassent s'il y avoit lieu d'accorder le di-  
vorce demandé.

Mais les sollicitations les plus pressantes  
& qui faisoient plus de peine au Pape é-  
toient celles qui venoient de la part du Gé-  
néralissime Lautrec, qui étoit à Bologne  
avec l'Armée des Alliez, & qui ne laissoit  
passer presque aucun jour sans lui dépê-  
cher quelque Gentil-homme, pour l'exhor-  
ter à considérer ses intérêts & à ne différer  
pas d'unir ses forces avec celles des Alliez,  
à quoi il ne trouvoit en lui aucune dispo-  
sition. Finalement lui ayant envoyé M. de  
Longueval, il l'obligea à lui répondre *qu'il  
avoit envoyé en toute diligence l'Evêque  
de Pistoia à l'Empereur, pour l'exhorter à  
écouter des propositions raisonnables de paix,  
mais que si l'Evêque à son retour lui rappor-  
toit qu'il n'avoit pas trouvé l'Empereur dis-*  
*posé*

On  
presse le  
Pape &  
sa ré-  
ponse

posé à les écouter, qu'il ne manqueroit pas de s'unir avec les Alliez, à la charge toutefois, que les Vénitiens lui rendroient auparavant Ravenne & Cervia, qui apparteñoient à l'Eglise. Guicchardin, qui étoit de Florence, & par conséquent peu ami de Clement VII. car les Florentins ont toujours eu de l'horreur pour la mémoire de ce Pape, quand il parle de cet endroit de son Histoire, ne le ménage guère, au commencement, dit-il, ses paroles étoient sinceres & simples, telles que devoient être celles d'un Pape, & sur-tout d'un Pasteur, comme lui, que Dieu avoit châtié avec tant de rigueur & de sévérité; mais il n'a jamais perdu ses inclinations naturelles, & sa prison ne l'avoit pas guéri de son avarice, ni de ses ruses ordinaires.

Lautrec  
part de  
Bologne  
1528.

Lautrec voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur l'esprit du Pape, partit de Bologne au commencement de Février, pour aller attaquer le Royaume de Naples, se confiant non-seulement sur ses forces, mais sur la conjoncture du tems, & l'état de l'Armée Impériale, qui s'étant enrichie des dépouilles de Rome, abandonnée à l'oisiveté, & sans discipline, étoit incapable même de se défendre. Ce n'est pas que cette entreprise ne donnât beaucoup à penser à ce Général, parce qu'on lui disoit de toutes parts, que les François avoient été malheu-

malheureux dans toutes les entreprises qu'ils avoient faites contre ce Royaume, & qu'il n'avoit guère autre chose à attendre de celle-ci. Mais il fallut exécuter les ordres du Roi. Il partit donc, & y alla par la Romagne, qui lui sembla le chemin le plus commode, avec dessein d'attaquer ce Royaume avant que les Impériaux y envoyassent du secours. Quoi que le Pape fût fâché, à ce que dit Guicchardin, que l'Armée de Lautrec eût passé par l'Erat Ecclesiastique, à cause du dommage que le Peuple en recevoit, il ne laissa pas de profiter de cette occasion; car Jean Saffarello, qui s'étoit rendu Maître de la Citadelle & de la Ville d'Amola, croyant que les François venoient pour l'assiéger, remit la place entre les mains des Ministres du Pape, & se sauva. Sigismond Malatesta qui s'étoit emparé de Rimini, suivit son exemple, & rendit cette place au Pape.

Lautrec faisoit son voyage à petites journées, sans que l'on pût deviner pourquoi, & sa lenteur fut cause qu'il ne réussit point dans son entreprise. Car tous les Historiens conviennent, que s'il y fût allé en diligence, avant que les Impériaux eussent eu le tems de mettre leur Armée en état, & de recevoir du secours, il auroit trouvé le Royaume dépourvû de toutes choses, outre que les Impériaux ne vouloient pas quit-  
ter

*De quel  
il est accu-  
sés.*

ter Rome, où ils étoient comme en pais de Cocagne : ainsi les longueurs de Lautrec donnerent à ceux qui commandoient dans le Royaume plus de tems qu'il n'en falloit pour se préparer à se défendre.

*Fem-  
mes  
grosses.*

L'Armée Impériale partit donc de Rome & s'achemina vers Naples. Mais pendant que cette Armée sera en marche, je veux rapporter ici une chose que tous les Historiens qui ont donné quelques particularitez du sac de Rome ont écrit, sçavoir qu'à Rome les Commissaires du quartier, après que l'Armée en fut sortie, firent un compte exact des filles ou femmes que les soldats, ou les Officiers de l'Armée avoient renduës enceintes dans la Ville, & qu'on trouva qu'il y en avoit jusqu'à trois mille sept cens filles, veuves, ou femmes qui avoient leurs maris absens, ou Religieuses ; car les Soldats entroient & sortoient des Couvens quand ils vouloient : sans y comprendre celles qui aimeroient mieux se faire tuër que de consentir à la brutalité des Soldats. A la Campagne & aux environs de Rome on en trouva encore au-de-là de mille.

*Marche  
& suc-  
ces des  
deux  
Armées*

On écrit beaucoup de choses sur la débâche & l'insolente licence des Soldats à l'égard des femmes & des filles, que la modestie de cette Histoire ne permet pas de rapporter. L'Armée Impériale donc s'achemina vers Naples avec autant de dili-

gence,

gence, que celle de Lautrec marchoit avec lenteur, par le Conseil de Navarre, pour lequel ce Général avoit beaucoup de considération. Les François s'amuserent à assiéger Melphi, où ils perdirent un tems dont les Impériaux sçurent bien profiter. Le dessein de Lautrec étoit de se rendre maître de cette Place, pour empêcher qu'on ne lui coupât les vivres s'il la laissoit derriere lui. Les Habitans se deffendirent courageusement, mais enfin après quelques attaques, où ils perdirent beaucoup de monde, la Place fut prise d'assaut, & saccagée, & l'on y fit passer plus de 3000. personnes au fil de l'épée.

Pendant que cela se passoit, l'Armée Impériale entra dans Naples, & les François furent se camper à l'entour de la Ville. On y fit de rudes escarmouches, où les Impériaux & les Espagnols étoient toujours battus, ce qui allarma tellement les Napolitains, qui n'avoient pas vû depuis fort long-tems la guerre de si près, que pour se délivrer d'un si facheux état, & des dangers encore plus grands dont ils étoient menacez, ils se sauverent par Mer à Ischia, Procida, & autres lieux maritimes. Le Prince d'Orange commandoit alors l'Armée en qualité de Généralissime. *Don Ugo Moncada* commandoit dans la Ville en qualité de Vice-Roi, *Alarçon* étoit  
Mestre

Mestre de Camp Général. *Geronimo Morone* Pourvoyeur général des vivres. *Don Ferrant de Gonzague*, frere du Duc de Mantouë, Général de la Cavalerie. *Jean d'Urbain* Mestre de Camp, & le Prince de Salerne, tout jeune qu'il étoit, avoit soin de faire faire les rondes, & il étoit outre cela Colonel des Allemans : il y avoit encore un grand nombre de bons Officiers Espagnols & Italiens. Cependant Lautrec avoit fait venir l'armée Navale qui étoit à Gênes, commandée par André Doria, afin d'assiéger Naples par mer & par terre en même-tems, pendant que l'armée Navale des Vénitiens faisoit le dégât dans la Poüille. Le Marquis de Vasto & le Vice-Roi voyant qu'il en falloit venir à une bataille, firent remplir de munitions & de toutes provisions nécessaires les Galeres, qui étoient dans leur Port, & se tinrent prêts pour le combat, qui fut donné à Capo d'Orso, près du côté gauche de Salerne, où André Doria s'étoit posté avec beaucoup de jugement pour attirer les Ennemis au combat, qui fut fort sanglant.

*Les François remportent la Victoire.* Les François, par l'expérience & le courage d'André Doria, & des Génois, remporterent la Victoire, & défirent presque entierement l'Armée Impériale. Le Vice-Roi Don Ugo Moncada y fut tué, le Marquis de Vasto, & Don Ascanio Colonne

Capi-

Capitaine de Cavalerie furent faits prisonniers sur la Capitane. César Ferramosca, qui avoit beaucoup pris de peine pour faire la paix avec le Pape, y fut encore tué; Geronimo di Trani Général de l'Artillerie, & Don Bernard Villomarino Général de l'Infanterie, & plus de douze autres Capitaines de moindre considération, entre lesquels fut Jean-Baptiste Leti, mon Bifayeul, extrêmement chéri du Marquis de Vasto, auquel il sauva la vie par sa mort, ce qui n'empêcha pourtant pas qu'il ne fût fait prisonnier. Le Prince de Salerne, le neveu du Cardinal Colonne, le Marquis de Sainte Croix & plusieurs autres furent aussi faits prisonniers. En un mot Charles-Quint n'avoit point jusques-là fait de perte si considérable. Les François y perdirent aussi beaucoup de monde.

Mais sur l'approche de l'Autonne après un Esté excessivement chaud, la peste s'échauffa beaucoup dans le Camp des François, causée, comme disent quelques-uns, par le mauvais air des Etangs voisins, ou, comme d'autres disent, par la saleté & les mauvaises senteurs du Camp. Quoi qu'il en soit, la mortalité y fut si grande, que la plus grande partie de l'armée en creva, non-seulement les Soldats, mais les meilleurs Officiers, & entr'autres le Général Lautrec. Les Assiégez ayant appris

*Peste dans l'Armée Française.*

que Lautrec , la plûpart des Officiers , & la plus grande partie des Soldats étoient morts , firent une vigoureuse sortie sur le reste de l'Armée , qui n'étoit composée que de malades , & de gens hors de combat , de sorte qu'ils en eurent bon marché , & qu'il ne leur fut pas difficile de les tuër , ou de les faire prisonniers , entre lesquels furent Pietro Navarra , & le Marquis de Saluces , qui mourut bien-tôt après de la peste en prison , & l'autre , à ce que dit Ulloa , fut par ordre de l'Empereur étranglé dans sa prison dans le Château de Naples. Telle fut la fin du sage , hardi & vaillant Navarre , quoi qu'il eût suivi les mauvais conseils qu'on lui avoit donnés , de prendre les armes contre l'Empereur son légitime Prince , pour de fort legeres raisons , ses grandes qualitez meritoient à la verité une mort plus honorable , mais rarement les Traîtres jouissent - ils long - tems de leur bonne fortune.

*Effets  
de la  
Provi-  
dence.*

Que la fortune après laquelle les hommes courent avec tant d'ardeur , & pour laquelle ils sacrifient leur repos , leurs biens , & leur vie , est inconstante ! Disons mieux , combien de moyens la Providence de Dieu n'a-t'elle pas d'abaisser , ou d'élever ; de rendre les hommes riches ou pauvres , heureux ou malheureux en un moment , quand elle le veut ! La Providence , dis-je ,  
du

du grand Créateur de l'Univers, duquel le Prophète dit, *Dominus mortificat, & vivificat; le Seigneur fait mourir & vivre.* Et il en a des moyens si assurez & si cachez en même-tems, que ses desseins sont plutôt exécutez que connus, comme il a paru manifestement dans cette entreprise. Lautrec étoit en état de battre les Impériaux, ou du moins de les empêcher d'entrer dans Naples, pouvant y aller plutôt qu'eux, & cependant il les y laisse entrer. Les François gagnent la Bataille sur mer, par la valeur des bons Officiers Génois qui étoient dans leur Armée, & l'on ne doutoit pas que cette victoire ne rendît les François maîtres du Royaume de Naples; & cependant la peste qui se mit dans leur Armée, donne la victoire aux Impériaux, & soutient le Royaume lors qu'il étoit prêt à périr; car enfin la consternation étoit si grande dans tout ce pais-là, quand on vit Naples assiegé par les François, & leur victoire par mer remportée avec tant d'avantage, que de toutes parts on crioit déjà, *Vive la France.*

La peste ayant fait lever le siège de Naples, les François se retirèrent, cherchant quelque moyen d'échaper & de se sauver par la fuite; mais voyant que les Impériaux les talonnoient & mal-traitoient beaucoup leur arriere-garde, ils s'allèrent jeter dans

*Les  
Fran-  
çois en-  
tière-  
ment  
chassés  
du Ro-  
yaume  
de Na-  
ples.*

Aversa, Ville qu'ils avoient prise auparavant, croyant se pouvoir défendre dans cette Place, qui étoit très-forte, jusqu'à ce qu'on leur envoyât du secours, ou du moins qu'ils se feroient faire une composition honorable aux Impériaux. Mais après s'être défendus avec beaucoup de courage pendant plusieurs jours, ils se virent bien loin de leur compte, car la faim les obligea de se remettre à la discretion des Vainqueurs. Desorte que les Soldats sortirent de la Place defarmez, & sans bagage, & les Officiers & Capitaines seulement avec un cheval chacun. Le Prince d'Orange les fit escorter jusqu'à ce qu'ils fussent hors des Etats de l'Empereur; mais il fit prêter serment aux Italiens, de ne prendre point les armes contre lui de six mois. Ainsi tomba cette entreprise mal concertée & mal digérée, & cependant à l'opinion des François alors victorieux, & des Impériaux battus & consternez, & même selon toutes les apparences, la Victoire, & le Royaume de Naples devoient demeurer aux François, qui l'auroient rendu imprenable, en ajoutant les forces de leur Nation à celles du Pais.

*André  
Doria.  
1528.*

Mais enfin c'étoit la fortune qui devoit décider les différens de Charles-Quint avec François I. & elle a voulu favoriser celui-là au préjudice de celui-ci. Ainsi, comme

me un abîme en attire un autre, la France eut le malheur de recevoir une autre mortification qui ne lui fut pas moins sensible que celle-là, & qui lui a porté du préjudice long-tems depuis. C'est qu'André Doria, que François I. avoit fait son Amiral sur la Méditerranée, ayant appris que le Roi avoit fait dessein de lui ôter cette Charge, pour la donner à Antoine de la Rochefoucaut, & qu'il avoit donné ordre de l'arrêter, prit la résolution de se mettre à couvert, assuré de trouver une meilleure fortune auprès de l'Empereur, si heureux dans ses entreprises. Doria fut à la vérité bien surpris, de voir que la France eût fait dessein de le perdre, après avoir remporté pour elle une si considérable Victoire. On a cru pourtant, & plusieurs Auteurs ont assez écrit, que le Roi de France n'avoit pensé ni à lui ôter son Emploi, ni à le faire arrêter, ni à le faire mourir, mais que c'étoit Doria lui-même qui avoit fait courir ce bruit, pour lui servir de prétexte à quitter le service du Roi.

Il y a beaucoup plus d'apparence à dire que Doria, voyant que l'Empereur étoit plus puissant par mer & par terre que François I. crut de faire mieux ses affaires auprès de Charles-Quint qu'avec le Roi de France. Il fut encore sollicité à cela, par le Marquis du Vasto & Ascanio Co-

*Il entre  
au Ser-  
vice de  
l'Empe-  
reur.*

lonna, qui avoient été les prisonniers de guerre, & qui ayant occasion de le voir souvent & de manger avec lui, lui en avoient fait les propositions, & offert des conditions avantageuses. Il arriva donc qu'André Doria s'étant abouché avec Don Antonio di Leva Gouverneur de Milan, par la médiation du Marquis de Vasto, & convenu avec lui des conditions, il renvoya à François I. le Collier de l'Ordre de S. Michel qu'il lui avoit donné, & lui fit ainsi sçavoir qu'il changeoit de Maître. Cette nouvelle affligea beaucoup ce Prince, qui ne put s'empêcher de dire sur ce sujet, *que la perte de Doria l'affligeoit plus que celle du Royaume de Naples.* D'où l'on peut conclurre que ce Prince n'avoit jamais eu aucun mauvais dessein contre Doria, & que tous les bruits qui en avoient couru, venoient uniquement de lui, qui cherchoit un prétexte pour colorer son changement. Doria eut encore un autre motif de quitter le service de François I. C'est que ce Prince, qui tenoit les Génois pour des gens sans foy, en quoi il ne se trompoit pas beaucoup, étant devenu Maître de Gènes, & voulant les mortifier, abattre leur orgueil, & les rendre plus obéissans, voulut transporter le commerce de cette Ville à Savonne, où il fit faire un grand & magnifique Port. Mais André Doria bon Ci-  
toyen

royen & zelé pour les intérêts de sa Patrie, ne put souffrir qu'on lui fit un si grand tort, desorte qu'il se jetta dans le parti de l'Empereur, pour la délivrer du joug François, comme en effet il le fit bien-tôt après, & remit le Gouvernement en liberté, & dans son premier état.

Dupleix parlant de cette affaire s'écrie ainsi dans son histoire. *De combien de malheurs ce changement de Doria, n'a-t-il point été causé ! nous perdîmes en sa personne le plus grand Capitaine, & le premier homme de mer de son siècle, & son changement affoiblit nôtre parti, autant qu'il fortifia celui des ennemis.* Ensuite il fait un dénombrement des préjudices que la France en reçut, & des avantages qu'en tira l'Empereur. Et Don Antonio di Sorge a dit avec raison dans son Histoire, que l'Empereur, si modéré en toutes choses, n'avoit pû s'empêcher de témoigner extérieurement la joye qu'il avoit dans le cœur, lors qu'il apprit qu'André Doria avoit quitté le service du Roi de France, pour entrer dans le sien. Aussi est-il vrai qu'il en reçut une joye extrême, comme il témoigna par des effets réels, puis qu'en même-tems il le fit Grand Amiral, & lui accorda des Privilèges & des avantages beaucoup plus grands que ceux qu'il avoit eu au service de la France: en la place de l'Ordre de saint

L'Em-  
percur  
en re-  
çoit  
beau-  
coup de  
plaisir.  
1529.

Michel qu'il avoit quitté, il lui donna celui de la Toison d'or, avec d'autres dignitez.

Solyman  
na en  
Hon-  
re.  
1529.

Mais cette joye fut bien-tôt après troublée par une mauvaise nouvelle qu'il reçut, lors que Solyman, au Printemps de cette Année, repassa en Hongrie, pour y pousser plus loin ses conquêtes. Comme il étoit à Belgrade, Selpusio qui avoit auparavant usurpé ce Royaume, & qui en avoit été chassé par Ferdinand, s'alla jeter entre ses mains. Solyman lui promit d'employer ses forces à le rétablir & lui redonner la Couronne. Thomas Nadasto, qui commandoit encore dans le Château de Bude pour Ferdinand, ayant appris que Solyman s'approchoit, exhorta ses Soldats à se deffendre vigoureusement, mais la Garnison composée de 300. Rebelles, se saisit du Gouverneur, & l'amena lié & attaché à Solyman. L'action de ces Traîtres ne plût pas à cet Empereur, à cause du mauvais exemple, desorte qu'il les fit venir devant lui & les fit tous étrangler en sa présence, & au contraire il mit Nadasto en liberté, & lui donna le choix, ou de demeurer à son service, lui promettant des charges & des honneurs considérables, ou de retourner à celui de Ferdinand. Nadasto lui ayant répondu qu'il ne sçauoit manquer de fidélité à son Maître, il l'en estima davantage, & le renvoya chargé de  
Presens.

Presens. Cependant Solyman accompagné de Selpusio , qui étoit toujours à son côté , alla mettre le siège devant Vienne , & lui donna de terribles assauts. Charles-Quint apprit cette fâcheuse nouvelle qui l'affligea beaucoup, parce qu'on lui disoit que la Ville étoit sur le point de se rendre ; mais il en reçût bien-tôt après une autre qui lui donna beaucoup de joye, savoir que la Ville s'étoit si bien deffenduë par la valeur du Comte Palatin du Rhin & le courage de la Garnison, que Solyman desesperant d'en venir à bout , avoit honteusement levé le siège , & s'en étoit retourné après avoir fait le dégât.

Parmi tous ces événemens de la Guerre par toute la Chrétienté, heureux pour les uns , & malheureux pour les autres , Marguerite Gouvernante des Pais-Bas, Tante de l'Empereur , & Louïse de Savoye Mere de François I. s'étoient écrit des Lettres, envoyé réciproquement des Gentils-hommes , & convenu de s'aboucher pour trouver quelque moyen de faire la paix. L'abouchement se fit à Cambray , avec toute la magnificence dont le sexe est capable. Ces Princesses firent paroître beaucoup d'esprit & de prudence dans cette occasion. Car en moins de sept semaines elles conclurent la paix , qui fut à cause de cela appelée *la paix des Dames* , dont les articles

Q 5 feront

seront rapportez à la fin de ce 4. Livre.

*Génois.*

Cependant les Génois, qui s'étoient rétablis dans leur première liberté par le moyen d'André Doria leur bon Citoyen, crurent par la valeur de ce grand homme, se remettre aussi en possession de Savonne, qui étoit encore au pouvoir du Roi de France. De l'avis donc & par les bons conseils de Doria, qui ne pouvoit aller en personne à cette expédition, étant obligé d'aller à Barcelone avec la Flotte Impériale, les Génois envoyèrent à cette entreprise Augustin Spinola, & Philippe Doria neveu d'André, avec de bons vaisseaux, & de bonnes Troupes. Les Savonnois, qui avoient tant d'obligation au Roi de France, & qui s'étoient imaginez de rendre leur Ville la plus marchande de toute l'Italie, par le moyen du Port que le Roi y avoit fait faire, & même avec le tems de mettre dans leur dépendance la Ville de Gènes, se défendirent vigoureusement, ne doutant pas que la France ne leur envoyât du secours; mais n'en voyant point venir, & se voyant réduits à l'extrémité, ils furent obligez de se rendre à discretion; desorte qu'après leur avoir reproché leur révolte, on leur accorda seulement la vie, & on leur ôta tous les Priviléges. On abatit les murailles, on rasa les fortifications, & on détruisit le Port. On les avoit même condamnez au pillage,

pillage , mais ils en furent garantis à ce qu'on croit , par ordre de l'Empereur , dont ils avoient quitté le service.

Charles , voyant alors la prospérité de ses Armes en Italie, & que la Hongrie étoit fort menacée par Solyman ; sollicité d'ailleurs par le Pape de se faire couronner , résolut de partir au plûtôt pour aller recevoir la Couronne de la main du Pape, selon qu'ils en étoient convenus , afin de s'aller mettre à la tête de son Armée en Allemagne , après avoir donné les ordres nécessaires aux affaires d'Italie. Pour cet effet , il ordonna à Doria , de se trouver avec sa Flotte à Barcelone pour le dernier jour de Juillet. Il envoya ces ordres en même-tems , que les deux Princesses étoient convenuës de s'aboucher à Cambrai , comme on vient de le dire. On lui conseilloit d'attendre l'évenement de cette conférence avant que de partir , mais il répondit, *qu'il vouloit aller en Italie & en Allemagne , soit que la paix se fit , ou qu'elle ne se fit pas.*

Comme cet invincible Empereur a toujours réüssi dans ses affaires, beaucoup plus par sa prudence & bonne conduite ; & par le bon choix qu'il faisoit de ses Ministres , que par la force & avec l'épée , il ne manqua pas d'en user de la sorte dans celle de Naples ; car il n'eut pas plûtôt appris que le Vice-Roi Moncada étoit mort , qu'il

mit en sa place le Prince d'Orange , conjointement avec le Cardinal Colonne , & leur donna selon la coûtume des Princes les plus sages , des instructions secrettes de sa propre main , portant , *que puisque le Royaume étoit déjà purgé de cette peste de François , ils devoient travailler , à le repurger aussi des Habitans naturels du Royaume , qui avoient conservé le cœur François.*

Puni-  
11915.

Ces deux Seigneurs entendirent fort bien ce que cela vouloit dire , ainsi pendant que d'un côté ils travailloient à remettre un bon ordre dans le Gouvernement , broüillé par les defordres des François , on procédoit vigoureusement de l'autre , contre les Gentils-hommes & les Barons , qui s'étant flâtez de l'esperance d'une Victoire , & appuyez sur les forces des François , avoient pris leur parti. On exerça même des rigueurs excessives , tellement que le Fisc du Roi s'entichit par les Confiscations des Biens , Terres , & Seigneuries des Barons & Gentils-hommes , qu'on fit mourir , ou qui avoient été condamnez par coutumace , quoi qu'on les eût employez à récompenser ceux qui avoient fidèlement servi l'Empereur dans cette Guerre. On fit couper la tête particulièrement à Don Frederic Gaëtano , qui s'étoit révolté contre l'Empereur , pour se vanger des Colonnes qui avoient maltraité son pere , mais étant tombé entre  
les

Les mains du Cardinal Colonne, il ne demeura guere en prison ; car bien-tôt après il eut la tête coupée dans la place publique, & ses Biens qui étoient considérables, furent confisquez.

Cependant le Prince d'Orange voyant que les Vénitiens, malgré la défaite des François, ne laissoient pas de faire la guerre aux Villes maritimes du Royaume dans la Poüille avec leurs Galeres, envoya contre eux Don Ferrante Gonzague, avec de bonnes Troupes Allemandes & Espagnoles, qui avoient ordre de se joindre à quatre mille hommes d'Infanterie Italienne, qui étoient déjà dans cette Province. Mais étant averti, que les Vénitiens avoient renforcé leur Armée, & qu'ils vouloient quoi qu'il en fût conserver les Places qu'ils avoient prises, & dans lesquelles pour la plûpart il y avoit encore des Garnisons Françoises ; & que d'ailleurs les Vénitiens avoient assiégé la Ville de Malfesta par mer & par terre, il y envoya encore le Seigneur d'Alarçon avec quinze cens chevaux, & trois mille hommes de pied, & après lui le Marquis de Vasto, que Doria avoit mis en liberté, avec encore un plus grand nombre de Troupes. Comme les deux partis étoient puissans, il arriva que la guerre dura trois mois, tantôt à l'avantage des uns, tantôt à l'avantage des autres, &

& finit ensuite par le Traité de Paix de Cambrai, où les Vénitiens furent compris, & par lequel tout le País fut rendu à l'Empereur.

*Sforza.* Le Duc Sforza qui avoit fondé toute l'esperance de son rétablissement dans le Duché de Milan, sur la protection des François & des Vénitiens, & encore plus sur celle du Pape, voyant que les affaires des François avoient beaucoup changé de face, que les Vénitiens étoient beaucoup moins puissans que l'Empereur, & qu'on étoit sur le point de conclurre la paix à Cambrai, prit la résolution d'aller en personne se jeter aux pieds du Pape à Orvieto, pour le supplier de ne le point abandonner: mais Clement VII. qui pensoit plus aux affaires de sa Maison, qu'à celle des autres, le renvoya chargé de bonnes esperances.

*Traité entre Charles V. & le Pape. 1529.* Il est certain, que jamais il n'y a eu de Pape jusqu'à Clement VII. qui ait témoigné tant de sensibilité même pour les plus petites disgraces qui arrivoient à sa Famille, ni tant de passion à lui procurer des avantages que celui-ci; desorte que mourant d'impatience de voir sa Maison rétablie dans la Souveraineté de Florence, d'où elle avoit été chassée, il ne cessoit de presser ou plutôt d'importuner l'Empereur, par des Lettres écrites de sa propre main, de mettre en exécution tout ce dont ils étoient

con-

convenus , le priant de lui vouloir envoyer quelque Personne avec plein pouvoir de conclurre par un Traité ce qui restoit. Et comme Charles-Quint ne souhaitoit rien tant que de faire plaisir au Pape , pour le guérir de la haine qu'il pouvoit avoir conçûe contre lui ; il lui envoya Antoine de Leva , avec plein pouvoir de faire un Traité avec lui à la satisfaction de l'un & de l'autre , ce qui fut fait.

## ARTICLES

*Du Traité fait à Orviete , entre le Pape Clement VII. & l'Empereur Charles-Quint le 26. Juin 1529.*

I. **Q**UE Sa Sainteté se transporterait à Bologne , avec toute la plus grande magnificence de sa Cour , au plus tard pour la fin de Janvier 1530. pour y couronner l'Empereur , qui s'y trouveroit en ce tems-là.

II. Qu'immédiatement après la cérémonie du Couronnement , l'Empereur enverroient une puissante Armée devant Florence , & qu'il ne l'en retireroit qu'après que la Ville seroit prise.

III. Qu'il feroit Prince & Souverain de la Ville & de l'Etat de Florence Alexandre de Médicis petit neveu du Pape.

IV.

IV. Qu'on feroit le Mariage du Prince Alexandre avec Marguerite fille naturelle de l'Empereur, dès qu'elle seroit en âge d'être mariée.

V. Que le Pape fourniroit 8000. hommes pour le siège de Florence, payez à ses dépens, pour agir conjointement avec l'Armée de l'Empereur.

VI. Qu'en même-tems le Pape expedieroit une Bulle en faveur de l'Empereur & de ses Successeurs après lui à perpétuité, par laquelle il lui donneroit le droit de nomination, & de presentation des huit Archevêchez du Royaume de Naples, sçavoir Brindisi, Lanciano, Matera, Otranto, Reggio, Salerno, Trani, & Tarento. Et des 16. Evêchez, sçavoir, Ariano, Acerra, Aquila, Cotrone, Cassano, Castello, à Mare di Stabia, Gaëta, Gallipoli, Giovenazzo, Mottula, Monopoli, Pozzuolo, Potenza, Trivento, Tropea, & Urgento.

*Père  
& mère  
de Mar-  
guerite.*

Peut-être le Lecteur ne sera-t'il pas fâché de sçavoir, quelle a été cette Marguerite promise en mariage à Alexandre, & le premier enfant qu'a eu Charles-Quint. Elle fut fille de Marguerite Vangest, fille de Jean Vangest, & de Marie Coquamba, tous deux sortis de deux familles Nobles d'Audenarde en Flandres. Ils moururent

tous

tous deux de la peste en 1510. & ne laisserent que cette fille unique âgée de cinq ans. Antoine Lalin Comte d'Hocstrat, à cause de l'amitié qu'il avoit eu pour le Pere, se chargea volontairement de l'éducation de cette fille, qui n'avoit aucun parent proche, & les autres ne voulant pas se charger d'elle. D'ailleurs le Comte d'Hocstrat n'ayant point d'enfans d'Elisabeth de Culembourg son épouse, voulut bien lui en donner un en adoptant cette jeune fille.

La Comtesse qui l'avoit souvent vûe pendant la vie de sa mere, & qui étoit charmée de la beauté & bonne grace de cet enfant, fut ravie de joye de ce que le Comte son époux la vouloit recevoir dans sa maison, & elle l'éleva comme si ç'avoit été sa propre fille. Quand elle fut en âge d'être mariée, elle fut recherchée de plusieurs personnes, non pas à la vérité pour son bien, car elle en avoit peu, mais à cause de sa beauté, de sa bonne éducation, & de sa vertu, & sur-tout d'une grande modestie qui la faisoit aimer de tous ceux qui la connoissoient. A peine avoit-elle 13 ans, qu'un Gentil-homme nommé Théodore Vangel, de moindre qualité qu'elle, mais infiniment plus riche, en devint amoureux, la rechercha, & la fit demander en mariage avec beaucoup d'empressement.

Mais

*Elle  
devenit  
grande.*

Mais Marguerite ayant connu son dessein, lui fit connoître qu'elle ne vouloit pas se marier absolument, soit que son étoile l'eût destinée à faire une plus grande fortune, ou parce que la Comtesse l'aimoit avec tant de passion, qu'elle n'auroit pû se résoudre à la quitter, & qu'ayant pour elle un amour réciproque, elle disoit avoir fait vœu de se consacrer uniquement au service de la mere que le Ciel lui avoit donnée, après avoir perdu la sienne; cela dura jusques à ce que sa vertu trouvât un écuëil, contre lequel elle fit naufrage.

*Com-  
ment  
l'Empereur  
con-  
noît à  
la con-  
noître.*

Charles - Quint après son retour d'Espagne en 1521. étant à Audenarde, comme les Princes ne manquent jamais d'entreprendre, en trouva qui puor s'introduire en ses bonnes graces, lui parlerent de la beauté extraordinaire de cette jeune orpheline. L'Empereur qui étoit alors dans la vigueur de la jeunesse, & qui n'avoit pas encore perdu la fleur de sa Virginité, en eut le cœur si blessé, qu'il témoigna souhaiter de la voir; car c'est la fatalité des Princes, aussi bien que des autres hommes, que l'amour qui entre en eux par les yeux, gagne bien-tôt le cœur. Claude de Culenbourg proche parent d'Elisabeth mere adoptive de Marguerite, qui avoit plus souvent parlé d'elle à l'Empereur qu'aucun autre, ayant scû son intention, fit en sorte qu'elle se

se trouva à un Bal que la Ville faisoit pour le divertissement de l'Empereur, de sorte qu'on n'avoit rien oublié pour le rendre agréable & magnifique.

Le bon Claude ne manqua pas de la bien désigner à l'Empereur, & de lui donner l'occasion de la voir à plaisir, de sorte que ce Prince passa toute la nuit au Bal ne pouvant se rassasier de la voir. Mais comme il avoit un talent extraordinaire pour sauver les apparences, & qu'il ne vouloit pas causer de scandale, il ménagea extrêmement sa conduite: & quoi qu'il eût le cœur embrasé d'amour pour cette fille, sans faire rien d'indigne de la Majesté d'un Empereur, il se contenta de lui parler deux fois seulement, sur la bonne grace qu'elle avoit à danser. Je l'ai ainsi lû dans un Manuscrit qui m'a été communiqué par Don Pietro Ronquillo, mais auparavant j'avois lû & écrit même, que pendant cette nuit-là, l'Empereur ne fit que parler à la Comtesse de sa fille adoptive, & caresser cette fille.

Enfin l'Empereur déclara à Culenbourg, qu'il n'avoit jamais vû de plus belle fille, ni qui fût tant à son gré. Il lui dit cela le soir; le lendemain matin étant allé faire sa Cour, il remarqua que l'Empereur lui avoit fait plus d'honneur qu'à l'ordinaire; en effet il ajoûta, qu'il avoit eu beaucoup de plaisir à penser toute la nuit à sa belle

*Il en deviens amoureux.*

*Moyens dont on se sert.*

*Van-*

*Vangest*, mais qu'il en auroit bien davantage, s'il l'avoit eüe entre ses bras. Culenbourg lui répondit qu'il s'offroit de lui faire ce plaisir, s'il vouloit. L'Empereur reçut cette offre avec joye, & lui recommanda seulement, *de le faire secrettement, tant pour l'honneur de la fille, que pour le sien.* Le Comte & la Comtesse, ayant scû par leur parent le desir de l'Empereur, sentirent bien quelque répugnance à y consentir, mais enfin l'ambition & le desir de faire la fortune de leur Maison, de leurs Freres & Neveux, & de leur Cousin, qui étoit le principal instrument dans cette affaire, aussi-bien que celle de la jeune Fille qu'ils aimoient avec passion, l'emporta, de sorte qu'ils l'obligerent d'y consentir, en lui représentant, qu'une fille de sa qualité, & qui avoit aussi peu de bien qu'elle, ne pouvoit pas esperer une plus haute fortune que de devenir la Maîtresse de l'Empereur.

*On les met en œuvre.* Tout réüffit comme on le souhaitoit. La jeune fille fut menée dans la chambre de l'Empereur, qui n'avoit alors que 21. ans, & la fille entroit dans sa dix-septième année. Là ils se donnerent réciproquement leur continence, *qu'ils avoient gardée jusques-là, étant certain, que l'Empereur l'avoit tenue captive jusqu'à ce tems-là, malgré les passions que la jeunesse inspire,*  
sur

*Sur-tout à des gens qui font granac chere.* J'ai tiré ces propres paroles d'un Manuscrit que me communiqua M. l'Ambassadeur Ronquillo; mais je croi que l'Auteur s'est trompé, & qu'il a voulu dire, que l'Empereur avoit tenu captifs jusques-là les desirs de la chair, par la continence. Quoi qu'il en soit, l'Empereur eut de quoi satisfaire cette premiere fougue de sa passion amoureuse. Mais étant obligé de partir pour l'Allemagne, il donna une charge au Comte d'Hocstrat qui l'obligeoit à suivre la Cour, avec la Comtesse qui ne le vouloit pas quitter, & par conséquent aussi Marguerite; ainsi il avoit sans peine les occasions de la voir comme il vouloit.

Peu de tems après la grossesse de cette fille parut, & il survint tant d'affaires à l'Empereur, qu'il fut obligé d'interrompre ses plaisirs avec sa Maîtresse. Ainsi la Comtesse eut ordre du Prince de s'en retourner en Flandres avec Marguerite, & de tenir sa grossesse aussi secrette qu'elle pourroit. L'Empereur lui vouloit donner un équipage convenable, mais elle ne le voulut pas pour éviter l'éclat, & il fut arrêté que le Comte & la Comtesse d'Hocstrat déclareroient publiquement devant un Notaire, qu'ils avoient élevé cette fille dans leur maison pour en faire leur héritiere, comme si ç'eût été leur propre fille. Cependant

Mar-

*Nais-  
sance de  
Mar-  
guerite  
d'Aut-  
riche.*

Marguerite accoucha secrettement au commencement de Juin. On le fit sçavoir incontinent à l'Empereur, & qu'elle souhaitoit que la fille qu'elle avoit mise au monde portât son nom, ce que l'Empereur approuva. Elle fut donc présentée au Bap-tême par le Comte & la Comtesse d'Hoc-strat, & on lui donna le nom de Marguerite; ce qu'il y eut en cela de surprenant, est que pendant cinq ans son accouchement demeura secret, quoi qu'on le soupçonnât, & que le bruit de ses amours avec l'Empereur fût assez public, mais on n'en sçavoit rien de certain; les uns disoient qu'elle avoit accouché d'un garçon, & les autres d'une fille.

Quelque-tems après l'Empereur passa par la Flandre allant en Espagne. Il voulut voir & la Mere & sa petite fille. Marguerite lui promit d'être sage, & l'assûra qu'elle s'estimoit assez heureuse d'avoir l'honneur, *d'être la Mere du premier fruit des amours d'un si grand Empereur.* Charles-Quint l'embrassant tendrement, lui répondit, *& moi j'ai tant de joye de la naissance de ce fruit commun de nôtre amour, que je vous aimerai toujours comme la plus chere favorite de mon cœur, & je vous promets aussi d'aimer nôtre Fille commune, autant qu'aucun Pere puisse aimer son enfant; c'est ainsi que je l'ai lû dans le*  
manuscrit

manuscrit dont j'ai parlé ci-dessus.

Charles obligé d'aller en Espagne, comme nous venons de dire, vit en passant en Flandres cette fille qui avoit déjà deux ans, qu'il nommoit *le fruit prématuré de sa Maison*. Il la trouva d'un naturel si aimable & d'une physionomie si heureuse, qu'il prit pour elle beaucoup plus d'affection qu'il n'avoit eu auparavant. Persuadé même qu'il pourroit bien un jour attirer quelque Prince dans ses intérêts en la mariant avec lui, il ne voulut pas la laisser plus long tems entre les mains de gens d'une qualité commune, ainsi il la mit auprès de la Princesse Marguerite sa Tante, fille de l'Empereur Maximilien, qu'il avoit déjà fait Gouvernante des Pays-Bas. Marguerite qui ne souhaitoit rien tant que de faire plaisir à son cher Neveu, la reçut avec plaisir, se chargea de son éducation, & promit de faire pour elle plus que si elle étoit sa propre fille. Dès le moment elle fit la mere à laquelle l'Empereur avoit laissé beaucoup de bien, sa Demoiselle. Charles V. avoit recommandé sur-tout de tenir l'accouchement secret autant qu'il seroit possible, & dès qu'il fut parti, Marguerite donna les ordres nécessaires pour l'éducation de cette jeune fille, qu'elle aimoit d'autant plus tendrement, qu'elle portoit son nom.

*Com-  
ment et-  
le fut  
élevée.*

En

*Elle est  
promise  
en ma-  
riage.*

En 1526. Charles voulant attirer à son parti Alphonse d'Esté Duc de Ferrare, & le tirer de celui de la France, lui fit offrir par ses Ministres, entr'autres avantages, de donner en Mariage sa Fille à Hercule son Fils aîné, avec une dot de 400. mille Ducats, qui seroient comptez lors que Marguerite, qui n'avoit alors que cinq ans seroit en âge d'être mariée. Sur cela on rendit publique la naissance de cette Fille, & la Gouvernante la fit venir à la Cour, pour y être élevée, non plus comme la fille d'une simple Dame & dans l'obscurité, mais comme la fille de l'Empereur. Marguerite fut aussi publiquement reconnue pour la Mere de cet enfant, desorte que par la permission de Charles-Quint, on lui donna un train, & un équipage convenable à son rang. Mais ce Mariage ne fut pourtant pas accompli, parce qu'Alphonse se remit au service de François I. qui maria son fils Hercule avec Renée, Fille de Louis XII. Il ne laissa pas cependant d'en tirer de grands avantages, parce que Charles-Quint, en vertu de la promesse qu'Alphonse lui avoit faite de marier son fils avec sa fille naturelle, lui avoit solennellement donné l'investiture de la Principauté de Modene, & de celle de Reggio, qui étoient fiefs de l'Empire.

Cepen-

Cependant Marguerite devenoit grande & belle, & faisoit paroître des manieres si agréables, que toute la Cour de la Gouvernante en étoit charmée & surprise. Mais depuis l'âge de sept ans on remarqua sur tout en elle une grande inclination pour la chasse, en quoi elle montra qu'elle avoit hérité de l'inclination de Marie de Bourgogne, quoi qu'elle n'en fût pas descendue par la voye légitime : Princesse qui s'adonna si fort au plaisir de la chasse, qu'il lui en coûta la vie, étant morte en 1482. d'une chute de cheval, en chassant. Il semble que ce fut la fatalité de Maximilien son Epoux, qui eut encore le malheur de voir mourir d'une chute de cheval son autre Epouse Blanche Sforze en 1496. Il est certain, que Marguerite, avant qu'elle fût chargée du Gouvernement des Pais-bas, & des soins de sa propre Maison, n'eut point d'égale dans l'exercice de la chasse. C'est elle qui fut mariée ensuite avec Alexandre de Medicis, comme nous le verrons en son lieu.

Cette circonstance ne laissera pas d'être un ornement dans l'Histoire de Charles-Quint, & un Historien ne scauroit oublier des particularitez, qui sont des dépendances de son sujet, sans en être blâmé. Mais revenons à la résolution de Charles de partir d'Espagne. Après avoir donné les or-

Elle  
a ma  
beaus-  
com la  
chass

Charles  
de l'ore  
l'Impé-  
ratrice  
egen  
1529

dres nécessaires , il fit déclarer à son de Trompe l'Impératrice Isabelle son Epouse, Gouvernante & Régente des Royaumes d'Espagne, & Tutrice du Prince Philippe, & quoi que pour la soulager dans les affaires du Gouvernement, & par une plus grande précaution, il lui eût donné sept Personnages des plus expérimentez pour tenir avec elle le timon du Gouvernement, il lui recommanda plus particulièrement, de se servir des conseils de Don Joan Tavera, qu'il fit élever ensuite à la dignité de Cardinal. Depuis l'Impératrice étant tombée dans une maladie si dangereuse, qu'elle avoit été abandonnée des Médecins, ( dont elle revint pourtant ) elle déclara par son Testament Tavera, Lieutenant Général de l'Empereur son Epoux dans tous les Royaumes d'Espagne, & Tuteur du Prince Philippe, conformément aux instructions qu'elle en avoit reçûes de Charles-Quint.

*Il part.* Ensuite l'Empereur partit le dernier de Juillet. Il fût accompagné dans ce voyage des plus grands Seigneurs d'Espagne, entre autres de *Garcia & Gattinara*, qui furent ensuite tous deux Cardinaux; de *Don Francisco Cobos* Grand Commandeur, de l'Archevêque *Sarmientos*, du Marquis d'*Astorgos*, des Comtes de *Saldagna*, de *Moia*, de *Cifuentes*, d'*Aguilar*, de *Galas*, de *Conceptrana*, d'*Osorno*, de *Castro*, d'*Olivera*,

rez, de Don Pietro de Toledé, du Marquis de los Navés, de Don Bernardin Ponce de Lion, & plus particulièrement des Ducs de Nayera, & de Zuniga, qui fut ensuite Oncle du Prince Philippe. Chacun de ces Seigneurs avoient des équipages magnifiques, pour faire le plus d'honneur qu'ils pourroient à leur Nation, lors du Couronnement de l'Empereur leur Roi, qui se devoit faire à Bologne, car c'étoit le principal sujet de ce voyage, aussi y firent-ils admirer leur magnificence.

Comme Charles approchoit de Barcelone, le Conseil de Ville fit une députation solennelle pour lui aller au-devant, le recevoir, & lui représenter que ceux qui gouvernoient la Ville pour les Rois leurs maîtres, n'avoient pas accoûtumé de leur aller au-devant en personne, quand ils y venoient, ni descendre de cheval, quand ils le recevoient & le complimentoient; mais que ni ayant point d'exemple qu'aucuns de leurs Rois eût été Empereur, ils feroient là-dessus tout ce que Sa Majesté Impériale trouveroit bon. Charles V. reçût ce compliment avec beaucoup d'honnêteté, & répondit aux Députez, qu'ils pouvoient demeurer à cheval, & qu'il auroit autant de plaisir d'entrer à Barcelone en qualité de Comte, qu'à Ratisbonne en qualité d'Empereur. Il y demeura deux jours,

*Il arri-  
ve à  
Barce-  
lone  
1529*

& fut magnifiquement régalé, outre un Present qu'on lui fit de soixante mille Ducats. Le matin du neuf Août il s'embarqua sur la Capitane de l'Esquadre d'Espagne & d'Italie, commandée par André Doria, & il n'y fut pas plûtôt entré, qu'il le fit Prince de *Melphi*.

Il fit ce voyage avec un vent favorable; & comme le bruit s'en étoit répandu de toutes parts, il y avoit déjà plus de deux mois, que l'on ne doutoit pas qu'il n'arrivât à Gênes, environ la mi-Août, il y alla de tous côtez des Ambassadeurs, pour le recevoir, & le féliciter de son heureuse arrivée en Italie. Les Gênois lui firent une réception si pompeuse & si magnifique, que les siècles futurs en auroient à peine crû la relation, s'il n'y eût eu une si grande confusion de peuples qui y étoient accourus de tous les endroits d'Italie pour voir l'entrée d'un si grand Prince. Confusion si grande que plusieurs y perdirent la vie, & furent étouffez dans la foule. Les autres furent blessez de coups de hallebardes de ceux qui vouloient faire faire place, & plusieurs furent noyez, pour s'être trop avancez sur le Port, afin de mieux voir le débarquement, qui dura trois heures, parce que la foule & la confusion empêchoit qu'on n'y gardât l'ordre requis.

La foule étoit si grande dans les ruës, que  
l'Em-

l'Empereur, eut toutes les peines du monde d'arriver au Palais de la Seigneurie, <sup>Après</sup> que l'on avoit destiné pour son logement. <sup>plais-</sup> Les fenêtres des maisons des rues où il devoit passer, furent louées jusques à trente écus chacune, & les Balcons plus de trois cens livres. Charles-Quint étoit à cheval, & malgré la confusion & le tumulte de la foule par tout où il passoit, on n'entendoit qu'applaudissemens, benedictions, & cris de *vive, vive l'Empereur*. Ce qui fut regardé comme un miracle, parce qu'on croyoit, que le souvenir des guerres passées, le sac de Rome, la prison du Pape, & de tant de Cardinaux, les rigoureuses punitions de tant de gens dans le Royaume de Naples, & tant d'extorsions faites par l'Armée Impériale, auroient aliené l'esprit des peuples d'Italie de l'Empereur, & leur auroient fait perdre toute amitié pour lui, qui pouvoit être regardé comme l'Auteur de tous ces grands maux; cependant, on vit tout le contraire, & j'en dirai la raison avant que d'aller plus avant.

Charles partant de Madrid avoit donné ordre qu'on lui envoyât de Cambrai à Gênes jour par jour tout ce qui se feroit dans la négociation de la Paix. C'est - là qu'il reçut le Traité qui avoit été conclu le cinq Août, & qu'on lui envoyoit pour le ratifier: & comme il arriva à Gênes quatre

heures plutôt que l'Empereur, on le lui envoya en toute diligence par une Barque legere. Il en fit faire incontinent les premieres réjouiſſances ſur la Mer, & puis renvoya la Barque qui le lui avoit apporté, avec ordre de la faire publier dans la Ville. Ainſi l'Empereur entra dans Gènes parmi les acclamations de cette Paix, que les Peuples ſouhaitoient avec tant de paſſion; ce qui leur fit oublier en un moment tout le reſſentiment qu'on avoit conçu contre lui. Sa Majeſté Impériale contribua beaucoup auſſi de ſon côté à gagner l'affection des Italiens par ſes manieres honnêtes, civiles, & pleines de douceur, & de bonté envers tous: par des diſcours pleins d'affection & de familiarité, & par une Majeſté temperée par une douceur incroyable. Il étoit tel en un mot, qu'on ne pouvoit le regarder; ni l'entendre parler ſans être rempli de vénération & d'affection pour lui.

*Com-  
bien de  
tems il  
demeu-  
ra à Gé-  
nes, &  
com-  
ment il  
y fut  
traié.*

Ce fut une grande joye pour les Génois, que d'être les premiers à recevoir l'Empereur en Italie, & entre les Italiens d'être les premiers à publier la Paix, qui fut célébrée dans leur Ville par toutes ſortes de réjouiſſances, de Proceſſions, de Feſtins, & de Bals, tant que l'Empereur y demeura. On avoit établi un ordre admirable, pour les logemens de la Cour, & des gens de la  
ſuite

suite de l'Empereur ; chaque Bourgeois logeoit dans sa maison plus ou moins quatre ou cinq personnes, outre quarante des plus considérables de la Cour, & qui approchoient le plus près de la personne de l'Empereur, qui furent logez avec lui dans le Palais de la Seigneurie. Il y demeura trois mois, toujours magnifiquement régalez, pendant lesquels il fut continuellement occupé à recevoir les complimens des Ambassadeurs, & des Députez de tous les Ordres Ecclesiastiques & Séculiers, à écrire des Lettres, & envoyer des Ambassadeurs, pour donner avis de son arrivée en Italie, & de ce qu'il se dispofoit à aller en Bologne.

Le huitième jour de son arrivée, il donna audience aux Députez de Florence, qu'on lui avoit envoyé au nombre de dix-huit ; mais il les reçut si froidement, qu'il ne se leva point de son siège, ni n'en fit aucun semblant lors que les Députez entrèrent dans sa chambre, à peine même ôta-t-il un peu son chapeau. Il leur parla toujours couvert & assis, pendant que les Députez étoient debout & découverts, encore regardèrent-ils comme une grande faveur, qu'il voulut leur parler, & les écouter. Ils le prièrent avec la plus grande humilité du monde, de vouloir exercer son auguste clémence envers eux, & d'ac-

*Envoyés  
de Flo-  
rence  
mal re-  
çus.*

corder à leur Ville le pardon de tout ce en quoi il pouvoit croire qu'elle avoit manqué à son devoir envers Sa Majesté Impériale, lui déclarant, qu'ils ne demandoient d'autre grace à sa générosité & à sa bonté, que celle de les laisser jouïr de la liberté, qu'ils possédoient depuis si long-tems.

L'Empereur leur répondit avec des paroles qui marquoient son ressentiment : *Que les Florentins s'étoient fort mal conduits, d'avoir sans aucun sujet quitté le parti de l'Empire, pour prendre celui du Roi de France, & d'avoir envoyé même des Troupes dans le Royaume de Naples, pour aider à lui ôter ce Royaume, ce qui méritoit qu'ils fussent dépouillez des Priviléges, & de la liberté que les Empereurs, ses Prédécesseurs, leur avoient accordé.* Ils lui répondirent avec la même humilité, que ce seroit une grande gloire pour Sa Majesté Impériale, que d'oublier genereusement ces sujets de ressentiment contre eux, d'user de clémence, & de laisser à leur Ville, qui passoit pour la plus belle de l'Italie, la liberté dont elle jouïssoit, & qui lui offroit de plus en plus son très-humble service. A quoi l'Empereur répliqua, en s'adressant directement aux Députez : *Quoi que vôtre rebellion ne mérite pas d'être pardonnée, mais d'être vengée par la plus grande rigueur des armes; Je veux bien pour-*  
tant

*tant vous témoigner ma clémence, & vous accorder ce que vous demandez; mais à la charge pourtant, que vous recevrez dans vôtre Ville avec toute sorte de soumission & de respect le Pape Clement, vôtre bon Concitoyen & Pere, & que vous rétablirez dans tous ses honneurs, privilèges & dignitez, sa Maison si ancienne, qui a si bien mérité de vôtre Ville, que vous avez tant outragée, méprisée, & mal-traitée. Il ajoûta, que s'ils ne le faisoient, il n'abandonneroit jamais les justes prétentions de Sa Sainteté & de sa Maison, & qu'il étoit résolu de leur faire faire par force ce qu'ils ne voudroient pas faire de bon gré.*

C'est ainsi qu'il renvoya ces Députez, *Mécontens.* qui s'en retournèrent fort mécontens à Florence, faisant paroître par tout où ils passoient sur leur visage le déplaisir qu'ils avoient dans le cœur : car ils prévoyoit bien les malheurs dont ils étoient menacez, qui leur arrivèrent ensuite, & dont ils étoient seuls la cause, pour avoir prêté l'oreille à quelques-uns de leurs Citoyens, qui envieux & jaloux de la prospérité de la Maison de Médicis, avoient résolu de la détruire, sans regarder à ce qui leur en pouvoit arriver, & s'étoient servis de mauvais moyens, pour en venir à bout, sans avoir aucun égard au Pape, ni même à Sa Majesté Impériale, qu'ils avoient mal-

traitez l'un & l'autre, quoi que leur République dépendît de l'Empereur : car ils ne s'étoient pas contentez de braver l'un & l'autre par leurs discours en plusieurs occasions, mais ils avoient encore fait courir des libelles diffamatoires contre le Pape & contre l'honneur, & la réputation de l'Empereur, s'imaginant que le Roi de France demeureroit victorieux, & qu'ils auroient part aux dépouilles de Charles-Quint dans le Royaume de Naples : contes que les fots font d'ordinaires, & dont les sages ne manquent pas de profiter. Cependant les Florentins ne laisserent pas de faire quelques provisions pour se défendre.

Enfin l'Empereur partit de Gênes, après avoir donné des marques de la reconnaissance qu'il avoit des caresses, & des honneurs qu'on lui avoit faites dans cette Ville. Il commença par faire paroître sa générosité envers le Public, en accordant divers Privilèges à la Ville, outre la confirmation de ceux dont elle jouïssoit déjà. Il déclara qu'elle étoit libre, & que son Gouvernement ne dépendroit de personne, sinon qu'elle demeureroit fief de l'Empire, & que l'Empire seroit obligé de son côté de protéger & défendre la République. Il lui accorda aussi plusieurs privilèges pour le commerce, particulièrement dans les Royaumes de Naples & de Sicile ;

&amp;

*Géné-  
rosité de  
l'Empereur à  
Gênes.  
1529.*

& pour leur témoigner l'estime qu'il faisoit d'eux , il députa quatre des plus grands Seigneurs de sa Cour pour prendre congé du Sénat de sa part , & les remercier de tout ce qu'ils avoient fait pour lui. Il témoigna aussi beaucoup de générosité envers les Particuliers , donnant aux uns la Noblesse , confirmant celle de ceux qui la possédoient déjà , & leur accordant de nouveaux privilèges. Il distribua une infinité de Médailles , & de chaînes d'or à tous ceux qui avoient logé chez eux les personnes de sa suite. Il donna au Doge des pierrieres fort considérables, & des chaînes fort riches à ceux qui étoient actuellement dans le Gouvernement. Il fit aussi beaucoup de presens aux Eglises principales de la Ville ; mais il se fit un plaisir particulier , d'augmenter les privilèges de la Banque de saint George , dont il voulut apprendre la maniere , & l'ordre qu'on y tenoit.

Cependant le Pape avoit envoyé à Gé-  
 nes le Cardinal de Médicis son neveu, pour  
 visiter l'Empereur de sa part , & sçavoir de  
 lui le jour précis auquel il souhaitoit que  
 se fit son Couronnement, afin que Sa Sain-  
 teté se tint prête pour aller à Bologne au  
 tems dont on seroit convenu. Charles lui  
 déclara , qu'il souhaitoit avec passion que  
 cette cérémonie se fit au jour de sa nais-  
 sance. Le Cardinal ne demeura que six jours

*Le Car-  
 dina de  
 Médicis  
 envoyé  
 à Gé-  
 nes.*  
 1529.

à Gènes, parce que le Pape lui avoit recommandé de revenir au plutôt à Rome, afin qu'on fît tous les préparatifs nécessaires pour le voyage de Bologne, qui devoient être magnifiques, afin de faire plus d'honneur à la cérémonie du Couronnement, Charles de son côté envoya, pour visiter de sa part le Pape, Don Diego de *Cordonè* Marquis de los Fanos, qui fut accompagné dans cette Ambassade de vingt-quatre jeunes Gentils-hommes, qui s'étoient mis à la suite de l'Empereur pour voir l'Italie, & la solemnité du Couronnement, qui devoit être la plus magnifique que l'on eût vû, depuis long-tems. Cet Ambassadeur fut extrêmement bien reçu du Pape, & s'en retourna bien-tôt après à Gènes, où il trouva l'Empereur à la veille de son départ, qui arriva deux jours après. Il dit des merveilles à Sa Majesté Impériale, des préparatifs extraordinaires qui se faisoient à Rome, pour le voyage du Pape à Bologne, & de tout le sacré College, qui le devoit accompagner, avec une magnificence sans égale.

## ARTICLES

*De la Paix appellée des Dames , entre  
l'invincible Empereur Charles - Quint ,  
& le Roi très-Chrétien François I. faite  
à Cambrai , le 5. Août 1529.*

**A**U nom de Dieu Nôtre Seigneur , de  
la Glorieuse Vierge Marie, & de toute  
la Cour Céleste , à leur Gloire & hon-  
neur. On fait sçavoir à tous ceux qu'il ap-  
partiendra : Que pour remedier aux mal-  
heurs extrêmes dont la Chrétienté est  
accablée , par les progrès des Armées &  
de la Tyrannie des Ennemis de la Foy Ca-  
tholique , qui ont profité des Guerres lon-  
gues & cruelles qui durent depuis long-  
tems entre le très - puissant & Invincible  
Prince Charles V. Empereur des Romains  
toujours Auguste , Roi des Espagnes , des  
deux Siciles & de Jerusalem, &c. Archiduc  
d'Aûtriche , Duc de Bourgogne , Comte de  
Flandres & du Tirol , &c. & le Roi de  
France Très-Chrétien François I. on a con-  
clu & résolu , moyennant le secours & la  
miséricorde de Dieu , de mettre fin à tous  
les maux que souffre la République Chré-  
tienne , & la sainte Mere Eglise , en éta-  
blissant une bonne Paix à jamais durable  
entre

298 LA VIE DE CHARLES V.  
entre ces deux Très-puissans Princes.

Pour cet effet, la Sérénissime Princesse Marguerite Archiduchesse d'Aûtriche, Duchesse Doüairiere de Savoye, Comtesse de Bourgogne, de Charles-Roi, de Clermont, de Bangey, de Bergar, de Salines, de Malines &c. Tante du Très-puissant & très-invincible Prince Charles V. Empereur des Romains &c. Gouvernante pour son Auguste Majesté de la basse Allemagne, d'un côté. Et de l'autre, Madame Louïse Duchesse Doüairiere d'Angoulême, & d'Anjou, Comtesse du Maine, & de Beaufort, Mere du Serenissime & Très-Chrétien Prince François I. de ce nom Roi de France, toutes deux poussées par l'affection tendre qu'elles ont pour ces deux Princes, qui leur touchent de si près, & par le desir qu'elles ont de procurer une Paix commune entre ces deux Princes Serenissimes leurs Amis & Alliez, & après avoir obtenu d'eux chacune les pleins pouvoirs nécessaires & accoûtumez, elles ont travaillé, négocié, conclu & arrêté les Articles suivans.

I. Que le Traité de Madrid du 12. Janvier sera inviolablement observé entre ces deux Princes, Charles V. Empereur invincible, & le Roi de France Très-Chrétien François I. excepté les Articles qui  
sont

sont specifiez ci - dessous.

II. Qu'il y aura une bonne & ferme Paix entre ces deux Princes. Que toutes Guerres & inimitiez cesseront entre eux, & qu'ils seront réciproquement Amis, ou Ennemis chacun des Amis, ou des Ennemis de l'autre.

III. Que le Roi Très-Chrétien François I. en faveur de la Paix, & pour délivrer le Dauphin & le Duc d'Orleans, ses deux Fils prisonniers entre les mains de l'Empereur, sera obligé de donner à ce Prince pour leur rançon la somme de deux millions d'écus-soleil, qui seront divisez en trois parts, dont les deux seront pour Sa Majesté Impériale, & l'autre tiers pour Madame l'Archiduchesse Marguerite sa Tante. Laquelle somme sera payée en bonne Monnoye courante & réelle, entre-ci & le premier Mars prochain; & lors que la dite somme sera payée, les deux Princes prisonniers seront mis en liberté, & remis entre les mains de telles Personnes que le Roi Très-Chrétien leur Pere enverra pour cet effet, en la maniere accoutumée en telles occasions.

IV. Qu'en vertu du present Traité ledit François I. sera obligé dans six semaines, à compter du jour de la ratification qui en sera faite par Sa Majesté Impériale, de retirer son Armée & toutes les Troupes qu'il

a en Italie , & particulièrement en Piémont , de quelque nature qu'elles soient , & de quelque Nation qu'elles puissent être , avec leurs armes & bagage , & que cet Article sera executé avant que l'on mette les Princes en liberté.

V. Que ledit Roi Très - Chrétien sera obligé , quinze jours après la Ratification du present Traité , de vuidier la Ville & Château d'Hesdin , & de les remettre entre les mains de l'Empereur , comme étant une dépendance de la Comté d'Artois , avec toutes les Armes , Munitions , Artillerie qui y étoient lors que ladite Place fut prise par le Roi de France , excepté les biens meubles , qui seront rendus à la Dame de Reus.

VI. Que ledit Roi Très - Chrétien tant pour lui , que pour tous ses Successeurs à perpetuité , renonce à toute sorte de droits & juridictions que ses Prédecesseurs auroient eu , ou prétendu , ou que lui , ou ses Successeurs pouroient prétendre à l'avenir sur les Comtez de Flandres & d'Artois. Comme aussi il renonce à tout ce qu'il pouroit prétendre sur les Villes d'Arras, Tournai , Tournaisis , & S. Amans , conformément au Traité de Madrid , aussi-bien que la Dame d'Angoulême mere dudit Roi Très-Chrétien : confirmant l'un & l'autre par le present Traité, la renonciation qu'ils en

en ont faite, par ledit Traité de Madrid.

VII. Que ledit Roi très-Chrétien, tant en son nom que de tous ses Successeurs au Royaume & à la Couronne de France, a renoncé & renonce à toutes sorte de droits, juridictions, ou prétentions qu'il pourroit avoir sur la Châtellenie de Liladuai, & d'Orches, en quoi qu'elles pussent confister. Comme aussi ladite Dame d'Angoulême, en ce qui la concerne, en cede tous ses droits à Sa Majesté Impériale, pour les incorporer à perpétuité à sa Comté de Flandres.

VIII. Que tant ledit Roi très-Chrétien, pour lui & ses Successeurs, que ladite Dame Comtesse d'Angoulême sa Mere, comme ayant plein pouvoir de lui, cèdent à l'invincible Empereur Charles-Quint, tous les droits, juridictions, & prétentions, qu'ils pourroient avoir sur la Ville de Mortagna, sur le Diocèse de Tournai, & l'Abbaye de Saint Amans.

IX. Que le Roi très-Chrétien, tant pour lui que pour ses Successeurs au Royaume de France, & ladite Dame sa Mere ici presente, comme ayant pouvoir dudit Roi son Fils, cèdent aussi audit invincible Empereur Charles-Quint, tous droits de juridiction & de Seigneurie, que lui ou ses Prédécesseurs pourroient avoir eu, ou qu'ils pourroient prétendre sur la Ville d'Arras

& ses appartenances , & Diocése.

X. Que ledit Roi très-Chrétien , pour lui & ses Successeurs , & ladite Dame sa mere pour lui , renoncent à toute sorte de fief , d'hommage , & de serment de fidélité , qu'ils pourroient prétendre sur la Comté d'Artois & autres ci-dessus spécifiés.

XI. Que Sa Majesté Impériale de son côté , tant en son nom que de tous ses Successeurs , cède & remet audit Roi très-Chrétien , & à ladite Dame Duchesse d'Angoulême sa mere , & à perpetuité , toute sorte de droits Seigneuriaux , fiefs , domaines , juridictions , de quelque nature qu'ils puissent être , qu'il pourroit avoir sur les Villes & Châtellenies de Peronne , Mondidier , & Roye : comme aussi sur les Comtez de Bologne , Guines , Pontieu , & autres Seigneuries situées , sur la Riviere de Somme , de l'un & l'autre bord , en quoi qu'elles puissent consister.

XII. Qu'en vertu du present Traité , & conformément à celui de Madrid , l'invincible Empereur Charles-Quint cède , renonce , & donne , tant en son nom , que pour tous ses Successeurs , au Roi très-Chrétien & à ses Successeurs , tous droits ou prétentions qu'il pourroit avoir sur la Comté d'Humén.

XIII. Que Sa Majesté Impériale sera obligée de faire executer par ses Officiers  
de

de justice, les Sentences interlocutoires & définitives, qui auront été données par les Officiers dudit Roi très-Chrétien avant cette dernière Guerre contre quelque Prince, Seigneur, ou Prélat que ce soit desdites Comtez de Flandres & d'Artois.

XIV. Qu'en vertu du présent Traité, & dans l'espace de deux mois après la ratification, le Roi très-Chrétien François I. sera obligé de faire sortir tous les Officiers qu'il a dans Molina, afin que ceux de Sa Majesté Impériale y entrent en leur place.

XV. Que pour établir & maintenir une bonne intelligence & une paix inviolable entre les Peuples & les Sujets tant de Sa Majesté Impériale que du Roi très-Chrétien, ils travailleront chacun de son côté à ôter tout sujet de disputes & de différens, qui pourroient arriver dans les affaires du commerce, & qu'ils nommeront pour cet effet d'une & d'autre part des gens expérimentez pour régler les droits de chacun.

XVI. Que si le Roi très-Chrétien, ou d'autres pour lui avoient pris depuis, ou avant la nouvelle du présent Traité, quelque Ville, Château, Village, Seigneurie, ou Terre du Duché de Milan, ou des autres pais appartenans à Sa Majesté Impériale, il sera obligé de le rendre à Sadite Majesté Impériale, ou à ses Officiers qui auroient ordre de lui immédiatement après la ratification du présent Traité. XVII.

XVII. Quant au secours reciproque qu'ils se doivent donner contre les communs Ennemis, tant de l'Invincible Empereur Charles V. que du Roi très-Chrétien François I. cela se doit entendre seulement des Pais & Royaumes héréditaires de l'un & de l'autre, sans y comprendre les Etats de l'Empire, ni autres Pais que Sa Majesté Impériale possède ou pourroit posséder à l'avenir en Allemagne.

XVIII. Quant à la promesse du Traité de Madrid, par lequel le Roi très-Chrétien s'est obligé d'accompagner Sa Majesté Impériale à Bologne pour la cérémonie de son Couronnement, Sadite Majesté Impériale le tient quitte de cette obligation, à la charge qu'il sera tenu deux mois après en avoir été requis, de lui donner douze Galeres, quatre Vaisseaux, & quatre Gallions bien armez, & pourvûs de tous Matelots, Soldats, & Officiers nécessaires, aussi-bien que de toutes munitions de Guerre & de bouche pour six mois tout au moins, pour s'en servir en Italie, tant que Sa Majesté Impériale y sera, en tout ce en quoi elle pourroit en avoir besoin.

XIX. Mais comme on n'a point fait mention dans le Traité de Madrid des Fruits, Revenus, & Rentes, dont Sa Majesté Impériale & le Roi très-Chrétien ont jouï pendant la guerre, & qu'il en pourroit naître

tre des differens entr'eux, il a été convenu par le present Traité, que le dits Princes se tiennent quittes reciproquement de tous Revenus, Fiefs, Bénéfices, Usufruits, dont ils peuvent avoir jouï l'un & l'autre, & promettent de ne se rien demander, ni prétendre là dessus.

XX. Qu'en vertu du present Traité, toute sorte de Priviléges, Droits, Franchises, qui auront été accordées à leurs Sujets, tant par Sa Majesté Impériale, que par le Roi très-Chrétien, leur seront maintenües & confirmées reciproquement, selon toute l'étenduë portée par les Lettres Patentes qui leur ont été accordées; à moins qu'on ne fût obligé d'y apporter quelque changement, lequel ne se pourra faire au préjudice desdits Peuples, mais seulement à leur avantage.

XXI. Que tous Prisonniers de guerre qui auront été faits tant sur la Terre que sur les Vaisseaux, tant Officiers que Soldats, des Armées de Sa Majesté Impériale & du Roi très-Chrétien, tant ceux qui ont été pris avant, que depuis le Traité de Madrid, seront mis en liberté, en payant la rançon ordinaire, exceptez ceux de Naples & de Sicile, qui auront porté les Armes contre Sa Majesté Impériale.

XXII. Que Jean Comte de Pontievre Seigneur d'Aguilar & de Brisac, fils du Comte

te de Pontievre, qui quitta le service de France pour embrasser celui de l'Empereur, où il est mort, sera rétabli dans tous ses biens & Etats, en quoi qu'ils puissent consister. Il est entendu que de la même chose se fera à l'égard du Seigneur Laurent de Correvod. Et quant aux heritiers de Charles Duc de Bourbon & d'Auvergne, on observera exactement tout ce qui est porté par le Traité de Madrid.

XXIII. Que la Dame Duchesse de Vandôme sera rétablie aussi en tous ses biens, facultez, & droits tels qu'ils puissent être, dans les Terres & Seigneuries de l'Empereur, en la même maniere qu'elle en jouïssoit avant la guerre.

XXIV. Qu'en ce Traité sera compris premierement & principalement nôtre S. Pere le Pape, & le Saint Siege Apostolique, & que tant ledit Empereur, que le Roi de France, le défendront, & lui conserveront l'autorité, & la préeminence qui lui est dûë, & qu'ils travailleront conjointement, à faire rendre à sa Sainteté les Villes & lieux qui appartiennent au Saint Siège, & qui en ont été démembrez, & usurpez par d'autres. De plus sont compris aussi dans le present Traité, comme principaux Contractans les Rois d'Hongrie d'Angleterre, de Pologne, de Danemarc, de Portugal, & d'Ecolle, & ladite Dame, Archiduchesse

le Tante de Sa Majesté Impériale. Y seront encore compris comme amis & alliez les Seigneurs Electeurs, le Cardinal de Liège, les Seigneurs des Pais-Bas, les Ducs de Bretagne, de Savoye, & autres Princes de l'Empire, de l'obéissance de Sa Majesté Impériale, & Sa Majesté Impériale & le Roi très-Chrétien, pourront pendant l'espace de six mois y comprendre ceux qu'ils trouveront à propos.

XXV. Que lesdits Seigneurs, l'Empereur & le Roi de France, ratifieront au plûtôt qu'il leur sera possible le present Traité, & s'envoyeront reciproquement chacun sa ratification, qui sera jointe parole par parole à celle de Madrid, & que l'un & l'autre jureront solennellement, sur les SS. Evangiles, sur le bois de la Croix, en presence du Saint Sacrement, & des Ambassadeurs qu'ils enverront pour cet effet, l'observation de tous les articles contenus en ce Traité sans exception.

XXVI. Que le Roi très-Chrétien ratifiera, & jurera en la forme susdite, d'observer, non-seulement le present Traité, mais encore celui de Madrid, en même-tems & avec les mêmes formalitez, solennellement dans l'Evangile d'une Messe en presence de tout le peuple, & de tous les Ministres publics; & particulièrement des Ambassadeurs de Sa Majesté Imperiale, de  
 quoi

quoy on fera dresser incontinent les Actes nécessaires par main de Notaire.

XXVII. Que le Roi très-Chrétien fera ratifier & approuver les deux dits Traitez, tant par ses Parlemens, que par les États de chaque Province de son Royaume, auxquels il fera jurer & promettre, que ces deux Traitez seront inviolablement observez & à perpetuité, & qu'il fera enregistrer tous ces actes & formalitez dans tous les Parlemens du Royaume, & particulièrement en celui de Paris, à la diligence des Procureurs du Roi, & que le tout sera confirmé par Sadite Majesté très-Chrétienne.

XXVIII. Qu'on envoyera à Sa Majesté Impériale les propres originaux, ou des copies authentiques, signées de la propre main de ceux qui auront signé l'original de toutes ces formalitez & actes d'approbation, de ratification, de publication, de prestation de serment; & que tout cela sera remis entre les mains de Sa Majesté Impériale avant que le Dauphin, & le Duc d'Orleans soient mis en liberté.

XXIX. Que Sa Majesté Impériale s'oblige aussi reciproquement de faire ratifier, confirmer, & approuver les deux Traitez, après les avoir ratifiez elle même, par son grand Conseil, & tous autres, sa Chambre des Comptes, & particulièrement par les États des Pais-Bas: & que le Roi Fran-

çois I. enverra des Ambassadeurs, qui assisteront au serment que fera l'Empereur, & qu'on en enverra des copies autentiques au Roi Très-Chrétien.

XXX. Que l'Empereur fera publier la paix dans tous ses Royaumes, & États, au-deçà, & au-delà des Monts, immédiatement après qu'elle aura été ratifiée, & que le Roi Très-Chrétien en fera de même dans toutes les Provinces & lieux de son Royaume.

XXXI. Que vû les desseins cruels & insatiables du barbare Solyman contre la Chrétienté, & qu'il n'y a que trop d'apparence, qu'il est pour faire ses derniers efforts & les exécuter, ou du côté de la Hongrie, pour s'ouvrir une porte pour entrer en Allemagne, ou du côté des Royaumes de Naples & de Sicile pour entrer jusqu'au cœur de l'Italie. Le Roi François I. promet en tel cas pour lui & pour ses Successeurs, à l'Empire & aux Royaumes de Naples, & de Sicile, de faire paroître en qualité de Roi très-Chrétien, son zèle pour la Foi, & pour la Chrétienté, en donnant tout le secours possible pour la défense de la cause commune; sçavoir, que s'il arrivoit que les Turcs vinsent à attaquer Vienne une seconde fois, ledit Roi de France enverra avec toute la diligence possible un secours de trois mille chevaux, & de dix mille hommes de pied, outre les volontaires qui vou-

dront signaler leur zèle , en une telle occasion , & que s'ils venoient à attaquer les Royaumes de Naples & de Sicile , le Roi très - Chrétien seroit obligé d'envoyer vingt-cinq Galeres bien armées , pour agir conjointement avec l'Armée Navale de Sa Majesté Impériale ; & qu'enfin les Troupes dudit Roi très-Chrétien , tant de terre que de mer , pour ledit secours de Vienne seroient entretenues pendant six mois , aux dépens dudit Roi très-Chrétien , & en cas qu'on fit des prises sur l'ennemi , que chacun y auroit part à proportion.

XXXII. Finalement que le present Traité , en tous ses chefs & articles ci-dessus specifiez sera avant toutes choses signé par les susdites Dames l'Archiduchesse Marguerite , & Louïse Duchesse Douairiere de Vandôme , comme étant celles qui ont négocié & conclu la presente Paix en vertu du plein pouvoir qu'elles en ont reçu , de l'invincible Empereur , & du Roi très-Chrétien : qu'elles en jureront toutes deux l'observation & la ratification, sur les SS. Evangelies , sur les SS. Canons de la Messe , & en presence du Saint Sacrement de l'Autel : & s'obligeront d'en donner des Copies authentiques signées de leur main à qui il appartiendra. Donné à Cambrai aujourd'hui 5. Août 1529.

MARGUERITE LOUISE.

LA



L A V I E  
 D E  
 L' E M P E R E U R  
 C H A R L E S V.

I. PARTIE. LIVRE V.

*Année 1530.*

---

A R G U M E N T.

D U C I N Q U I E ' M E L I V R E .



LE Prince d'Orange destiné à commander le siège de Florence. Le Cardinal Pompée Colonne fait Vice-Roi de Naples en sa place. Charles part de Gènes,

112 LA VIE DE CHARLES V.

» avec quelle pompe. Il va à Milan. Il  
 » part pour Plaifance. Trois Cardinaux  
 » Légats le vont recevoir de la part du  
 » Pape , à l'extrémité de la Jurifdiction  
 » de cette Ville. Serment qu'il leur fait.  
 » Don Antonio di Leva le va voir , & en  
 » reçoit beaucoup de careffes. Il poursuit  
 » fon voyage vers Bologne. Accompagné  
 » par le Duc de Ferrare. Plusieus parti-  
 » cularitez de fon entrée à Bologne. Ré-  
 » ception que lui fit le Pape. Compli-  
 » mens & Prefens qu'ils fe font récipro-  
 » quement l'un à l'autre. Le Pape &  
 » l'Empereur fe rendent vifite , formali-  
 » tez qui y font obfervées. Charles don-  
 » ne Audience aux Ambaffadeurs , & par-  
 » ticulierement à ceux de Venife. Con-  
 » cours & abondance dans Bologne. Bon  
 » ordre donné pour les logemens. Le Duc  
 » Sforza rétabli dans fa Duché de Mi-  
 » lan. Paix entre l'Empereur & François I.  
 » célébrée à Bologne. Commencement  
 » des cérémonies. Le Pape & l'Empereur  
 » vont à l'Eglife. Coûtume de Couron-  
 » ner les Empereurs avec trois Couron-  
 » nes. Charles eft fait Chanoine de faint  
 » Pierre. Il donne à laver au Pape à la  
 » Mefle. Il eft couronné , cérémonies ob-  
 » fervées. Il baife les pieds du Pape. Au-  
 » tres cérémonies fur lesquelles les Au-  
 » teurs ne font pas d'accord. Charles eft  
 » » procla-

proclamé Empereur , en quelle manie-  
 re. Description des particularitez de la  
 Cavalcade du Pape & de l'Empereur  
 par la Ville. Du Festin magnifique qu'on  
 fit. Il va à l'Audience du Pape en ha-  
 bit de Cavalier. La Ville le régale ,  
 Observations curieuses là-dessus. Il court  
 un grand danger par un accident fâ-  
 cheux. Préparatifs pour le siège de Flo-  
 rence. Ordres pour la convocation de  
 la Diette à Ausbourg. Passion extraor-  
 dinaire du Pape Clement pour l'agran-  
 dissement de sa Maison , & son impa-  
 tience de la voir monter à la Souve-  
 raineté. Charles part de Bologne , & le  
 Pape bien-tôt après lui. Les Florentins  
 fort allarmez délibèrent , s'il faut se  
 défendre , ou se rendre. Avis différens  
 là-dessus. On se détermine à se défen-  
 dre. Siège de Florence. Combat & mort  
 du Prince d'Orange. Les Florentins se  
 défendent courageusement. Charles pro-  
 longe la Diette , & pourquoi. Déplai-  
 sir qu'il sent des affaires de la Religion  
 en Suisse. Fausseté d'Ulloa. L'Empereur  
 arrive à Ausbourg , & la réception qu'on  
 lui fait. Ouverture de la Diette avec  
 plusieurs particularitez. On y presente  
 & on y lit la Confession de Foi des Lu-  
 thériens. Dépit que cela fait aux Catho-  
 liques. Origine du mot de *Protestant*.

» Réponse de l'Empereur à cette Confes-  
 » sion de Foi. Délibération contre les Lu-  
 » thériens. Fin de la Diette , & la der-  
 » niere résolution qu'on y prend contre  
 » eux. Conjuracion découvertes à Rho-  
 » des pendant le siège de cette Place. Le  
 » Grand-Maître va voir Solyman après  
 » que la Ville est renduë. Solyman lui  
 » rend sa visite , & lui témoigne beau-  
 » coup de générosité. Le Grand-Maître  
 » avec ses Chevaliers se retirent à Can-  
 » die. De-là ils vont à Messine , & puis  
 » à Rome. Clement VII. leur donne la  
 » Ville de Viterbe. Les Chevaliers cher-  
 » chent un établissement fixe. Charles leur  
 » offre l'Isle de Malthe. Ils envoient la  
 » reconnoître. Privilèges accordez aux  
 » Chevaliers par l'Empereur en leur don-  
 » nant Malthe , Gozo , & Tripoli , plu-  
 » sieurs particularitez amplement rappor-  
 » portées. Le Grand-Maître envoie des  
 » Députez au Vice-Roi de Sicile pour  
 » lui prêter serment de fidélité au nom  
 » de la Religion , & pour recevoir l'in-  
 » vestiture de cette Isle. Formalitez ob-  
 » servées en cette occasion. Véritable mo-  
 » tif de Charles quand il fit cette Dona-  
 » tion. Les Chevaliers vont s'établir à  
 » Malthe. Albert Marquis de Brandebourg  
 » Grand-Maître de l'Ordre Teutonique  
 » rend cette Dignité héréditaire dans sa  
 » Famil-

Famille , aussi-bien que le Duché de Prusse. Il embrasse la Religion Luthérienne. Les Chevaliers font un nouveau Grand-Maître. Ils se mettent sous la protection de Charles V. Albert est dépoüillé de sa Dignité. Mis au ban de l'Empire. Plusieurs autres particularitez sur ce sujet.

**L**E Cardinal de Médicis qui n'avoit pas moins de passion pour l'élevation de sa Maison, que le Pape son Oncle, n'avoit pas manqué de solliciter instamment l'Empereur de faire au plutôt les préparatifs nécessaires pour le siège de Florence. Et l'Empereur de son côté, pour porter le Pape à faire le voyage de Bologne avec plus de contentement, & avec la plus grande magnificence que l'état de la Ville de Rome, qui se ressentoit encore de son saccagement, le pourroit permettre, afin que cette Pompe fît plus d'honneur à la cérémonie de son Couronnement; déclara au Cardinal, qu'il avoit résolu d'employer pour un siège de cette importance le Prince d'Orange Vice-Roi de Naples, Capitaine de grande expérience. Il lui envoya même l'ordre en sa présence, de se préparer pour commander son Armée dans une entreprise des plus importantes, & mit en sa place pour le

*Prince  
d'Orange, le  
Cardinal  
Cologne.*

1530.

Gouvernement du Royaume, le Cardinal Pompée Colonne, fort attaché aux intérêts de Clement VII. car c'étoit lui seul presque qui l'avoit élevé au Pontificat, ce qui lui fut fort agréable.

*Charles  
part de  
Gènes.*

Enfin Charles partit de Gènes le dix-huit Novembre ( d'autres disent que ce fut au mois d'Octobre ) avec plus de pompe & plus d'ordre qu'il n'y étoit entré. Le Senat en corps au nombre de quarante des plus considérables, sortit pour l'accompagner, en robe rouge à cheval. Il marchoit deux à deux. L'Empereur étoit aussi à cheval au milieu, entre le Doge & André Doria, & on l'accompagna en cette maniere jusqu'au bout du Faubourg de Saint Pierre des Arenes. Il s'arrêta en plusieurs Villes & lieux du Milanois, plutôt pour passer le tems qui restoit jusqu'au mois marqué pour son Couronnement, que pour aucune autre raison. Par tout il fut reçu & régalaé selon le pouvoir des lieux où il passoit. Le 22. Décembre il alla à Milan, pour y passer les Fêtes de Noël, & le jour même de Noël il se fit voir publiquement dans la Cathedrale en habit Impérial, & fut reçu par l'Archevêque avec les formalitez dûes à Sa Majssté Impériale. Les Habitans le régalerent avec beaucoup de magnificence pendant qu'il séjourna dans  
leur

leur Ville , après lui avoir fait tous les honneurs possibles à son entrée.

Au commencement de l'année suivante , le tems fut si beau , & si temperé , qu'il sembloit que Dieu vouloit favoriser les desseins & le voyage de Charles-Quint. Il partit donc de Milan , & alla à petites journées à Plaisance , où il fut reçu des Habitans avec pompe. Là se trouverent trois Cardinaux à latere , que le Pape avoit envoyez pour lui aller au-devant. Ils avoient ordre exprès du Pape de faire faire à l'Empereur le serment que la Cour de Rome prétend que doivent faire les Empereurs ; sçavoir , de jurer avant que d'entrer sur les Terres de l'Eglise , qu'ils ne feront jamais rien contre les païs qui sont de sa juridiction. L'Empereur ne manqua pas de s'appercevoir du dessein du Pape , quand il exigeoit un pareil serment , desorte que pour ne pas faire du tort aux intérêts de l'Empire , après avoir fait le serment solennellement dans les propres termes contenus au cérémonial Romain , il ajoûta , qu'il n'entendoit pas que son serment pût porter aucun préjudice à ses Droits , faisant connoître clairement par une telle protestation , qu'il se réservoir ses légitimes prétentions sur les Villes de plaisance & de Parme , comme ayant été de la dépendance du Du-

Reception  
qu'on  
fait à  
Charles  
V. à  
Plaisance.

ché de Milan qui avoit toujours été fief des anciens Empereurs Romains.

Accueil  
qu'il  
fait à  
Leva.

D. Antonio di Leva, Capitaine d'une réputation extraordinaire, & qui pendant que Lautrec troubloit le Royaume de Naples, avoit défait à la Bataille de Landrano, & pris prisonnier le Comte de S. Paul, Généralissime des Armées de François I. dans la Lombardie, alla à Plaisance pour faire la révérence à l'Empereur, qui lui fit l'accueil du monde le plus favorable & toutes les caresses possibles, jusqu'à l'embrasser. Comme il étoit alors fort vieux & plus que septuagénaire, & d'ailleurs travaillé de la goutte depuis long-tems, l'Empereur le fit assis auprès de lui, & voulut qu'il se couvrît. Voyant que Leva ne vouloit pas, il lui mit lui-même son chapeau sur la tête, en lui disant : *qu'un Capitaine Italien, qui avoit servi si glorieusement pendant soixante Campagnes, méritoit bien de jouir du privilège des Grands d'Espagne, d'être assis & couvert à l'âge de 73. ans en présence d'un Empereur qui n'en avoit que trente.* Il prit beaucoup de plaisir à lui entendre faire le recit de tant d'occasions où il s'étoit trouvé : car aussi ce grand Capitaine avoit fait les plus belles actions du monde, & remporté plusieurs glorieuses victoires. Et quoi que depuis l'âge de 45.  
ans

ans il eût été souvent blessé & estropié , & tourmenté de la goutte , il eut pourtant toujours tant de force d'esprit , que quand il ne pouvoit aller à cheval , il se faisoit porter à l'Armée en Litiere , & étoit si diligent à donner les ordres nécessaires , que jamais il n'a manqué aucune entreprise , ni laissé de gagner plusieurs Batailles , & de prendre plusieurs Villes & Places.

Cependant Charles qui attendoit avec impatience le jour de son Couronnement , fit préparer toutes les choses nécessaires pour la pompe de ses équipages. Deux choses lui causoient cette impatience. La première c'est qu'il souhaitoit d'aller au plutôt en Allemagne pour mettre ordre aux affaires de la Religion broüillées par les Luthériens , & pour assembler des forces contre Soliman , qui donnoit des marques manifestes d'en vouloir à la Hongrie , ayant résolu d'aller en personne à cette guerre. L'autre , où la vanité avoit un peu de part , étoit de se voir mettre la Couronne sur la tête par un Pape , qu'il avoit tenu en prison pendant six mois , & qui venoit exprès de Rome à Bologne pour cela. Il croyoit aussi , que la solemnité de cette cérémonie étoufferoit tous les sentimens desavantageux qui s'étoient répandus dans toute l'Europe contre lui , &

*Il pour-  
suis son  
ch. min  
pour al-  
ler à  
Bologne.  
1530.*

particulièrement entre les Ecclesiastiques, qui publioient par-tout, qu'il étoit indigne d'être Empereur, depuis qu'il avoit fait saccager Rome, & tenu le Pape en prison. Il pourroit bien être aussi que le Pape de son côté ne souhaitoit pas avec moins d'impatience, ce jour, où il devoit voir prosterné à ses pieds ce formidable Empereur qui l'avoit si cruellement traité. L'Empereur partit ensuite de Plaisance, & alla à Parme par le chemin de Lodi, toujours accompagné des trois Cardinaux Légats. Le Duc Alphonse de Ferrare lui alla au-devant jusques sur les frontieres de la Duché, avec un grand cortège, & le conduisit à Modéne & à Reggio, où il le régala pendant plusieurs jours, & puis l'accompagna jusqu'à Bologne.

*Son entrée  
à  
Bologne.*

Charles entra ainsi dans cette Ville où le Pape étoit arrivé six jours auparavant. Il montoit un cheval blanc, & portoit le casque & la cuirasse, le harnois de son cheval étoit couvert de riches broderies, & parsemé de pierreries : & comme on avoit sçû, que son entrée à Gènes s'étoit faite avec beaucoup de confusion, le Sénat de Bologne pour éviter ce désordre, & rendre cette entrée plus remarquable, fit mettre des barrières dans toutes les rues où il devoit passer. Les trois Cardinaux Légats avoient quitté l'Empereur  
deux

deux lieues avant qu'il arrivât à Bologne, pour informer Sa Sainteté de son arrivée. Tous les Sénateurs sortirent de la Ville pour lui aller au-devant, à cheval & en habits de cérémonie les plus magnifiques, & ensuite ils marcherent devant lui deux à deux, comme pour lui montrer le chemin, & lui faire faire place. Tous les Professeurs & Docteurs de l'Université, & tous ceux qui avoient quelque charge dans la Ville lui allerent au-devant plus de deux cens pas hors la porte de la Ville. Les plus considérables d'entr'eux portoient un Dais haut & quarré, de Brocard d'or & de velours cramoisi : vingt-quatre d'entr'eux portoient chacun un des bâtons dorez qui soustenoient le Dais, & se relevoient de tems en tems les uns les autres, afin que chacun eût part à cet honneur extraordinaire. L'Empereur étoit sous le Dais en habit de guerre, comme on vient de le dire, faisant paroître un air martial, qui inspiroit de la vénération & de la terreur, mais qui étoit tempéré par une douceur, & une certaine joye sur son visage, qui témoignoit, qu'il recevoit ces honneurs avec beaucoup de plaisir.

Immédiatement après l'Empereur venoit Don Antonio de Leva, qui étoit monté à cheval avec toutes les peines du monde,

monde , & par pure complaisance pour les grands Seigneurs de la suite de Charles , qui souhaitoient d'avoir un si grand homme à leur tête. Deux Gentilshommes tenoient la bridé de son cheval , l'un d'un côté & l'autre de l'autre , & deux autres se tenoient à ses côtez , à cause de son grand âge , & qu'il ne pouvoit se servir de ses mains , quoi que pourtant il portât l'habit & le bâton de Général. On remarqua qu'il ne fit que pleurer pendant toute la cérémonie , de la joye qu'il avoit , de se voir encore envie après soixante campagnes , où il avoit reçu 47. blessures , & à cause de l'honneur qu'il recevoit dans cette cérémonie. Après lui venoient trois à trois quatre-vingts Princes , Ducs , Marquis , Comtes , ou grands Capitaines , tous superbement habillez d'un riche brocard , chacun avec ses Armes , & montez sur des chevaux de grand prix , & deux Estafiers avec leurs riches livrées qui marchaient devant chacun d'eux. Après tous les autres & le dernier venoit André Doria , portant ses habits & ornemens de grand Amiral , magnifiques & pompeux. Il étoit servi de douze Officiers Généraux de la marine , portant le Cimenterre nud à la main , ayant à l'entour d'eux cinquante matelots à pied , tous habillez de soye , à la matelote , &

marchands découverts. Après cela venoit l'Enseigne Impériale , où étoit gravée l'Aigle Romaine en or , portée par le Vice-Gonfalonier de l'Empire , suivi des Officiers , & serviteurs de la Maison de l'Empereur.

On marcha en cet ordre , au son des Trompettes , des Tambours , & des Fifres jusqu'à la place de l'Eglise Cathédrale de S. Petronio. Là on avoit dressé un grand & large échaffaut de bois , couvert de riches Tapis , où le Pape assis sur un Trône en habits Pontificaux , & portant la Triple Couronne sur la tête , attendoit l'Empereur. En arrivant Charles descendit de cheval , plus de vingt pas loin de l'échaffaut , au milieu de plus de soixante Ambassadeurs qui l'attendoient , ou qui étoient à sa suite , & des plus grands Seigneurs de sa Cour. Il s'approcha en cette maniere de l'échaffaut , marchant au milieu de deux vieux Cardinaux Evêques , & monta ainsi les degrez de l'échaffaut. On ne le vit pas plûtôt dans ce lieu élevé , que chacun s'estima heureux , de voir les deux plus grands Princes du Monde , le Pape & l'Empereur , l'un auprès de l'autre , & en bonne union , après tant de guerres & de différens , & ce qu'il y eut de plus admirable , c'est qu'on ne vit aucune marque de tristesse sur le visage de  
l'un

*Il est  
resté dans  
Pape*

l'un ni de l'autre. Charles s'approcha du Pape en habit de guerre, & se mit fort humblement à genoux devant lui, mais il ne lui baïsa pas les pieds, comme quelques-uns l'ont écrit. Alors le Pape se leva, releva l'Empereur de sa propre main, l'embrassa, le baïsa aux deux joues, & écouïta debout le compliment suivant qu'il lui fit en Espagnol, en ces termes : *Santissimo Padre, Yo vengo à los pies de Vuestra Santidad, con à quel desso, que siempre hotenido, paraque ambos dos proveamos, y ordenemos la que conviene para el bien della Christianidad, por tantas partes combatida. Per lo qual pruego a Dios Nostro Senor, que pues ha sido contento de hazerme esta Merced, que nos favorezca, y nos de su gratia, de manera que esta mi vendita aproveche à todos los Christianos universalmente. C'est-à-dire : Très Saint Pere, je viens aux pieds de Vôtre Sainteté, dans le même dessoïn que j'ai touïjours eu, que nous donnions ordre ensemble, à tout ce qui peut contribuër au bien de la Chrétienté, affligée en tant d'endroits. Et je prie Dieu, qui m'a fait une si grande grace, qu'il veuille accompagner nos dessoïns de sa Benediction, & faire que mon arrivée puisse être utile généralement tous les Chrétiens. Le Pape qui entendoit fort bien l'Espagnol, lui fit la réponse suivante en Italien :*

Compliment.  
N<sup>o</sup> 530.

lien : *Certo ê che io, &c.* C'est-à-dire: Je puis vous assurer, que je n'ai jamais souhaité avec plus de passion que nôtre abouchement présent, de quoi j'appelle à témoin & Dieu & ses Saints, & je rends grâce à Sa Divine Majesté, de ce qu'elle vous a heureusement conduit par Mer & par Terre, & qu'il me donne la joye de vous voir ici, & que les affaires soient en tel état, que je ne doute pas, que par vôtre puissance, nous ne voyions bien-tôt la Paix rétablie dans l'Eglise, & généralement dans toute l'Europe.

Après ces complimens Charles fit présent au Pape d'une cassette d'argent, où il y avoit des Médailles d'or pesant douze livres. Et le Pape donna à l'Empereur un Aigle Impériale d'or pesante deux livres, & enrichie de belles Pierreries. Ensuite ils descendirent tous deux de l'échafaut par les mêmes degrez. L'Empereur étoit à la gauche du Pape, & avoit le chapeau sur la tête, comme il l'avoit eu parlant au Pape, & le Pape portoit sa Triple Couronne. Il accompagna ainsi l'Empereur jusqu'à la porte de l'Eglise, où il prit congé de lui, & se retira dans son Appartement avec ses Prélats & ses Cardinaux. Cependant l'Evêque & le Clergé de cette Eglise reçurent l'Empereur à la porte, lui presenterent de l'eau benite, & l'ac-

*Le Pape & l'Empereur se séparèrent*

l'accompagnèrent jusqu'au grand Autel , en habits Sacerdotaux. Là il se mit à genoux sur un Prie-Dieu , que l'on y avoit mis avec des careaux en broderie sur un Tapis de pied. Il fit sa Priere pendant un quart-d'heure , puis s'étant relevé , l'Evêque & le Clergé le reconduisirent , & il s'en alla dans un appartement qu'on lui avoit préparé dans le Palais tout auprès de celui du Pape , accompagné par les Officiers de Sa Sainteté , des Magistrats de la Ville , & des principaux Seigneurs de la Cour.

*Le Pa-  
pe &  
l'Empe-  
reur si  
rendent  
visite.  
2530.*

Ensuite Charles reprit ses habits ordinaires , qui étoient fort riches , dîna en particulier , & fut rendre visite au Pape dans son Appartement sur le soir , sans descendre à la rue , & par une Gallerie qu'on avoit pratiquée de l'un à l'autre Appartement , afin qu'ils se pussent voir plus commodément. Le Pape le fut recevoir au bout de son Appartement en habit ordinaire , c'est-à-dire , en Rochet ouvert & bonnet rouge. Ils furent en conférence particulière près de deux heures , après quoi l'Empereur se retira , & le Pape l'accompagna jusqu'au haut de l'Escalier. Le lendemain matin le Pape rendit visite à l'Empereur en chaise , il passa par la rue , & entra par la grande porte de son Appartement. L'Empereur le fut recevoir au bas de l'Escalier , où il sortit de sa chaise , habillez l'un & l'autre

L'autre comme le jour précédent. Ils eurent encore une conférence secrète de plus d'une heure , après-quoi le Pape se retira , l'Empereur le conduisit jusqu'à la rue , où il entra en chaise. Il faut sçavoir que l'Empereur rendit sept visites au Pape pendant leur séjour à Bologne , & le Pape n'en rendit que trois à l'Empereur.

Charles ne fit autre chose ce jour-là , & le suivant , que recevoir des visites courtes , mais honnêtes des Ambassadeurs. Il y en avoit en si grand nombre , qu'il n'y eut ni Prince , ni République en Europe , hors ceux qui s'étoient déclarez Luthériens , qui n'eût envoyé ses Ambassadeurs avec la plus grande magnificence à Bologne , pour faire honneur à la cérémonie du Couronnement de l'Empereur. On assure qu'il y en assista plus de cent trente , chacun ayant un Cortège magnifique. La République de Venise se distingua particulièrement dans cette occasion , car pour faire paroître aux yeux du Pape & de l'Empereur sa magnificence & sa pompe , elle nomma pour Ambassadeurs *Marco Dandolo , Luigi Mocenigo , Girolamo Gradenigo , Lorenzo Bragadino , Nicolo Tiepolo , Antonio Soriano , Gabriel Venerio , & Gasparo Contareno*. Il n'y a point d'exemple dans toute l'Histoire de la République qu'elle ait jamais envoyé d'Ambassade si confide-

*Il donna audience aux Ambassadeurs qui étoient en grand nombre.*

considérable que celle-ci, soit pour le nombre des Ambassadeurs, ou par leur qualité, étant tous choisis entre les principaux Sénateurs, ou Procureurs; aussi fut-ce l'Ambassade qui parut avec plus d'éclat. On reconnut en cette occasion, la vérité du surnom qu'on donne à Bologne, qu'on appelle *Bologne la grasse*, car on y vit une abondance si extraordinaire de toutes choses, qu'on ne pouvoit comprendre où l'on pouvoit trouver une si grande quantité de grosse & de petite chasse. On n'avoit jamais donné un meilleur ordre aux Logemens. La Ville avoit fait préparer trente-cinq Palais, où il y avoit plus de trente lits en chacun, en divers appartemens, pour les gens de la suite du Pape & de l'Empereur, sans compter plus de soixante cabarets, & chambres de loüage, & un grand nombre de Bourgeois qui logerent la Noblesse.

Le Duc  
Sforze  
rétabli.  
1530.

Dans la première visite que le Pape rendit à l'Empereur, il lui recommanda avec chaleur les intérêts du Duc François Sforze, pour son rétablissement dans le Duché de Milan, ce que faisoit aussi avec beaucoup d'instance la République de Venise. Sforze étoit venu à Bologne plein de cette esperance, desorte que trois jours après l'arrivée de l'Empereur, il fut se jeter à ses pieds avec beaucoup de soumission,

par

par le conseil du Pape & des Ambassadeurs de Venise. L'Empereur lui pardonna , & lui répondit avec beaucoup de bonté, après l'avoir laissé parler à genoux pendant quelques momens , *Alzatevi signor Duca di Milano*. Levez-vous Monsieur le Duc de Milan : puis ayant fait entrer les Ambassadeurs de Venise , qui avoient accompagné le Duc , il lui parla en la maniere suivante, en leur presence : *Monsieur le Duc, vous m'avez sensiblement offensé par l'infidélité que vous m'avez faite , & je ne manque pas de moyens de m'en vanger. L'investiture du Duché de Milan , qui m'a été donnée par Miximilien mon Ayeul , seroit une prétention suffisante pour le retenir. Et si je voulois avoir égard aux droits de la guerre , j'aurois de bonnes raisons pour en demeurer maître , puis que je l'ai ôté plusieurs fois aux François à la pointe de l'épée , à force de sang répandu & par des dépenses immenses. Je veux pourtant bien vous établir , tant pour rendre la Paix plus générale , pour l'amour de Sa Sainteté , & de la République , qui m'en ont prié , que pour suivre mon inclination naturelle , qui me porte à perdre plutôt ce qui m'appartient , que de donner lieu de soupçonner seulement que je voulusse prendre le bien d'autrui.*

En conséquence de cela , la Duché fut restituée , avec l'investiture Impériale , & de

Publica  
tion de  
la Paix

de grands Privilèges. Mais les Vénitiens connurent bien par le discours de l'Empereur, que la Duché de Milan ne tenoit, comme on dit, que par un cheveu, à la Maison de Sforze ( en quoi ils ne se tromperent pas ) voyant bien que la Maison d'Autriche en avoit trop de besoin pour les intérêts de l'Empire, & pour tenir en union ses Etats d'Allemagne avec l'Espagne & le Royaume de Naples ; mais ils crurent, qu'il falloit temporiser. Le Duc étant établi, & n'y ayant plus d'obstacle à la Paix générale, puis que la particuliere étoit déjà publiée, le Pape & l'Empereur donnerent ordre, qu'on la publiât par-tout, ce qui fut exécuté. Le Duc Sforze s'obligea à deux choses envers l'Empereur, sçavoir de lui payer 400. mille écus en quatre ans prochains, cent mille écus en chacun. 2. D'épouser la Nièce de l'Empereur fille du Roi de Dannemark, qui avoit été chassé de son Royaume, & demeurer toujourns fidèle à l'Empereur. Tout cela fut exécuté.

*Estins.* On avoit préparé toutes choses pour faire les réjouissances de la Paix à Bologne le 17. Février. Le soir du 15. il arriva un Gentilhomme à l'Empereur qui lui portoit la nouvelle de la naissance d'un second Prince, dont l'Impératrice son Epouse avoit accouché. Il fut appelé Ferdinand, & ne vécut que peu de mois. Cette nouvel-  
le

Il donna grande joye à l'Empereur. Le soir même le Pape alla dans son Appartement l'en féliciter, & pendant deux jours entiers & une partie de la nuit il ne fit autre chose que recevoir des félicitations. On remit les réjouissances de la Paix au 21. afin de célébrer en même tems celles de cette naissance. La Noblesse Espagnole la voulut célébrer par un combat de cannes, en nombre égal de part & d'autre. Tous les Gentilshommes portoient des habits à la Morefque fort magnifiques, & le combat réussit fort bien. Le Pape & l'Empereur le virent d'une maison qui étoit sur la Place, & par une de ces fenêtres, où il y a des treillis de bois percé à jour, qui sert à voir sans être vû, que l'on appelle des Jalousies.

Le Pape & l'Empereur étoient dans une égale impatience de voir le jour du Couronnement. Celui-là parce qu'il brûloit d'envie de voir sa Maison élevée à la Souveraine puissance à Florence; & celui-ci, le souhaitoit avec passion, afin de pouvoir aller en Allemagne au plûtôt, où sa présence étoit si nécessaire. On en remit pourtant la cérémonie au vingt-quatre Février, jour de Saint Mathias, parce que c'étoit le jour de la naissance de l'Empereur, & que c'étoit un jour qui lui avoit toujours été heureux, où il avoit remporté une fameuse Victoire contre François I. fait ce Prince prisonnier

*Foires  
destiné  
au Cour-  
onnement.  
1530.*

prisonnier, & dans lequel il avoit bien réüssi en plusieurs autres entreprises. Ce jour étant donc arrivé, toutes choses prêtes pour la cérémonie, le Pape accompagné de quinze Cardinaux, vingt-deux Evêques, huit Abbez, & plus de quatre-vingt Prélats, se transporta le matin dans l'Eglise de *S. Petronio*, qui étoit magnifiquement ornée & tapissée, sur-tout le grand Autel étoit couvert de richesses inestimables. Peu après arriva l'Empereur en manteau Impérial, dont *Sforze Duc de Milan*, & *Charles Duc de Savoye* portoient la queue. Le Marquis d'*Astorga* portoit le Sceptre. Le Duc d'*Ascalona* l'épée. *Alexandre de Médicis*, déjà reconnu pour Gendre de l'Empereur, portoit le Globe, & le Marquis de *Montferrat* la Couronne de fer. Tous superbement habillez, & suivis d'un grand nombre de Ducs, Marquis, Comtes, Gentils-hommes, & Ambassadeurs, qui accompagnoient l'Empereur.

Usage  
des trois  
Couron-  
nes.

Mais avant que d'aller plus avant, & pour être mieux informé de tout ce qui concerne cette auguste cérémonie, il sera bon d'avertir, qu'on a accoûtumé de couronner les Empereurs de trois couronnes. La première est la Couronne d'Argent, que l'on garde à *Aix-la-Chapelle*, & où on a accoûtumé de faire cette cérémonie, parce que c'est alors qu'on déclare l'Empereur

Roi

*Roi des Allemans.* Charles l'avoit déjà reçu dans cette Ville-là, comme nous l'avons dit en son lieu. La deuxième est une Couronne de fer, que l'on garde dans la Ville de Monza en Lombardie, & par cette cérémonie on déclare l'Empereur *Roi des Lombards*, ce qui lui conserve les prétentions qu'il a sur l'Italie. Cette coutume fût introduite par Charlemagne, pour faire honneur, à ce qu'on dit, à la Lombardie, de laquelle il avoit reçu beaucoup de secours; mais la véritable raison en étoit que Charlemagne vouloit par-là maintenir l'autorité de l'Empereur en Italie. C'est pour cela qu'il ordonnoit expressément que l'on conservât cette Couronne dans la Ville de Monza, où on la garde encore aujourd'hui dans le Tresor, aussi-bien que le Decret de l'Empereur.

Mais quoi qu'on dise que cette Couronne est de fer, néanmoins cela n'est pas vrai, quoi que plusieurs Auteurs l'ayent dit, & particulièrement Lansei, qui a fait imprimer le voyage qu'il a fait en Italie en 1637. où il assure qu'à Monza on lui fit voir la Couronne dont on avoit accoutumé de couronner l'Empereur en cette Ville-là, qu'elle étoit toute de fer, travaillé & poli comme l'acier; il ajoute même qu'il l'avoit tenuë dans ses mains pendant demi-heure, à telles enseignes qu'il avoit remarqué

qu'elle commençoit à se rouïller; mais c'est un mensonge manifeste, car la vérité est que cette Couronne est toute d'argent, enrichie d'ouvrages d'or, & qu'il n'y a de fer qu'une petite pointe, qui se peut à peine remarquer. Le dessein de Charlemagne qui la voulut faire faire de la sorte, étoit de montrer, que pour conserver cette Couronne en Italie, il falloit employer le fer & la force. Charles-Quint allant à Bologne passa près de Monza, où il auroit pû aller se faire couronner, & satisfaire ainsi au Decret de Charlemagne, qui portoit que cette Couronne ne sortiroit point de Monza, mais que les Empereurs seroient obligez d'y aller en personne pour s'y faire couronner. Il ne voulut pourtant pas y aller, il voulut au contraire qu'elle fut portée à Bologne, par ceux qui avoient droit de la garder. On lui fit bien plusieurs humbles remontrances & supplications, afin qu'il lui plût de conserver à la Ville de Monza ses privilèges, mais il dit pour toute réponse, *qu'il n'avoit pas accoustumé de courir après les Couronnes, mais que les Couronnes lui devoient aller au-devant.*

*Il est* Cette Couronne fut donc portée en grande pompe à Bologne, par les Recteurs, & Gouverneurs de l'Eglise de S. Jean Baptiste de Monza, à laquelle elle appartenoit uniquement: & l'Empereur fit en cette occasion

*Couronne de cette Couronne*

tion

tion deux actions, l'une de générosité, & l'autre d'obligation. Celle de générosité fut, qu'il ne voulut pas que la Ville ni l'Eglise de Monza fit aucune dépense pour le transport de la Couronne, & qu'il envoya un Gentil-homme pour payer tous les frais, tant du voyage que du retour. Celle d'obligation fut, qu'il voulut que la cérémonie de ce couronnement se fit avec les mêmes formalitez, par les mêmes personnes, & de la propre main du premier Recteur de cette Eglise, tout comme si le couronnement se fût fait à Monza. Les Habitans de cette Ville eurent lieu d'être fort contens, que l'Empereur eût voulu les laisser jouir de leurs droits, dans une Ville étrangere, comme si ç'avoit été dans leur propre Jurisdiction. La cérémonie se fit dans l'Eglise S. Jean Baptiste de Bologne, trois jours avant l'autre couronnement dans l'Eglise de S. Petronio.

La troisième Couronne qu'on met sur la tête des Empereurs, est la Couronne d'or. La cérémonie en doit être faite à Rome selon la premiere institution, & de la propre main du Pape, qui les déclare par-là Rois des Romains. Mais l'Empereur voulut que cette cérémonie se fit à Bologne, tant par les raisons données en partie ci-dessus, que parce que la playe du sacagement de Rome étoit encore trop

fraîche dans le cœur des Romains , pour qu'ils pussent témoigner les réjouissances accoutumées en de telles occasions , ni même voir de bon œil un Empereur qu'ils regardoient comme l'Auteur de leur ruine; & il n'étoit ni de la bonne politique du Pape , ni de celle de l'Empereur , de souffrir qu'on la fit à Rome , quoi que pourtant peu d'années après on ait vû ce même Empereur entrer en grand Triomphe dans cette même Ville , comme nous le le dirons en son lieu.

*Com-  
mence-  
ment de  
la céré-  
monie.*

Mais revenons à la suite de la cérémonie du Couronnement. Quand Charles fut arrivé devant le Trône où étoit le Pape, au travers d'une foule innombrable de peuple , quoi qu'on n'y eût permis l'entrée qu'à la Noblesse, aux personnes qui avoient quelque charge, & à ceux de la suite des Ambassadeurs , qui étoient presque sans nombre , aussi bien que les Gens de la Cour, & de la suite du Pape & de l'Empereur. Le Pape commença par le créer Chanoine de Saint Pierre, & de Saint Jean de Latran , & les Chanoines se mirent incontinent à chanter au chœur les Offices divins , pendant que les Maîtres des cérémonies & les Cardinaux assistans revêtoient le Pape de ses habits Sacerdotaux. L'Empereur étoit assis sur un Trône plus bas de deux degrez , mais entierement  
sembla-

semblable à celui du Pape, quand aux Ornaments & au Dais, & il avoit à l'entour de lui ses Grands, ses Officiers, & les Ambassadeurs de sa Cour. Après que le Pape eut pris ses habits Pontificaux, il s'approcha de l'Autel, où il commença solennellement la Messe, avec deux chœurs de Musique. Il ne faut pas oublier de dire, que pendant que les Officiers du Pape lui mettoient les habits Pontificaux sur son Trône pour dire la Messe, les Chanoines de Latran & de Saint Pierre, qui étoient venus avec le Pape pour cette fonction, mettoient aussi les habits sacrez de Diacre à l'Empereur sur le sien, avec lesquels il servit le Pape à la Messe.

L'Empereur revêtu de ces habits donna à laver les mains au Pape dans un bassin & une aiguiere de vermeil, avec beaucoup de soumission, ayant fait une révérence devant & après que le Pape eût pris de l'eau. Un Cardinal lui avoit présenté le bassin, & l'avoit ensuite repris de sa main. Le Pape donna dans cette Messe la Communion à l'Empereur de sa propre main, ce Prince étant à genoux à ses pieds selon la coutume, entre un Cardinal Evêque, & un Cardinal Prêtre. La Nape étoit tenuë devant par deux Maîtres de cérémonies qui étoient à genoux de même que les Cardinaux. Le Pape qui étoit debout tenant l'Hostie à la

Lavabo  
& Communion.

main sur la Patene devant la bouche de l'Empereur, commença à dire d'une voix assez haute le *Domine non sum dignus*, Seigneur je ne suis pas digne, l'Empereur acheva le reste, & le répéta par trois fois à plus basse voix, donnant des marques d'une grande dévotion; après quoi le Pape lui mit l'Hostie dans la bouche, en prononçant les paroles accoûtumées, *Accipe Corpus Domini nostri Jesu Christi*, recevez le Corps de nôtre Seigneur Jesus-Christ. Pendant que tout cela se faisoit, les Musiciens chantoient des airs propres à inspirer de la dévotion, & le *Tantum ergo Sacramentum*, qui finit comme le Pape faisoit le *Lavabo* du Calice. La Messe achevée, & la Bénédiction ordinaire donnée, le Pape s'assit portant toujours les habits Pontificaux, devant le même Autel, sur une chaise couverte de broderie, sur le dos de laquelle étoient les Armes de Sa Sainteté, & l'Empereur retourna sur son Trône, où les mêmes Chanoines qui l'avoient revêtu des habits de Diacre, les lui ôtèrent, & en même-tems les Ambassadeurs des Electeurs de l'Empire le revêtirent des habits & du Manteau Impérial, qui étoit extrêmement riche.

Colla-  
vanc-  
ment. L'Empereur ayant pris ces habits de cérémonie, qui étoient d'une grande pesanteur, fût accompagné de son Trône jusques

à l'Autel par les Cardinaux , & les Grands. Là il se mit à genoux aux pieds du Pape , qui étoit assis , & qui commença par lui donner le Sceptre d'or , enrichi de pierreries , qu'il avoit reçu de la main du Marquis d'*Astorga* , qui l'avoit mis en celle du Pape avec beaucoup de soumission & à genoux. Pendant que le Pape le mettoit entre les mains de l'Empereur , il lisoit certaines paroles du Cérémonial Romain , qu'un Maître de cérémonie tenoit ouvert devant lui à genoux , ou comme d'autres le disent , un Cardinal ; l'endroit du Cérémonial étoit celui-ci , *Empereur nôtre fils , prens ce Sceptre , & t'en sers pour régner sur les Peuples de l'Empire , auxquels Dieu , nous , & les Electeurs t'avons trouvé digne de commander.* Ensuite s'approcha le Duc d'*Alicana* , qui portoit l'épée de l'Empire toute nuë , & qui la presenta à genoux au Pape. Le Pape la mit dans la main de l'Empereur , en prononçant les paroles suivantes en Latin : *Prens cette Epée , de laquelle tu dois te servir pour la défense de l'Eglise contre les Ennemis de la Foy.* Puis vint *Alexandre de Medicis* qui portoit le Globe d'or , ou le Monde , ayant une Croix au-dessus , & tout semé de pierreries , qu'il presenta encore au Pape à genoux , & Sa Sainteté le donna à l'Empereur en lui disant : *Ce Globe que nous vous donnons , represente le monde*

Suite.

que tu dois gouverner avec beaucoup de vertu, de religion, & de fermeté. Enfin s'approcha Boniface Gonzague Marquis de Montferrat, qui s'étant aussi mis à genoux devant le Pape, lui donna la Couronne d'or, enrichie de Diamans, & d'autres pierres précieuses de la valeur de cent mille Ducats. L'Empereur ayant baissé dévotement la tête, le Pape lui mit cette Couronne en prononçant ces paroles : *Charles, Empereur invincible, reçois cette Couronne que nous te mettons sur la tête, qui doit servir de témoignage à toute la Terre de l'autorité qui t'est conférée, pour te faire honorer, servir & obéir, de tous les Peuples qui sont soumis à ta puissance.*

Il lui  
baise les  
pieds.

En même-tems un Maître de cérémonies mit deux Carreaux de velours rouge, à frange d'or, l'un devant le Pape, sur lequel il mit un pied, & l'autre pour l'Empereur, un degré plus bas que celui sur lequel il étoit à genoux, desorte que sans quitter sa situation, il se courba & baisa les pieds du Pape, ou plutôt sa pantoufle, qui est rouge avec une Croix blanche dessus; cela étoit disposé de la sorte, afin que l'Empereur pût faire cette cérémonie, sans se baisser qu'à moitié. Ensuite le Pape & l'Empereur se levèrent, & les Maîtres de cérémonies ayant ôté ces carreaux, ils se mirent tous deux debout devant l'Autel.

Le

Le Pape embrassa l'Empereur avec beaucoup de démonstration de tendresse, & lui donna ce qu'on appelle *osculum pacis*, le baiser de paix, que l'Empereur reçut avec beaucoup de respect. Les deux Cardinaux qui servoient au Pape de Diacre, & de sous-Diacre, baisèrent la main à l'Empereur étant presque à genoux, & l'Empereur les embrassa.

Charles ayant encore sur ses épaules le Manteau Impérial, extrêmement pesant par la quantité des pierreries dont il étoit brodé, s'assit avec le Pape sous un même Dais, sur des sièges égaux couverts de brocard d'or, sinon que celui de l'Empereur étoit plus bas que celui du Pape d'un demi pied. La plupart des Auteurs se contredissent au sujet de la circonstance du Couronnement, les uns voulant qu'il fût fait après l'Evangile, & qu'ensuite l'Empereur reçût la Communion de la main du Pape, en habits & ornemens Impériaux. D'autres disent que quand il reçut la Communion, il portoit les habits de Diacre, avec lesquels il servit le Pape à la Messe. Plusieurs laissent cela indéciſ, & n'en disent rien de certain. Ce que j'en ai pû découvrir de plus approchant de la vérité, est que quand Charles entra dans l'Eglise, il portoit le Manteau Royal, qu'avoient accoutumé de porter les Rois de Naples & de Castille, qu'en-

*C'est  
digne de  
remar-  
que.*

suite on le revêtit des habits sacrez de Diacre, & qu'il les portoit quand il reçût la Communion, pendant que deux Cardinaux tenoient la Nape devant lui, & que la cérémonie du Couronnement se fit après la Messe, l'Empereur ayant repris les Habits & ornemens Impériaux en la maniere que nous l'avons dit. Et il n'y a aucune apparence, qu'on ait mis la Couronne sur la tête à l'Empereur, qu'on lui ait mis en main le Sceptre, le Globe, & l'Epée nuë, & qu'ensuite on lui ait fait quitter tout cela pour aller à la Communion; ainsi est-il certain, que l'Empereur après avoir reçu la Couronne & les autres marques de l'Empire de la main du Pape, ne les quitta que quand il s'en fût retourné solennellement dans le Palais où il logeoit.

*Il est pr. c. a. mé Em- pereur.* Dès que le Pape & l'Empereur se furent assis, comme nous venons de le dire, le premier Cardinal Diacre, se tourna vers le peuple qui remplissoit cette vaste Eglise, & qui étoit presque innombrable, & se mit à crier VIVE CHARLES-QUINT L'INVINCIBLE ET TRÉ-S-PUISSANT EMPEREUR ET DEFENSEUR DE LA FOY. *Antonio de Leva* avoit fait ranger en bon ordre dans la place qui est devant l'Eglise la Cavalerie & l'Infanterie qui étoit à la suite de l'Empereur, & l'on n'eut pas plûtôt entendu les acclamations du Peuple, & les cris de VIVE L'EMPEREUR

CHAR.

CHARLES, qu'on fit une décharge générale de la mousqueterie & de plus de cent coups de Canon. On n'entendoit autre chose dans la place parmi les Soldats & le Peuple que VIVE, VIVE NÔTRE AUGUSTE EMPEREUR, parmi la Musique Martiale des Trompettes, des Tambours & des Fiffres, & du son agréable des Cloches de toutes les Eglises de la Ville, qui leur répondoient. Cela dura l'espace de demi-heure, pour donner le tems nécessaire à faire les décharges, & au Peuple d'évaporer toute sa joye, afin qu'il se retirât après cela, & laissât la place libre. On mit aussi la Cavalerie & l'Infanterie en haye dans toutes les ruës ou devoit passer la Cavalcade.

Après avoir fait vuider la place du mieux qu'il fût possible, & fait aller les Soldats ailleurs, on se prépara pour la Cavalcade. Le Pape & l'Empereur se levèrent de leur siége, le Pape portant la Chape Pontificale brodée de pierreries, & la Triple Couronne, qu'on appelle le *Régné*, sur la tête, & l'Empereur avec ses ornemens Impériaux, s'avancèrent vers la Place qui est devant l'Eglise, mais la foule étoit si grande, qu'il leur fallut une demi-heure pour arriver jusqu'à la porte de l'Eglise. Quand ils y furent arrivez (quelques-uns ont laissé par écrit que l'Empereur tint l'étrier au Pape)

*Ordre  
de la  
Cavale-  
cade.  
1530.*

ils montèrent sur deux chevaux d'Espagne d'une même couleur, couverts de harnois également magnifiques, que l'Empereur avoit fait faire à ses dépens. Il fit present au Pape du cheval qu'il avoit monté, lequel le donna à Alexandre de Médicis. Quand le Pape & l'Empereur montèrent à cheval, ils furent servis chacun par ses Officiers. André Doria par ordre de l'Empereur tint la bride du cheval que le Pape montoit, & *Maria della Rovere* Duc d'Urbain l'estrier. Quant à l'Empereur *Don Francisco de Covo*, grand Commandeur de Leon, & grand Chancelier de Sa Majesté Impériale, lui tenoit l'étrier, & Alexandre de Médicis la bride de son cheval.

*Recit plus exact.* Le Pape & l'Empereur se mirent ensuite sous le même Dais qui avoit servi à l'entrée de Sa Majesté Impériale à Bologne, & la marche commença ainsi. *Don Antonio de Leva*, qui faisoit encore la charge de Généralissime, marchoit devant, comme lors de l'entrée de l'Empereur. Après lui marchaient trois à trois *Don Alvaro Oresio* Marquis d'Astorga, *Don Diego Paciecho* Duc d'Escalona, ayant au milieu d'eux Alexandre de Médicis neveu de Sa Sainteté. *Don Indico di Mendoza* Comte de Saldagna, *Don Pietro Toledo* Marquis de Villa Franca, & au milieu d'eux *André Doria* Prince de Melphi. Le Comte de Fuentes &

& le Comte d'*Aguilar*, & au milieu le Duc d'*Urbain*. *Don Luigi Caraffa* Prince de *Stigliano*, & *Boniface* Marquis de *Montferat*, & au milieu *Charles* Duc de *Savoye*. *Henry* Comte de *Nassau* Grand Chambellan de l'Empereur, *Philippe* Marquis d'*Arrecota*, & au milieu *Philippe* Comte *Palatin du Rhin*. Quelques Auteurs ajoutent à ceux-là *Alphonse d'Este*, Duc de *Ferrare*, & le Duc de *Mantouë*, mais *Ulloa* assure qu'ils ne se trouvèrent pas à cette cérémonie. Après le Dais marchaient immédiatement deux à deux 14. Cardinaux portant la \* *moffete* & le chapeau rouge, montez sur de belles mules, couvertes de houffes en broderie jusqu'à terre. Après cela venoient les Ambassadeurs de *Venise*, en habits de Sénateurs, à cheval, marchans deux à deux. Ensuite les Archevêques, Evêques, Abbez, Prélats, les uns à cheval, & les autres sur des mules, plus ou moins ornées, mais chacun avec des habits convenables à son caractère. Enfin suivoient confusément les gens de la maison du Pape & de l'Empereur.

Telle fut la marche de la Cavalcade, & le Dais étoit porté par les mêmes Recteurs & Docteurs, qui le portoient le jour que l'Empereur fit son entrée à *Bologne*. Ce fut véritablement une cérémonie digne d'être admirée de tous les Etrangers. De voir les

deux

\* C'est  
une es-  
pèce de  
chapeau  
rouge

Contre  
nualion  
1530.

deux premiers Princes du Monde , ensemble , sous un même Dais , & en si bonne union après de si cruelles Guerres , recevant également les acclamations du Peuple , car l'air ne retentissoit d'autre chose , que des VIVE CLEMENT ET CHARLES. La rue qui va à la porte de la *Romagna* , par où passa le Cavalcade , étoit magnifiquement tapissée , les fenêtres & les Balcons étoient pleins de Dames somptueusement habillées , auxquelles le Pape ne manqua pas de donner liberalement la Bénédiction , & l'Empereur de leur faire quelque inclination de tête , non sans beaucoup d'incommodité à cause de la pesanteur de la Couronne qu'il portoit , & le Pape aussi de la sienne ; & l'un & l'autre ne furent pas moins incommodés des cris d'acclamation que faisoit le Peuple , & du son de Cloches. Il y a des Auteurs , mais peu en nombre , qui disent , que Charles avoit été fait seulement Chanoine de S. Pierre , dans l'Eglise de S. *Petronio* , & que pendant la Cavalcade on étoit entré dans l'Eglise de S. Dominique , où il avoit été fait Chanoine de S. Jean de Latran. Mais Ulloa , l'Auteur de cette circonstance , s'est assurément trompé ; car outre qu'il est le seul qui en parle , elle est contraire au bon sens , étant impossible que dans les jours courts tels qu'ils étoient lors du Couronnement , tant de personnes ayent

pû descendre, & remonter à cheval parmi une si grande foule.

Quoi qu'il en soit, après que la Cavalcade eut fait un tour d'un petit mille, le Pape laissa l'Empereur comme ils en étoient convenus, & entra avec un petit nombre de gens de sa suite dans la cour d'une maison, d'où il alla ensuite dans son appartement par une galerie faite exprès pour cela. Mais la Cavalcade continua toujours en la même manière jusques au Palais de l'Empereur, qui demeura toujours sous le Dais. Là il descendit de cheval, & monta dans son appartement. Tous les Cardinaux, les Grands, & les Ambassadeurs de Venise, qui avoient été priez à dîner de la part de l'Empereur, descendirent aussi de cheval, & suivirent l'Empereur, sinon que les plus vieux Cardinaux, qui s'étoient excusés sur leur âge, se retirèrent, & qu'il n'y en resta que quatre.

L'Empereur ne fut pas plutôt dans sa chambre, qu'il se déchargea de tous les ornemens Impériaux, le Manteau, & la Couronne, qui pesoient à ce qu'on dit, plus de cent trente livres. Après s'être reposé un quart-d'heure sur son lit, il se leva, prit une robe de chambre de brocard d'or, & se mit à table sous un Dais magnifique. Vis-à-vis de son couvert, & sur la Table, qui étoit large de trois coudées, étoient la Couronne Impériale, l'épée nue, le Globe

*Fin de  
la Cavalcade.*

*Table*

be

be & le Sceptre. Dans la même chambre & à une petite distance de la table de l'Empereur il y en avoit une autre plus basse d'un demi pied, où mangèrent quatre Cardinaux, le Duc de Savoye beau-frere de l'Impératrice, le Comte Palatin du Rhin, le Duc d'Urbain, Alexandre de Médicis, déjà reconnu pour Gendre de Charles, le Duc de Milan, le Marquis de Montferrat, & le bon vicillard *Don Antonio de Leva*, qui seul ne donna de jalousie à personne.

*Autres  
Tables.*

Dans une grande sale prochaine, il y avoit deux longues Tables de trente couverts chacune pour les autres grands Seigneurs, Ducs, Comtes, Marquis, Archevêques, Evêques & Prélats les plus considérables. Dans une chambre voisine, mangèrent les Recteurs & Docteurs de l'Université, qui avoient porté le Dais; & il y avoit enfin d'autres Tables encore pour les Gentilshommes moins qualifiez, & tous furent magnifiquement traitez. La Table de l'Empereur fut servie par ses Officiers avec beaucoup de silence & d'ordre au son des Trompettes & des Fiffres. La Place étoit fort éclairée, & tout à l'entour étoit rangée en bon ordre l'Infanterie avec plusieurs petits Mortiers pour faire des décharges. L'Empereur commença le premier à boire à la santé du Pape, qu'il but debout & découvert, & tous les autres aussi par conséquent,

&

& l'on fit incontinent une décharge au son des Trompettes, des Tambours, & des Fifres. Le Cardinal de Médicis neveu du Pape remercia de la part de Sa Sainteté, & puis se leva, & but debout & découvert à la santé de l'Empereur, & tous les autres ensuite, avec les mêmes décharges & Musique. On but aussi en la même maniere celle de l'Impératrice, celle du Roi de Hongrie, & de Bohême frere de Sa Majesté Impériale, & celle du Prince d'Espagne.

Après qu'on eût dîné, ou plutôt soupé, <sup>Autrey</sup> car on ne s'étoit mis à table, que deux <sup>actions</sup> heures après qu'il fit nuit, & on n'en sortit qu'à onze heures & demie, à cause que le lendemain étoit Vendredy. L'Empereur reprit le Manteau Impérial, le Globe, & le Sceptre, & créa sept Chevaliers, entre lesquels étoient le Marquis d'Astorga & le Comte Palatin du Rhin, & puis s'alla coucher. Le lendemain deux heures avant dîner il alla voir le Pape en habit de Cavalier, ne portant que son épée, & à pied, à cause de la proximité, accompagné seulement des Grands de sa Cour, & quoi qu'il n'eût d'autre dessein en cette visite que de remercier Sa Sainteté de l'honneur qu'elle lui avoit fait, & de la peine qu'elle avoit prise pour lui, le Pape ne laissa pas d'avoir avec lui une conférence secrette de près de deux

deux heures sur les affaires de sa Maison, étant dans une grande impatience de la voir élevée à la Souveraine puissance à Florence. Après cette conférence il s'en retourna dans son appartement, où il dîna seul, & ne fut servi que par les Princes & les Grands de sa suite. Il ne faut pas oublier ici qu'à cause de la confusion de la Soldatesque & de la Cavalerie, il n'avoit pas été possible de faire aucune liberalité au Peuple, desorte qu'on fit courir un bruit que ce jour-là, & pendant que l'Empereur seroit à Table, on jetteroit par les fenêtres du Palais des pieces d'argent, & des Médailles, ce qui fit que long-tems avant midi la place fut pleine de gens. Pendant qu'on servoit la Table, l'Empereur se fit voir sur un balcon, d'abord tout le Peuple se mit à crier, *vive, vive l'Empereur*, & en même-tems, des fenêtres des deux bouts du Palais, & du balcon qui est au milieu, on commença à jeter des pieces d'or & d'argent, heureux qui en put attraper, cela dura pendant plus de deux heures jusqu'à la nuit. On jetta 500. Ducats d'or en espee, mille demi-Ducats, 4000. pieces de trente sols, deux mille quarts d'écus, & jusqu'à deux mille écus de petite monnoye.

La Ville  
le trait-  
te l'Em-  
pereur.

Le Samedi suivant l'Empereur ne fit autre chose que donner audience, & faire des presens à tous les Officiers qui avoient accom-

accompagné le Pape, & à tous les Ambassadeurs, Chevaliers & Grands qui étoient allez volontairement à Bologne pour faire honneur à son couronnement. Le Dimanche suivant la Ville le régala magnifiquement lui & toute sa Cour, il ne fut servi à table que par le Gonfalonier & les Sénateurs de la Ville, & le repas fut accompagné de Musique. Il mangea seul à sa table, & il y avoit deux autres tables aux deux côtez de la sienne, plus basses d'un demi pied que celle de l'Empereur, où mangèrent les plus considérables Allemands, Espagnols, & Italiens de sa suite. Il y avoit aussi plusieurs autres tables en d'autres chambres. Quand on eut dîné, ou pour mieux dire soupé, car il étoit une heure de nuit lors qu'on se mit à table, & on en sortit à cinq, il y eut Bal dans une belle sale ornée pour ce divertissement. Le nombre des Dames ne fut pas fort grand, parce qu'on avoit fait choix des mieux faites & des plus belles au nombre de vingt, tout au plus. L'Empereur y assista pendant deux heures, & n'y en eut aucune à laquelle il ne parlât, & ne fît quelque honnêteté, après quoi il se retira avec les plus âgez, en chaise, accompagné de quelques Gardes à cheval, y laissant les jeunes Gentils-hommes de sa Cour. Le lendemain matin il s'informa du nom & de la qualité des Da-

mes qui avoient assisté au Bal, envoya à chacune un présent considérable.

*Acci-  
dent ar-  
rivé à  
Charles  
V.*

Sa Majesté Impériale voyant la nécessité qu'il y avoit d'aller en Allemagne, ne fit autre chose pendant deux jours, que donner des ordres, & travailler à l'expédition de deux affaires, l'une qui regardoit le Pape, & l'autre qui le regardoit lui-même. Mais avant que d'en parler, le Lecteur me permettra, s'il lui plaît, de dire un mot d'un accident qui lui arriva ce jour-là, qui étoit un Lundi vingt-huit Février. Avant que de travailler à l'expédition des affaires, il voulut aller oüir la Messe dans la Chapelle du Palais, & comme il passoit par une galerie de bois n'ayant avec lui qu'Alexandre de Médicis, & un petit nombre de Domestiques, il arriva qu'une poutre qui apparemment avoit été mal clouée, tomba à ses pieds devant lui, en telle sorte que s'il eût été d'un demi pas plus avant qu'il n'étoit, elle l'auroit tué, de quoi les Florentins se seroient facilement consolez. Médicis en fut fort allarmé, mais Charles témoigna beaucoup de fermeté, & sans être autrement étonné du péril, ne fit que lever les yeux au Ciel, & puis se retournant vers Médicis, il dit, *Je ne sçai si on doit dire que je suis né à Gand, ou à Bologne, mais je puis bien assurer que je suis né deux fois dans le mois de Février.* Ceux qui veulent faire les

Astro-

Astrologues, & tirer des présages de tout, selon leur fantaisie, disent au sujet de cet accident, que l'on en pouvoit tirer celui-ci, que jamais plus Empereur ne seroit couronné en Italie.

La premiere des deux affaires que Charles vouloit expédier avant que de partir, fut celle qui regardoit le Pape. C'est que nonobstant le besoin qu'il avoit de ses Officiers, & de ses Troupes, pour s'opposer à Solyman, qui témoignoit avoir dessein d'attaquer la Hongrie, le joyaux le plus précieux de sa Maison, & dont la perte auroit entraîné la ruine de toute l'Allemagne, & quoi qu'il eût cette affaire extrêmement à cœur, il crût pourtant qu'il y alloit de son intérêt & de son honneur de contenter le Pape. Pour cet effet il écrivit à Philibert Prince d'Orange, qui étoit alors Vice-Roi de Naples, d'aller incessamment en Toscane, avec toutes les Troupes de Cavalerie & d'Infanterie qui étoient dans le Royaume, pour assiéger Florence; il lui envoya en même-tems le Brevet de Généralissime de l'Armée destinée à cette entreprise. Il ordonna encore à *Don Antonio de Leva*, Généralissime de l'Armée qui étoit en Lombardie, d'envoyer incessamment en Toscane tous les meilleurs Officiers & Soldats de Cavalerie & d'Infanterie qui étoient en ce pais-là, pour servir sous le Prince d'Orange.

*Il donne ordre à l'affaire de Florence.*  
1530.

range. Il communiqua ces ordres au Pape, qui de son côté ordonna aussi à tous les Officiers de son Armée d'obéir au même Prince, & fit faire avec toute la diligence possible de grandes provisions de guerre & de bouche pour le service de cette Armée.

*Il as-  
semble  
la Dié-  
te à  
Ausz-  
bourg.*

L'autre affaire que Charles voulut expédier avant que de partir, fut d'envoyer par des courriers exprès des ordres dans toute l'Allemagne, pour l'assemblée d'une Diète à Ausbourg, le huit Avril suivant. Il pria avec beaucoup de douceur tous les Princes & Etats de l'Empire, tant Catholiques que Luthériens, de s'y trouver; il envoya à ces derniers tous les passeports & sauf-conduits nécessaires, & représenta à tous la nécessité qu'il y avoit de s'y trouver, pour travailler uniquement à chercher les moyens de pacifier les affaires de la Religion, afin de pouvoir joindre ensemble leurs forces contre l'Ennemi commun, qui en vouloit à la liberté de tous. Il fallut plus de douze jours à faire les expéditions de ces Ordres, Lettres, Sauf-conduits, ou à attendre le retour des courriers, & Charles ne vouloit pas partir pour l'Allemagne, sans en avoir pris les devants & préparé les esprits des uns & des autres à quelque accommodement. Pour mieux réüssir dans son dessein, il envoya en Allemagne le Comte Palatin, & le Comte d'Aguilar son

son grand Chancelier , afin qu'ils représentassent de bouche ce que l'Empereur avoit écrit par ses Lettres. Ils ne manquèrent pas l'un & l'autre de jeter des semences de paix selon l'intention de l'Empereur ; mais les choses ne réussirent pas , comme ils l'avoient souhaité.

Bien que l'intention de l'Empereur fût de gagner du temps , jusques à ce que les affaires de la Diète eussent pris quelque bon train , & qu'il ne laissât pas de reconnoître que son départ étoit nécessaire , il s'y préparoit pourtant lentement , pour complaire au Pape , qui le pressoit incessamment de ne point partir , avant qu'on eût commencé le Siège de Florence : disant que son autorité & l'occasion qu'il auroit par la proximité des lieux , d'envoyer plus fréquemment les ordres selon les besoins , serviroit beaucoup à encourager l'Armée. Même depuis , l'Empereur lui faisant voir qu'il ne pouvoit attendre si long-temps , le Pape le pria instamment , d'attendre du moins l'arrivée du Prince d'Orange & de l'Armée qu'il conduisoit pour cette entreprise. Il est incroyable combien la passion de ce Pape pour la Maison étoit grande , car quoi qu'il reçût lui-même souvent des avis de son Nonce , & des Evêques d'Allemagne , du triste état où l'Eglise étoit réduite en ce Pais-là , par les menaces des

Turcs

Turcs d'un côté, & des Luthériens de l'autre ; il ne laissoit pas, de peur de détourner l'Empereur de la guerre contre Florence, & pour l'obliger à y employer toutes ses forces, de lui persuader qu'il n'y avoit rien à craindre ni du côté des Turcs, ni de celui des Luthériens, puisque l'Écriture Sainte nous assure, *Que les portes de l'Enfer ne prévauront jamais contre l'Eglise.*

*Encore plus forte.* Deplus *Peranda* assure, que l'Empereur ayant résolu de partir, le vingt-deux Mars, fut le matin du jour précédent prendre congé du Pape, mais que dans la conférence qu'il eût avec lui, quoi qu'il eût pu faire pour lui représenter l'état misérable où étoit réduit l'Allemagne, les grands maux dont elle étoit menacée, le besoin qu'elle avoit de sa présence, & de ses forces il ne put jamais tirer autre chose de Sa Sainteté, que de lui recommander les intérêts de sa Maison, & de le prier d'ordonner au Prince d'Orange, d'entreprendre vigoureusement le siège de Florence. Ce n'est donc pas sans raison, que la Sérénissime Maison de Médicis avouë, qu'elle doit toute sa fortune à l'Empereur Charles V. Aussi a-t-elle fait graver au bas de sa Statuë ces paroles : *Tu mihi quodcumque hoc rerum est. Tout ce que j'ai, je le tiens de vous.* Enfin l'Empereur partit de Bologne pour aller en Allemagne le vingt-deux Mars, & le vingt-

vingt-quatre, le Pape pour Rome. A son arrivée on lui fit une assez magnifique réception, qui n'empêcha pourtant pas Pasquin de dire : *Papa Clemente vuole far la sua Casa ricca, e Roma pezzente. Que le Pape Clement vouloit enrichir sa Famille, & réduire Rome à la mendicité.* Mais pendant le voyage de Charles-Quint en Allemagne, il est à propos de parler de l'évenement du siège de Florence.

Nous avons dit ci-devant que les Florentins, avoient conjecturé de la réponse que Charles avoit faite à leurs Députés, qu'il en vouloit à leur République, & qu'il avoit résolu de sacrifier leur liberté à la vengeance & à l'avidité du Pape, pour réparer les dommages & les affronts qu'on lui avoit faits à Rome. Ils se confirmèrent dans leur croyance quand ils apprirent le mariage d'Alexandre de Médicis neveu du Pape, avec Marguerite fille naturelle de l'Empereur. Mais ce qui acheva de les jeter dans des justes craintes, ce fut de voir que le Pape entretenoit une Armée considérable, & qu'au lieu de la congédier, il la grossissoit tous les jours. Les Florentins ne pensoient presque à autre chose depuis que leurs Députés avoient été si mal reçus de l'Empereur, depuis son Couronnement à Bologne, mais quelques-jours après ils furent avertis, qu'il avoit envoyé des or-

*(Crainte  
des Flo-  
rentins)*

dres pour faire venir ses Armées de Naples & de Milan , qu'il en avoit donné le commandement au Prince d'Orange pour assiéger leur Ville , & que l'Empereur & le Pape faisoient de grands préparatifs pour cela , chacun de son côté.

*Conseil  
Général*

Les Florentins bien étonnez de ces préparatifs , & ne sçachant à quoi se déterminer , parce qu'ils voyoient les sentimens partagez dans leur Ville, (les uns étant abatus par la crainte , & les autres voulant qu'on se défendît) assemblerent un Conseil général de tous les Chefs de famille de la Ville, pour voir à quoi iroit la pluralité des voix. Ce fut le matin du douze Mars , pendant que leurs deux Persécuteurs , le Pape & l'Empereur, étoient encore à Bologne. Le grand Confalonier parla le premier sur l'excellence de la liberté, & sur l'état misérable de ceux qui vivoient sous le Gouvernement despotique d'un Prince. Il s'étendit beaucoup sur le malheur qu'ils avoient d'être la victime des desseins pernicieux d'un de leurs Citoyens , qui au lieu de défendre la liberté de sa Patrie , ne cherchoit qu'à l'opprimer , & à la ruiner, & qui étoit soutenu de l'Empereur , non pas par quelque amitié qu'il eût pour lui , mais pour guérir le monde des mauvaises impressions qu'on avoit conçu de lui depuis le saccagement de Rome ; qu'il falloit donc prendre une bon-  
ne

ne résolution de se défendre contre un tel Ennemi, & de sacrifier toutes choses plutôt, que de l'avoir pour Maître. C'est à vous, ajouta-t-il, mes chers Concitoyens, de déclarer quelle est vôtre intention, devant cette grande Assemblée, afin que nous puissions prendre quelque bonne résolution pour le bien commun de nôtre Patrie.

Encore une petite digression, pendant que les Florentins se préparent à délibérer sur ce qu'ils doivent faire. Il se trouve souvent dans les Conseils des Républiques, aussi-bien qu'en ceux des Princes qui gouvernent despotiquement leurs Sujets, deux sortes d'esprits fort opposez. Les uns sont naturellement prudens, sages, & craintifs : mais dont la prudence passe pour timidité, lâcheté, défaut de zèle. Les autres sont tout de feu, qui passe souvent pour zèle & courage, quoique ce ne soit qu'imprudence. Les premiers crient toujours *la paix, la paix*, ou parce que la Guerre les épouvante, & alors ils sont à blâmer ; ou parce qu'après avoir bien pesé les avantages qu'on peut tirer de la paix & de la guerre, ils trouvent que la paix doit être préférée à la guerre, & ceux-ci méritent d'être louiez & estimez. Quant aux premiers, ils sont capables de faire plutôt du mal, que du bien, au fond tout excès est mauvais en toutes choses. Avoir du zèle pour son Prin-

Remar-  
que.

ce, & pour sa patrie, est une bonne qualité, mais s'il s'y mêle de l'orgueil, il ne produira rien de bon, parce qu'alors on est gouverné plus par la passion, que par le bon sens, & que l'orgueil nous aveugle souvent. D'un autre côté le zèle est quelquefois pernicieux, parce qu'il nous porte à suivre aveuglément la passion qui nous inspire la vengeance contre le Public, ou contre les Particuliers. La Ville de Florence a toujours abondé extrêmement en ces sortes d'esprits chauds. Dans l'occasion présente voici comment quelques-uns parlerent.

*Première  
opinion.*

» Quand le destin veut faire périr un Vaisseau par quelque grande tempête, il ôte tout jugement à ceux qui tiennent le Gouvernail pour le bien conduire. C'est justement le malheur où sont tombez ceux qui ont eu en main le Gouvernement de nôtre Ville depuis quatre ans, c'est-à-dire, en un tems, où les grandes tempêtes survenuës dans toute l'Europe, nous devoient obliger à chercher un Port assuré où nous pûssions être en sureté, & à couvert de l'orage. Ceux qui n'aimoient pas la Maison de Médicis, soit par un véritable ou un faux zèle, firent tant de bruit sur les intérêts de l'Etat, qui vouloient que l'on coupât un arbre qui soit trop d'ombre, qu'on se porta à le couper avec la dernière violence, sans considérer

dérer qu'il y avoit à Rome un rejetton de ce Tronc capable de le faire renaître & de devenir plus haut, qu'il n'avoit jamais été. Gens aveuglez par leur passion, qui les a portez à remédier à un mal, sans considérer qu'ils ne le pouvoient faire sans en attirer un plus grand. Ils se servirent de l'occasion de la prison du Pape Clement VII. comme s'il y devoit mourir, sans considérer, qu'il étoit encore vigoureux, & que tout le monde se seroit soulevé en sa faveur, pour le mettre en liberté, & pour le réconcilier avec l'Empereur. Au lieu donc que nous devons être les premiers à tâcher de gagner son affection, & à lui donner du secours, comme à un de nos Concitoyens, nous nous en sommes fait un ennemi irréconciliable, en chassant ignominieusement sa Maison de nôtre Etat; ce qui a donné lieu à nos Ennemis & à ceux qui souhaitent nôtre ruine, de se moquer de nôtre conduite; & l'on n'ignore pas que l'on a fait à Rome des Pasquinades fort piquantes, mais de fort bon sens, contre nôtre imprudence.

Mais il est arrivé, que la fortune qui nous vouloit abandonner, aveugla tellement nos Conducteurs de ce tems-là, qu'elle les porta à prendre les plus méchantes résolutions du monde, pour ne

» pas dire pis. Car enfin lors que nous  
 » avons vû de nos propres yeux que tous  
 » les Princes de la Chrétienté prenoient ou  
 » le parti du Pape, ou celui de l'Empereur,  
 » ou celui de la Neutralité, nous avons  
 » été les seuls ( ce qui nous doit couvrir  
 » de confusion ) oûi les seuls encore une  
 » fois, qui avons eu l'emportement & l'in-  
 » solence de déclarer la guerre en même-  
 » tems, au Pape & à l'Empereur. Au Pa-  
 » pe, en chassant si honteusement sa Fa-  
 » mille de nôtre Etat ; & à l'Empereur,  
 » en nous alliant avec son plus grand En-  
 » nemi le Roi de France, jusques même  
 » à le traiter avec mépris, comme si une  
 » chétive poignée de terre, telle qu'est  
 » nôtre pais, eût été capable de faire ou  
 » beaucoup de mal à l'Empereur, ou beau-  
 » coup de bien à François I. Aussi voyons-  
 » nous aujourd'hui les tristes fruits de la  
 » mauvaise conduite de ceux qui étoient  
 » alors dans le Gouvernement. Nous voilà  
 » au bord du précipice, au milieu des deux  
 » formidables Ennemis, avec plus de bon-  
 » ne volonté, que de moyens de nous dé-  
 » fendre. Que si on n'a pas eu d'assez bons  
 » yeux pour découvrir le premier malheur,  
 » au moins ne devons-nous pas les fermer  
 » à celui-ci, dont nous sommes menacez.  
 » S'engager en une défense inutile, ne feroit  
 » que nous fatiguer, nous épuiser, & nous  
 » perdre,

perdre; ainsi le meilleur remede que nous y puissions apporter est de recourir à la clémence du Pape, qui se laissera peut-être fléchir par nôtre soumission, & nous pardonnera; nous devons en user de la sorte, d'autant plus que ce fut le conseil que l'Empereur donna à nos Députez, de satisfaire Sa Sainteté, moyennant quoi il étoit prêt à nous pardonner. C'est la seule esperance qui nous reste.

Ces raisons étoient sans doute très-considerables, car les Florentins, ou du moins ceux qui avoient alors le Gouvernement en main, firent paroître une conduite tout-à-fait aveugle en cette occasion. Quoi un petit moineau a l'audace de menacer en même-tems deux grandes Aigles? Un petit Etat odieux à tous ses voisins, à la hardiesse de se mesurer avec deux si puissans Ennemis? Un avis si excellent méritoit sans doute, qu'on y fit de sages réflexions, & non pas d'être méprisé. Cependant la fatalité des Florentins qui devoient périr, voulut, qu'un conseil si sage & si prudent fût traité de lâcheté, porta les plus zélez ou les plus passionnez à faire le discours suivant.

Il semble, que ceux de nos Citoyens qui viennent de discourir sur les conjonctures presentes de nos affaires, & qui ne manquent pas de bonnes intentions, mais

*Senti-  
ment  
contraire.*

» de courage, nous veulent faire connoître  
 » qu'ils sont semblables à ces Pilotes, qui  
 » ne sçavent naviger que par le beau-tems.  
 » Il faut bien avouer qu'il y a eu de l'irrégularité dans nôtre conduite, & qu'il  
 » seroit à souhaiter qu'on eût pris de meilleures mesures. Mais que faire à cela? Le  
 » mal est déjà fait, & vouloit aujourd'hui  
 » se jeter volontairement dans l'esclavage;  
 » j'appelle ainsi, sans craindre de me tromper,  
 » le conseil de s'aller mettre à la discretion du Pape, ne seroit pas y porter  
 » du remede, mais nous deshonorer. Nous  
 » avons fait paroître tant de courage, en  
 » voulant imprudemment aller du pair  
 » avec les deux plus grands Princes du  
 » monde, pendant la bonace, témoignons-  
 » en encore davantage dans la tempête.  
 » Quel mal nous peut-il arriver d'une vigoureuse défense? aucun. Qui sçait, si  
 » pendant que nous nous défendrons, les  
 » affaires ne changeront point de face? &  
 » qui nous dira, que la France, la République de Venise, & nos autres voisins, ne  
 » seront pas obligez par politique de nous  
 » donner du secours? Mais quand le malheur de nos affaires seroit si grand, que  
 » nous viendrions à perdre nôtre liberté, du  
 » moins il nous restera la gloire de nous  
 » être vigoureusement défendus, & nous  
 » pourrons toujours esperer une meilleure  
 » condi-

condition par une glorieuse défense, que “ si nous allons mendier un pardon. ”

Enfin à la pluralité des voix il fut délibéré qu'il falloit se défendre. Desorte qu'ayant amassé une bonne somme d'argent que donnerent les plus riches Citoyens, on leva avec toute la diligence possible des Troupes, que l'on joignit à celles qu'on avoit déjà, & qui faisoient ensemble une Armée de douze mille hommes de pied, & de mille chevaux, dont ils firent Général, *Malatesta Bogleione*, un de leurs Citoyens. Mais c'étoient-là de bien petites forces pour opposer à une Armée de vingt-mille hommes de pied & de dix mille chevaux, telle qu'étoit celle du Prince d'Orange, qui d'ailleurs avoit sous lui les meilleurs Officiers du siècle. Ce Prince mena ses Troupes de Naples à Rome, & de-là sans entrer dans la Ville, en Toscane, où les Troupes de Milan commandées par le Marquis de Vasto, Mestre de Camp Général, se joignirent aux siennes. Il y avoit encore l'Armée du Pape, forte de six mille hommes de pied, & de deux mille chevaux, commandez par le Duc d'Urbain sous le Prince d'Orange; ainsi l'Armée entière qu'on employa à cette expédition, étoit de vingt-six mille hommes de pied, & de douze mille chevaux. Que pouvoit faire cette poignée de gens comman-

dée par Malatesta, contre une telle Armée?

*Guerre  
& mort  
du Prin-  
ce d'Or-  
ange.  
1539.*

La Guerre commença vers la fin d'Avril. Le Prince d'Orange qui en fit l'ouverture, divisa pour son malheur son Armée en la maniere suivante. Il laissa pour faire le siège seize mille hommes de pied, & six mille chevaux, pour attaquer vigoureusement la place, & il garda dix mille hommes de pied, & six mille chevaux, pour un autre corps d'Armée avec lequel il vouloit avoir le plaisir de battre Malatesta. Mais celui-ci ayant reçu un renfort de quelques Païsans d'alentour, s'éloigna de Florence, & s'approcha des ennemis, en dessein non pas de leur livrer Bataille, mais de les incommoder par des escarmouches, ce qui lui réussit si bien, qu'il remporta pendant trois mois des avantages considérables sur les ennemis, au grand étonnement de toute l'Europe: car on ne pouvoit comprendre, qu'une Armée si inférieure à l'autre, pût non-seulement faire des progrès, mais même lui résister. Cependant il est certain qu'elle fit périr beaucoup d'Officiers considérables, & de bons Capitaines de l'Armée Impériale, & entr'autres Jean d'Urbin, qui commandoit, comme nous l'avons dit, l'Armée du Pape. Mais le Prince d'Orange ayant appris que Malatesta devoit recevoir un secours de deux mille hommes de pied, & de huit cens chevaux qu'on lui envoyoit de

Pise,

Pise, courut en diligence pour leur couper le chemin, & quoi qu'il n'eût pû arriver assez-tôt pour les empêcher de se joindre avec l'Armée de Florence, il ne laissa pas d'attaquer Malatesta, & de remporter sur lui une entière victoire malgré son renfort, mais qui lui coûta la vie, qu'il perdit par un coup de mousquet, qui le tua sur la place. Telle fut la fin de Philibert de Chalon Prince d'Orange, Capitaine de grand mérite. Le Marquis de Vasto prit incontinent le Commandement de l'Armée, selon les ordres secrets qu'il en avoit reçûs de l'Empereur. Malatesta voyant qu'il ne lui étoit pas possible de tenir plus long-tems la campagne, rassembla du mieux qu'il pût le reste de son Armée, & se retira dans Florence avec le peu de gens qui lui restoient, qui étoient la plûpart blesez, & qui pouvoient monter tout au plus à deux mille six cens hommes de pied & neuf cens chevaux.

Après cette défaite de l'Armée des Florentins, & de tout le secours qu'ils avoient pû recevoir, il semble qu'ils ne devoient plus penser qu'à se rendre. En effet, après avoir fait venir dans leur Grand Conseil Malatesta & Philippe Megliori Pourvoyeur de l'Armée, & oûi leur rapport sur la défaite de leur Armée, & l'Etat des forces des ennemis, ils conclurent qu'il y auroit

*Hardiesse & fermeté de leur défense.*  
1530a

tems, où tout fâcheux qu'il étoit, on auroit encore pû esperer d'obtenir par un Traité des conditions assez favorables, au lieu que leur obstination inutile à se défendre, ne pouvoit servir qu'à exposer au ressentiment des vainqueurs irrités, la vie & l'honneur de leurs femmes & leurs filles, aussi-bien que les facultez de tant de familles, & la Ville à être plus cruellement saccagée que ne l'avoit été Rome. Mais déjà le peuple ayant appris la mort du Prince d'Orange, sans considérer qu'elle n'étoit de nulle conséquence à leurs ennemis, au lieu que la République avoit beaucoup souffert de la perte de la Bataille, s'étoit abandonné à des réjouïssances incroyables, car on ne voyoit que feux de joye, bals, & danses dans toutes les rues de Florence; même ce peuple ayant sçû le discours qu'avoient tenu Megliori & Boglioni dans le Conseil, courut en furie à leurs maisons pour les assassiner, mais heureusement ils ne s'y trouverent pas. Desorte que pour appaiser cette canaille, le Conseil fut obligé de faire publier qu'on étoit résolu de périr en se défendant plutôt que de se rendre. Même par ordre du grand Conseil, on fit planter des Potences dans la Place publique, & publier à son de Trompe, *que sous ceux qui parleroient de se rendre y seroient pendus.* Mais laissons pour un moment les

les Florentins , & revenons à Charles.

Après qu'il fut parti de Bologne & arrivé à Mantouë , le Duc Frederic lui fit le meilleur accueil du monde , & le régala magnifiquement pendant trois jours. Charles avoit été averti qu'à cause des rumeurs des Luthériens, qui cherchoient les moyens de pourvoir à la sûreté , & à l'avancement de leurs affaires, il seroit bon de prolonger la tenuë de la Diette d'Ausbourg ; c'étoit aussi le conseil que lui donnoit Ferdinand son Frere , afin qu'on eût plus de tems pour chercher les moyens convenables à procurer une bonne réünion entre les deux Religions. Assez de gens lui conseilloient de faire la guerre aux Luthériens , avant qu'ils eussent le tems de fortifier davantage leur parti , disant que la playe étoit si dangereuse , qu'on ne la pouvoit guérir qu'en y appliquant le fer & le feu. Mais ce n'étoit pas le dessein de Charles , qui estimoit qu'il étoit plus nécessaire , pour les intérêts de sa Maison , & pour le bien public , de faire la guerre contre le Turc , outre que ses principales forces étoient occupées au siège de Florence. Ainsi il suivit le premier conseil , & prorogea la Diette jusqu'au 20. de Juin suivant. Les Luthériens furent fort contens de cette prorogation , qui leur donnoit le tems de travailler avec plus d'exactitude à dresser la Confession de

Foi qu'ils avoient résolu de présenter à la Diette, & qui fut ensuite communément appellée, *la Confession d'Ausbourg*.

Déplai-  
sir cau-  
sé à  
l'Empe-  
reur,  
par les  
affaires  
des Suis-  
ses.

Cependant Charles averti des desordres arrivez en Suisse pour cause de Religion, en fut beaucoup affligé, pour deux raisons. Premièrement, parce qu'il voyoit que cela fortifioit le parti des Luthériens, qui ne manqueroient pas d'en paroître plus fiers à la Diette, & de se rendre plus difficiles à un accommodement, à moins qu'il ne fût fort avantageux. Secondement, parce que quoi que la Maison d'Aûtriche eût conservé depuis Rodolphe, qui avoit été Maître de la Suisse, sinon en qualité de Souverain, du moins en qualité de Gouverneur en chef, la prétention de recouvrer ce qu'elle avoit perdu; cependant Charles avoit résolu de se contenter de tant de grands Roiaumes qu'il possédoit, sans se mettre en peine d'acquérir des montagnes, des arbres, & des Ours, c'est à-dire, qu'il avoit dessein d'entretenir une bonne amitié avec cette belliqueuse Nation, afin d'en tirer de bonnes Troupes dont il avoit besoin dans les guerres qu'il vouloit entreprendre. Aussi avoit il écrit deux Lettres fort honnêtes, & pleines de témoignages d'affection aux Suisses, particulièrement depuis la défaite de François I. Il étoit affligé sur-tout de ce que cette division étoit arrivée dans le

tems

tems qu'il pensoit à tirer des Troupes de cette Nation contre le Turc.

Ulloa assure que la Doctrine de Luther s'étoit si fort répandue en Suisse, que de 13. Cantons, huit l'avoient embrassée : ce qui est très-faux, n'y ayant jamais eu que quatre Cantons, qui ayent suivi, non pas la Doctrine de Luther, mais celle de Calvin, & y en ayant toujours eu neuf de Catholiques, quoi qu'il soit pourtant vrai que les quatre Calvinistes, sont les trois quarts plus considérables que les neuf Catholiques. C'est encore une fausseté dans cet Auteur que le Miracle prétendu par lequel il dit que 4000. Catholiques taillèrent en pièces seize mille Luthériens en une Bataille, de quoi aucune Histoire de Suisse ne fait aucune mention. Je n'approuve pas, à la vérité celle de *Plantin*, qui donne toujours l'avantage aux Calvinistes, dans les guerres de Religion de Suisse, quoi qu'il soit pourtant vrai, que le plus souvent ils ayent battu les Catholiques.

Finalelement les Cantons Catholiques se voyant trop foibles pour résister aux autres, eurent recours au Pape & à l'Empereur, & leur demanderent du secours, & quoi qu'ils fussent l'un & l'autre assez occupez par les affaires de Florence, l'Empereur ne laissa pas d'écrire des Lettres pressantes à *Sforza Duc de Milan*, qui venoit d'y être réta-

Fausseté  
ré d'Ulloa

Les  
Suisse  
s'accor-  
dent.

rétablir, d'envoyer le plus de gens qu'il lui seroit possible au secours des Suisses, & le Pape lui envoya de l'argent pour faire une levée de cinq cens chevaux, & de 1200. hommes de pied, pour le même dessein. Le Duc executa ces ordres, tint prêts à partir pour Suisse 2000. hommes de pied, & 1300. chevaux. Mais les Suisses ayant mieux fait reflexion à leurs intérêts, & considéré, que des Troupes étrangères pourroient porter du préjudice à leur Pais, & que leurs divisions pourroient perdre l'un & l'autre parti, s'accorderent amiablement & convinrent, *Que chaque Canton suivroit les mouvemens de sa conscience, pratiqueroit la Religion qu'il croiroit la meilleure, & qu'ils s'abstiendroient de toutes disputes qui leur pourroient faire du tort aux uns & aux autres, & choses semblables.*

Arri-  
vée de  
l'Em-  
pereur  
à Aus-  
bourg.  
p530.

Ensuite Charles parti de Mantouë, passa par les Terres de la République de Venise, où on lui fit le plus magnifique accueil du monde, de là il passa les Alpes à Trente, par où il entra en Allemagne, & alla en droiture à Ausbourg, où il arriva le 15. Juin qui étoit la veille de la Fête-Dieu, accompagné du Roy Ferdinand son frere, qui lui étoit allé au devant jusques à *Onipotente*, qui n'est pas loin de Trente, avec la Reine Marie sa sœur, & le Cardinal Lorenzo Campeggi, Legat à latere du Pape.

L'en-

L'entrée de l'Empereur à Ausbourg fut fort magnifique , & le lendemain il voulut assister à la Procession solennelle , marchant au milieu entre le Roy Ferdinand & le Légat , portant tous trois des torches à la main & toujours découverts , quoi qu'il fit grand chaud ce jour-là. Le matin du 20. la Diète alla dans la Cathedrale , seulement pour ouïr la Messe du S. Esprit celebrée par l'Archevêque de Mayence , pendant laquelle l'Empereur fut toujours à genoux , & tous les autres à son imitation. Après la Messe , l'Empereur & tous les autres s'étant assis , *Vincenzo Pimpinella* Archevêque de Rossano , & Nonce du Pape , fit un Discours fort éloquent de demi heure , dans lequel il ne parla que d'entretenir une bonne union.

Delà on alla à l'Hôtel de Ville , où se devoit assembler la Diète. Après qu'ils furent tous assis , l'Empereur étant sur un Thrône , portant le Sceptre , la Couronne , le Manteau Impérial , & ayant devant lui sur une Table l'épée nuë , que l'Electeur de Saxe avoit portée à cheval depuis l'Eglise jusques au Palais , le Cardinal Campegge monta en chaire , & fit un autre Discours en Latin sur l'Antiquité & l'Excellence de la Religion Catholique. Après quoi l'Electeur de Saxe , George Marquis de Brandebourg , Ernest François de Lunebourg , Philippe Land-

Diète.

Landgrave de Hesse , & Wolfgang Prince d'Anhalt , tous Luthériens , se leverent de leur place , & s'allèrent mettre devant l'Empereur. *George Pontanus* Chancelier de Saxe parla pour eux , & après avoir fait une Protestation respectueuse du zèle & de la vénération qu'ils avoient pour Sa Majesté Impériale, ils la supplierent avec beaucoup de soumission , de vouloir permettre que leur Confession de Foi fût lûë publiquement , afin qu'ils desabusassent le Monde, des faux bruits qu'on faisoit courir d'eux , membres de la Diette , & des autres de la même croyance qu'eux , comme s'ils avoient embrassé des opinions hérétiques.

L'Empereur , qui ne vouloit pas faire du tort à son autorité en remettant à l'Assemblée la décision de cette demande , ni aigrir davantage les Luthériens par un refus que l'on n'auroit pas manqué de leur faire , puis que tous ceux qui composoient la Diette étoient Catholiques , hors ceux-ci , répondit sur le champ , *qu'il remettoit la lecture de cette Confession de Foi au jour suivant ,* & acheva ainsi cette première séance.

*Mur-*  
*mur-*  
*des Ca-*  
*tholi-*  
*ques.*

Les Catholiques zélés & les Ecclesiastiques furent extrêmement mortifiés de cette réponse de l'Empereur , croyant que c'étoit une chose scandaleuse que de permettre aux Luthériens , qui avoient déjà été déclarés Hérétiques à Rome par le Chef de

de l'Eglise, de faire lecture de leur Confession de Foi; desorte que toute la nuit de ce jour-là & le lendemain matin les Légats du Pape avec les zélez, ou ceux qui vouloient paroître tels, ne firent que solliciter les Courtisans & les Officiers de l'Empereur qui avoient plus de crédit auprès de lui, de vouloir conjointement avec eux travailler à le détourner de la résolution qu'il avoit faite de permettre qu'on fît lecture de cette Confession de Foi, dans une assemblée aussi auguste que celle-là; mais ces sollicitations déplurent si fort à l'Empereur, qu'il répondit au Nonce lui-même: *Monsieur le Nonce, je suis Empereur, & en l'âge de trente ans, & vous voulez me persuader d'agir comme les enfans, qui donnent & reprennent en un même moment, promettent & se dédisent. Comment voulez-vous que je condamne les Luthériens, sans les avoir ouïs, & sans sçavoir quel est leur crime? C'est ce qui m'a porté à permettre qu'ils lûssent leur Confession de Foi en public.*

La Diette s'étant donc assemblée le lendemain matin, les plus considérables d'entre les Luthériens demeurèrent en un coin séparés des autres, devant la porte, & firent sçavoir à l'Empereur, que ceux qui devoient venir pour protester de la vérité de leur Confession de Foi, étoient là, attendant que Sa Majesté Impériale leur ordonnât d'en-

*Nom de  
Prote-  
stans.*

476 LA VIE DE CHARLES V.  
d'entrer. Le Chancelier l'ayant dit à l'Empereur, ce Prince dit à haute voix, *Qu'ils entrent donc ces Protestans.* Desorte que ce mot de *Protestant* est sorti premierement de la bouche de l'Empereur, & les Luthériens ayant reconnu que ce nom leur convenoit, se sont ainsi appellez depuis ce tems-là, & se le sont tellement appropriez, qu'ils ne peuvent souffrir que les Arminiens, par exemple, qui se le donnent quelquefois, je ne sçai pourquoi, le prennent, ni personne que ceux de leur Communion.

*Confession de Foi.*

Les Protestans étant donc entrez, leur Confession de Foi fut luë par le Chancelier lui-même en Latin, apparemment par complaisance pour le Légat & le Nonce qui étoient presens, & qui n'entendoient pas l'Allemand. Cette Confession de Foi étoit composée de quarante Articles plus ou moins grands, desorte que la Lecture qu'on en fit en Latin, & ensuite en Allemand, consuma plus de trois heures de tems, & que l'on ne fit autre chose dans cette séance. Il fut remarqué, sur-tout par les Luthériens, que l'Empereur en avoit écouté la Lecture en Allemand avec beaucoup d'attention, & au contraire, qu'il en avoit écouté la Lecture en Latin avec beaucoup de dégoût, parce qu'il n'entendoit pas cette langue.

*Diffé-* L'après-dînée de ce jour-là, & tout le jour

jour suivant, les Catholiques ne firent autre chose que consulter avec l'Empereur sur la résolution qu'ils devoient prendre, au sujet de la lecture de cette Confession de Foi, dont les deux extraits en Latin & en Allemand étoient demeurez entre les mains de l'Empereur. Les uns étoient d'avis qu'il ne falloit point répondre du tout, non plus que si les Catholiques n'avoient jamais vû, ni ouï parler de cette Confession de Foi. Mais le Cardinal Campegge, avec plusieurs Princes Catholiques, & généralement tous les Ecclesiastiques, rejetterent cet avis avec indignation, disant (ce qui étoit très-véritable) que les Luthériens ne manqueroient pas de prendre droit là-dessus, & de dire qu'ils prenoient le silence des Catholiques pour une approbation; qu'il falloit donc de toute nécessité faire une réponse; & comme Charles V. se rangea à cet avis, on fit un choix de sept personnes, quatre Theologiens, & trois Conseillers de bon sens, & d'expérience, pour dresser la réfutation de la Confession de Foi.

Cependant l'Empereur pressoit beaucoup les autres affaires de la Diette qui regardoient l'Empire, ou les intérêts de son Frere le Roi de Hongrie, & tout lui réussit comme il le souhaitoit, parce que les Luthériens, esperant une réponse favorable à leurs

rentes  
opinions.

On rés-  
pond  
aux Lu-  
thériens

leurs demandes, donnèrent les mains à tout ce qu'il proposa. Pendant que cela se passoit, l'Empereur ayant vû la réponse que les sept Commissaires avoient dressée pour réfuter la Confession de Foi des Luthériens, déclara dans la Diette du 4. Aoust, que l'on liroit le lendemain matin la réponse à la Confession de Foi des Protestans, qu'il exhorta de s'y trouver tous, comme il étoit bien juste, puis que tous les Catholiques avoient assisté à la lecture de la leur avec beaucoup d'attention. Le cinq Aoust au matin le Chancelier fit lecture de la Réponse, qui ne contenoit autre chose qu'une réfutation article par article de cette Confession de Foi. On ne faisoit même d'autre réponse à plusieurs Articles que celle-ci, *cet Article ne contient autre chose qu'une pure hérésie qui mérite le feu, ou autre semblable.* On reconnut en cette occasion beaucoup de modération du côté des Catholiques, & beaucoup d'emportement du côté des Luthériens; car au lieu que ceux-là avoient écouté la lecture de la Confession de Foi des Protestans avec beaucoup de tranquillité, & sans faire aucun bruit; ceux-ci firent paroître beaucoup de chagrin & une impatience continuelle, depuis le commencement de la lecture de la Réponse des Catholiques, jusqu'à la fin, ne faisant jamais que tousser & cracher. Il

y auroit beaucoup de choses à dire là dessus, mais comme ce sont là des matières qui appartiennent plutôt aux Theologiens, qu'aux Historiens, je leur laisse le soin d'y faire telles reflexions qu'ils trouveront à propos.

Tous les Catholiques qui composoient la Diète, souscrivirent sans peine cette Ré-<sup>Réfuta-  
tion</sup> futation de la Confession de Foy des Luthériens. L'Empereur, comme il étoit juste, la signa le premier, dans la Diète même, le Cardinal Campegge immédiatement après lui en qualité de Légat à latere. Ensuite les Electeurs, & tous les autres Membres de la Diète chacun en son rang. L'Empereur tenta toutes sortes de voyes pour obliger les Luthériens à signer la Réfutation de leur Confession de Foy; demande trop injuste & trop inique, de vouloir qu'ils se fissent le procez à eux-mêmes, & qu'ils se déclarassent eux-mêmes Hérétiques & Perturbateurs du repos de l'Eglise, car c'étoit en substance le contenu de la Réfutation. Ainsi on ne doit pas trouver étrange, s'ils témoignèrent quelque chagrin contre ceux qui les vouloient obliger à signer la Réfutation. Les plus moderez disoient là-dessus, *Que l'Empereur & les autres Catholiques signent nôtre Confession de Foy, s'ils veulent que nous signions leur Réfutation*, ce qui auroit été une chose ridicule pour les uns, & pour les autres. L'Em-<sup>te. 1530</sup>

*Délibé-  
ration.*

L'Empereur voyant donc que trop pousser les Luthériens seroit augmenter les desordres de l'Allemagne , au lieu de les appaiser , ne voulant pas prêter l'oreille aux conseils violens qu'on lui donnoit de porter les affaires à toute extrémité ; au contraire il suivit le conseil des plus mode- rez , qui étoit de laisser les choses en l'état où elles étoient , en attendant un temps plus favorable. Mais voyant ensuite que les Luthériens se prévalaient trop hardiment des conjonctures du temps , pour les intérêts de leur parti , il déclara dans la séance du vingt-deux Septembre , qu'il leur donnoit du temps jusques à la fin d'Avril 1531. pour se réunir avec l'Eglise Romaine , de laquelle ils s'étoient séparés , défendant cependant sous de grandes peines , d'écrire , de parler , ni soutenir publiquement aucune chose injurieuse à l'Eglise Catholique , Apostolique & Romaine , ni de recevoir dans leur Communion aucun Catholique de l'un ni de l'autre sexe , & particulièrement les Ecclesiastiques. Il leur défendit enfin sous de grieves peines de troubler la liberté des Catholiques dans leurs Etats , ni de les inquieter en quelque maniere que ce fût dans les exercices de leur Religion. Cependant on exclut de cette tolérance les Calvinistes , Anabaptistes , & tous autres qui embrassoient de nouvelles opinions.

opinions. On ajoûta de plus à cette Déclaration, que Sa Majesté Impériale prioit Sa Sainteté de vouloir assembler au plûtôt un Concile Général en la Ville de Trente, qui seroit mandé, & commencé un an après la convocation.

Les Luthériens ne furent pas contents d'une telle tolerance, qu'ils qualifioient d'onereuse, servile & contraire à la charité Chrétienne. Desorte qu'après en avoir murmuré & fait quelque bruit dans la Diète, & dans la Ville, les Princes & les Députés se retirèrent en faisant de grandes plaintes, & n'entrèrent plus dans la Diète; ce qui irrita beaucoup les Catholiques, & mit en grande colere l'Empereur, tout modéré qu'il étoit, lequel voyant que les Luthériens alloient prendre quelque résolution violente, & pour éviter toute surprise, congédia la Diète le dix-neuf Novembre; ce qu'il n'auroit pas fait avec tant de précipitation, s'il n'eût reçu des avis redoublez, le jour précédent, des desseins & des cabales que faisoient les Luthériens, pour maintenir leur parti, à quelque prix que ce fût. Ainsi fut congédiée la Diète, le matin de ce jour-là, après qu'on eût fait lire un Decret, portant. *Qu'il étoit défendu sous peine corporelle & confiscation de biens à qui que ce fût, de faire profession d'aucune autre Religion, que de la Catho-*

lique, Apostolique, & Romaine, & de rien innover dans sa Doctrine ni dans ces cérémonies. Que l'on entendoit pourtant que toutes choses demeureroient en l'état où elles étoient, jusques à ce qu'on auroit assemblé un Concile, qui ordonneroit tout ce qui seroit nécessaire, pour l'honneur, & le bien de l'Eglise.

L'Or-  
dre de  
Malthe,  
& le  
Teuto-  
nique.  
#530.

Je finirai cette première partie, par l'Histoire des Chevaliers de Malthe. Je dirai comment cette Isle leur fut donnée par Charles-Quint, & tout ce qui leur est arrivé depuis la perte de Rhodes, jusques à l'année présente : & par celle des Chevaliers de l'Ordre Teutonique, qui sont considérables l'une & l'autre dans la vie de cet Empereur, étant nécessaire de les rapporter en cette année & en cet endroit de mon Histoire. Quoi que je sois obligé de parler ici de plusieurs choses qui regardent le Grand-Maître de cet Ordre, qu'il semble que je devois rapporter dans l'année en laquelle j'ai parlé du siège, & de la prise de Rhodes, j'ai pourtant cru qu'il falloit les réserver pour cet endroit, afin qu'elles eussent plus de liaison avec la suite de l'Histoire de ces Chevaliers ; ou quoi que je ne parle que de ces deux Ordres, le Lecteur se peut assurer que je n'ai rien omis d'essentiel.

Depuis la perte de Rhodes, qui causa  
une

une si sensible affliction à toute la Chrétienté, comme nous l'avons dit en son lieu, le Grand-Maître Philippe de Villiers, de l'Isle-Adam, François de Nation, & les Chevaliers de l'Ordre étoient errans çà & là. On doit dire à l'avantage de ce grand homme, non-seulement qu'il défendit la place jusques à la dernière extrémité contre un puissant Empereur, tel qu'étoit Solyman, qui avoit avec lui toutes les forces de son Empire, mais encore contre les ennemis du dedans, qu'il découvrit plusieurs fois, desquels étoit chef *André d'Amaraldo* de Lisbonne, Chevalier Grand' Croix, qui se mit à la tête d'une conspiration pour livrer la place à Solyman; mais ayant été découvert, il fut condamné comme Traître & rebelle à l'Ordre, à avoir la tête coupée par main du Bourreau, & trois autres à être pendus.

Je dois rapporter ici une autre particularité considérable. Après que la Capitulation, par laquelle le Grand-Maître rendoit la place à Solyman, eût été signé dans toutes les formes, le Grand-Maître avant que de s'embarquer, alla rendre visite à Solyman, accompagné de six Chevaliers Grand' Croix, & soixante Chevaliers de l'Ordre, ce fut le premier jour de Janvier 1523. Solyman les reçut de la manière du monde la plus honnête. Il fit présent au Grand-Maître

Conjuration à Rhodes

Action générale de Solyman

tre d'un Turban magnifique & d'une Veste d'écarlate, & à chacun des Chevaliers d'une Veste aussi d'écarlate; il les fit même accompagner par quelques-uns des plus grands Seigneurs de la Cour, & par cent gardes jusques dans la Ville. Le lendemain Solyman fut rendre la visite au Grand-Maître sans gardes, & sans escorte, n'ayant avec lui qu'un seul valet de chambre sans armes. Il s'entretint avec lui pendant demi-heure sur la fortune de la guerre, & en prenant congé de lui, lui dit. *Quoi que je sois venu ici seul, ne croyez pas que je manque de bonne escorte, car j'ai avec moi ce que j'estime mieux qu'une Armée entiere, sçavoir la parole & la foi d'un si illustre Grand-Maître, & de tant de braves Chevaliers.*

Le  
Grand-  
Maître  
se retire  
à Can-  
die.

Le Grand-Maître étant donc obligé de quitter Rhodes, & ne sçachant où se retirer, s'embarqua lui & tous les Chevaliers, avec toutes leurs hardes & effets sur cinquante Vaisseaux ou Galeres. Ils allerent premièrement dans l'Isle de Candie, où ils furent fort genereusement reçus par Paul Justiniani qui en étoit Gouverneur, lequel après avoir conferé avec le Général de l'Armée Vénitienne, & les autres principaux Officiers, ils résolurent d'accorder aux Chevaliers pour leur demeure la Ville de Castro. Ils n'y furent pas plûtôt, qu'assemblez en Chapitre dans le Palais Archi-Episcopal, ils

com-

commencèrent par nommer deux Ambassadeurs, sçavoir Loüis d'Andugar Grand-Commandeur, pour aller vers l'Empereur Charles-Quint, & frere Emeri Combaut, pour aller premierement vers le Pape Adrien VI. & ensuite vers François I. afin de les supplier de leur donner du secours pour chasser les Turcs de Rhodes, à quoi ils ne pensoient guere les uns ni les autres, à cause des guerres qu'ils avoient entre eux. Ensuite & dans ce même Chapitre, on fit élection de plusieurs Chevaliers Grand' Croix, & autres Charges considérables, qui étoient vacantes par la mort de ceux qui avoient été tuez au siège de Rhodes.

De Candie le Grand-Maître & les Chevaliers allèrent à Messine, où ils furent reçus avec tous les honneurs possibles par Don Hercule Pignatello, Comte de Monteleon, Vice-Roi & Capitaine Général dans l'Isle, conformément aux ordres qu'il en avoit reçus de Charles-Quint. Après y avoir fait un séjour de quelques mois, il alla avec toute l'Armée à Civita-Vecchia. Là il laissa les Vaisseaux, & s'en alla à Rome avec tous les Chevaliers. Le Duc de Sessa Ambassadeur de Charles-Quint leur rendit tant de bons offices auprès du Pape, qu'il les reçût comme si ç'avoit été des Rois. Il embrassa le Grand-Maître, & lui donna l'éloge de *Magnus Christi Athleta, & Fidei Catho-*

*Ilz vont  
à Messine, &  
à Rome.*

*lica acerrimus Propugnator ; de grand Athlete de Jesus-Christ, & de très-ardent Défenseur de la Foy Catholique.* Le Pape étant venu à mourir en ce tems-là, par un decret du Consistoire, on confia la garde du Conclave aux Chevaliers commandez par le Grand-Maître, tous habillez de rouge, avec une Croix blanche. Quand on eût élu un nouveau Pape, qui fut Clement VII. il leur donna la Ville de Viterbe jusques à ce qu'ils pussent trouver mieux. Etant-là, ou comme d'autres le disent de Rome, ils envoyèrent pour Ambassadeurs à Charles-Quint, qui étoit alors en Espagne, *F. Diego de Toledo* Espagnol, *F. Gabriele Torino Martinengo* Italien, & *F. Antonio Bosso*, homme de grande expérience.

*Ils cher-  
chent  
un éta-  
blissement.*

Mais ces Ambassadeurs n'ayant rien pû obtenir pour le recouvrement de Rhodes, le Grand-Maître prit la résolution d'aller lui-même en Espagne trouver l'Empereur, qui ne pouvant faire autre chose en sa faveur, à cause des affaires qu'il avoit sur les bras, lui dit qu'il falloit commencer par chercher un établissement, & qu'il lui offroit l'Isle de Malthe. Le Grand-Maître s'en retourna à Viterbe avec cette réponse, & ayant assemblé le Chapitre, on y nomma des Commissaires, pour aller de leur part visiter plusieurs places qu'on leur offroit,

froit, avec ordre de commencer par celle de Malthe, pour laquelle il sembloit que la plûpart des Chevaliers avoient plus d'inclination. Après qu'ils eurent executé leur commission, & de retour à Viterbe, où ils arrivèrent pendant que le Chapitre étoit assemblé, ils y firent un ample rapport de l'état de l'Isle de Malthe, située dans la mer de Lybie, vulgairement nommée la mer d'Afrique, à soixante milles de la Sicile, & à deux cens de la côte d'Afrique; elle a à peu près la figure d'une écrevice de mer, & soixante milles de tour. La Ville qui a donné le nom à toute l'Isle, est au milieu, à sept milles des ports, enceinte d'une muraille de treize cens vingt-trois pas. Il y avoit deux Châteaux assez forts, mais qui pouvoient devenir imprenables par leur situation. L'Isle en la plûpart des lieux étoit fertile, & ne manquoit pas d'excellentes Fontaines, dequoi on parlera plus amplement ci-après. Ainsi ce pais leur plût, & ayant fait sçavoir à l'Empereur qu'ils souhaitoient de s'y établir, il leur en envoya les Lettres Patentes suivantes.

## PRIVILEGE

*Accordé par l'Empereur Charles - Quint ,  
à la Religion de Jerusalem , contenant la  
Donation de l'Isle de Malthe.*

**N**ous Charles V. par la clemence Divine Empereur des Romains , toujours auguste , Jeanne sa Mere , & le même Charles par la grace de Dieu Rois de Castille , d'Arragon , de l'une & de l'autre Sicile , de Jerusalem , de Leon , de Navarre , de Grenade , de Toledé , de Valence , de Galice , de Majorque , de Seville , de Sardaigne , de Cordoué , de Corse , de Minorque , de Geen , des Algarbes , d'Alger , de Gibraltar , des Isles Canaries , des Isles des Indes , de la Terre-ferme , & de l'Ocean ; Archiduc d'Aûtriche , Duc de Bourgogne , de Brabant , &c. Comte de Barcelone , de Flandre & de Tirol , &c. Duc d'Athenes , & de Neopatria ; Comte de Roussillon , & de Ceritania , Marquis d'Oripaño & de Gocciano. Salut & amitié aux nobles Chevaliers de Saint Jean de Jerusalem.

Pour réparer & rétablir le Convent , l'Ordre & la Religion de l'Hôpital de Saint Jean de Jerusalem , & afin que le très-vénérable Grand-Maître de l'Ordre , & nos  
bien-

bien-amez fils les Prieurs, Baillifs, Commandeurs, & Chevaliers dudit Ordre, lesquels depuis la perte de Rhodes, d'où ils ont été chassez par la violence des Turcs, après un terrible siège, puissent trouver une demeure fixe, après avoir été errans pendant plusieurs années, & qu'ils puissent faire en repos les fonctions de leur Religion, pour l'avantage général de la République Chrétienne, & employer leurs forces & leurs Armes contre les perfides Ennemis de la sainte Foy; par l'affection particulière que nous avons pour ledit Ordre, nous avons volontairement résolu de lui donner un lieu, où ils puissent trouver une demeure fixe, & ne soient plus obligez d'errer d'un côté ou d'autre.

Ainsi par la teneur, & en vertu des presentes Lettres, de nôtre certaine science, & Autorité Royale, après des meures réflexions, & de nôtre propre mouvement, tant pour nous que pour nos Successeurs & Héritiers dans nos Royaumes, à perpétuité, nous avons cédé, & volontairement donné audit très-Réverend Grand-Maître dudit Ordre, & à ladite Religion de Saint Jean de Jerusalem, comme fief noble, libre & franc, les Châteaux, Places, & Isles de Tripoli, Malthe, Gozo, avec tous leurs Territoires & Jurisdctions, haute & moyenne Justice, & tous Droits de Propriété,

priété, Seigneurie, & pouvoir de faire exercer la Souveraine Justice, & droit de vie & de mort, tant sur les hommes que sur les femmes qui y habitent, ou qui y habiteront ci-après à perpétuité, de quelque ordre, qualité, & condition qu'ils puissent être, avec toutes autres raisons, appartenances, exemptions, privilèges, rentes, & autres droits & immunités.

A la charge pourtant, qu'à l'avenir ils les tiendront comme Fiefs de nous, en qualité de Rois des deux Siciles, & de nos Successeurs dans ledit Royaume, tant qu'il y en aura, sans être obligés à autre chose, qu'à donner tous les ans, au jour de la Toussaints un Faucon, qu'ils seront obligés de mettre entre les mains du Vice-Roi, ou Président, qui gouvernera alors ledit Royaume, par des personnes qu'ils enverront avec de bonnes Procurations de leur part, en signe qu'ils reconnoissent tenir de nous en fief lesdits Isles. Moyennant quoi ils demeureront exempts de tout autre service de guerre, ou autres choses que des Vassaux doivent à leurs Seigneurs. A la charge aussi qu'à chaque changement de Règne, ils seront obligés d'envoyer des Ambassadeurs à celui qui aura succédé, pour lui demander, & recevoir de lui l'investiture desdites Isles, selon que l'on a accoutumé d'en user en tels cas.

Celui

Celui qui sera alors Grand-Maître s'obligera aussi tant pour lui, qu'au nom de tout l'Ordre, lors de l'investiture, de promettre par serment, qu'ils ne souffriront pas, que dans lesdites Villes, Châteaux, Places, & Isles il soit jamais fait tort, ni préjudice, ni injure à nous, à nos Etats, Royaumes & Seigneuries, ni à nos Sujets, ni de nos Successeurs après nous, par mer, ni par terre; qu'au contraire ils seront obligez de leur donner du secours contre ceux qui leur feroient, ou leur voudroient faire du tort. Que s'il arrivoit qu'aucuns de nos Sujets de nos Royaumes de Sicile, allassent se réfugier dans quelque une desdites Isles infeudées, ils seront obligez à la premiere requisition qui leur en sera faite, par le Vice-Roi, Président, ou premier Officier de Justice dudit Royaume, de chasser lesdits Fugitifs, à l'exception pourtant de ceux qui seront coupables de crime de Leze-Majesté, ou d'Hérésie, voulant quant à ceux-là, qu'ils soient pris, à la requisition du Vice-Roi, & remis entre ses mains.

Deplus nous voulons, que le droit de Patronage de l'Evêché de Malthe demeure au même état qu'il est aujourd'hui, à perpetuité à nos Successeurs dans ledit Royaume de Sicile, desorte qu'après la mort de nôtre Réverend Conseiller *Bal-*

*Gaspar Waltkirk* Chancelier de l'Empire, qui a été dernièrement nommé par nous audit Evêché, ou en autre cas de vacance à l'avenir, le Grand-Maître & le Convent dudit Ordre sera obligé de nommer au Vice-Roi alors de Sicile, trois hommes capables & dignes d'un tel caractère, desquels un pour le moins sera pris de nos Sujets ou de nos Successeurs, & desquels trois nous & nos Successeurs après nous serons obligez d'en choisir un, lequel après avoir été choisi, nommé, & mis en possession dudit Evêché, le Grand-Maître d'alors sera obligé de le faire Grand' Croix, & de l'admettre dans tous les Conseils, comme les Prieurs & les Baillifs.

Que l'Amiral de la Religion sera de la langue & Nation Italienne, & qu'en son absence celui qui commandera en sa place, sera de même langue & Nation, ou pour le moins capable de cet Employ, sans être suspect à personne. Que tous les Articles précédens seront convertis en Loix, & Statuts perpétuels dans ledit Ordre en la manière accoutumée, avec l'approbation & confirmation du Pape & du Saint Siège: & que le Grand-Maître de l'Ordre, aujourd'hui vivant, & ses Successeurs à l'avenir seront obligez à jurer solennellement l'observation exacte des susdits Articles, qui seront gardez à perpetuité dans ledit Ordre.

Que

Que s'il arrivoit ( ce que Dieu veuille ) que ladite Religion vint à recouvrer l'Isle de Rhodes , & que pour cette raison ou autre , elle fût obligée de quitter ces Isles & Places pour s'établir ailleurs , ils ne pourront transférer ou aliéner lefdites Isles & Places en faveur de qui que ce soit sans le consentement exprès , & la permission du Seigneur de qui ils la tiennent en fief , & au cas qu'ils le fissent sans son consentement , lefdites Isles & Places retomberont en nôtre puissance , ou en celle de nos Successeurs. Que ladite Religion pourra se servir pendant trois ans de l'Artillerie & Munitions qui sont presentement dans le Château de Tripoli , à la charge qu'elle en fera un Inventaire , & déclarera ne les tenir que pour la défense de cette Place , & par prêt , & s'obligera de les rendre après lefdits trois ans ; à moins que par nôtre bon plaisir & grace speciale , nous ne trouvions à propos de leur en prolonger la jouissance.

Finalemēt que les Dons & les graces , que nous pouvons avoir accordé à quelques personnes particulieres desdits lieux , à tems , ou à perpetuité en fief , comme une récompense de quelque service rendu , ou pour quelque autre considération , demeureront fermes & inviolables , jusqu'à ce que le Grand-Maître & l'Ordre en jugera autrement , & alors ils seront obligez de  
donner

donner l'équivalent en autre chose aux légitimes Possesseurs. Et afin d'éviter toutes contestations en des cas semblables, nous voulons qu'il soit choisi deux Arbitres, l'un par nôtre Vice-Roi de Sicile, & l'autre par le Grand-Maître, lesquels auront plein pouvoir de juger les différens, après avoir ouï les Parties, & en cas que lesdits Arbitres ne pûssent convenir entre eux, que les Parties conviendront d'un Tiers pour l'entiere décision du différent, & que jusques à la décision finale les Possesseurs desdits Dons, Rentes, Dignitez, & honneurs, en jouïront paisiblement.

Sous les conditions ci-dessus expliquées & spécifiées, & non autrement, chacune en particulier & tous en général, nous cé dons & donnons en fief lesdites Isles & Places audit Grand - Maître & Ordre, en la maniere plus utile & plus entiere que l'on pourroit imaginer, & voulons qu'elles demeurent en leur pouvoir pour en jouïr, les posséder, tenir, y exercer tous Droits Seigneuriaux, sans y être troublez à perpetuité; & ainsi nous donnons, cé dons, & remettons audit Grand-Maître, Ordre, & Religion, sous lesdites conditions, toutes les raisons, noms, actions réelles & personnelles, en la même maniere que nous les avons possédées jusqu'à present sans aucune opposition. Voulons enfin, qu'ils puissent

puissent faire valoir les raisons & droits que nous leur cédon, en toutes causes, tant en demandant, qu'en défendant; dedans & dehors jugement en la même manière que nous l'avons fait, les mettant entièrement en nôtre lieu & place, sans aucune autre réservation pour nous, ni nos Successeurs que le seul droit de fief.

Pour cet effet, Nous ordonnons par ces présentes, & commandons en vertu de nôtre Autorité à toute sorte de personnes de l'un & de l'autre sexe, de quelque qualité & condition qu'elles soient, qui sont habitans desdites Villes, Isles, Terres, Châteaux, ou qui y habiteront ci-après, de reconnoître ledit Grand-Maître, Religion, & Ordre de S. Jean de Jerusalem, pour leur Seigneur utile & feudataire, & légitime Possesseur desdites Isles, Villes, & Châteaux, & qu'en cette qualité ils lui rendent l'obéissance, que de fidèles Vassaux sont obligez de rendre à leurs Seigneurs, comme aussi l'hommage, & le serment de fidélité pratiqué en semblables occasions. Ainsi dès le moment qu'ils leur auront prêté le serment de fidélité, nous les tenons quittes de tout autre serment qu'ils nous peuvent avoir fait, & par lequel ils demeureroient obligez envers nous, ou nos Successeurs au Royaume de Sicile après nous, hors le serment de fidélité,

lité, qui nous est dû par les Feudataires.

A ces causes, Nous déclarons au très-Illustre Prince d'Aûtriche, nôtre très-cher Fils aîné, qui doit, si Dieu le permet, être nôtre Successeur & Héritier de tous nos Royaumes, après nôtre mort, que Dieu veuille renvoyer bien loin, nous lui déclarons en lui donnant nôtre benediction paternelle, que telle est nôtre véritable intention. Nous ordonnons de plus & commandons en vertu de nôtre Puissance & Autorité, à tous nos illustres, magnifiques, fidèles, & amez Conseillers, le Vice-Roi, & Capitaine Général de la Sicile ultérieure, au grand Justicier, à son Lieutenant, à tous Juges de nôtre Cour Royale, Maîtres de Comptes, Intendans de nos bâtimens, Tresoriers, Conservateur de nôtre Patrimoine Royal, Procureur Fiscal, à tous Gouverneurs de Places, Commis aux Ports, Secrétaire, & généralement à tous nos autres Officiers & Sujets dans nôtre dit Royaume, & particulièrement des Isles susdites, & de la Ville & Château de Tripoli, presens & à venir, qu'ils ayent à obéir à nôtre présente libre donation & concession, en tous ses chefs, à peine d'encourir nôtre disgrâce, & d'être condamnés à l'amende de dix mille onces d'argent applicables à nôtre Tresor.

De plus Nous donnons pouvoir à nôtre

Vice-Roi, d'aller lui-même en personne sur les lieux, ou d'y envoyer un ou plusieurs Commissaires, qu'il trouvera bon de nommer en nôtre autorité en vertu des presentes, pour l'exécution de tout le contenu en elles, & faire tout ce qui sera nécessaire, en faveur dudit Grand-Maître, & Ordre, pour les mettre en possession réelle de tout ce que dessus, lui donnant pour cet effet tout pouvoir nécessaire en telle occasion, de laisser la place vuide, & de la céder incontinent & sans délai audit Grand-Maître, & Ordre, ou à leurs Procureurs; & après les en avoir mis en possession, de les y maintenir & proteger, & leur faire rendre compte de tous Fruits, Revenus, Rentes, Gabelles, & de tous autres Droits que nous leur avons cédés, & donnez en la maniere susdite, en fief perpétuel.

Et pour mieux faciliter l'exécution de toutes ces choses, Nous déclarons, que nous dérogeons en tant que de besoin à tous défauts de formalité, nullitez, omissions qui se pouvoient trouver dans les presentes, & voulons qu'elles soient exécutées, nonobstant toutes oppositions, que l'on y pourroit faire, auxquelles nous dérogeons, en vertu de nôtre pleine Puissance & Autorité Royale. En foi & témoignage de quoi nous avons fait expédier les presentes,  
 scellées

scellées du seau ordinaire de nôtre Royaume de la basse Sicile. Donné à Castel Franco, le 24. Mars, Indiction III. l'an de nôtre Seigneur 1530. L'an 10. de nôtre Empire, & le 27. de nos Royaumes de Castille, de Leon, & autres.

## CHARLES.

On l'en-  
voje  
pour le  
faire  
confir-  
mer.  
1530.

Le Grand-Maître & le Chapitre, n'eurent pas plutôt reçu & examiné cette Donation de l'Empereur, qu'ils députerent incontinent deux Commandeurs pour en remercier de leur part Sa Majesté Impériale, & en envoyerent une Copie autentique par le Secrétaire *Jean Marie Straticopole*, au Prieur *Salviati* à Rome, afin qu'il la fit confirmer par le Pape selon l'intention de l'Empereur. Le Pape la souscrivit dans le College même des Cardinaux le 25. Avril suivant, après avoir beaucoup loué la bonté & la générosité de l'Empereur. Il en fit même dresser & publier une Bulle. En même-tems, on envoya deux Ambassadeurs de la part de la Religion, qui seront nommez ci-après, au Vice-Roi de Sicile, qui étoit alors *Don Hector Pignatello* Duc de Monteleone, pour recevoir de lui l'Investiture au nom du Roi. Les deux Ambassadeurs prêterent le serment de fidélité entre ses mains, dans l'Eglise Cathédrale

thédrale de Palerme, sur l'Evangile d'une  
Messe solennelle, qui fut célébrée par  
l'Evêque lui-même, & sur le Missel, étant  
tous deux à genoux, & le Vice-Roi assis,  
après quoi le Docteur Louïs Sanchez Pro-  
tonotaire Royal, en dressa l'acte suivant.

## A C T E

*Du serment fait au Vice-Roi de Sicile  
par les Ambassadeurs de Malthe,  
le 29. May 1530.*

**N**ous Frere Hugues de Copones, En-  
seigne, & Capitaine Général des Ga-  
leres de la Sainte Religion de Jerusalem,  
& Frere Jean Boniface Baillif de Manoasta,  
Receveur Général dudit Ordre, Procure-  
urs & Ambassadeurs de l'Illustrissime &  
Révérendissime Seigneur Frere Philippe de  
Villers l'Isle-Adam, Grand-Maître de la  
Sacree Maison de l'Hôpital de Saint Jean  
de Jerusalem, & de tout le Convent & Or-  
dre, tant pour lui que pour tous ses Succes-  
seurs dans sa charge, pour toute ladite Re-  
ligion, & pour nous mêmes.

Très-excellent Seigneur Don Hector Pi-  
gnatello, Duc de Monteleone, Vice-Roi  
Capitaine Général dans le present Royau-  
me de la Sicile ultérieure & Isles adjacen-  
tes, comme representant la personne de Sa  
Majesté

Majesté Impériale & Catholique, Charles, & de la Reine Jeanne sa Mere, Sérénissimes Rois de Sicile, nous jurons devant vous & vous faisons le serment de fidélité ordinaire, & vous promettons devant Dieu, par la Croix de N. Seigneur Jesus-Christ, & sur l'Evangile que nous avons touché, tant au nom de ceux qui nous ont envoyez, que pour nous mêmes, de garder & reconnoître tenir en qualité de Fiefs nobles, libres, & francs, conformément aux conditions contenuës dans l'Acte de Donation, de Sa Majesté Impériale, des Sérénissimes Rois, & de leurs Successeurs après eux dans lesdits Royaumes, l'Isle de Malthe, de Gozo, la Ville & Château de Tripoly, qui ont été donnez depuis peu audit Grand-Maître, & d'observer & garder tout ce qui est contenu plus amplement dans ladite Donation & privilège. Fait en presence du Seigneur François Delbosc, Baron de Balida, Lieutenant de Roi dans la Charge de Grand Justicier de ce Royaume, des Magnifiques Don Antonio di Bologna, Girolamo di Famia, Juges dans la grande Cour, Jacques Bonanno, Maître des Comptes, Jérôme la Rocca Lieutenant de Roi du Thresor, & plusieurs autres. Par ordre du très-illustre & très-excellent Seigneur Vice-Roi, moi Louïs Sanches en ai dressé le present Acte de ma propre main.

Après

Après le serment de fidélité, le Vice-Roi nomma six Commissaires pour aller à Malthe mettre en possession le Grand-Maître & le Chapitre de tout ce qui étoit contenu dans la Donation, auxquels il en donna le pouvoir, comme agissant au nom & en l'autorité de l'Empereur. Ces Commissaires s'embarquerent à Saragoffe sur les cinq Galeres, qui avoient porté les deux Ambassadeurs, qui avoient beaucoup de gens considérables à leur suite, & entr'autres douze Chevaliers. On fit de grands honneurs au Grand-Maître & aux Chevaliers lors qu'ils arriverent à Malthe, la mise de Possession fut faite avec toutes les formalitez accoûtumées, & on en dressa des Actes par main de Notaire, en tous les endroits nécessaires.

Il est sans doute, que ce fut une grande générosité à l'Empereur, de donner un établissement fixe à une Religion comme celle-là, qui après avoir été chassée de Jerusalem, avoit changé ses fonctions de servir des pauvres dans un Hôpital, en celles de faire la guerre aux infidèles pour la défense de la Foi Chrétienne. Car il est certain que tandis qu'ils ont demeuré à Rhodes, la mer d'alentour à été purgée des Corsaires, à cause de quoi les Turcs la nommoient, le *Non plus ultra*, les dernières bornes de leur pais. Toutes les fois que le Divan faisoit

réfle-

Mise de  
possession

L'assignation  
d. Charles  
les V.  
loisées

réflexion à ce que Rhodes étoit gardée par de si courageux Chevaliers, il desespéroit de pouvoir faire aucun progrès sur la Chrétienté du côté de la mer, & il regardoit cette Place comme une épine à leur pied, qui les empêchoit d'aller plus avant tant qu'elle y seroit : aussi est-il sans contestation, que Rhodes a été le rempart de la Chrétienté, tandis que les Chevaliers en ont été les Maîtres. On ne doit donc pas s'étonner que Charles V. ait été porté par sa générosité naturelle & auguste, à donner à ces Chevalier errans, une demeure & un poste aussi considérable que celui de Malthe, quoi qu'en puissent dire certaines gens, & sur-tout quelque François passionné, qui pour diminuer la gloire de cette action de l'Empereur publioient, *que le Présent de Charles-Quint aux Chevaliers, ne valoit pas le papier qu'on avoit employé à en écrire l'Acte de Donation* ; Pour faire voir que cela n'est pas, il est bon de remarquer ici quelques particularitez de cette Isle.

*Malthe  
ancien-  
ne &  
nouvel-  
le.*

L'Isle de Malthe, quoi qu'elle soit aujourd'hui plus peuplée, & mieux cultivée qu'elle n'étoit alors, ne laissa pas d'avoir été toujours considérable, en ce qu'elle l'a toujours été plus, que ne le comportoit la qualité de son Terroir. J'avouë qu'il n'y a aucune comparaison à faire de l'état où elle étoit autrefois avec celui où elle est aujourd'hui ;

d'hui; car alors elle ne contenoit que douze mille Ames, au lieu qu'il y en a aujourd'hui 26. mille pour le moins. Alors les bâtimens même de la Ville de Malthe étoient moins que médiocres, & la place n'avoit que 1323. pas de circuit, au lieu qu'aujourd'hui on y a bâti de fort belles Maisons, & un quartier qu'on appelle la nouvelle Ville. Alors les Habitans même de la Ville avoient des manieres grossieres, quoi qu'ils ne fussent pas mal-faits de visage & de corps. Les Femmes sur-tout y étoient bien-faites, mais elles n'avoient aucun commerce avec les Etrangers. On n'y connoissoit pas même l'usage des épiceries, & ils se contentoient des alimens naturels & ordinaires que le Pais leur rapportoit. Mais depuis que les Chevaliers de tant de Nations différentes ont fait leur séjour dans cette Isle, ils l'ont tellement civilisée, que si elle eût été alors en l'état où elle est aujourd'hui, difficilement me pourrois-je persuader, que Charles V. ne l'eût gardée pour lui-même, comme un des plus précieux bijoux de sa Couronne. Les femmes, quoi que bienfaites, n'avoient presque pas de conversation même avec leurs propres maris: au lieu qu'à l'heure qu'il est, les Chevaliers, François sur-tout, par leurs manieres galantes les ont si bien humanisées, qu'elles reçoivent des visites, souffrent

souffrent les galanteries , même jusqu'à dans l'excès à l'égard des habits & des manieres libres.

Descri-  
ption de  
l'Isle de  
Malthe.

L'état de l'Isle de Malthe, lors que Charles V. la donna aux Chevaliers , étoit tel. Elle consistoit en 40. habitations, ou Villages que l'on appelle *Casali*, qui contenoient , comme nous l'avons déjà dit , jusqu'à douze mille Ames. Aujourd'hui il y a au double , ce qui paroît incroyable, que tant de gens ayent pû subsister en un si petit pais , si stérile , ou si peu cultivé , & peut-être ne trouveroit-on rien de semblable en tout le Monde. L'Isle étoit alors divisée en neuf Parroisses , la premiere & la principale s'appelloit *Naxaro*. Les Habitans de ce lieu , se disent être les plus anciens Habitans de toutes les Isles d'alentour , parce qu'ils ont été conyertis par S. Paul lui-même ; ils prétendoient même , qu'il fit bâtir leur Eglise. Cette Paroisse contient trois *Casali* , ou Villages, sçavoir *Casal Gregorio* , *Casal Mustai* , & *Casal Muslemet* , qui sont les plus grands de toute l'Isle , & qui contiennent au-delà de 4000. Habitans. La seconde Paroisse est celle de *Bicarcara* , qui contient 5. *Casali* , sçavoir *Tard* , *Lia* , *Balsan* , *Bordi* & *Mati*. La 3. s'appelle *Cormi* , qui seule & sans autre Village contient au-delà de 2000. Ames. La 4. s'appelle *Birmistit* ,  
grande

grande Paroisse qui contient 7. Casali, sçavoir *Luca, Tarscieti, Gudia, Percop, Sasi, Micabila, & Farrug.* La 5. s'appelle *Sirgieu*, dans laquelle il y a 3. Casali, sçavoir *Chibit, Siluch, & Coderi.* La 6. se nomme *Santa Caterina*, ayant 5. Casali, en y comprenant la Paroisse elle-même, vulgairement appellée *Biscalin*, sçavoir, *Zabar, Ascias, Gioan, Biabut.* La 7. est appellée *Zurrico*, qui comprend 5. Casali, sçavoir, *Crendi, Len, Miseri, Bubacra, & Marin.* La 8. porte le nom de *Zabuci*, contenant deux autres Casali, sçavoir, *Muxi & Aldvin.* Enfin la neuvième est la Paroisse de *Dinghi*, ayant plusieurs petits Villages à l'entour.

Quoi que cette Isle soit pleine de Montagnes & de rochers, du côté qui regarde Tripoli, elle ne laisse pas d'avoir des côtes, où il y a des Ports commodes. Elle est plus fertile vers le milieu, & quoi qu'elle abonde en Oliviers, Cedres, Orangers & Vignes, son principal commerce consiste en Cotton, que le Pais produit en grande abondance, aussi-bien que le miel, qui a donné le nom à toute l'Isle, que les Latins ont appellée *Melita*, mot qui vient du Grec *Melissa*, qui veut dire une abeille, aussi l'expérience fait voir que le miel de Malthe est le meilleur qu'on puisse trouver nulle part ailleurs, & l'on en fait aussi un grand com-

Suite.

merce ; cela vient de ce qu'il y a dans cette Isle une grande abondance & variété d'excellentes fleurs au Printemps , & que l'on n'y voit jamais ni neige, ni glace en ce tems-là. Ce qu'il y a de plus admirable, est, que cette Isle se vante, de ne produire aucun animal qui ait du venin, que non-seulement on n'y voit aucune herbe qui puisse faire du mal, mais qu'il y croît toute sorte d'excellentes herbes, & de simples nécessaires à la Médecine, & pour faire les plus admirables Antidotes, d'où on les envoie par tout le Monde. Les Historiens disent, que cela vient de la Bénédiction que Saint Paul donna à cette Isle, après y avoir été mordu d'une vipere, qu'il jeta au feu, & qu'auparavant l'Isle étoit pleine d'animaux & d'herbes pleines de venin.

La deuxième Isle que Charles V. donna aux Chevaliers, s'appelle l'Isle de *Gozo*. Les Latins l'ont appelée *Gaudisium*, ou, comme d'autres disent, *Gaulus*, peut-être parce que cela approche plus du nom Grec *Gaulos*. Elle est séparée de celle de Malthe par un Canal de quatre mille pas à l'endroit le plus large. Elle a trente mille de circuit, sa longueur est de douze mille, & sa largeur de six mille un peu plus ou un peu moins. On y peut aborder facilement de tous côtez, elle est très-fertile par tout, l'air y est parfaitement bon, & l'on y recueille-

cueilleroit une grande abondance de fruits, si les habitans vouloient se donner la peine de la cultiver, à quoi ils ne sont nullement portez. On y trouve quantité de sources d'eau douce, claire, & excellente, même sur les bords de la Mer. On y feroit les plus agréables jardins du Monde, comme on le voit par quelques-uns qu'il y en a, & qui produiroient toutes sortes de fleurs & de fruits : mais les habitans de l'Isle, quand on leur parle de jardins, ont accoûtumé de dire, qu'ils ont besoin de bleds, & de pain, & non pas de fleurs, ni de fruits ; aussi tous leurs plus grands soins sont de semer du bled & des légumes. Le nombre des habitans n'est guère plus grand aujourd'hui, qu'il étoit alors, sçavoir seulement d'environ huit mille, pour la plûpart gens rudes & grossiers, sur-tout les femmes ; mais ils s'exercent beaucoup aux armes, comme les Maltois, dès l'enfance, afin de pouvoir défendre le païs, contre les courses des Turcs. On y parle la même langue qu'à Malthe, moitié Grec & moitié Sicilien, desorte que les Italiens ont de la peine à les entendre, hors ceux de Calabre. Il n'y a qu'un seul Bourg dans toute l'Isle, avec trois Villages, & un bon Château sur le bord.

Tripoli est une petite presqu'Isle plus *Tripoli* proche de la côte de Barbarie, & dans un

air fort sain. Ce n'étoit autre chose qu'une seule Ville isolée, de quatre mille de tour. La Mer ne l'environne pourtant que de trois côtez, car du quatrième elle est jointe à la terre-ferme par des plaines sablonneuses; elle contenoit alors environ cinq mille Ames, sans être beaucoup accrüe & peu fortifiées; les Rois de Sicile, & particulièrement Charles V. ayant seulement travaillé à fortifier le Château, qui étoit quaré, d'environ six cens pas de tour, environné de la Mer des trois côtez, bâti sur une roche de marbre, avec deux des plus forts Bastions que l'on eût fait en ce tems-là, pour défendre la Place. La Ville, ni le Château n'étoient pas assez forts pour se défendre pendant long-tems, mais Charles V. quand il les donna aux Chevaliers de Malthe, considéroit qu'ils pourroient fortifier si bien l'un & l'autre, qu'elles deviendroient imprenables quand elles seroient entre les mains de cet Ordre, qui avoit pris pour sa devise *la destruction des Infidelles*, & qu'elles deviendroient le fleau des Maures. Les Chevaliers le crurent ainsi, & commencèrent bien-tôt après à mettre ce dessein en execution, ce qui porta les Maures à faire tous leurs efforts pour les en chasser.

*Present*  
*toisé.*  
 1530. A peu de mille de distance de Tripoli, & du côté d'Orient, il y avoit une petite Isle nom-

nommée *Tagora*, & du côté du couchant une autre appellée *Tenzor*, qui servoient de rempart à Tripoli, & où l'on pouvoit bâtir de bons Châteaux, qui auroient rendu cette Ville imprenable. Le don que fit Charles V. aux Chevaliers, n'étoit donc pas si peu considérable, que certaines gens qui en ont voulu diminuer le prix, l'ont voulu faire accroire. Trois Places telles que nous venons d'en faire la description avec vingt-cinq mille Habitans, ne sont pas de petite considération, sur-tout pour des gens qui sont dans le besoin, & pour un Ordre, qui étoit errant, & ne sçavoit où se retirer depuis qu'il avoit été chassé de Rhodes: & l'expérience a fait voir depuis, qu'il ne pouvoit trouver d'azile plus considérable, ni plus assuré; & par conséquent, on doit regarder l'offre que leur en fit l'Empereur au commencement, & la donation réelle qu'il leur en fit ensuite, comme une action extrêmement généreuse & noble.

Il faut pourtant dire ici, quels furent les Véritable sentimens des Machiavelistes sur cette gé- ble in- néreuse action de Charles. Car il est cer- ention tain, que si tout le monde loüe en général de Char- le dessein de cet Empereur, d'avoir ainsi les V. pourvû aux besoins de ces Chevaliers, tous ne s'accordèrent pas au sujet du dessein & de l'intention qu'avoit Charles - Quint quand il donna ces Places. Il y en a beau-

coup qui ont crû, & je suis de ce sentiment, que ce ne fut point par un mouvement pur de générosité, d'humanité, & de charité, que cet Empereur invincible donna ces Places aux Chevaliers, mais pour son propre intérêt; c'est qu'il voyoit bien que Solyman après avoir pris Rhodes, n'en demeureroit pas là, ni ses Successeurs après lui, & qu'ils ne manqueroient pas d'attaquer l'Isle de Candie, après quoi la Sicile entiere seroit à la gueule du Dragon Ottoman. Il voulut donc chercher à la défendre, & à faire de l'Isle de Malthe un rempart imprenable, entre les mains des Chevaliers, qui par leur grand nombre, leurs riches Commanderies, & leur grand courage, s'étoient rendus la terreur de la Méditerranée. En effet, ayant ainsi fortifié & rendu Malthe imprenable, en la donnant aux Chevaliers, qui par leurs Galères & leurs courses se rendroient maîtres de la mer, il mettoit la Sicile à couvert de l'invasion des Corsaires, & s'il arrivoit qu'on l'attaquât, il en pouvoit tirer un secours & des forces considérables pour la défendre; & par conséquent Charles V. se déchargeoit par-là des dépenses immenses, qu'il lui falloit faire, tant pour fortifier Malthe, que pour la garder. Ce fut donc un coup de la bonne politique de ce grand Empereur.

Mais puis que voilà l'article des Chevaliers

valiers de Malthe, qui a tant de rapport à l'Histoire de Charles V. achevé, j'estime qu'il y faut joindre celui des Chevaliers de l'Ordre Teutonique, qui n'y en a pas moins. Depuis la mort de Frederic de Saxe, Albert Marquis de Brandebourg avoit été fait Grand-Maître de l'Ordre. Mais ensuite en 1511. étant devenu Duc de Prusse, il refusa de prêter le serment de fidélité à Sigismond Roy de Pologne son Oncle, ce qui causa une guerre ouverte entre eux. En 1525. on fit la paix, qui donna un coup mortel à tout l'Ordre, en ce que la dignité de Grand-Maître, qui avoit été élective jusques-là, devint héréditaire & annexée à perpétuité avec la Duché de Prusse à la Maison de Brandebourg. Presque en même tems, Albert ayant goûté la nouvelle réformation, se déclara Luthérien. Les Chevaliers Allemands ne pouvant souffrir que les Provinces de Prusse, dont l'acquisition avoit coûté tant de sang & de dépenses à la Religion Teutonique pendant trois Siècles, lui fussent ainsi enlevées, ni que le Grand-Maître fût non-seulement héréditaire, mais Luthérien, s'assemblèrent & concertèrent ensemble pour trouver quelque remède à ce mal, & ce qui les y porta davantage, fut l'Edit publié par Albert contre les Catholiques, & les nouvelles Ecoles, & l'Eglise qu'il avoit fait

dresser en Prusse, avec le Rit de Luther.

L'Empereur Charles-Quint se trouvoit alors en Espagne, où ayant été informé par les Chevaliers de ces événemens, & de leur dessein, & leur ayant promis sa protection, ils s'assemblèrent en Chapitre jusqu'à trente-huit Chevaliers & Commandeurs, élurent Grand-Maître de l'Ordre, *Valterno Cromberg*, Commandeur de Francfort, & lui donnèrent le titre de *Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, pour l'Allemagne & pour l'Italie*; lequel dépêcha aussitôt deux Ambassadeurs, sçavoir, les Chevaliers *Everad Chingen*, & *Henry Heinae*, vers l'Empereur Charles-Quint, pour le reconnoître pour Souverain Seigneur de l'Ordre, comme tous les autres Empereurs l'avoient été depuis trois cens ans. Charles-Quint étoit alors à Burgos, Capitale de Castille la vieille, où après que les Ambassadeurs eurent été magnifiquement reçus, le huit Janvier 1527. & qu'ils lui eurent solennellement prêté le serment de fidélité, confirma par des Lettres Patentes Impériales le Grand-Maître Cromberg dans cette dignité. Mais à l'égard des instances des Ambassadeurs au sujet des affaires, dont ils lui parlèrent avec des paroles pleines de ressentiment contre le Duc Albert, ce Monarque leur répondit, que devant passer à Bologne dans deux ans, au plus tard,

pour

pour être couronné, & une Diète devant aussi en même-tems être convoquée en Allemagne, on y prendroit toutes les résolutions les plus nécessaires; & ainsi il renvoya les Ambassadeurs chargez de Presens.

Cette Diète ayant donc été assemblée, comme il a été dit, dans la Ville d'Aufbourg, après quelques affaires, qui ne souffroient pas de retardement, Charles-Quint ayant mis sur le tapis les intérêts de l'Ordre Teutonique, non-seulement l'Apostasie d'Albert de l'Eglise Romaine fut desapprouvée, mais aussi la rebellion où il étoit tombé en voulant démembler la Prusse de l'Allemagne dont elle étoit fief, & faire soustraire l'Ordre Teutonique de l'obéissance de l'Empereur; desorte que la Diète déclara nul tout ce qu'il avoit fait, & le dépouilla du Duché de Prusse, & de la dignité de Grand-Maître, confirmant les Lettres Patentes de confirmation que l'Empereur avoit données à Cromberg, légitimement élu Grand-Maître, & l'investissant de toute la Prusse; & ce qu'il y eut d'admirable, est qu'il y eut là-dessus une parfaite unanimité de sentimens, non seulement entre les Princes & Députez Catholiques, mais aussi entre les Luthériens mêmes; & l'Archevêque de Mayence, quoique de la même Famille qu'Albert, & son Cousin germain, se montra son ennemi

*Résolutions prises dans la Diète contre Albert.*  
1530.

très-passionné & très-ardent. Tant il est vrai, que quand il s'agit des droits de Souveraineté & de Fiefs, on n'a égard ni à la Parenté ni à la Religion; mais comme cette cérémonie fait une partie assez curieuse de la Vie de Charles V. il ne sera pas hors de propos que je la décrive brièvement.

Ambas-  
sadeurs  
& leurs  
vans  
frances.  
1530.

Le jour assigné pour cette fonction, l'Empereur s'étant assis sur son auguste Thrône dans la Diète, en présence des Electeurs, & autres Princes & Députés de l'Empire, comparurent à cheval magnifiquement vêtus & parez, les Ambassadeurs du nouveau Grand-Maître, qui furent le Comte Henri d'*Helfenstein*, Hoyer Comte de *Mansfeldt*, & Jean *Hohenloe*, tous trois Commandeurs; lesquels arrivez à la porte de la Sale, & ayant mis pied à terre, se présentèrent devant le Thrône, & après avoir fait les révérences accoutumées, ils exposèrent, se tenant debout & nuë-tête, & Charles-Quint étant assis, & ayant toutes les marques de la Dignité Impériale, qu'Albert de Brandebourg étant déchû, pour crime de felonie contre l'Empire, & de rebellion contre l'Eglise Catholique, de la charge de Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, & Sa Majesté Impériale ayant déjà confirmé l'élection faite en la personne de Valterno de Cromberg, & promis de lui conférer l'Investiture de cette Dignité,

& du

& du Duché de Prusse, ils avoient été envoyez pour la recevoir de l'Auguste bonté de Sa Majesté Impériale. Alors l'Archevêque de Mayence s'étant levé, répondit en qualité de Grand-Chancelier de l'Empire, que l'Empereur étoit disposé à leur donner satisfaction, & qu'on expédieroit à la Chancellerie les Lettres de l'Investiture de toutes les Provinces de la Prusse; après quoi les Ambassadeurs ayant baissé la main à l'Empereur, en se baissant très-profondément, s'en retournèrent de la même manière qu'ils étoient venus, avec un nombreux cortége.

Le matin suivant, celui de l'Investiture dans la Diète d'Ausbourg, se fit l'autre <sup>Cérémonie</sup> cérémonie. D'abord l'Empereur parut dans celle-ci sur un Trône Impérial, avec des ornemens plus superbes au Dais & au Siège. Charles-Quint étoit vêtu de son Manteau Impérial, c'est-à-dire, le même qu'il avoit lors qu'il fut couronné, & paré de toutes les autres marques de l'Empire, assisté des sept Electeurs de l'Empire tout autour du Trône, avec leurs Habits Electoraux, assis chacun en sa place, & de tous les autres Princes, chacun dans leur rang, aussi-bien que de tous les Etats & ordres de l'Empire.

Charles-Quint ne s'étoit pas encore assis <sup>Ambassadeurs</sup> lors qu'on vit arriver à Cheval, avec une super-

superbe suite, quatre Chevaliers Ambassadeurs du Grand-Maître, tous quatre Comtes de l'Empire, sçavoir Henri d'*Holfestein*, Hoyer de *Munnsfeldt*, Bolfo de *Monfort*, & Jean *Hohenloe*, Commandeur de *Kassemburg*. Ces Seigneurs étant descendus de Cheval à la porte de la Diète, furent reçûs par les Officiers de l'Empereur, & accompagnez par les mêmes devant le Trône de ce Monarque qu'ils saluèrent à genoux, après quoi s'étant aussi-tôt levez, ils lui exposèrent ( *Holfestein* portant la parole pour tous ) que le *Marquis Albert de Brandebourg* étant déchû de la Dignité de *Grand Maître* de l'Ordre *Tentonique*, & Sa *Majesté Impériale* ayant promis avec une si généreuse bonté de la conférer à *Cromberg*, ils supplioient Sa *Majesté* de lui en donner l'investiture.

*Leur demande est vue.* L'Archevêque de Mayence en qualité de grand Chancelier de l'Empire, s'étant levé debout, dit, *Que l'Empereur étoit content, & fort disposé à les satisfaire, en investissant solennellement le Grand-Maître de cette Dignité, aussi-bien que de la Prusse & des autres Etats.* A l'instant les Orateurs s'étant mis à genoux, & relevez, remercièrent Sa *Majesté Impériale* de la part de l'Ordre & du Grand-Maître, par un court compliment qui fut fait par le même; après quoi ayant fait une autre profonde

fonde révérence, ils se retirèrent, & allèrent en donner avis au Grand Maître.

Celui-ci vêtu d'un habit long le plus riche & plus magnifique qu'aucun Grand-Maître eût jamais porté, *Grand Maître.* sçavoir de Damas blanc ayant les manches fort larges, avec la Croix de l'Ordre, brodée sur l'épaule, & une autre encore plus magnifique sur la poitrine; monté sur un cheval superbement harnaché, & paré sur-tout d'une housse extrêmement riche, s'achemina vers la Diète, comme il avoit fait le jour précédent, mais d'une manière plus solennelle. Le Grand-Maître étoit précédé de cinquante Gardes à cheval, & de dix Cavaliers deux à deux, devant lesquels alloient trois Porte-Enseignes, portant sur leurs épaules chacun leur Enseigne déployée; celle du milieu de couleur rouge étoit de l'Empire, celle de la droite de couleur blanche ornée de la Croix noire de l'Ordre, & la troisième à la gauche étoit de couleur d'or, & representoit l'Enseigne de Jerusalem; & il est bon d'avertir ici que ces trois Enseignes ou Bannieres, étoient portées par trois Chevaliers, qui dans cette fonction faisoient, pour la rendre plus superbe, la charge de Porte-Enseignes.

Derrière le Grand-Maître marchaient à cheval six anciens Commandeurs de l'Ordre avec leurs habits de cérémonie, & chacun

*Cavaliers*  
*cade*

cun

eun six Laquais après eux ; ils étoient suivis  
 de quatre Comtes , qui avoient fait la fon-  
 ction d'Ambassadeurs , vêtus des mêmes  
 habits , & immédiatement après eux ve-  
 noient quatre Grand'-Croix , trente Che-  
 valiers , & un si grand nombre de Barons ,  
 & de Nobles de l'Empire invitez par le  
 Grand-Maître pour honorer cette cérémo-  
 nie , que tous ensemble faisoient plus de  
 trois mille , tous montez sur de très-super-  
 bes Chevaux , chacun s'étant efforcé &  
 piqué à l'envi , de paroître avec toute sorte  
 de magnificence & d'éclat , sans épargner  
 aucune dépense.

Arrivez dans la grande Cour , ils mirent  
 tous pied à terre , à mesure qu'ils entroient ,  
 & ayant passé le Pont , précédé des Ense-  
 gnes , ils eurent beaucoup de peine , à cause  
 de la grande presse , d'approcher du Grand-  
 Maître devant le Trône de l'Empereur ,  
 avec ces Commandeurs & ces Grand'-  
 Croix , qui formoient le Convent de  
 l'Ordre.

*Devant  
 le Trône*

A peine furent-ils arrivez , que le Grand-  
 Maître & tous les autres , s'étant mis à  
 genoux aux pieds de l'Empereur , il lui re-  
 nouveilla de sa propre bouche , avec une  
 profonde soumission les instances pour l'In-  
 vestiture , conformément aux promesses  
 faites à ses Ambassadeurs. L'Electeur de  
 Mayence s'étant levé , lui donna , de la part  
 de

de Sa Majesté Impériale , en qualité de grand Chancelier , les Lettres Patentes de l'Investiture , écrites en lettres d'or , & signées de l'Empereur , du même Electeur Chancelier , & du Secretaire d'Etat , qui y avoit apposé le grand Sceau de l'Empire , réservé pour des Patentes de cette nature.

Au même instant le premier Chapelain <sup>Scrup</sup> de l'Archevêque de Mayence lui donna <sup>mentis</sup> le Missel entre les mains , sur lequel le Grand-Maître s'étant mis à genoux , & tenant une main sur l'Evangile , prêta le serment , l'Electeur prononçant les paroles qu'il falloit dire , & le Grand-Maître les répétant après lui mot pour mot. Après cela l'Empereur ayant fait signe au Grand-Maître de se lever , il se leva , & au même moment les trois Chevaliers qui avoient porté les Enseignes s'étant avancez , les présentèrent à genoux à l'Empereur , qui les donna de sa propre main au Grand-Maître , qui ; selon la coûtume des Allemands , les jetta au milieu de cette grande multitude de gens. Ensuite l'Empereur ayant reçu l'Epée de l'Empire , qu'on lui mit entre les mains , en donna à baiser le pommeau au Grand-Maître , qui le baïsa à genoux. L'Empereur ayant rendu l'Epée à celui qui la lui avoit donnée , & pris le Sceptre , permit au Grand-Maître

tre

520 LA VIE DE CHARLES V. &c.  
tre de le toucher à genoux, avec la main,  
en qualité de Prince Ecclesiastique, car  
il n'est permis à aucun séculier de toucher  
ce Sceptre, ni même de le baiser. Cette  
Cérémonie fut couronnée par la création  
de cinq Chevaliers que l'Empereur créa  
en présence du Grand-Maître.

*Fin de la Première Partie.*



# T A B L E

Des Noms propres , & des principales Matieres contenuës dans cette Premiere Partie de la Vie de Charles-Quint.

## A

- A** Bouchement du Pape Clement VII. & de l'Empereur Charles-Quint à Bologne, *Page 424*  
Complimens & careffes qu'ils se firent, *ibid.*  
Abondance des matieres dans les Auteurs, 12. 13.  
Leur fait plus de peine que la sterilité, 14  
Accident arrivé à l'Empereur Charles-Quint à Bologne, 452  
Adolphe Comte de Nassau, & Albert d'Autriche, en concurrence pour l'Empire, 26. 27  
Adrien Florent est choisi par l'Empereur Maximilien, pour être Precepteur de Charles, 47  
Sa grande application à l'instruire, 52. 53. Combien estimé & respecté par son disciple, 55  
Est élevé à la dignité de Cardinal par le Pape Leon X à la nomination de Charles, 84. Qui le fait ensuite Régent de ses Royaumes d'Espagne en son absence, 102. 103  
Adrien VI. est élu Pape pendant qu'il étoit en Espagne au service de l'Empereur, 194. Prend incontinent résolution d'aller à Rome, 195  
S'embarque à Barcelone, *ibid.* Arrive à Genes, 196.

# T A B L E

196. Honneurs que lui fait le Sénat, *ibid.* Va à Rome par Civitavecchia, *ibid.* Comment il y est reçu, *ibid.* Envoye à l'Empereur une Bulle, par laquelle il le fait Grand-Maître de l'Ordre de Calatrava, & ses Successeurs après lui, à perpétuité, 204. Se ligue avec lui pour chasser les François d'Italie, *ibid.* Sa mort, 206
- Alarzon. Voyez D. Ferdinand.
- Alexandre VI. Pape: 43. 44
- Albert deuxième Empereur de la Maison d'Autriche, 26. 27
- Albert second du nom, quatrième Empereur de la même Maison, 29
- Albert Marquis de Brandebourg, Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, 287. Se fait Lutherien, *ibid.* Est privé de toutes ses dignitez, & mis au Ban de l'Empire, 513
- Adalbert Palatin de Franconie, trompé par les paroles équivoques d'un Archevêque, 163
- Aldecise Seigneur de Benevent, 160
- Alexandre, seul entre les Anciens a mérité le nom de *Grand*, 10
- Alphonse d'Alburquerque, Gouverneur des Indes, 62. 63
- Alphonse de Bourgogne, fait Chevalier de la Toison d'or par Charles-Quint, 69
- Alphonse d'Este Duc de Ferrare Prince magnanime, 384
- Alphonse d'Avalos, V. Marquis du Guast ou de Vasto.
- Alphonse Fonseca. Voyez Archevêque de Toledé.
- Amedée Duc de Savoye, créé Anti-Pape sous le nom de Felix, 29
- Ambassadeurs en grand nombre, vont au devant de l'Empereur, 130. 131. Il envoye de sa part à Adrien VI en Espagne, 193. Du Roi d'Angleterre au Pape Clement à Orvieto, 354
- Ambassadeurs de la République de Florence en-  
voyez

## DES MATIERES.

- Voyez à l'Empereur à Genes , 390. 391. Compliment , qu'ils font dans leur audience, 392. Réponse severe que leur fait Charles-Quint , *ibid.* Ils s'en retournent affligés & mécontents , 393  
 Ambassadeurs de la République de Venise pour assister au couronnement de l'Empereur à Bologne , quels ; & combien , 427  
 Ambition naturelle à l'homme , 7. 8  
 Ambition de régner , combien grande dans les Princes , 513  
 Amour , combien grand en un Grand-pere pour ses petits fils , 48  
 Amour de Charles-Quint pour Marguerite a produit Marguerite d'Autriche , mariée au Duc Alexandre de Medicis , 377. & continuation de ses amours , 379  
 Amurat Empereur des Turcs , 170. Demande vengeance au Ciel contre Ladislas , qui avoit violé sa parole , *ibid.* Continué à lui faire la guerre , & victoires , qu'il remporte sur lui , 172  
 L'Amirante de Castille travaille à faire la paix des Rebelles d'Espagne , 181  
 André Doria , Grand-Amiral de François I. remporte une signalée victoire sur les Impériaux , 360. 361. Quitte le service de ce Prince , & passe à celui de l'Empereur , 365. 366. Par qui il fut gagné , *ibid.* Par quels motifs , 364. 365. Délivre sa patrie de l'oppression des François , 367.  
 L'Empereur le fait Grand-Amiral , & Chevalier de la Toison d'or , *ibid.* Paroît à la Cavalcade de l'Empereur à Bologne , avec un équipage magnifique , à la maniere des Gens de Mer , 423  
 Anne Stotel , Nourrice de Charles-Quint , 42  
 Anne de Bretagne enlevée à l'Empereur Maximilien par Charles VIII. 107. 108  
 Anne Elisabeth de Hongrie se marie avec Ferdinand d'Autriche , 138  
 Antoine d'Acugna Evêque de Zamora fait un soulève-

# T A B L E

levement en Espagne contre Charles ,	101
Antoine Gouffier Ministre de François I. s'abouche avec celui de Charles pour négocier la paix ,	129
Antoine de Leva. Voyez Don Antoine.	
Archias , Poète loüé par Cicéron ,	9
Archevêque de Rossuno. Voyez Nonce.	
Archevêque de Toledé dépêché par l'Empereur , pour recevoir l'Infante Isabelle son épouse , 283. 284. Baptise le Prince Philippe , avec quelles cérémonies ,	309
Articles du Traité de Madrid , pour la liberté de François I.	278. <i>Et suiv.</i>
Articles de la liberté de Clement VII. 307. 308. De la paix entre l'Empereur & lui , 331. Autres articles entre les mêmes ,	<i>ibid.</i>
Articles de la paix , appelée <i>des Dames</i> , conclüe à Cambray , depuis 397. jusqu'à	410
Aldrubal , combien loüé par les Carthaginois ,	7
Acte de serment fait par les Chevaliers de Malthe au Vice-Roy de Sicile , avec quelles cérémonies ,	499
Action d'un Hermite à Rome ,	316
Actions importantes des Grecs , & soin qu'on a pris de les écrire ,	5. 6
Actions peu considérables des Princes souvent loüées par abus ,	11
Actions de Charles-Quint toujours beaucoup estimées , 21. 22. Ont été plutôt profanées qu'écrites par la passion des Historiens ,	23
Armée de Charles marche vers Rome , 297. L'assiége , 298. La saccage , 299. Combien forte , <i>ibid.</i> Marche vers Naples ,	298. 358
Armée de François I. perduë , & ruinée dans l'entreprise de Naples ,	<i>ibid.</i>
Armée destinée au siége de Florence , quelle ,	415. 416
Avidité des Princes pour la domination , sans bornes ,	255

## DES MATIERES.

- Avis de la prison de François I. envoyez à Charles-  
 Quint , 243. 244  
 Auteurs. Combien ils se trompent en écrivant la  
 vie des Grands , II. 12. Diverses observations  
 sur cette matiere. *ibid.*

### B

- B** Althafar Castillone , Nonce du Pape en Espa-  
 gne , ayant appris la Prison du Pape , solli-  
 cite sa liberté , 304. Assemble plusieurs Evêques  
 pour se joindre à lui , 305. Va avec eux en ha-  
 bit de deuil la demander à l'Empereur , *ibid.*  
 Bataille perduë par les François , où le Duc de  
 Nemours est tué , 43. Autre bataille , où ils  
 remportent la victoire sur les Alliez près de  
 Ravenne , 63. Autre près de Marignan rem-  
 portée par François I. en personne , 65. Autre  
 perduë par les François dans le Milanez , sous  
 le Général Lautrec , 284  
 Bataille de Pavie , 236. 237. Les François la per-  
 dent , & le Roi y est fait prisonnier , 239. 240.  
 Diverses particularitez de cette action , depuis  
 240. jusqu'à 253  
 Bataille appellée de la Bicoque , 185  
 Bataille Navale gagnée contre les Espagnols par  
 les François & les Venitiens , 360. 361  
 Baptême du Prince Philippe fils aîné de Charles-  
 Quint , 309  
 Belgrade prise par Soliman , 177  
 Bologne , avec quelle magnificence on y reçoit  
 l'Empereur , 420. 421. Grands honneurs qu'ils  
 lui firent pendant le séjour qu'il fit , 421. 422.  
 Fêtes & régales qu'ils lui firent , 422. 423  
 Bonne , Fille du Roi de Boheme épouse de Rodol-  
 phe d'Autriche , 27  
 Brederode accompagne Charles à Aix la Chapel-  
 le. 136  
Bulle

# T A B L E

Bulle du Pape Adrien VI. conferant la Dignité de Grand-Maître de l'Ordre de Calatrava à Charles-Quint. 204

## C

- C** Ambray, est choisi pour y traiter d'une Ligue contre les Vénitiens, 61. 62. Et pour celle de la paix des Dames, 369. 370
- Cantons Suisses. Voyez Suisses.
- Le Cardinal Cajetan envoyé par Leon X. en qualité de Légat, à *latere*, à Francfort, pour s'y trouver à l'Electiion d'un nouvel Empereur, 90
- Le Cardinal Colone avec Hugues de Moncade conduit à Rome huit cens hommes, 295. 296. Fait piller par ses gens le Palais Apostolique, *ibid.*
- Cardinaux, qu'Urbain VI. fit noyer près de Genes, 173
- Cardinaux envoyez par Clement VII. pour aller au devant de l'Empereur, 417. 418. Ce qu'ils exigent de lui, *ibidem*. Réponse, qu'il leur fait, *ibid.*
- Capitaines plus fameux, qui accompagnent François I. en Italie, 231
- Capitaines de Charles dans le Milanez, *ibid.* Consultent sur l'arrivée de François I. *ibid.* Leur sage conduite dans cette guerre, 233. 234. Délibèrent d'attaquer François I. 235. Plusieurs particularitez là-dessus, 236. 237. Pensent à ce qu'ils doivent entreprendre après la prison du Roi, 248
- Charles de Lanoy. V. Don Charles.
- Charles de Bourgogne surnommé *le Hardi*, sa mort, & ses héritiers, 32
- Charles Cenrio flamand, mis auprès de Charles-Quint, pour lui apprendre à monter à cheval, 47
- Charles VIII. Roi de France, sa conduite envers Maximilien, 107. 108
- Charles

## DES MATIERES.

Charlemagne, mérite le second entre les Princes  
Chrétiens le surnom de *Grand*, II. 12  
Charles-Quint le mérite mieux que tout autre,  
*ibid.* Combien il est difficile d'écrire son Hi-  
stoire, 14. Qui mérite pourtant mieux qu'au-  
cun autre d'être écrite, 15. Abregé de ses qua-  
litez, 16. Jamais personne n'a mieux scû que  
lui user de sa fortune, *ibid.* Ni été plus exact  
Observateur de sa parole, 17. 18. Influence des  
Astres sur lui, *ibid.* Combien favorisé du Ciel,  
19. 20. Ses actions plutôt profanées, qu'écrites  
par des Auteurs passionnez, 25. Il ne peut être  
assez loüé, sa genealogie, depuis 26. jusqu'à 43.  
Sa Naissance à Gand, 38. présages qui l'accompa-  
gnerent, 39. Promis en mariage étant encore  
jeune enfant, 40. 41. Bien élevé, 41. 42. Sa  
Nourrice, *ibid.* Sa Gouvernante, *ibid.* Plusieurs  
choses arrivées en sa jeunesse, 43. 44. On tâche  
de lui apprendre le Latin, 47. 49. Son peu d'in-  
clination pour cette langue, 51. Sa grande in-  
clination pour d'autres langues, *ibid.* Réponse  
qu'il fait à son Precepteur Adrien, qui l'exor-  
toit à apprendre le Latin, *ibid.* Est le premier  
de sa Maison qui ne s'est pas appliqué à cette  
langue, 52. 53. Son inclination naturelle là-  
dessus, *ibid.* Sa reconnoissance envers ses Maî-  
tres, 55. Sa grande attache à apprendre à mon-  
ter à cheval, 58. Plusieurs choses arrivées en sa  
jeunesse, 61. François I. l'estime peu, 65. Il  
fait la paix avec ce Prince, 66. Lui donne l'or-  
dre de la Toison, 67. Reçoit celui de saint Mi-  
chel, 69. Assemble un Chapitre de l'Ordre, *ibid.*  
Fait une nouvelle Promotion de Chevaliers,  
*ibid.* Fait des Loix pour le Gouvernement de  
l'Ordre, 70. 71. Devient Roi d'Espagne par la  
mort de Ferdinand son Ayeul, 71. 72. Part pour  
l'Espagne avec une suite magnifique, 73. Laisse  
Margueritè sa Tante Régente des Pais-Bas, 74.  
Accueil,

T A B L E

Accueil, que lui fait sa Mere, *ibid.* qui le fait couronner, & proclamer Roi, *ibid.* Sentimens differens sur son voyage, & la réception qu'on lui fit, 76. Sur les qualitez qu'on lui devoit donner, 77. 78. Actions d'éclat qu'il fait, 78. 79

Charles-Quint étant Roi d'Espagne, fait donner le Chapeau de Cardinal à Adrien son Precepteur, 84. Est proclamé Roi d'Arragon, où il va recevoir le serment de fidélité de ses Sujets, 86. Bon accueil que lui font les Arragonois, *ibid.* Reçoit la nouvelle de la mort de son ayeul Maximilien, *ibid.* Devient Concurrent de François I. à l'Empire, 87. Néglige les moyens d'y parvenir lors qu'il étoit le plus nécessaire, 88. Les François s'y opposent; raisons de leur opposition, 89. 90. Est jugé plus digne de l'Empire, qu'aucun autre, 93. 94. Est nommé par l'Electeur de Saxe, 98

Charles est élu Empereur, *ibid.* Reçoit l'acte de son Election par deux Princes que les Electeurs lui ont dépêchez, 99. Il tâche d'ôter aux Espagnols tout sujet de jalousie, 100. Donne le titre de *Majesté* au Roi de Castille, *ibid.* Fait Régent du Royaume en son absence, le Cardinal Adrien, 102. 103. Déclaration qu'il fait aux Espagnols, *ibid.* Renvoye le Duc de Baviere en Allemagne pour remercier les Electeurs de sa part, teneur des lettres qu'il leur écrit, 104. *Et sur.* D'où vient la haine qu'il a contre François I. 106. 107. Il part d'Espagne & arrive en Angleterre, 111. 112. Envoye deux des plus grands Seigneurs de sa Cour, pour visiter le Roi & la Reine, *ibid.* Accueil qu'on leur fait, 112. 113. Présens qu'il fait & qu'il reçoit, 114. Est complimenté par tous les ordres des Magistrats, 113. Présens qu'il fait à la Reine Catherine sa Tante, 114. Ceux qu'il reçoit d'elle, *ibid.* Paroles qu'Henry lui dit, en se séparant de lui; avec la réponse, 115.

## DES MATIERES.

116. Quels ennemis il devoit combattre, *ibid.*  
 Parallele de lui & de Soliman, 116. 117. On  
 travaille à remédier aux maux dont l'Europe  
 étoit menacée par sa méfintelligence avec  
 François I. 127. 128. &c. Il part d'Angleterre &  
 arrive à Flessingue, 130. Accueil qu'on lui fait,  
*ibid.* Par pour Gand, 131. Marguerite sa Tante  
 lui va au-devant accompagnée de vingt-quatre  
 Dames à cheval, 132. L'Electeur de Saxe & le  
 Duc de Baviere le vont recevoir, 134. 135. Bon  
 accueil qu'il leur fait, *ibid.* Part pour l'Allema-  
 gne, 136. 137. Noblesse Flamande qui l'accom-  
 pagne, *ibid.*  
 Charles-Quint arrive à Aix la Chapelle, *ibid.* Ma-  
 gnificence avec laquelle il fut reçu, *ibid.* Est  
 couronné avec des cérémonies superbes, 137. *Et*  
*suiv.* Cede solennellement à son Frere Ferdi-  
 nand, tout son Patrimoine d'Allemagne, *ibid.*  
 Conclud le mariage de son Frere avec la fille du  
 Roi de Hongrie, *ibid.* Indique la Diète à Spi-  
 re, pour quelles raisons, *ibid.* François I. lui  
 suscite une guerre dans la Navarre, 139. 140.  
 Sa joye pour les bons succès de cette guerre,  
 & pour la sédition d'Espagne apaisée, 141.  
 S'afflige de ce que le Roi de Dannemarck s'étoit  
 fait Luthérien, *ibid.* Arrive à Wormes pour la  
 Diète, 143. Fait citer Luther, *ibid.* Est sollicité  
 par les Légats de le condamner, *ibid.* Il refuse  
 de le faire sans l'avoir ouï, *ibid.* Discours qu'il  
 fait à la Diète sur le zèle de sa maison pour  
 l'Eglise, 149. Condamne Luther, 151. *Et* *suiv.*  
 Est sollicité par les Ecclesiastiques de le faire  
 arrêter, 155. Donne congé à la Diète, 157. *Et*  
*suiv.* Est loué d'avoir tenu sa parole à Luther,  
*ibid.* Est fort affligé des progrès de Soliman en  
 Allemagne, 177. *Et* *suiv.* Se réjoüit de la dé-  
 faite des rebelles d'Espagne, 181. Se ligue avec  
 le Pape pour chasser les François d'Italie, *ibid.*

## T A B L E

Fait élever au Pontificat Adrien son Precepteur, 183. Assiége & prend Mouzon, 184. Va mettre le siège devant Mezieres qu'il est obligé de lever, *ibid.* Bat & chaste les François du Milanéz, 185. Accuëil qu'il fait au Duc de Bourbon qui s'étoit soulevé contre François I. & quels emplois il lui donna, 190. Envoye découvrir des nouveaux Pais aux Indes, 192. Est blâmé d'avoir donné le commandement de ses Armées au Duc de Bourbon, 191. Envoye des Ambassadeurs au Pape Adrien en Espagne, 193. Part pour y aller, & les ordres qu'il donne avant que de partir, 196. 197. Arrive en Angleterre, accuëil que lui fait le Roi, *ibid.* Charles Quint se ligue avec Henry VIII. *ibid.* Poursuit son voyage par mer en Espagne, 198. 199. Y arrive, *ibid.* Accuëil qu'on lui fait, procédures contre les rebelles, autres actions généreuses de ce Prince, 199. 200. Introdnit l'usage de ceux qu'on appelle *les Grands* d'Espagne, 203. Est fait Grand-Maitre de l'Ordre de Calatrava, 204. Reçoit des nouvelles agréables & des fâcheuses en même-tems, & qu'elles, 205. Approuve la résolution de porter la guerre en Provence, 208. Ses plaintes contre le Pape Clement VII. avec la lettre qu'il lui écrit, 220. Discours qu'il fait au Nonce Bagni, *ibid.* Fait Don Charles de Lanoy Généralissime de ses Armées dans l'Etat de Milan à la place de Colonne, 226. 227. Apprend que François I. a été fait prisonnier, 244. Ne veut pas qu'on fasse des feux de joye, *ibid.* Combien il sçait couvrir ses intérêts du prétexte de la Religion, 256. Ce qu'il fit à l'égard d'une Dame, qui cherchoit à lui donner de l'amour, 257. Ordonne à son Ambassadeur à Rome de conclure un Traité avec le Pape, 263. A Lanoy de conduire François I. prisonnier en Espagne,

## DES MATIERES.

Espagne, 264. Il tient plusieurs fois Conseil pour sçavoir ce qu'il devoit faire à l'égard de François I. 265. On lui conseille de lui donner la liberté, *ibid.* Le Duc d'Albe l'en dissuade, *ibid.* Il fait assembler les Etats à Toledo, pour quelle raison, 268. *Et suiv.* Prétexte pour s'éloigner de Madrid, pour n'être pas obligé de rendre visite à François I. 269. 270. Apprend qu'il est malade, & le va visiter, 271. Ne trouve pas à son gré les premiers Articles proposez par ce Prince, 276. On conclut un Traité pour la liberté de ce Prince, 277. Son mariage avec la Sœur de Charles-Quint, 279. Mariage de Sa Majesté Impériale avec Isabelle de Portugal, 282. Envoye des gens au-devant d'elle pour la recevoir avec pompe, *ibid.* Est affligé de la mort de l'Electeur Frederic de Saxe, 285. Raisons de son déplaisir, 287. Quelle étoit sa modération, 288. Mene son Epouse en plusieurs Villes d'Espagne, *ibid.*

Charles-Quint ne peut comprendre pourquoi François I. n'exécutoit pas le Traité fait avec lui, 290. Réponse qu'il fait aux Ambassadeurs qui lui demandoient la liberté des enfans de François I. 292. Est résolu non-seulement de se défendre, mais d'attaquer les Alliez, & les préparatifs, 293. Ses Partisans entrent dans Rome, & saccagent le Palais Apostolique, *ibid.* Il mande au Duc de Bourbon, de tâcher de mortifier le Pape, qui en avoit mal usé envers lui, 297. Reçoit avis du Sac de Rome par son Armée, 302. Témoigne en avoir du déplaisir, & empêche qu'on ne fasse des réjouissances pour la naissance de son Fils, *ibid.* Est sollicité de donner la liberté au Pape, 304. Tient divers conseils là-dessus, 305. Se défend sur l'accusation, de tenir le Pape en prison, 317. Lettre qu'il en écrit au Roi d'Angleterre, 319. Au-

# T A B L E

re Lettre sur le même sujet , 327. Fait la paix  
 avec le Pape Clement , 330. On y infere un ar-  
 ticle pour le couronnement de l'Empereur à  
 Boulogne , *ibid.* Envoye Don Ferdinand Cor-  
 tese aux Indes , 192. Lui fait faire son procès &  
 le fait bannir , & pourquoi , 334. Reçoit un  
 Cartel de défi de François I. 335. On montre  
 qu'il ne le devoit pas accepter , 339. Il en en-  
 voye un à François I. 342. Fait proclamer son  
 fils Prince d'Espagne , 352. Fait Amiral Doria,  
 qui étoit entré dans son service , & le fait en-  
 suite Chevalier de la Toison d'or , 366. Reçoit  
 un grand déplaisir de ce que Soliman étoit en-  
 tré en Hongrie , *ibid.* Se prépare à passer en  
 Italie pour y être couronné de la propre main  
 de Clement , 371. Ses amours avec la Vangest ,  
 de laquelle il eut Marguerite , avec plusieurs  
 particularitez , 376. Fait résolution de partir &  
 donne ordre au Gouvernement , 385. Part, avec  
 quelle suite , 385. 386. Réception qu'on lui fait  
 à Barcelone , *ibid.* S'embarque, arrive à Genes,  
 & l'accueil qu'on lui fait , 388. Reçoit la nou-  
 velle de la conclusion de la paix à Cambray ,  
 389. Déplaisir que reçurent les Envoyez de Flo-  
 rence , plaintes qu'ils en font , 393. Part de Ge-  
 nes après avoir donné plusieurs marques de  
 générosité , 394. Avec quelle pompe il sort de  
 Genes , 416. Accueil qu'on lui fait à Milan ,  
 417. Part pour Plaisance , & comment reçut  
 par les Légats du Pape , *ibid.*  
 Charles-Quint , honneur qu'il fait à Antoine de  
 Leva , 419. Poursuit son chemin vers Bologne ,  
 420. Arrive dans cette Ville , magnifique ré-  
 ception qu'on lui fait , *ibid.* Rend visite au Pape  
 Clement VII. 425. En reçoit une de lui , 427.  
 Donne audience aux Ambassadeurs de Venise ,  
*ibid.* Reçoit avis des couches de l'Impératrice ,  
 joye sur ce sujet , 430. 431. Presse son Couron-  
 nement ,

## DES MATIERES.

- nement , & pourquoi , *ibid.* Il est premièrement couronné de la Couronne de fer , plusieurs particularitez sur cette cérémonie , 434. Ce que fit Charles-Quint pendant cette Solemnité , 436. Grand danger qu'il court , 452. Ordres & préparatifs pour le Siège de Florence , 453. Il assemble une Diète générale à Ausbourg , 454. Part de Bologne , & arrive à Mantouë , bon accueil qu'on lui fait , 468. Prolonge la Diète , 469. S'afflige des affaires de la Religion en Suisse , *ibid.* Fait l'ouverture de la Diète , discours qu'il y fait , 473. Se fâche contre les Ecclesiastiques , 474. Fait beaucoup de choses en faveur des Luthériens dans cette Diète , depuis 475. jusqu'à 481. Donne l'Isle de Malthe , & autres lieux aux Chevaliers de Malthe , avec de grands Privilèges , 482. Est loué de la générosité envers les Chevaliers de Saint Jean. Sentimens differens sur la Donation de cette Isle. Ce qu'il fait pour l'Ordre Teutonique , depuis 481. jusqu'à la fin.
- Cartel de défi de François I. à Charles-Quint** , 335. Sentimens differens sur ce Cartel , 338. Suite de plusieurs circonstances , 339
- Catherine de Castille épouse le Prince de Gales** , 60
- Catherine** , Reine de Navarre , 64
- Chevaliers de la Toison d'or créés par Charles-Quint** , 69
- Cavalcade magnifique de Charles-Quint à Bologne** , 443
- Cause de haine entre Charles V. & François I.** 107. 108
- Cérémonies du couronnement de Charles-Quint à Aix-la Chapelle** , 137. De la cession de ses Etats héréditaires en Allemagne à son frere Ferdinand , *ibid.* De la proclamation du Prince Philippe en Espagne , 352
- Cérémonies de la réception de Charles-Quint à Bologne** ,

# T A B L E

Bologne, 420. Du premier abouchement public du Pape Clement VII. avec lui, 424. De l'ouverture de la Diète d'Ausbourg, 454. De la réception du Grand-Maître de l'Ordre Teuto-nique, avec plusieurs autres particularitez, 512. *Et suiv.*

Christien Roi de Danemarck Lutherien, 142

Chrétienneté affligée de la prison du Pape Clement VII. 304

Clement VII. est élu Pape, 206. Se ligue avec les François & autres Princes contre Charles-Quint, 219. Envoye un Nonce à l'Empereur en Espagne, sous prétexte de négocier la paix, afin de mieux cacher ses desseins, *ibid.* Sa consternation quand il sçut, que François I. étoit prisonnier, 262. Offres équivoques, qu'il fait, 263. Fait un Traité avec Charles-Quint, *ibid.* Envoye l'Evêque de Pistoye pour visiter le Roi prisonnier, *ibid.* Sollicite sa liberté, *ibid.* Craint la paix entre Charles-Quint & François I. 289. Se ligue avec ce dernier contre Charles, 293. Se retire au Château Saint-Ange, pendant que les Colonnes faisoient saccager le Palais Apostolique, 295. Haï des Romains à cause de sa légèreté, *ibid.* Intimidé il rompt la Ligue, & s'unit avec Charles, 296. Puis rompt encore avec lui, & se remet dans la ligue, *ibid.* S'enfuir au Château, 300. L'Armée le tient assiégé au grand regret de tout le monde, 304. Se rend prisonnier au Prince d'Orange, & à quelles conditions, 307. Tire le bien du mal, 314. Combien il avoit été resserré & mal-traité dans la prison, 330. Fait la paix, & à quelles conditions, 331. Combien zélé pour les avantages de sa Maison, 332. Il sort du Château Saint-Ange, & comment, 348. Pourquoi il s'habille en marchand, 349. Ne communique son dessein qu'à Don Louïs Gonzague, *ibid.* Ce qu'il fait étant arrivé à Orvieto,

## DES MATIÈRES.

350. Refuse de féliciter l'Empereur au sujet de la naissance de son fils, *ibid.* Il écrit à Lautrec une lettre pleine d'ambiguité, *ibid.* Plaintes qu'il fait du faste de l'Ambassade Angloise, 353. On le sollicite d'entrer dans une autre Ligue, 355. Réponse qu'il donne, 356. Fait un nouveau Traité avec Charles-Quint, pour l'avantage de sa Maison, 375. Conditions du Traité, *ibid.* Envoie à Genes le Cardinal de Médicis son Neveu, pour visiter Charles-Quint, 395. Accueil qu'il fait à ce Prince à Bologne, & la réponse de Charles-Quint à son compliment, 423. Présens qu'il fait à Charles-Quint & qu'il reçoit de lui, 425. Rend visite à Sa Majesté Impériale, 426.
- C**lement VII. recommande les intérêts du Duc François Sforza à Charles, 428. Lui pardonne, & comment, *ibid.* Va féliciter ce Prince sur la naissance de son Fils, 431. Presse la cérémonie du couronnement, & pourquoi, *ibid.* Combien elle fut pompeuse, sa description, depuis 434. jusqu'à 450. Sa passion pour le siège de Florence, 455
- C**olonne. Voyez Prosper.
- L**es Confederez contre Charles-Quint ne font qu'un feu de paille, 328. 329
- C**onditions de la paix entre François I. & Charles-Quint, 66
- C**omte d'Ognate chasse les François de la Navarre, 140
- C**omtes Flamans qui accompagnent Charles à Aix-la-Chapelle. 136
- C**onstantin a mérité le premier entre les Chrétiens le sur-nom de *Grand*, II. 12
- C**ouronnement de Charles-Quint à Bologne avec toutes les cérémonies, depuis 434. jusqu'à 450
- C**ouronnes que l'on a accoustumé de mettre sur la tête des Empereurs. 332

# T A B L E

## D

- D** Ames qui vont au devant de Charles-Quint à cheval, à sa joyeuse arrivée en Flandres, 132.
- Deniers qu'on croyoit avoir été transportez d'Espagne en Flandre, & qui furent l'occasion d'un grand soulèvement en Castille, 179.
- Décision de l'Empereur en faveur des Barcelonnois, au sujet des cérémonies accoûtumées, lorsque les Rois d'Espagne y faisoient leur entrée, 387.
- Décision de l'Electeur de Saxe, pour accorder les differens entre les Electeurs, au sujet de la nouvelle Election d'un Empereur, 90 *Et suiv.*
- Déclaration de l'Empereur, par laquelle il sépare l'Espagne de toute dépendance de l'Empire, 100.
- Decret contre Luther publié dans la Diète de Wormes, 149. jusqu'à 154.
- Decret publié en Espagne pour le sujet des Grands, 202.
- Don Diego Davila, avec un autre Officier furent les premiers qui firent prisonnier François I. 240.
- Diète indiquée pour la premiere fois par Charles-Quint à Spire, 138. Motifs de cette Assemblée, 139. Ce qu'on y fit à l'égard des Luthériens, 144. *Et suiv.* Est congédiée, & pourquoi, 157.
- Diète convoquée à Ausbourg, 473. Est prorogée, & pour quelle raison, 481. On en fait l'ouverture, 473. 474. Ce qu'on y fit, 476.
- Disciples aiment rarement leurs Precepteurs, 53.
- Discours de l'Electeur Frederic de Saxe sur le mérite & démérite des Prétendans à l'Empire, 92. *Et suiv.*
- Discours de Luther à la Diète de Wormes, 145. 146. Du Duc d'Albe pour empêcher qu'on ne mit en liberté François I. 166. De Charles-Quint

## DES MATIERES.

- Quint aux Envoyez de Florence, 392. De lui-même au Duc Sforze à Milan, 428  
 Differens sentimens au sujet de l'Electeur Palatin, & du Duc de Baviere, envoyez en Espagne au sujet du tems du couronnement de Charles-Quint, à Aix-la-Chapelle, 119. *Et suiv.*  
 Dommages causez par l'Armée de Soliman en Hongrie, & au voisinage de Vienne, 368  
 Don Charles de Lanoy est fait Général des Armées de l'Empereur dans le Milanois, 227. Assemble un Conseil de guerre, la résolution qu'on y prend, & sa bonne conduite, 231. Observe les démarches de François I. 234. Fait résolution de lui livrer bataille, 235. François I. ne veut rendre son épée qu'à lui seul, 241. Obtient le pardon du Duc de Bourbon, 242. N'est pas d'avis qu'on porte la guerre en France, 249. Conduit le Roi prisonnier en Espagne, 263. L'accompagne à Paris, 292. Traite plusieurs affaires avec le Roi, 293. Sa mort, 330  
 Donna Eleonor, Voyez Eleonor.  
 Donna Isabella, Voyez Isabella.  
 Don Ferdinand, Voyez Ferdinand.  
 Don Antonio, Voyez Antonio.  
 Don Juanni, Voyez Juan.  
 Don Louis, Voyez Duc de Sessa.  
 Don Charles, Voyez Duc de Bourbon.  
 Don Alvaro Osorio, Evêque d'Astorga, chassé du Service de Ferdinand, & pourquoi, 79  
 Don Pierre Martinés de Guavara, Gouverneur de Ferdinand, destitué de son Emploi, *ibid.*  
 Don Ferdinand Castriot tué par François I. à la Bataille de Pavie, 237  
 Don Ferdinand Davalos se joint aux Rebelles, 178  
 Don Pierre Giron se révolte contre l'Empereur, *ibid.*  
 Don Antoine Maldonat contribué à la Rébellion, *ibid.*

# T A B L E

- Don Antoine de Leva défend Pavie , 234. est fait Général de l'Armée de Charles-Quint en Lombardie , 295. Attire André Doria au parti de l'Empereur , 365. Combien estimé de Charles-Quint , 419. Honneur qu'on lui fait dans la Cavalcade du couronnement à Bologne , 418. Et marche à la tête des Grands , 421
- Don Ferdinand Alarzon , choisi pour garder le Roi , 248. Envoyé avec une Armée en Italie , 295
- Don Hugues de Moncada est fait prisonnier par François I. 235. Saccage le Palais Apostolique à Rome , avec le Cardinal Colonne , 295
- Duc de Saxe , Voyez Frederic.
- Duc de Baviere , Voyez Guillaume.
- Duc de Bourbon se révolte contre François I. & entre au service de Charles Quint , 189. Accueil qu'on lui fait , *ibid.* Emploi qu'on lui donne , *ibid.* Porte la guerre en Provence, sans bon succès, 209. Est envoyé en Allemagne pour lever des Troupes , 231. Revient avec des gens choisis , 235. 236. Baise la main au Roi, prisonnier, 242. Sollicite de porter la guerre en France , 248. Va en Espagne , où il est appelé par l'Empereur , 276. Conduit une Armée contre Rome , 297. Sa mort & son Épitaphe , 298
- Duc de Sessa , Ambassadeur de Charles-Quint à Rome , 193. Fait une Ligue entre son Maître & Adrien VI. contre les François , 204. Habile à bien informer son Maître de tout ce qui se passe en Cour de Rome , 219. Fait un autre Traité entre le Pape Clement & l'Empereur, 263
- Duc de Vendôme , fait Gouverneur de l'Isle de France , 230
- Duc de Guise Gouverneur de Normandie , *ibid.*
- Duc d'Albe , Voyez Frederic.
- Duel de François I. contre l'Empereur Charles-Quint , 35. Il envoie à ce Prince un Cartel de défi , *ibid.* Diversité d'opinions sur le tems , 338.

## DES MATIERES.

338. Raisons qui portèrent le Roi François I. à ce duël, *ibid.* Il est blâmé du public, 340. Charles-Quint accepte le Cartel de défi, *ibid.* Les Auteurs en parlent fort diversement. Scandalus causez par ce duël, 344  
 Duppleix, Son erreur maligne au sujet des Prisonniers de la Bataille de Pavie, 242

### E

- E**cclesiastiques sollicitent l'Empereur Charles à la Diète, de faire arrêter Luther, 155. Raisons qu'ils alleguent, *ibid.* Il refuse. 156  
 Ecrivains François, avec quelle passion ils ont parlé, 24. 25  
 Egyptiens Combien ils se sont réjouis des Triomphes de leurs Rois, 7  
 Eleonor Sœur de l'Empereur Charles-Quint, veuve du Prince de Portugal, 37. Soins qu'elle prend du Roi François I. prisonnier pendant la maladie, 274. Son mariage avec lui, 279. Va en France avec lui, & quelle reception on lui fait, 281  
 Electeur de Saxe. Voyez Frederic & Jean.  
 Electeur Palatin est envoyé en Espagne par les autres Electeurs, vers Charles nouvellement élu, 99. Electeurs vont au devant de Charles à Aix-la-Chapelle, avec une suite magnifique, 136  
 Eloge de Colonne, 226  
 Empereur de la Maison d'Autriche, quels, & combien il y en a eu avant Charles-Quint, 27. *Et suiv.*  
 Entreprise de Lautrec sur le Royaume de Naples, 358  
 Ennemis que Charles avoit à combattre selon le Roi d'Angleterre, 116  
 Epitaphe du Duc de Bourbon à Gaëte, 298  
 Exemple admirable d'une parole donnée & tenue à Luther par Charles-Quint dans la Diète, 157

# T A B L E

Exemple de manquement de paroles de l'Empereur Louïs, 161	Du Tribun Pomponio Leti au tems des Romains, <i>ibid.</i>	Paroles équivoques abhorrées par les mêmes Romains, 162
Exemple d'Adalbert, 163	Autre exemple curieux rapporté par Cicéron au sujet des paroles à double sens, 164	
Exemple d'un Testament bizarre d'un Avocat de Padouë, & ce qui en arriva. <i>ibid.</i>	Exemple de l'Empereur Tite, sur le manquement de parole, avec quelque remarque, 167. 168.	
Du manquement de parole de l'Empereur Laodislas aux Turcs, & le succès qu'il eut. 170		Exemple de l'Empereur Justin, 171. <i>Et suiv.</i>
Exemple de plusieurs Papes, 173. <i>Et suiv.</i>		Exemple d'une parole équivoque du Pape Urbain VI. cruellement expliquée, 173. De Sixte V. avec plusieurs remarques, 174
Exemple de Charles VIII. sur la jalousie des Princes d'Italie, 252. <i>Et suiv.</i>		Evêque de Pistoia Nonce du Pape Clement VII. envoyé par lui pour visiter le Roi prisonnier, 263

## F

<b>F</b> emmes grosses à Rome, quand l'armée Impériale en partit, 358
Ferdinand Roy de Naples, 43. 44
Ferdinand le Catholique marie sa fille Jeanne avec Philippe d'Autriche, 33. Le fait proclamer Prince d'Espagne, <i>ibid.</i> Ses guerres & prétentions sur le Royaume de Naples, 44. S'en rend maître, <i>ibid.</i> Cède la Castille à son gendre, <i>ib.</i> Part pour Naples, 45. Déclare la guerre au Roi de Navarre, 64. Meurt. 71
Ferdinand Gonzalve se rend maître du Royaume de Naples pour le Roi Catholique, 43
Ferdinand de Toledé, se rend maître du Royaume <span style="float: right;">me</span>

## DES MATIERES.

- me de Navarre par ordre de Charles-Quint, 64. Dissuade l'Empereur de donner la liberté à François I. 267. Il en fait de même à l'égard du Pape, 306. 307
- Ferdinand Infant va d'Espagne en Flandres, 131. Va au devant de son Frere Charles-Quint, avec une grande suite, 132. Charles-Quint qui donne l'Investiture de ses Etats héréditaires d'Allemagne, 137. Se marie avec Anne-Elisabeth fille du Roi de Hongrie, *ibid.* Est fait Lieutenant Général dans l'Empire en l'absence de son frere, 196. Reçoit la Couronne de Boheme, 350.
- Ferdinand Cortese envoyé aux Indes, 192. Progrès qu'il y fait, 200. Et cependant est accusé de se vouloir rendre Souverain, *ibid.* On lui fait son procès & il est banni, *ibid.*
- Fils de François I. conduits en Espagne & donnez en ôtage, 282.
- Florentins envoient des Députez à Gênes à l'Empereur, 391. Sont fort mal reçûs, & pourquoi, 392. Mauvaises suites qu'ils en craignent, 393. Se préparent à se défendre, 459. Tiennent conseil là-dessus, *ibid.* Deux avis opposez, 460. Plusieurs veulent qu'on recoure à la clémence de Charles-Quint, 461. Le plus grand nombre est d'avis de se défendre, 463. *Et suiv.* Ils suivent cet avis, *ibid.* Ils font Malateste Général de leurs Troupes, 465. Avantage qu'ils remportent, *ib.* Entrent en fureur contre ceux qui veulent se rendre, 467. *Et suiv.*
- François Sforza chassé de ses Etats de Milan, y est rétabli par le secours des Alliez, 186. En étant chassé une seconde fois, il va demander la protection du Pape Clement VII. à Bologne, & se jette aux pieds de Charles-Quint, accueil que lui fit l'Empereur, 428. 429. Est rétabli à la priere du Pape Clement VII. & des Vénitiens: *ibid.* On lui donne une ample Investiture, 429.
- Les

# T A B L E

Les François ont donné le Titre de Grand à deux de leurs Rois , 11. 12. Sont chassés du Royaume de Naples , 361

François I. épouse Claude fille de Loüis XII. 60. Passe en Italie avec une puissante armée , 65. Rempporte une grande Victoire à Marignan , *ib.* Se rend Maître du Duché de Milan , *ib.* Fait la paix avec le Roi Charles , 66. Lui envoie l'Ordre de Saint Michel , *ibid.* Charles lui donne celui de la Toison d'or , 69. François I. devient Concurrent de Charles à l'Empire , 87. Ses qualitez dignes de l'Empire , *ib.* Ce qu'en croyoit l'Electeur de Saxe , 92. *Et suiv.* Cause de la haine contre Charles , 107. 108. Malheurs que l'on craignoit , que cette mésintelligence de ces deux Princes devoit enfanter dans toute la Chrétienté , 127. 128. Va attaquer la Navarre avec une armée considérable , 139. *Et suiv.* Gagne & perd ce Royaume presque en même-tems , *ibid.* A du déplaisir de ce qu'Adrien Précepteur de Charles a été fait Pape , 182. 283. Va au secours de Mésieres , & oblige Charles-Quint à lever le Siège , 183. 184. Perd le Duché de Milan , 186. Chasse de la Provence le Duc de Bourbon , 209. Fait résolution de recouvrer le Duché de Milan , *ibid.* Prétentions qu'il a sur cet Etat , 210. jusqu'à 218.

François I. veut porter la guerre dans le Duché de Milan , 229. 230. Pourvoit au Gouvernement de son Royaume en son absence , *ibid.* On veut le détourner de son entreprise , mais il ne veut pas écouter ces avis , 231. Va en Piémont. Chefs qui l'accompagnent , *ib.* Assiége & prend Milan , 232. Son imprudence , d'avoir divisé ses forces , *ibid.* Va assiéger Pavie contre le sentiment de tous ses Officiers , 234. Va à Milan , & puis retourne au Camp , 235. S'apperçoit du dessein de l'Ennemi , 236. Est attaqué de plusieurs côtés

## DES MATIERES.

côtez à la fois, *ibid.* Son grand courage dans le combat, *ibid.* Tué de sa propre main Don Ferdinand Castriot, *ibid.* Plusieurs actions hardies & belliqueuses de ce Prince, 238. Tombe avec son cheval dans un fossé, 240

François I. est fait prisonnier, *ibid.* Ne veut pas rendre son épée au Duc de Bourbon, 241. Le rend à Lanoi, & comment, *ibid.* Consent que le Duc de Bourbon lui vienne baiser la main, 242. Donne plusieurs de ses Hardes à ceux qui l'avoient pris, *ibid.* Est servi à table magnifiquement par les Généraux, 243. Écrit une Lettre à la Reine sa Mere, *ibid.* Est conduit à la Citadelle de Pisquiton, 247. Est mis sous la garde de Don Ferdinand Alarzon, *ib.* On le conduit en Espagne; particularitez là-dessus, 263. 264. Il souhaite de voir Charles-Quint, 270. En prie instamment Lanoi & Alarzon, *ibid.* Tombe dans une grande maladie, *ibid.* Charles-Quint le va voir, 271. 272. Complimens réciproques qu'ils se font, *ibid.* Traité pour sa liberté, 276. Son Mariage avec Eleonor Sœur de Charles, 279. S'en va en France avec elle, 281. Par qui accompagné, *ibid.* Il donne ses fils en ôtage, 282. Prie l'Empereur de se donner patience pour l'exécution du Traité, 290. Déclare qu'il ne peut executer la promesse, 291. Autres déclarations qu'il fait, *ibid.* Se ligue avec le Pape Clement VII. contre Charles-Quint, 293. Envoye sa Flotte contre Savonne, n'a jamais connu ni les forces ni le courage de Charles, 327. Fait résolution d'appeller en duel l'Empereur, 335. Cartel qu'il lui envoye, *ibid.* Ce qui l'obligea à le faire, 338. 339. Est accusé d'avoir fait une Rodomontade, 340. Autres choses dont on l'accuse encore sur ce sujet, 341. 342. L'entreprise de Naples lui réussit mal, 361. *Et suiv.* Combien il est affligé de ce que

Doria

T A B L E.

Doria a abandonné son Service pour prendre celui de l'Empereur ,	365
Frederic d'Autriche troisiéme Empereur de cette Maison ,	28
Frederic cinquiéme Empereur de cette même Maison ,	30
Frederic Electeur de Saxe refuse l'Empire , 90. 91. Discours qu'il fait au Collége Electoral , 92. Va visiter Charles en Flandres , 134. 135. Sa mort , 285. Son Successeur.	ibid.

G

<b>G</b> aleazzo , Viconte Duc de Milan ,	210
Genes , rétablit l'ordre dans son Gouvernement , 186. Est assiegée , prise , & saccagée par l'Armée de Sa Majesté Impériale , <i>ibid.</i> & <i>suiv.</i>	
Genois reprennent Savonne , & ruinent son port , 370. Avec quels applaudissemens ils reçoivent alors l'Empereur Charles-Quint ,	390. 391
Grands d'Espagne crééz par Charles-Quint ,	202.
	203
Gonsalve. Voyez Ferdinand.	
Grand-Maître de l'Ordre de Saint Jean errant avec ses Chevaliers , 483. Obtient de grands avantages de l'Empereur Charles-Quint : plusieurs particularitez , depuis 488. jusqu'à 510. Dépêche deux Envoyez pour prêter serment de fidélité au Roi de Sicile ,	499
Grand-Maître de l'Ordre Teutonique , avec plusieurs particularitez , depuis 511. jusqu'à la fin.	
Guerre de Religion entre les Cantons Suisses ,	470
Guillaume Duc de Baviere va en Espagne porter à Charles-Quint son Election à l'Empire , 99. S'en retourne en Allemagne , 104. Est envoyé en Flandre par le Collége Electoral , pour aller au-devant de Charles ,	134
Guillaume de Croy Ministre de Charles - Quint négocie la paix.	129

H

# DES MATIERES.

## H

- H**Aine entre l'Empereur Charles - Quint & François I. 106. Sources de cette haine, 107  
108
- Henry IV. Comment il a mérité le titre de *Grand*, 12
- Henry VII. Roi d'Angleterre laisse de grandes richesses, 62
- Henry VIII. son fils lui succede, *ibid.* Avec quelle magnificence il reçoit Charles-Quint dans son voyage d'Espagne en Flandre, 112. 113. Présens qu'il lui fait & qu'il en reçoit, 114. Reception qu'il lui fait dans son second voyage, 197. Se ligue avec lui, *ibid.* Envoye une Ambassade magnifique au Pape Clement VII. à Orviète. 353. *& suiv.*
- Henry d'Albert Roi de Navarre, accompagne François L. dans son entreprise de Milan, 231. Est fait prisonnier dans la Bataille de Pavie avec le Roi. 246
- Heritiers de Philippe d'Autriche, 37
- Histoire des Grands, difficile à faire & pour-quoi, 12. 13
- Historiens de Charles ont plutôt estropié qu'écrit son histoire, 26. *& suiv.*
- Homere, combien il s'est étudié à écrire les actions des Grecs. 6.7

## I

- J**ean-Baptiste Leti, Bisayeul de l'Auteur, 361.  
Sa mort, *ibid.*
- Jean Jaques. Voyez Trivulce.
- Jeanne fille du Roi Catholique, épouse Philippe d'Autriche, 33. 34. Va avec lui en Flandre, retourne en Allemagne, 41. *& suiv.* Partage le Gouvernement avec son Epoux, 43. Devient inconsolable.

# T A B L E

Inconfolable de la mort de fon Epoux , 45. Ac- cueil qu'elle fait à fon fils Charles en Caftille , 74. Le fait couronner , <i>ibid.</i> Est prife par les Rebelles , 180. Et puis délivrée ,	181
Jean d'Ubrietta , un des deux qui firent prifonnier le Roi François I. dans la Bataille devant Pavie.	240
Jean d'Albret Roi de Navarre , excommunié par le Pape Clement VII. & privé de fon Royaume ,	64
Jean Padille fait une grande Sédition en Espa- gne ,	101
Jean Ech Chancelier de l'Empire , questions qu'il fait à Luther dans la Diète ,	144. <i>Et fuiv.</i>
Jean le Constant devient Electeur de Saxe , 285. Embraffe avec tous les Etats le Luthéranifme ,	285. 286
Inconftance de la fortune , quelle ,	362
Inclinations des difciples à aimer ou haïr leurs Précepteurs ,	55
Infant d'Espagne. Voyez Ferdinand.	
Instinct de l'homme , quel ,	65
Isabelle Sœur de Charles V. mariée au Roi de Danemarck ,	37. 38
Isabelle , femme de Ferdinand le Catholique , fon testament , & fa mort ,	43
Isabelle Infante de Portugal époufe de l'Empe- reur Charles-Quint , 282. 283. Il la laiffe Gou- vernante & Régente des Royaumes d'Espagne en fon abfence ,	385. 386
Ile de Malthe. Voyez Malthe.	
Ile de Gozzo , fa description ,	506
Joseph , honneurs & triomphes qu'il reçoit en Egypte ,	7
Italiens jaloux de leur liberté ,	251. <i>Et fuiv.</i>
Jules II.	62. <i>Et fuiv.</i>
Justin Empereur puni pour avoir manqué de pa- role aux Arabes ,	171. <i>Et fuiv.</i>

# DES MATIERES.

## L

- L** Angue Latine, comment nécessaire aux Princes & à la Noblesse, 56. 57
- Ladilas puni pour avoir violé la Foi donnée aux Turcs, 170. *Et suiv.*
- Lautrec Général de François I. perd la Bataille dans le Milanez, 186. Est fait Gouverneur de Languedoc, 230. Accompagne le Dauphin & le Duc d'Orleans en Espagne, 282. Va contre le Royaume de Naples avec une puissante Armée, 356. *Et suiv.* De quoi accusé dans cette expédition, 357. Mauvais succès de l'entreprise, 358. *Et suiv.*
- Lanoy. Voyez Don Charles.
- Légats du Pape Clement VII. sollicitent Charles-Quint de mettre Luther au Ban de l'Empire, 143
- Leon X. Amateur de la paix, 63. Publie une Croisade, & mauvais succès qu'elle a, 84. Quelles étoient ses intentions dans la nouvelle Election d'un Empereur, 89. 90. Quel nom il donne au Livre d'Henry VIII. Roi d'Angleterre contre Luther, 113. Ses démarches dans l'Election de Charles-Quint à l'Empire, 118. Il donne l'Investiture du Royaume à Charles, 176. Se ligue avec lui pour chasser les François d'Italie, 182. Sa mort, *ibid.*
- Leti. Voyez Jean-Baptiste.
- Lettre de l'Empereur Charles-Quint au Pape Clement VII. 220. *Et suiv.* Au Roi d'Angleterre au sujet de la prison du Pape Clement VII. Autre Lettre sur le même sujet, 319. *Et suiv.*
- Ligue conclüe à Cambray contre les Vénitiens, 61. *Et suiv.* Succès de la Ligue, *ibid.* De l'Empereur avec Leon X. pour chasser les François d'Italie, 182. Entre Adrien VI. & l'Empereur

# T A B L E

204. 205. Et entre l'Empereur Charles & Henry VIII. 198
- Ligue nommée *Sainte* contre l'Empereur Charles-Quint, 193
- Livre de Henry Roi d'Angleterre contre Luther, 113
- Loüise de Savoye Mere de François I. 230. Négocie la Paix, qui fut appellée la Paix *des Dames*, 369. 370. La conclut, 397. *Et suiv.*
- Loüis XII. Roi de France, sensible déplaisir qu'il reçoit de la mort du Prince Philippe d'Autriche, 37. Lui fait faire des honneurs funébres extraordinaires, *ibid.* Promet sa fille Claude en mariage au Prince Charles par un Traité fait avec Maximilien, 40. 41. Renouvelle ses prétentions sur le Royaume de Naples, 43. Se repent d'avoir promis en mariage sa fille, 59. La marie avec François Duc d'Angoulême, *ibid.* Négocie, & conclut une Ligue contre les Vénitiens, 60. *Et suiv.* Epouse Marie Sœur du Roi d'Angleterre, 64. Et meurt deux mois après, *ibid.*
- Luther se déclare contre l'Eglise Romaine, 82. 83. Par quelle raison, *ibid.* Est cité de la part de l'Empereur Charles-Quint à la Diète de Wormes, 143. Son voyage pour y aller, *ibid.* Comparoit à la Diète, & de qui accompagné, *ibid.* Par qui & de quoi interrogé, avec ses réponses, 144. *Et suiv.* Comment elles furent reçues dans la Diète, 147. *Et suiv.*
- Luther est condamné l'Empereur Charles-Quint, 149. Le Nonce & autres Ecclesiastiques sollicitent Charles de faire arrêter Luther, 154. 155. Raisons qu'ils alléguent, *ibid.* Luther se réjoit d'avoir attiré dans son parti l'Electeur de Saxe, qui abusera solennellement le Rite & la Religion Catholique. 285, 286

# DES MATIERES.

## M

- M**aison de Médicis persecutée par les Florentins , 333
- Malatesta Boglioni : les Florentins le font leur Général , 466. Se bat courageusement contre le Prince d'Orange , *ibid.* Se retire à Florence , 467. Conseille de se rendre ne pouvant plus se défendre , *ibid.* Irrite le Peuple , 468
- Malthe, donnée aux Chevaliers par Charles-Quint , 488. Description curieuse de cette Isle , 504
- Mardochée , & les Victoires , 7
- Marquis de Vasto ou du Guast , prend le Commandement de l'Armée à la place de Pescara , 295. Attire au service de l'Empereur André Doria , 365
- Marquis de Pescara envoyé contre les François dans le Milanez , 184. Est blessé & gagne la Bataille , 185. Assiége Gènes avec les autres Impériaux , 186. La prend d'assaut , & la met au pillage , *ibid.* Va assiéger Marseille avec le Duc de Bourbon , 207. Sa mort , 295
- Marguerite fille de Maximilien & de Marie de Bourgogne , 32. Ses mariages , quels , *ibid.* Est déclarée Gouvernante des Pays-bas par son Neveu , 33. Va au-devant de l'Empereur avec une grande suite de Dames de qualité , 132. Négocie la paix entre Charles-Quint & François I. 379. La conclut , *ibid.* Articles de cette paix , 397
- Marguerite d'Autriche fille naturelle de Charles-Quint , ses Pere & Mere , & sa naissance , 376.  
*Et suiv.*
- Marie de Bourgogne femme de l'Empereur Maximilien , 32
- Marie Sœur de Charles-Quint , 38
- Marguerite Duchesse d'Alençon va en Espagne , 272

# T A B L E

273. Négocie la liberté du Roi son frere, *ibid.*  
 Par qui elle est accompagnée, *ibid.*  
 Mariages. Voyez Nôces.  
 Marseille menacée des armes de l'Empereur, 207.  
 Est assiegée & comment, 208  
 Martin Luther. Voyez Luther.  
 Maximilien Empereur de la Maison d'Autriche,  
 31. Son adresse pour épouser Marie de Bourgo-  
 gne, *ibid.* Promet en mariage Charles son  
 petit-fils, avec Claude fille de Louïs XII. 40.  
 Sensible déplaisir qu'il ressent de la mort de Phi-  
 lippe son fils, 46. Soins qu'il prend de l'éduca-  
 tion de Charles fils de ce Prince, 48. Ses plain-  
 tes contre Louïs de ce qu'il a rompu le maria-  
 ge de Claude sa fille avec Charles, 59. Apprend  
 avec douleur les progrès de François en Italie,  
 65. *Et suiv.* Fait la paix entre ce Prince & son  
 petit-fils, *ibid.* L'exhorte à faire une promo-  
 tion nouvelle de Chevaliers, 68. D'aller en Es-  
 pagne, 73. Sa mort. 86  
 Maux dont l'Empire est menacée par les jalousies  
 & les haines entre Charles V. & François I. 127.  
 128  
 Médicis. Maison de Médicis persécutée par les  
 Florentins; 333  
 Mezeray, ses sentimens au sujet de la nomination  
 de Charles-Quint à l'Empire, 96. 97  
 Mesieres, siège de cette Ville, 184  
 Milan pris par François I. 232  
 Modestie de l'Electeur de Saxe, 92. *Et suiv.* Il  
 refuse l'Empire, *ibid.*  
 Mort de Charles Duc de Bourgogne, 32. De Ma-  
 rie sa fille à la chasse, *ibid.* De Philippe Archi-  
 duc d'Autriche, & Pere de Charles-Quint, 35.  
 Du Pape Alexandre V I. 43. 44. De Pie III.  
*ibid.* De la Reine Isabelle, *ibid.* Du Pape Jules  
 II. 63. De Louïs XII. *ibid.* D'Henry VII. Roi  
 d'Angleterre, 62. Du Roi Ferdinand le Catho-  
 lique,

## DES MATIERES.

lique, 71. De l'Empereur Maximilien, 86. De  
 Leon X. 182. d'Adrien VI. 206. De Don Pro-  
 pere Colonne, 206. 207. De Frederic Electeur  
 de Saxe, 285. Du Marquis de Pescara, 295. Du  
 Duc de Bourbon au Siége de Rome, 298. De  
 Lanoy, 330. De Jean-Baptiste Leti, 361. De  
 Moncada, 371. 372

### N

**N**aissance de l'Empereur Charles-Quint, 386  
 Du Prince Philippe son fils, 302  
 Negociation de paix entre Clement VII. & Char-  
 les-Quint, 196. Entre Charles V. & François I.  
 130. Inutile, 131  
 Nôces de l'Empereur Rodolphe d'Autriche, 26.  
 27. De Maximilien avec Marie de Bourgogne,  
 31. De l'Archiduc Philippe avec Jeanne fille du  
 Roi Catholique, 33. 34. Du Roi de Danemark  
 avec Donna Isabella sœur de l'Empereur Char-  
 les-Quint, 37. *Et suiv.* De Claude de France  
 avec François I. 59. De Donna Catherine d'Au-  
 triche avec le Prince de Galles, *ibid.* De l'Ar-  
 chiduc Ferdinand avec Anne-Elisabeth de Hon-  
 grie, 138. De François I. avec Eleonor Sœur  
 de Charles-Quint, 279. 280. de Charles V. avec  
 Isabelle Infante de Portugal, 283

### O

**O**bservations sur l'usage des Dames d'aller à  
 cheval, 132. 133. Sur l'exactitude de Char-  
 les-Quint à tenir sa parole, 156. 157. Sur le  
 Gouvernement de Milan donné au Duc de  
 Bourbon, 190. Sur l'avidité des Princes pour  
 la domination, 253. 254. Sur la modération de  
 Charles & de Philippe son Fils, 288. Sur l'hu-  
 meur de ceux qui vivent sous le Gouvernement  
 des Républiques, 459  
 Opinions différentes sur ce qui se passa dans la  
 Diète

## T A B L E

Diète à l'égard de Luther ,	147. <i>Et suiv.</i>
Ordre de Calarrava ,	203. 204
Ordre Teutonique, quel ,	511. Est réformé par l'Empereur , 512. Fait un nouveau Grand-Maître , <i>ibid.</i> Plusieurs particularitez sur ce sujet , <i>ibid.</i> <i>Et suiv.</i> Ornemens Impériaux , par qui portez au Couronnement de Charles-Quint ,
	439

### P

<p><b>P</b> Aix entre François I. &amp; Charles-Quint , 66.          Entre Charles V. &amp; le Pape Clement VII. 331. Paix appelée <i>des Dames</i> , 369. 370          Palais Apostolique, Colonne le fait saccager, 295.          296          Pape , Voyez Leon , Adrien , Jules , Clement.          Parallele entre Charles-Quint &amp; François I. 117.          Parole donnée à Luther , bien observée , 158          Paroles remarquables des Espagnols sur l'art de gouverner , 21. 22. Sur l'erreur des Cardinaux au sujet de l'Electiion de Jules , 31. Des Electeurs à l'égard de Maximilien , <i>ibid.</i> Sur ce que Philippe se glorifioit d'avoir pour fils Alexandre , 32. Sur la beauté du Prince Philippe , 34. De celui-ci sur le naturel de Charles son fils , 40. Des Naturalistes sur l'amour des peres envers leurs enfans , 48. De l'Empereur Maximilien touchant Charles, 49. De Charles-Quint sur ce qu'il parloit plusieurs langues , 51. De la Reine Catherine de Navarre sur la perte de son Royaume , 64. 65. De Henry VIII. à l'Empereur sur les ennemis qu'il avoit à combattre , 116. Réponse à l'Empereur Charles Quint, <i>ibid.</i>          Paroles de raillerie au sujet de Charles , Soliman &amp; François I. 116. 117. De Charles-Quint sur ce qu'il étoit &amp; n'étoit pas François, 131. Sur son couronnement à Aix-la-Chapelle , 137. Sur les sollicitations des Ecclesiastiques pour faire ar-</p>	<p>êtes</p>
--	-------------

## DES MATIERES.

- rêter Luther, 156. 157. D'Amurat sur le man-  
 quement de parole du Roi Ladislas, 170. 171.  
 De Dupleix sur celui de Charles-Quint & de  
 François I. 175. Sur l'Investiture du Royaume  
 de Naples, *ibid.* Du même Charles V. à un  
 homme qui lui va découvrir où étoit caché  
 un fugitif, 201. De Palquin sur l'entreprise du  
 Duc de Bourbon sur la Provence, 209. De Fran-  
 çois I. quand il fut prisonnier, 241. Lors qu'il  
 rendit son Epée à Lanoy, *ibid.* Lors qu'il reçut  
 en grace le Duc de Bourbon, 242. De Charles  
 sur ce qu'on avoit pas porté la guerre en Fran-  
 ce, 261. De François I. en se séparant de ses En-  
 fans, 282. De Charles-Quint à ceux qui lui de-  
 mandoient de mettre en liberté les Enfants de  
 François I. qui étoient en ôtage, 294. Du Pape  
 Clement VII. quand il fut mis en liberté, 315.  
 Des Espagnols sur la Naissance du Prince Phi-  
 lippe, 352. De François I. sur ce que Doria quit-  
 te son service, 366. De Dupleix sur le même  
 sujet, 367. De Charles aux Légats du Pape,  
 418. Du même sur l'honneur qu'on faisoit à  
 Antoine de Leva Capitaine d'une grande répu-  
 tation, 418. 419  
 Pasquinade contre le Duc de Bourbon sur le sujet  
 de l'entreprise de Marseille, 209. Contre Char-  
 les-Quint & François I. 233. Sur le déplaisir  
 que témoignoit Charles Quint de la prison du  
 Pape Clement VII. 315. Sur la passion deme-  
 surée de ce Pape pour l'aggrandissement de sa  
 Maison, 457  
 Pavie assiégée par le Roi François I. & généreu-  
 sement défendue par Antoine de Leva, 234. *Et*  
*suiv.*  
 Perplexité des Espagnols sur les qualitez qu'on  
 doit donner à Charles, 77. 78  
 Peuples ne doivent aspirer qu'à avoir de bons  
 Princes, 6  
 Tom, I. A a Phi-

# T A B L E

Philibert de Chalon. Voyez Prince d'Orange.	
Philippe de Croy, est fait Chevalier de la Toison d'or,	69
Philippe Marie Visconti, Duc de Milan,	214
Philippe d'Autriche, fils de l'Empereur Maximilien & Pere de Charles-Quint, 32. Sa naissance, <i>ibid.</i> Sa Mere, <i>ibid.</i> La mort de sa Mere lui apporte des grandes successions, 33. 34. Il va en Espagne épouser Jeanne fille du Roi Catholique, <i>ibid.</i> S'en retourne avec sa femme en Allemagne, <i>ibid.</i> Retourne en Espagne, où il est reconnu Prince du País, <i>ibid.</i> Son éloge, 36. Ses heritiers, quels, & combien,	37
Philippe fils aîné de Charles-Quint, sa naissance & pourquoi on n'y fit aucune réjouissance, 302. Est reconnu Prince d'Espagne,	352
Plaintes de l'Empereur Charles-Quint contre François I. 107. <i>&amp; suiv.</i> De François I. contre Charles, 109. 110. Effets de ces plaintes, <i>ibid.</i> De Charles-Quint contre le Pape Clement VII. 220 <i>&amp; suiv.</i> De ce Pape après qu'il fut sorti de prison, 220. De Charles-Quint aux Florentins,	392
Pomponio Leti, & son exemple sur les paroles équivoques,	160
Précepteurs de Charles-Quint, quels,	47
Préparatifs de Charles pour le Siège de Florence,	453
Prétentions des François sur le Duché de Milan,	329
Prétextes alleguez par les Séditieux d'Espagne,	103. 104
Présages de la Naissance de Charles,	39
Princes naissent avec l'envie de dominer,	254
Princes d'Italie, leur consternation depuis la prison de François I.	259. 260
Prince d'Orange prend & saccage Rome, 298 299. Violences & cruautez qu'il y exerça, <i>ibid.</i>	Est.

## DES MATIERES.

Est fait Vice-Roi de Naples, 371. 372. Sa sévérité contre ceux qui avoient suivi le parti des François, 372. Sa conduite contre les Vénitiens, *ibid.* Est envoyé pour assiéger la Ville de Florence, 466. Est tué par un coup de mousquet,

467

Prisonniers faits à la Bataille de Pavie, avec plusieurs particularitez, 244. 245

Pronostics sur la mort du Roi Ferdinand, 72. Autre pour le Roi de Castille, 73

Prosper Colonne grand Capitaine, 65. Et battu & fait prisonnier par les François à Ville-Franche, *ibid.* Va assiéger Gènes, 186. La prend & la met au pillage, *ibid.* Sa mort, 207

Protestans, 475. 476. Origine de ce Titre, *ibid.* Les Luthériens s'approprient ce même Titre de *Protestans.* *ibid.*

### Q

**Q**ualitez de François I. qui le rendent digne de l'Empire, 87. *Et suiv.* De Charles-Quint, 89. 90

### R

**R**aisonemens sur le duél de François I. & de Charles-Quint. 338

Réponse de Charles-Quint à Adrien son Précepteur sur l'usage de la Langue Latine, 52. De François I. à Charles V. sur l'exécution d'un Traité, 292. Autre du même à Lanoi sur le même sujet, *ibid.* De Charles-Quint à ceux qui lui demandoient la liberté des enfans de François I. 294. Du Pape Clement VII. à ceux qui le sollicitoient de féliciter l'Empereur Charles-Quint sur les couches de son Epouse, 331. Du même compliment de Charles à Boulogne, 424. De Charles aux Ecclesiastiques qui le sollicitoient de faire arrêter Luther, 154. 155

A a 2

Rebelles

## T A B L E

- Rebelles en Espagne, & leurs progrès, 179. Font  
 prisonniere la Reine & plusieurs Grands, *ibid.*  
 Sont battus & défaits par l'Amiral & le Coné-  
 table, 180. 181
- République de Gènes. Voyez Gènes.
- Rhodes prise par les Turcs avec plusieurs particu-  
 laritez du Siège, 187. *Et suiv.*
- Rodolphe d'Autriche premier Empereur de cette  
 Maison, 26
- Romains, leur grand faste dans les Triomphes,  
 9. Et leur grande aversion pour les équivo-  
 ques, 162
- Roi de France. Voyez Louïs ou François.
- Roi de Navarre. Voyez Jean.
- Roi d'Espagne. Voyez Ferdinand.
- Roi de Danemarck. Voyez Christien.
- Roi d'Angleterre. Voyez Henry.

## S

- S**ac de Rome, quel, 299. 300. Extorsions qu'on  
 y fait, 301. Estimation du dommage, *ibid.*  
 Prédit par un Hermite huit jours auparavant,  
 316
- Sac de Gènes, combien cruel, 186
- Saxe devient Luthérienne, 285. 286
- Séditions en Espagne, 101
- Sénat de Gènes, avec quelle pompe & applaudif-  
 sement il accompagne l'Empereur Charles-  
 Quint, 416
- Selim Empereur des Turcs, 80
- Sentimens differens sur la fortune de Charles-  
 Quint, 21. *Et suiv.*
- Siège & prise de Mouzon par l'Armée de Charles-  
 Quint, 184. De Rome par l'Armée Impériale,  
 298. 299. De la Ville de Florence, 466
- Sixte V. comment il viole sa parole par une  
 tromperie, 174
- Soliman

## DES MATIERES.

- Soliman Empereur des Turcs , 116. Attaque la Chrétienté desunie , 177. Marche avec son Armée contre Belgrade , & la prend , *ibid.* Prend Rhodes , 187. *Et suiv.* Porte les Armes en Hongrie , & ses progrès , 368. Sa générosité envers le GrandsMaître après la prise de l'Isle de Rhodes. 483
- Sonnet sur les douces influences des Astres sur la Maison d'Autriche , 20
- Soudan d'Egypte vaincu par les Turcs , qui demeurent maîtres de la Monarchie , 81. 82
- Sterilité des vertus en un Prince rend son Histoire plus aisée à écrire , 12. 13
- Succès sinistres à la Chrétienté , 81. 82
- Mauvais succès des François dans l'entreprise de Naples , 363. *Et suiv.*
- Suisses battus par François I. en Italie , 65. Se font la guerre entr'eux pour des differends de Religion , 470

### T

- T**Estament bizarre rapporté par Ciceron , 164
- Autre d'un homme de Padouë , *ibid.*
- Titre de *Grand* par qui mérité , 10. Celui de *Majesté* , donné pour la premiere fois au Roi de Castille par Charles V. 100 101. Celui de *Défenseur de la Foy* donné à Henry VIII. 113. Celui de *protestans* , & son origine , 475. *Et suiv.*
- Triumphes des Généraux Troyens , 6. 7. d'Al-drebal à Carthage , *ibid.* Des Rois d'Egypte , *ibid.* De Joseph en Egypte , *ibid.* De Jesus-Christ à Jerusalem , 8. De David après avoir tué Goliath , *ibid.* De Mardochee , 7. Des Romains , 8. 9
- Tripoli , description de cette Ile. 507

# TABLE DES MATIERES.

## V

- V**enise attaquée par plusieurs Princes liguez ;  
62. Succès avantageux de cette guerre, *ibid.*
- Venitiens , se liguez avec le Pape Clement &  
François I. contre Charles-Quint , 219. Une  
seconde fois avec les mêmes , 293. Sollicitent  
le Pape de se joindre à eux , 330. 331. Envoyent  
une Armée navale contre le Royaume de Na-  
ples , 360. Envoyent une célèbre & magnifique  
Ambassade au Couronnement de Charles-  
Quint à Boulogne, 427. Mauvais augure qu'ils  
tirent du discours de l'Empereur, au Duc Sfor-  
ze , 428
- Vicence pimpinelle Nonce du Pape , discours  
qu'il fait à la Diète , 473. 474
- Vienne menacée par Soliman , 369
- Vie de Charles V. mérite mieux qu'aucun autre  
d'être écrite , 15. *Et sur.*
- Victoire de François I. à Marignan , 65. Du mê-  
me François encore dans le Milanez , 184. Ba-  
taille Navale gagnée par les François & les  
Venitiens dans le Royaume. 360. 361

## U

- U**lloa , ce qu'il dit du voyage de Luther à  
Wormes , 144. Son erreur sur la jalousie  
des Princes d'Italie , 250. 251
- Urbain VI. viole la Foi donnée à sept Cardinaux,  
& comment , 173
- Usage de Couronner les Empereurs avec trois  
Couronnes. 432. 433.

*Fin de la Table de la Premiere Partie.*

# AVIS AUX RELIEURS

Pour placer les Figures.

## TOME PREMIER.

GREGORIO Leti.	Page 7
<i>Philippe d'Autriche Pere de Charles V.</i>	P. 32
<i>Maximilien Empereur.</i>	P. 31
<i>Charles le Hardi Duc de Bourgogne.</i>	P. 40
<i>Alexandre VI. Pape.</i>	P. 43
<i>Catherine d'Autriche Reine d'Angleterre.</i>	P. 60
<i>Don Prosper Colonna Generalissime en Italie.</i>	P. 65
<i>François I. Roi de France.</i>	P. 232
<i>Clement VII. Pape.</i>	P. 262
<i>Bataille de Pavie &amp; la prise de François I.</i>	P. 239
<i>Soliman Empereur des Turcs.</i>	P. 116
<i>Sédition d'Espagne.</i>	P. 178
<i>Don Antoine de Leva.</i>	P. 297
<i>Isabelle Imperatrice Epouse de Charles V.</i>	P. 284
<i>Jean de Pied-de-Porc.</i>	P. 181

## TOME SECOND.

<i>Philippe Landgrave de Hesse.</i>	P. 29
<i>Ferdinand Frere de l'Empereur Charles V.</i>	P. 106
<i>Alexandre de Medicis Duc de Florence.</i>	P. 36
<i>Marie d'Autriche Reine de Hongrie.</i>	P. 64
<i>Jean Frederic Electeur de Saxe.</i>	P. 90
<i>Chairadin Barberousse Amiral de Soliman.</i>	P. 197
<i>André Doria grand Amiral.</i>	P. 117
<i>François Sforce Duc de Milan.</i>	P. 123
<i>Paul III. Pontife Romain.</i>	P. 178
<i>Donna Catherine Caracciola Princesse de Bisignano.</i>	P. 283
<i>La prise de Tunis &amp; de la Goulette.</i>	P. 233
<i>Don Alphonse d'Avalos Marquis de Vasto.</i>	P. 123
<i>Don Ferdinand de Toledo Duc d'Albe.</i>	P. 102

TOME

## TOME TROISIEME.

<i>Marguerite d'Autriche Duchesse de Parme.</i>	Pag. 65
<i>Mulei Hassen Roy de Tunis.</i>	P. 325
<i>Guillaume Duc de Cleve.</i>	P. 74
✶ <i>François Pizarro Conquérant de Perou.</i>	P. 134
<i>Martin Luther.</i>	P. 172
<i>Maurice Duc de Saxe.</i>	P. 193
<i>La Bataille proche la Riviere d'Elbe, &amp; La prise du Duc de Saxe.</i>	P. 223

## TOME QUATRIEME.

<i>Henry II. Roi de France.</i>	p. 11
<i>Marie Reine d'Angleterre Epouse du Roi Philippe.</i>	p. 200
<i>Philippe II. Pils de Charles V.</i>	p. 94
<i>Antoine Pernot Granvelle.</i>	p. 384
<i>Plus Ultra.</i>	p. 418
<i>L'Empereur quitte ses Etats à son Fils.</i>	p. 291
<i>Don Ferdinand Marquis de Pescaire.</i>	p. 18,







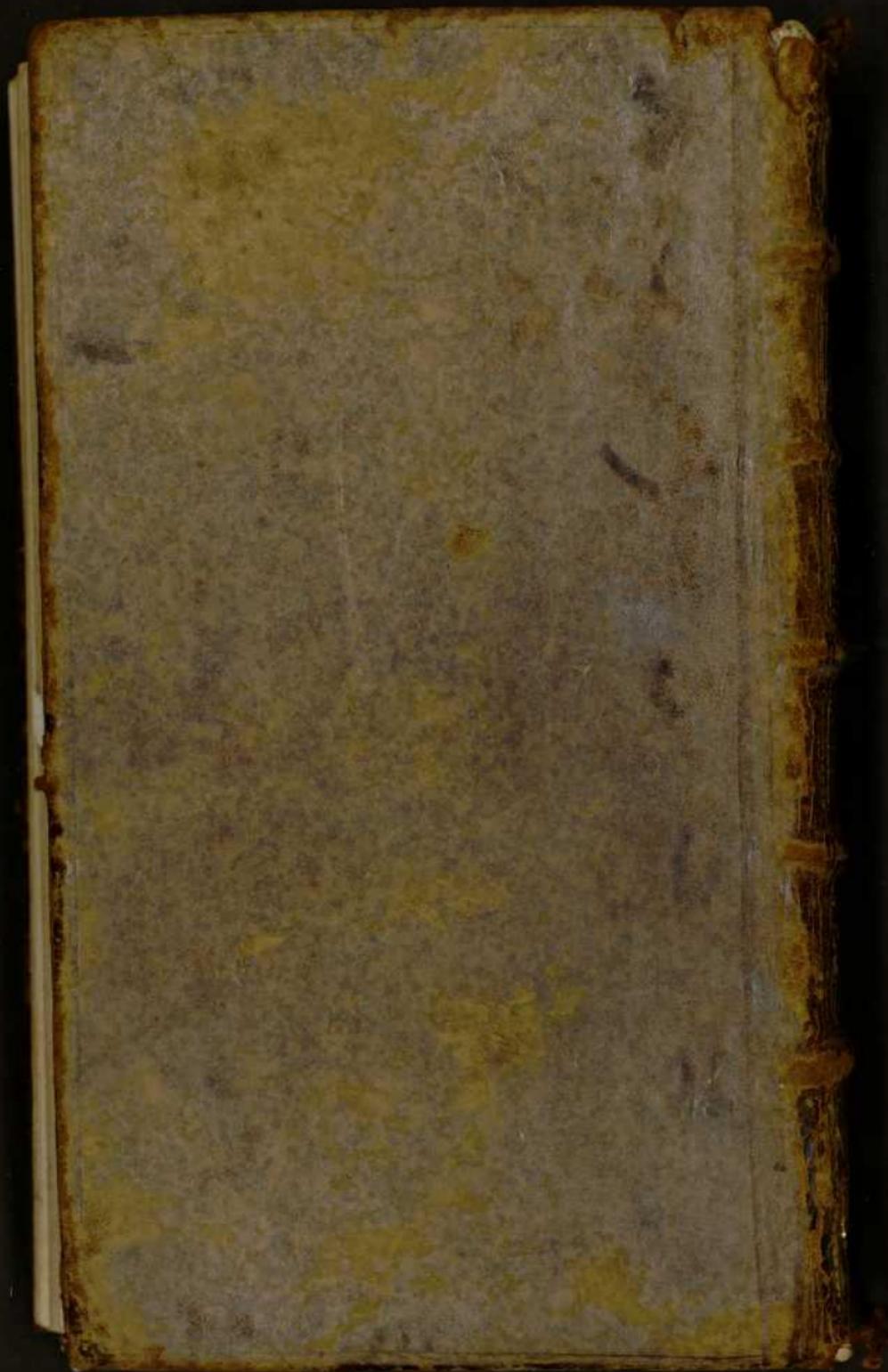




1785

311 1/2







V I E  
D E  
C H A R L E V

T O M E



3183  
2582

